This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 F. 4

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME SECOND.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La Veuve ESTIENNE & FILS, à la Vertu, ET JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLV,

Avec Approbation & Privilege du Roi.

UNS. 104 F. 4

SERMONS

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

POUR le Vendredi de la I. Semaine de Carême, *Sur la Confeſſion*, Page 1

Pour le II. Dimanche de Carême, *Sur le danger des proſpérités temporelles*, 64

Pour le Lundi de la II. Semaine, *Sur l'Impénitence finale*, 117

Pour le Mardi de la II. Semaine, *Sur le Reſpect humain*, 167

Pour le Mercredi de la II. Semaine, *Sur la Vocation*, 215

Pour le Jeudi de la II. Semaine, *Le mauvais Riche*, 264

Pour le Vendredi de la II. Semaine, *Sur l'Enfant prodigue*, 316

Pour le III. Dimanche de Carême, *Sur l'inconſtance dans les voies du Salut*, 370

Pour le Lundi de la III. Semaine, *Sur le petit nombre des Elus*, 416

vient qu'un Paralitique de trente-huit ans tout ſeul, recouvre une ſanté parfaite ; & que dans cette foule de malades, Jeſus-Chriſt va choiſir le plus déſeſpéré, tandis qu'il ſe refuſe à des infirmités plus communes & moins invétérées ?

On vous l'a dit ſouvent, mes Frères ; cette Piſcine myſtérieuſe teinte du ſang des victimes, c'eſt le bain ſacré de la pénitence teint du ſang de l'Agneau, qui purifie nos conſciences, & qui guérit toutes nos langueurs : ces malades de toutes les ſortes, qui attendent ſous les galeries, & parmi leſquels à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui mérite d'être guéri, nous repréſentent cette multitude de Fidéles, qui tous les jours approchent de ce Sacrement avec ſi peu de fruit : dans le Paralitique guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, lequel touché du malheur de ſon état, s'attire des regards de miſéricorde de la part de Jeſus-Chriſt, & obtient la grace d'une parfaite délivrance.

Or, d'où vient, mes Frères, l'inutilité de ce reméde divin à l'égard de tant de pécheurs qui en approchent ?

les graces de nos Sacremens ont-elles perdu quelque choſe de leur première vertu, par la ſuite des tems & par la durée des ſiécles ? les prémices du ſang de Jeſus-Chriſt fraîchement répandu, étoient-elles plus puiſſantes pour la converſion des pécheurs, à la naiſſance de la foi, qu'elles ne le ſont en ces derniers tems ? & en eſt-il de la vertu de Dieu, comme des choſes humaines, leſquelles parfaites dans leur commencement, ſouffrent toujours quelque choſe de la loi fatale des tems, & s'affoibliſſent avec les années ? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos Tribunaux, & que jamais on n'en vit ſortir moins de pénitens ? d'où vient que dans un ſiécle où la décadence des mœurs a rendu ce reméde ſi néceſſaire, où l'indulgence des Miniſtres, & les adouciſſemens même de la diſcipline, l'ont rendu ſi facile & ſi familier, peu s'en faut qu'il ne ſoit devenu inutile ? d'où vient enfin, que dans ces tems heureux, où ſous les portiques de nos Temples, les pénitens proſternés, attendoient ſi longtems la grace de la réconciliation, nul

preſque ne deſcendoit dans la Piſcine qu'il n'y retrouvât une ſeconde innocence ; & qu'aujourd'hui, où perſonne n'attend plus ſur les bords de ce bain ſacré, où les Anges de l'Egliſe ne connoiſſent preſque plus de délai, & accordent aux premiers vœux des pécheurs, la vertu de leur miniſtère, d'où vient que le reméde lui-même ſemble prolonger nos maux, loin de les guérir ?

J'en trouve trois raiſons figurées par ces trois ſortes de malades, dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles, *cæcorum* ; & ce ſont ces pécheurs, qui en venant ſe découvrir au Tribunal, ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. Les ſeconds étoient des boiteux, *claudorum* ; & ce ſont ces pécheurs qui manquent de droiture & de ſincérité dans la confeſſion de leurs fautes. Enfin, les derniers étoient ceux qui avoient les membres ſecs, *aridorum* ; & ce ſont ces pécheurs inſenſibles, qui ne portent au Tribunal aucun ſentiment de douleur véritable.

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confeſſions inuti-

les, pourne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'éxamen, *cæcorum* : un défaut de ſincérité dans la manifeſtation, *claudorum* : un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum*. Suivons ce plan fondé ſur notre Evangile, & qui va nous fournir des inſtructions importantes ſur une matière d'un ſi grand uſage pour les Fidéles. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

L'Aveuglement eſt de toutes les peines du péché la plus univerſelle ; il n'eſt perſonne qui ne ſoit aveugle à certains égards, & qui ne ſe ſéduiſe ſoi-même par quelque endroit : l'homme eſt preſque toujours un myſtère à lui-même ; entre ſa raiſon & ſon cœur réſide ſans ceſſe l'amour propre ; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur ; l'œil de la Foi tout ſeul peut le diſſiper, & luire dans ce livre obſcur, comme parle un Apôtre : mais comme rien n'eſt moins commun que l'uſage de la Foi, rien n'eſt plus rare que de ſe connoître.

Or, ce défaut de connoiſſance de ſoi-même, qui met un obſtacle ſi eſ-

ſentiel à l'utilité de nos confeſſions ; & qui eſt figuré par cette multitude d'aveugles couchés ſur les bords de la Piſcine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois ſources ; la première, c'eſt qu'on ne s'éxamine pas avec aſſés de loiſir & de maturité ; la ſeconde, c'eſt qu'on ne s'éxamine que dans ſes propres préjugés ; enfin la dernière, c'eſt qu'on ne s'éxamine jamais ſur tous ſes devoirs.

On ne s'éxamine pas avec aſſés de loiſir. Oui, mes Frères, toute la vie du Chrétien doit être un éxamen, & une cenſure continuelle & ſecrette de ſes actions, de ſes deſirs & de ſes penſées. Comme l'inconſtance eſt le vrai caractère de notre cœur, & que chaque inſtant & chaque objet voit preſque naître en nous de nouvelles impreſſions ; ſi nous nous perdons un moment de vûe, nous ne nous connoiſſons plus. Il ſe forme au-dedans de nous une ſucceſſion ſi continuelle & ſi rapide de deſirs, de jalouſies, de craintes, d'eſpérances, de joies, de chagrins, de haines & d'amours, que ſi nous ne ſuivons ſans ceſſe ces routes diverſes & ſecrettes de nos paſ-

sions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites : elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité, & notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire, que pour porter au Tribunal une connoissance éxacte, il suffise après une vie toute dissipée & toute mondaine, de donner, avant de venir se présenter au Prêtre, quelques momens seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule peut nous disposer à la confession de nos fautes ; parceque seule, elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même, de soi-même ; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur ; & du moins dans le silence de la nuit, comme le Prophéte, & après que les inutilités, les bienséances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre ame sur nos mains devant le Seigneur ; peser sous ses yeux l'usage que

nous avons fait du jour écoulé ; & par ces jugemens journaliers de notre conſcience, nous familiariſer, pour ainſi dire, avec nous-mêmes ; & nous diſpoſer à porter aux pieds du Prêtre, un cœur éprouvé, & des inclinations mille fois approfondies.

Tel eſt l'éxamen qui doit nous préparer à la confeſſion de nos fautes ; une attention de tous les jours ſur nous-mêmes. Or, ſouffrez que je vous demande, mes Frères ; avez-vous juſqu'ici porté au Tribunal une conſcience ainſi éprouvée ? Toute votre vie eſt une abſence continuelle de vous-même ; une vie toute de ſoins, de plaiſirs, d'agitations : toute votre attention même ſe borne à n'être jamais un ſeul moment avec vous, à chercher des diverſions qui vous empêchent de retomber ſur vous-même ; le ſeul inſtant qui vous y laiſſe, eſt cet inſtant d'ennui mortel qui vous accable, & dont vous ne pouvez ſoutenir la triſteſſe. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle, que vous donnez avant la confeſſion à l'éxamen de votre vie ; un intervalle qui ſuffit à peine pour calmer votre

imagination, pour en bannir les images tumultueuſes que le monde & les plaiſirs y ont laiſſées, ſuffiſe pour ſonder votre cœur, l'éclaircir, le connoître, & venir le découvrir au Prêtre ? comment voulez-vous que tant de deſirs injuſtes que vous avez formés preſque à votre inſû ; tant de complaiſances criminelles, ſur leſquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions ſuſpectes que vous n'avez jamais connues ; tant de ſoins ſur votre corps, dont le principe étoit corrompu, & que vous n'avez jamais éxaminés ; tant de paſſions naiſſantes, qui n'ayant ſouillé que votre cœur, & auſquelles les occaſions ayant manqué plûtôt que les deſirs, ſe ſont effacées même de votre ſouvenir : comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclairciſſe en un inſtant ; & qu'une conſcience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainſi dire, vous ſoit d'abord connue & familière ?

Auſſi, que voyons-nous tous les jours au Tribunal, que des aveugles qui ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes ?

Multitudo magna cæcorum. Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues & ſuperficielles; que l'hiſtoire publique & extérieure des pécheurs; que les dehors de leurs déſordres & certaines chutes palpables, qui ſont toujours la ſuite de mille chutes inviſibles, pour leſquelles ils n'ont point d'yeux? Ils nous diſent, comme il eſt dit aujourd'hui du Paralitique, le nombre des années pendant leſquelles ils ont croupi dans leur infirmité: *Joan. 5. 5.* *Triginta & octo annos habens in infirmitate ſuâ*; ils nous racontent l'hiſtoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos éxamens: on ne s'éxamine que le moment qui précéde la confeſſion; & chaque jour doit être un éxamen qui nous y diſpoſe.

Le ſecond défaut de nos éxamens, c'eſt que nous ne nous éxaminons jamais que dans nos propres préjugés. Car qu'eſt-ce que s'éxaminer? c'eſt mettre d'un côté les maximes de Jeſus-Chriſt; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connoître: voir ſur chaque action, ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend; pla-

ser ces régles saintes vis-à-vis de nos démarches ; & par ce paralléle sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces régles saintes, chacun dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour propre : car à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent ; des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes ; des préjugés sur toutes les régles.

Sur la naissance ; la régle, c'est qu'en Jesus-Christ, il n'y a ni noble, ni roturier ; & que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux Grands & au peuple, l'élévation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, & par conséquent un malheur, par rapport au salut ; parcequ'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la régle sur quoi il faut s'éxaminer. Le préjugé ; c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la

regardons comme une prérogative, qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la Loi ; qui nous diſpenſe de la haine du monde, de la fuite des plaiſirs, des auſtérités de ce ſaint tems ; qui nous permet la ſenſibilité, dans les injures ; la diſſimulation & la duplicité, dans les concurrences ; la hauteur, dans l'autorité ; la molleſſe, dans les mœurs : & c'eſt là-deſſus qu'on ſe juge ſoi-même.

Sur les dignités ; la régle, c'eſt qu'elles ne ſont établies que pour la défenſe & l'utilité des peuples, & non pour ſoutenir l'orgueil & fournir aux plaiſirs de ceux qui en ſont revétus ; & qu'on n'eſt Prince, Miniſtre, Magiſtrat, homme public, que pour les autres, & non pas pour ſoi-même : voilà la régle. Le préjugé ; c'eſt qu'on meſure le devoir de ſes charges ſur l'uſage, & non ſur leur inſtitution ; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédé ; on n'éxamine pas ce qu'ils ont dû faire ; on croit que ſucceſſeurs légitimes de leur autorité, on l'eſt auſſi de l'abus qu'ils en ont toujours fait ; & que des déſordres manifeſtes, qui nous ſont venus par

tradition, ſont des droits inconteſtables attachés à nos charges : & c'eſt là-deſſus qu'on examine ſes devoirs publics.

Sur l'ambition; la régle, c'eſt qu'étant obligés de vivre comme étrangers ſur la terre, & de n'aimer ni le monde, ni les choſes qui ſont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre éxil trop aimable : voilà la régle. Le préjugé; c'eſt qu'on regarde les ſoins, les intrigues, les empreſſemens pour s'élever, le chagrin vif & profond de ſe voir devancé; la diſpoſition ſecrette de ſacrifier nos concurrens à notre fortune, ſi l'on ne pouvoit s'établir que ſur leurs ruines; l'averſion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère; en un mot, ce fonds dominant d'ambition qui fait proprement toute la vie de la Cour, & qui eſt l'ame auſſi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naiſſance donne, comme des inclinations ſages & ſérieuſes, plus dignes de la raiſon, que les plaiſirs frivoles & les excès où s'abandonnent ceux qui ne penſent à rien de ſo-

lide, & qui ſacrifient leur fortune à leurs plaiſirs : & c'eſt ſur ces fauſſes idées, qu'on fonde ſon cœur devant Dieu.

Sur l'uſage des biens ; la régle, c'eſt que vous n'en êtes pas le maître abſolu ; que votre abondance eſt le patrimoine des malheureux ; & que l'Evangile ſeul, & non pas le monde, doit régler les bienſéances de votre état : voilà la régle. Le préjugé ; c'eſt que toutes les profuſions que le revenu peut ſoutenir, on ne les croit jamais exceſſives : toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'uſage ſemble éxiger, on ſe perſuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conſcience : & c'eſt ſur ce fonds de ſécurité, qu'on éxamine l'uſage de ſes biens.

Enfin ſur les coutumes ; la régle, c'eſt que nous ſerons jugés ſur les préceptes de Jeſus-Chriſt, & non pas ſur les mœurs de notre ſiécle ; que les éxemples, quelque univerſels qu'ils puiſſent être, n'autoriſent pas des abus que la Loi condamne ; & qu'au contraire, ſe conformer à la multitu-

de, eſt ſuivre la voie qui conduit toujours à la mort : voilà la régle. Le préjugé ; c'eſt que tout ce que l'exemple public autoriſe, ne ſauroit être un crime. Toutes les perſonnes de notre rang & de notre âge, uſent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, & ajouter à l'ouvrage du Créateur une grace qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même ; on n'en fait plus de ſcrupule. Tous ceux de notre état briguent, ſollicitent les honneurs du Sanctuaire ; on croit que c'eſt l'unique voie pour y parvenir. Preſque tout le monde ſe permet cette manière de faire valoir ſon argent ; on la croit permiſe. On ſe repoſe ſur l'exemple commun de l'innocence de ſes propres démarches : l'uſage eſt notre ſeul évangile : & l'illuſion va ſi loin, qu'on ne daigne pas même porter au Tribunal ces ſortes de fautes ; qu'on ſe fait une manière de force & de raiſon de les mépriſer, & qu'on les regarde comme les ſcrupules puériles des ames foibles & timides.

Voilà une des grandes ſources de l'inutilité des confeſſions. Perſonne

ne s'éxamine dans les lumières de la Foi & dans les régles de l'Evangile ; chacun porte au Tribunal ſes préjugés, loin d'y porter ſes crimes : nos erreurs ſont les ſeules lumières conſultées ſur nous-mêmes ; & ſonder ſa conſcience, pour la plupart des Fidéles, c'eſt y répandre de nouvelles ténébres. Auſſi nous entendons tous les jours au Tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accuſation de leurs fautes, les maximes du ſiécle & le langage des paſſions ; qui parlent comme le monde dans un lieu deſtiné à le condamner ; & qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin le dernier défaut de nos éxamens, c'eſt qu'on ne s'éxamine jamais ſur tous ſes devoirs ; de père de famille, de perſonne publique, de membre du corps des Fidéles : on ne connoît de ſoi que ſes défauts perſonnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maiſon une égliſe domeſtique ? vous a-t-on vû à la tête de vos enfans & de vos eſclaves,

offrir à Dieu, comme les Patriarches, le ſacrifice du ſoir & du matin, & les vœux communs & innocens d'une ſainte famille ? avez-vous cultivé dans vos enfans la grace de leur batême confiée à vos ſoins, en les élevant dans la Foi & dans la piété ? vos éxemples ont-ils ſoutenu vos inſtructions? avez-vous, dans la deſtination de leur ſort, eu plus d'égard à leur ſalut, qu'à vos intérêts temporels ? & vos arrangemens n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation, que l'ordre du ciel ? vous êtes-vous regardé comme le père & le paſteur de vos domeſtiques ? & n'avez-vous pas oublié, que négliger le ſoin de leur ame, c'eſt être pire qu'un infidéle ? Où ſont ceux qui, dans le jugement de leur conſcience, entrent dans ce détail de Foi & de Religion ?

Comme membre du corps des Fidéles, vous devez à vos Frères l'édification, & le ſpectacle d'une vie ſage & irrépréhenſible : plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-deſſus devient rigoureuſe, parceque plus vos éxemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs

votre rang n'a-t-il pas donné à vos déſordres ? que d'ames ont péri pour avoir ſervi à vos plaiſirs & à vos paſſions ! combien d'autres avez-vous ſéduites par vos perſuaſions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dériſions & par vos cenſures ? combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos diſcours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur ? ces hommes foibles, qui ont tant de fois péri ſous vos yeux, & dont la foibleſſe flattoit tant votre vanité ? ces domeſtiques infortunés devant leſquels vous paroiſſiez ſans précaution, ou que vous employiez à des ſoins ſur votre corps d'où leur innocence ne ſortoit jamais entière ? que de crimes étrangers ſur leſquels on ne s'aviſe pas même d'entrer en ſcrupule !

Enfin, ſi vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre foibleſſe, votre complaiſance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attiré ſur les peuples ! que de méchans protégés ! que de gens de bien négligés ! que d'innocens opprimés ! que de violences &

d'injuſtices auxquelles votre nom a ſervi de prétexte, par votre confiance exceſſive en des ſubalternes iniques & corrompus ! que de crimes qui ſe multiplient à l'infini, qui naiſſent tous les jours les uns des autres, & que le Dieu juſte vous impute ! Sondez cet abîme, ſi vous le pouvez; & cependant, y regardez-vous ſeulement ?

Tels ſont les aveugles couchés ſur les bords de la Piſcine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Auſſi nous ſommes tous les jours ſurpris, que des perſonnes qui vivent dans le train ordinaire de cette ſorte de monde que Jeſus-Chriſt a réprouvé ; dans l'oiſiveté des converſations & les dangers des commerces ; dans les plaiſirs des jeux & des ſpectacles ; dans la vanité & l'indécence des parures ; dans les mouvemens de l'ambition & les vivacités des concurrences ; dans la ſenſualité, & l'excès ſouvent, des tables & des repas : nous ſommes ſurpris, que ces perſonnes n'aient preſque rien à nous dire, lorſqu'elles viennent au Tribunal nous découvrir les plaies de leur

conſcience ; qu'elles ne ſoient en peine que de trouver des ſujets d'accuſation, & de quoi fournir à une confeſſion ; & qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle ſi court, qu'à peine auroit-il pu ſuffire à expoſer toutes les fautes d'une ſeule de leurs journées : nous en ſommes, dis-je, ſurpris ; tandis qu'une ame juſte repaſſe à nos pieds dans l'amertume de ſon cœur quelques imperfections légères, que ſa piété lui groſſit ; découvre juſques dans ſes vertus une matière d'accuſation & de pénitence ; ne peut tarir ſur le récit de ſes foibleſſes ; prend les ſentimens involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté ; croit voir, dans des mouvemens naiſſans, toute la honte d'un conſentement ; & ne voit pas, dans le ſacrifice ſoudain qu'elle en fait, tout le mérite d'une fidéle réſiſtance ; ſe défie même des lumières d'un guide ſacré qui la raſſure ; & comme Pierre dans l'excès de ſa prière à Joppé, croit voir des objets immondes & défendus par la Loi, lors même qu'un Envoyé du ciel condamne ſes frayeurs,

& lui en permet l'uſage.

D'où vient cette différence ? c'eſt que l'un veille ſans ceſſe à la garde de ſon propre cœur, & que l'autre ne s'éxamine que lorſqu'il faut venir s'accuſer au Prêtre ; c'eſt que l'un ſe juge ſur les lumières de la Foi, & l'autre ſur les préjugés de ſon amour propre; enfin, c'eſt que l'un approfondit tous ſes devoirs qu'il connoît, & que l'autre ne s'éxamine que ſur quelques obligations plus palpables & plus connues, & dont il ignore même l'étendue & les ſuites. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous répandez vos lumières ſur le Juſte ; & que vous puniſſez les égaremens de l'ame mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-ſeulement on manque de lumière dans l'éxamen, on manque encore de ſincérité dans la manifeſtation.

II. PARTIE.

RIEN ne coute plus à l'homme, que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil eſt le premier de nos panchans ; & que d'ailleurs le ſentiment ſecret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer, que ſi nous nous montrions tels que nous ſommes, nous ſerions

dignes du dernier mépris ; nous naiſſons tous avec un fonds de diſſimulation ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes : toute notre vie n'eſt preſque qu'un déguiſement continuel; nous joüons dans toutes nos actions le perſonnage d'un autre ; & ce qui paroît de nous-mêmes, n'eſt jamais nous. Telle eſt la condition de l'homme : né orgueilleux & miſérable, il ne peut paroître grand qu'en ne ſe montrant pas tel qu'il eſt ; & le déguiſement eſt la ſeule reſſource de ſa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes ; que l'aveu de nos crimes n'eſt ſouvent qu'un artifice coupable qui les déguiſe ; & que nous portons la diſſimulation juſqu'aux pieds même du Tribunal terrible, où nous allons manifeſter les ſecrets de nos conſciences & nous juger devant Jeſus-Chriſt : c'eſt ici cette ſeconde ſorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Evangile : *Multitudo magna claudorum ;* c'eſt-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la

voie de Dieu ; & qui ne viennent pas ſe préſenter au bain ſacré de la pénitence, avec cette droiture & cette ſimplicité de cœur, qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il eſt rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Eſprit, cacher au Prêtre les horreurs d'une conſcience corrompue, inſulter la Religion juſques dans le lieu même du repentir & de la miſéricorde ; & faire du Sacrement qui nous abſout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres & non des inſtructions pour des ames de ce caractère ; ou ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie & à Saphire, l'affreux modéle de ceux qui viennent aux pieds des Miniſtres mentir à l'Eſprit ſaint : cette ſorte de diſſimulation ſuppoſe une extinction de toute foi & de toute crainte de Dieu, dont peu d'ames ſont capables.

Mais il eſt des déguiſemens d'une autre nature, ſur leſquels on ſe fait une ſorte de conſcience ; qui mêlent à l'aveu du crime, les artifices & les

palliations de l'orgueil ; qui ne montrent qu'à demi la conſcience, & qui comptent l'avoir ſuffiſamment montrée ; qui découvrent le péché, & qui cachent, pour ainſi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture & de ſincérité, ſi ordinaire dans le Tribunal, ſe trouve ou dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe, ou dans les motifs & les principes des actions qu'on ſupprime, ou dans les points douteux qui ont pluſieurs faces, & qu'on montre toujours du côté qui nous eſt favorable.

Je dis dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe. Oui, mes Frères, le premier ſoin de la plupart des pécheurs, lorſqu'ils ſe préparent à la pénitence, n'eſt pas de connoître leurs fautes ; c'eſt de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Miniſtre ſacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expreſſions qui adouciſſent l'horreur de leurs crimes, eſt preſque le ſeul éxamen & la ſeule préparation qui en précéde la confeſſion ; & être prêt pour le Sacrement, c'eſt préciſément pour eux avoir trouvé, après

après bien des recherches ſecrettes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laiſſe moins connoître leurs fautes.

Premiérement : on paſſe rapidement ſur les plaies les plus honteuſes, de peur d'y trop arréter l'attention du Miniſtre ; on renferme en un ſeul mot les chutes les plus humiliantes ; on les place dans des intervalles ſi heureux, qu'elles échapent preſque avant que le Prêtre ait pu s'en appercevoir ; & on eſt content de ſoi, quand on a pu, en lui avouant ſes crimes, faire en ſorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement : on tait des circonſtances & des incidens plus honteux que le crime même, & qui ſeuls auroient pu faire ſentir tout l'emportement de notre cœur, & toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonſtances qui changent la nature du péché ; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la baſſeſſe de nos panchans, & toute la honte de nos foibleſſes : des meſures honteuſes qu'on a priſes pour inſpirer une paſſion ; des

avances mille fois rejettées, autant de fois renouvellées ; des choix indignes & que l'emportement tout ſeul pouvoit juſtifier ; des deſirs dont on rougiſſoit & qu'on ſe cachoit à ſoi-même. Que ſai-je ? tout ce détail qui nous manifeſte trop, nous le ſupprimons ; & nous ſubſtituons habilement à ces termes précis que la ſimple vérité emprunte, & qui nous auroient fait connoître, des expreſſions vagues & générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troiſiémement : on s'accuſe avec complaiſance de certains défauts qui nous ſont glorieux ſelon le monde ; on fait entrer dans la confeſſion de ſes crimes, la généroſité de ſon cœur, les talens du corps & de l'eſprit, les titres de la naiſſance, les avantages de la faveur ou de la fortune ; on mêle habilement ce qui nous éléve aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu ; & on ſent preſque plus de vanité de ces frivoles diſtinctions qui ne ſont pas à nous, que de confuſion & de douleur des crimes qui nous ſont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confeſſion on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ſes foibleſſes ; on les raconte comme des chutes nouvelles & arrivées depuis la dernière pénitence ; on ne montre que les extrémités & les progrès les plus nouveaux de la plaie ; on n'a garde d'en creuſer toute la profondeur, & d'en révéler l'ancienne corruption ; on enſevelit le paſſé dans un ſilence de diſſimulation ; on craint d'être trop connu du Médecin ſacré ; on ne tire qu'à demi & comme en tremblant, le voile qui couvre des myſtères honteux ; on cache ſous des feuilles, comme le premier pécheur, ſa honte & ſon ignominie ; & en venant ſe montrer, on réuſſit à ſe faire méconnoître.

Or, mes Frères, outre que le langage de la douleur eſt un langage humble, ſimple, naturel, ſincère ; qu'une ame véritablement touchée ne ſait, ni diſſimuler ſes fautes, ni les excuſer ; & qu'ainſi les confeſſer avec ces adouciſſemens & ces réticences, c'eſt confeſſer ſeulement qu'on ne s'en

repent pas ; outre cela, ſi c'étoit à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous venez manifeſter votre conſcience au Tribunal, le fruit de votre diſſimulation & de vos artifices, ſeroit du moins de vous être caché à votre Juge : mais vous venez parler à Jeſus-Chriſt, qui vous connoît, qui a été le témoin inviſible de toute l'hiſtoire ſecrette de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux ; & qui dans le tems même que vous tâchez par tous vos déguiſemens de vous dérober à ſes yeux, inſulte aux ridicules efforts de votre honte, & vous dit, comme autrefois un Prophéte à cette Reine d'Iſrael, qui déguiſée ſous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, & tromper la lumière du miniſtère prophétique : *Quare aliam te eſſe ſimulas ?* O ame, ſi indigne de mes regards, paroiſſez telle que vous êtes, & telle que je vous connois ; ces dehors ſpécieux qui vous déguiſent, ne ſont pas vous-même : démaſquez ce cœur dont je voi toute la miſère ;

3. Reg. 14. 6.

montrez ces œuvres de ténébres telles que mon œil inviſible les a éclairées en ſecret ; déconcertez tout cet appareil étudié, qui trompe les hommes, mais qui ne ſauroit tromper celui qui ſonde les cœurs : *Quare aliam te eſſe ſimulas ?* Inſenſée de croire, que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ſes regards les plus profonds abîmes ! plus inſenſée encore de cacher la vieilleſſe & toute la corruption de vos maux à celui de qui ſeul vous pouvez en obtenir la délivrance ! *Quare aliam te eſſe ſimulas ?* Premier défaut de ſincérité dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe.

Le ſecond ſe trouve dans les motifs & les principes des actions, auxquels on ne remonte preſque jamais. En effet, comme c'eſt la diſpoſition du cœur, qui décide de nos œuvres ; c'eſt-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : c'eſt du tréſor de notre cœur, dit Jeſus-Chriſt, que ſe tire la réalité de nos vertus comme de nos vices ; c'eſt-là que nos actions ſont tout ce qu'elles ſont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ra-

mener tout ce que nous faiſons au motif qui l'a produit, & de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Eſther eſt innocente en ſe revêtant aux jours ſolemnels de tous les ornemens les plus éclatans de la Royauté; parce que cette vaine pompe lui eſt à charge, & que ſon cœur eſt ſimple & ſincère. Jézabel eſt criminelle en ſe montrant environnée de faſte aux fenêtres de ſon Palais de Samarie; parceque dans les mêmes ſoins, elle cache des deſirs fort diſſemblables. Salomon ne ſe rend pas indigne des faveurs du ciel, en expoſant toute la gloire & toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une Reine étrangère; parcequ'il ne voit dans l'éclat & l'abondance de ſon régne, que la protection & les bienfaits du Dieu de ſes pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur ſur toute ſa poſtérité, en étalant avec complaiſance aux Envoyés de Babylone, les tréſors du Temple & les richeſſes de ſon Palais; parceque ſon cœur s'éléve de cette proſpérité, y met une vaine confiance, & fonde là-deſſus, plus que ſur le ſecours du

ciel, la ſûreté de Jéruſalem & l'eſpérance de ſes victoires. C'eſt donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'eſt le cœur qu'on ne manifeſte preſque jamais au Tribunal : on expoſe les actions ; on n'entre jamais dans les motifs : on raconte ſes péchés ; on ne découvre pas ſa conſcience.

Ainſi vous venez vous accuſer de quelques traits mordans contre la réputation de votre frère : mais vous ne dites pas que ſes talens, ſon crédit ou ſa fortune, font tout ſon crime dans votre eſprit ; que vous êtes né envieux ; que tout ce qui vous efface, bleſſe votre orgueil ; & que de-là vous vient cet air cenſeur & chagrin, & ce talent de ſaiſir d'abord le ridicule de ceux qui ſont trop au-deſſus de vous pour vous plaire.

Ainſi vous venez nous raconter vos emportemens & votre antipathie envers la perſonne qu'un lien ſacré vous a unie : mais vous ne dites pas que des goûts frivoles & étrangers, vous inſpirent cette mauvaiſe humeur ; que l'entêtement des plaiſirs vous rend le ſérieux & la tranquillité

domeſtique inſupportable; & que votre cœur trop livré au monde & à l'amuſement, ne ſauroit plus revenir au devoir.

Ainſi vous venez vous avouer coupable de quelques deſirs de plaire: mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos ſoins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inſpirer la paſſion criminelle à un objet dont votre cœur eſt déja touché en ſecret; que ce poiſon ſe répand ſur tout le corps de votre conduite, & que tout ce que vous faites eſt ſouillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats ſecrets que la foibleſſe de votre chair livre à votre cœur, & ces mouvemens douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à diſcerner vous-même de quel côté a été la victoire: mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit & allume cette paſſion funeſte; que vous vivez au milieu des occaſions qui la réveillent; que ç'a été là comme la première plaie de votre cœur & le premier écueil de votre innocence; que toutes les infidélités de votre

vie ont pris leur ſource dans ce penchant malheureux ; & que c'eſt-là comme votre fonds & le caractère dominant de vos mœurs ?

Auſſi la confeſſion de vos fautes achevée, le Confeſſeur vous connoît-il comme vous vous connoiſſez vous-même ? ne ſe trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous ? voit-il vos paſſions, dans leur ſource ; vos ſenſibilités, dans leurs motifs ; vos tentations, dans leurs occaſions & dans votre témérité ; vos foibleſſes, dans vos rechutes ; vos infidélités, dans vos réſolutions mille fois violées ; en un mot, vous-même dans vous-même ?

Hélas ! il faut preſque toujours que le Miniſtre de la confeſſion devine l'état de votre ame ; qu'il profite de certaines expreſſions qui vous échapent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur & en éclaircir les myſtères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, & ſans qu'il l'apprenne de vous-même, comme aujourd'hui Jeſus-Chriſt en voyant le Paralitique, les ſeules lumières de ſon miniſtère lui faſſent connoître que vos maux ont jetté de

profondes racines, & que vous croupiſſez depuis long-tems dans des paſſions honteuſes : *Hunc cùm vidiſſet Jeſus jacentem, & cognoviſſet quia jam multum tempus haberet.* Ce n'eſt pas vous qui vous découvrez ; ce ſont les ſaints artifices de ſa charité & la pieuſe expérience de ſon zèle, qui vous découvrent : & il faut qu'un Confeſſeur ſoit en garde contre la ſurpriſe, dans un lieu où il ne devoit être occupé qu'à conſoler votre douleur & eſſuyer vos larmes.

Joan. 5. 6.

Enfin, le dernier défaut de ſincérité ſe trouve dans les actions douteuſes, qu'on expoſe toujours à ſon avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les paſſions, & que de l'autre on veut ſe faire une ſorte de conſcience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités & des ſuffrages ; & on les expoſe dans un jour ſi favorable, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt n'oſeroit plus les condamner.

Ainſi on ne veut point s'éloigner d'une occaſion de péché, ni rompre une liaiſon qui ſcandaliſe : on exagère l'impoſſibilité de cette rupture, les in-

convéniens qu'on en verroit naître, les liens du ſang, les intérêts de la fortune, les raiſons de devoir & de bienſéance qui y mettent un obſtacle invincible : on remontre, qu'au fonds le péril n'eſt pas grand, que la paſſion eſt refroidie, que les engagemens ne ſont plus les mêmes ; & là-deſſus le Confeſſeur trompé, conſent ; il n'inſiſte plus ſur le précepte d'arracher l'œil qui eſt un ſujet de ſcandale. La vérité obſcurcie ſous ces faits adoucis, lui paroît ſouffrir ici une exception à la régle ; & c'eſt ſur un conſentement ainſi obtenu, qu'on ſe croit en ſûreté, & qu'on ſort des pieds du Prêtre, content de l'avoir trompé & de s'être trompé ſoi-même.

Ainſi on ne veut point finir le ſcandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens ſacrés que la grace d'un Sacrement honorable avoit unis ; il n'eſt ſorte de raiſon ſpécieuſe dont on ne colore ſa réſiſtance : on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conſcience, d'incompatibilité, d'intérêts domeſtiques : on a tout tenté pour prévenir le mal : on n'en eſt venu à cette extrémité, que pour en éviter

de plus grandes ; & là-deſſus le Confeſſeur, mal inſtruit, ſouffre un ſcandale auquel on ne lui laiſſe voir aucun reméde; & l'ame abuſée, croit ſa conſcience plus en ſûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de ſon état, celui d'avoir ſurpris les ſuffrages de ſon juge.

Ainſi on ne veut point interrompre des profits manifeſtement uſuraires : on expoſe, comme préſens, des dangers chimériques ; on s'appuie ſur la tolérance des loix & ſur l'autorité des éxemples ; on repréſente toutes les autres voies d'aſſurer ſon revenu comme impoſſibles ; on répand ſur le cas particulier, des ténébres qui le font perdre de vûe ; & plus prudent dans les affaires du ſiécle, que le Miniſtre de la pénitence, qui ſouvent ne les connoît pas, on s'applaudit de ſon conſentement, tandis qu'on n'a fait que ſurprendre ſa charité.

Telles ſont les illuſions de l'amour propre dans le Tribunal ſacré : on manque de ſincérité dans les expreſſions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on ſupprime, dans les doutes qu'on expoſe en ſa faveur ; c'eſt-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que

dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, eſt ce que nous ſommes réellement; ce que nous en découvrons, eſt ce que nous voudrions être : nous étalons une conſcience qui n'eſt que la fauſſe effigie de la nôtre ; & comme Michol, loin d'expoſer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes & notre paſſion dominante, nous ſubſtituons un phantôme & un ſimulacre à ſa place : *Et inventum eſt ſimulacrum ſolum.* 1. Reg. 19. 16.

Auſſi, mes Frères, au ſortir du Tribunal, ſentez-vous cette paix & cette ſérénité de conſcience, qui eſt le fruit d'une confeſſion ſincère & parfaite ? ſentez-vous ce repos & ce ſoulagement, que le cœur déchargé de ſes crimes fait ſentir à l'ame touchée ? ne vous reſte-t-il pas au fond du cœur je ne ſai quelles inquiétudes ſecrettes que vous tâchez de vous diſſimuler à vous-même, je ne ſai quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence ? ne vous promettez-vous pas à vous-même, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le

monde, vous vous confeſſerez pour vous convertir tout de bon ; c'eſt-à-dire, vous éclaircirez ces doutes qui vous fatiguent ; vous expoſerez à découvert ces embarras, ſur leſquels tant d'abſolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquille ? avez-vous pu juſqu'ici réuſſir à vous perſuader que ce ſont-là de vains ſcrupules ? & malgré toute l'indulgence de votre amour propre, qui ne ceſſe de vous amuſer de cette illuſion, la voix de votre conſcience ne prend-elle pas le deſſus ? & ne vous reproche-t-elle pas ſans ceſſe en ſecret votre diſſimulation & vos réticences ? Laiſſez répondre votre cœur, & ſoyez ici vous-même votre juge. Inſenſé, de nourrir dans votre ſein des ſerpens qui vous déchirent, de n'oſer produire au jour des monſtres qui s'évanouiſſent dès qu'ils ont vû la lumière, de découvrir une partie du mal, & de cacher celle où il auroit fallu appliquer le reméde ! Inſenſé, de ſouffrir toute la honte d'un aveu, & de vous priver des conſolations d'un aveu ſincère ; de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration ſi déſagréa-

ble à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'hiſtoire de vos malheurs & de vos chutes ? de détruire dans notre eſprit la vaine réputation de probité & de vertu, que vous conſervez parmi les hommes ? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque choſe au Tribunal redoutable ? nous ne ſommes-là qu'à la place de Jeſus-Chriſt ; nous n'y portons, ni les oreilles, ni les ſentimens, ni les penſées de l'homme ; vous n'en direz jamais aſſés pour nous ſurprendre : ah ! nous ne ſavons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain eſt capable ; nous portons en nous la ſource & les panchans des mêmes foibleſſes dont vous rougiſſez. Plus nous vous trouverons coupable, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéreſſerez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos ſoins, de notre tendreſſe & de nos larmes ; plus nous offrirons pour vous des gémiſſemens de zèle & des prières de compaſſion au Seigneur, afin qu'il daigne jetter ſur

vous des regards de miſéricorde, & répandre abondamment ſa grace, où le péché avoit abondé : voilà notre miniſtère. Nous n'inſulterons pas à votre foibleſſe, puiſque Jeſus-Chriſt, à la place duquel nous vous écoutons, recevoit avec tant de douceur les publicains & les pécheresſes : nous ne ſaurons pas aggraver votre confuſion ; nous ne ſaurons que vous aider, vous raſſurer, vous conſoler & vous plaindre. Mais ce n'eſt pas aſſés de déclarer ſincèrement ſes crimes, il faut les déteſter ſouverainement, & ajoûter à la ſincérité dans la manifeſtation, la douleur dans le repentir.

III. PARTIE. TOUTES les autres diſpoſitions, dont nous venons de parler, ne ſont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en eſt l'ame & la vérité. La vertu du Sacrement peut ſuppléer à la confeſſion extérieure de nos fautes, lorſque des obſtacles involontaires nous en ôtent le pouvoir ; mais elle ne peut ſuppléer au ſentiment intérieur qui les déteſte, parceque c'eſt lui qui forme le pénitent : tout le reſte peut être remplacé par la

douleur ; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs, qui viennent s'avouer coupables au Tribunal, que cette douleur de pénitence, à laquelle seule la rémission des péchés est promise ; & c'est ici cette troisiéme sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Evangéliste, qui ne reçurent pas de Jesus-Christ le bienfait inestimable de la guérison : *aridorum*, ceux qui avoient les membres secs ; c'est-à-dire, ceux qui portent au Tribunal un cœur sec, une ame insensible ; & qui, après avoir senti les impressions les plus vives & les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, & que chacun se flatte de porter au Tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premiérement, cette douleur est un mouvement de la grace, & non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes,

ſoit une opération inviſible de l'Eſprit de Dieu, dit le dernier Concile, qui nous porte à déteſter tout ce qui a pu lui déplaire ; qu'il ſoit une vûe de foi qui nous découvre dans le péché, & l'outrage qu'il fait à Dieu, & les malheurs où il précipite l'homme ; qu'il ſoit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parcequ'il commence à nous faire aimer le Seigneur, ſource de toute juſtice : première condition marquée dans notre Evangile. Il falloit que l'Ange du Seigneur deſcendît, & troublât l'eau, afin que les malades fuſſent guéris : *Angelus autem Domini deſcendebat.... & movebatur aqua.* Il faut que l'Eſprit de Dieu deſcende dans nos cœurs pour y opérer des agitations ſalutaires : tout autre trouble ſeroit un trouble humain & inutile aux malades.

Joan. 5. 4.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au Tribunal, eſt un trouble d'amour propre, & auquel l'Eſprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent, pour la douleur de la pénitence, ces allarmes ſecrettes que l'orgueil oppoſe toujours à la décla-

ration de nos crimes; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coute tant de s'avouer coupable; ces déchiremens cruels, que les œuvres de ténébres ſur le point de ſe manifeſter & d'éclore, font ſentir à la conſcience péchereſſe, ſemblables à des ſerpens, qui ne ſauroient ſortir ſans déchirer le ſein qui les a enfantés; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaiſe honte, qui ne trouve d'odieux dans le crime, que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil, avec leur repentir; l'oppoſition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir ſincère qui y diſpoſe; la haine de la confeſſion, avec la douleur de leurs crimes: ils ne ſont qu'orgueilleux & confus, & ils croient être touchés & pénitens.

Ce n'eſt pas que la même grace, qui opère le repentir, n'opère auſſi une confuſion ſalutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au ſalut, comme dit l'Eſprit ſaint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu, diſoit un Roi pénitent; je ne puis plus ſoutenir devant vous toute la confuſion dont mes crimes me couvrent:

Pſ. 43. 16. *Et confuſio faciei mea cooperuit me.* Mais cette honte formée par la douleur, ne trouve ſon motif que dans la douleur même : ce n'eſt pas le jugement du Miniſtre de la confeſſion, qui la produit dans notre ame ; c'eſt l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoît toute l'ignominie de ſon état : elle ne compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien, ſi elle avoit le Seigneur tout ſeul pour témoin de ſon innocence : au contraire, quand elle ſeroit ſeule ſur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu ſeul ſur ſes ſouillures la couvriroient de la même confuſion ; & par tout où elle porteroit devant lui ſes plaies, elle y porteroit ſes troubles & ſa honte : les inquiétudes ſecrettes & honteuſes de l'orgueil ne ſont donc pas les troubles ſalutaires de la pénitence.

Il en eſt d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute ſeule des peines éternelles : ce trouble, qui, ouvrant l'enfer & tous ſes tourmens au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniqui-

té, que la punition dont elle eſt ſuivie : ce trouble, qui n'eſt lui-même qu'un deſir que le crime pût être impuni ; qui arrête l'action, dit S. Auguſtin, ſans changer la volonté ; qui nous rend timides, ſans nous rendre pénitens ; qui nous fait craindre le châtiment, ſans nous faire haïr l'offenſe ; & qui ne compteroit pour rien d'outrager ſon Dieu, ſi la perte de ſon amour devoit borner toute ſon infortune.

Je ſai que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe ; qu'il eſt utile de percer ſouvent, des yeux de la foi, ces abîmes de feu & ces ténébres éternelles, où il y aura des pleurs & des grincemens de dents, & de deſcendre tout vivans dans l'enfer, pour faire de ce ſouvenir ſalutaire un frein à nos paſſions indomptées. Je ſai que cette crainte eſt un don de l'Eſprit ſaint ; & mon deſſein n'eſt pas d'ôter au pécheur un moyen de ſalut, & un motif de componction que Jeſus-Chriſt leur propoſe, que l'Egliſe leur recommande, que les Saints ont eu ſans ceſſe devant les yeux, & dont nous nous ſervons tous les jours

dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fauſſe paix des ames criminelles. En effet, ô mon Dieu ! ſi avec tous vos foudres & vos flammes vengereſſes, l'iniquité ne laiſſe pas de prévaloir ſur la terre ; ſi malgré l'enfer & ces ardeurs éternelles que votre juſtice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laiſſe pas de corrompre ſa voie : reſteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, ſi nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces ſpectacles terribles ; ou ſi nous leur faiſions un vice, du motif le plus commun & le plus ordinaire de la piété ? Il eſt peu de ces ames nobles & ſublimes, que l'amour & la reconnoiſſance toute ſeule attachent à votre ſervice : c'eſt la ſageſſe des parfaits ; mais les foibles ont beſoin d'indulgence ; & vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'eſt donc pas la crainte des tourmens deſtinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence : elle en eſt la préparation, quoiqu'elle n'en ſoit pas l'ame & le fonds :

car l'amour tout ſeul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitens : l'amour tout ſeul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre : l'amour tout ſeul, qui faiſoit tout le déréglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, & faire notre juſtice ; & vous ne ſauriez vous réconcilier avec Dieu, ſi vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloigné de lui ; & ſi la vertu du Sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, & n'opère en vous la véritable juſtification : ce n'eſt pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence ; c'eſt cette diſpoſition criminelle, où ſe trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du Tribunal, leſquels ſans un enfer & ſes tourmens, vivroient comme des athées, ſans foi, ſans conſcience, ſans Sacremens ; leſquels ne connoiſſent de la Religion que ſes menaces ; & qui dans le ſecret de leur cœur, ſont fâchés que Dieu ſoit juſte, & qu'il ait attaché aux plaiſirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce ſoit ici une diſpoſition rare ou chimérique ; rien n'eſt plus réel & plus commun: la crainte fait preſque toute notre Religion ; c'eſt la penſée ſeule des peines à venir, qui peuple les Tribunaux de la pénitence ; nous y faiſons divorce pour un moment avec nos paſſions ; & nous nous en ſéparons, comme on quitte des objets encore chers, mais funeſtes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïſſons pas Sodome ; nous n'en craignons que les flammes : nous nous en ſéparons à regret ; & notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute ſeule du danger nous en éloigne. L'eſprit de la véritable piété eſt plus rare qu'on ne penſe ; tous les dehors du culte ne roulent preſque que ſur de fauſſes vertus ; nous ne comptons pour offenſes de Dieu, que celles qui ſont ſuivies d'une punition éternelle ; celles qui ſe bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien ; & ſi nous voulons ſonder nous-mêmes notre cœur, nous ſentirons que nul principe d'amour & de grace, ne nous fait agir ; & que l'enfer eſt la ſeule

divinité que nous craignons.

Mais, comme la mépriſe eſt ici aiſée, ſi vous me demandez à quelles marques on peut diſcerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitens, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercénaire, qui ne forme que des eſclaves ; je dis en ſecond lieu, que la douleur de la pénitence renferme une réſolution réelle & ſincère, de finir nos déſordres, & de commencer une vie ſainte & chrétienne : c'eſt ce qui nous eſt figuré dans la guériſon de notre Paralitique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande Jeſus-Chriſt : *Vis ſanus fieri ? Joan. 5. 6.* Il paroiſſoit ſans doute fort inutile de le demander à un malheureux qui gémiſſoit ſous le poids de ſes maux ; & l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmité, ne lui fiſſent ſouhaiter vivement ſa délivrance. Mais Jeſus-Chriſt vouloit nous apprendre par-là, que le pécheur, comme ce Paralitique, ſincérement touché de ſes maux, doit en venant ſe préſenter au Tribunal, pouvoir ſe rendre ce témoignage à lui-même, que réellement & de bonne foi, il

veut être guéri, c'eſt-à-dire, renoncer à ſes paſſions invétérées, & prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher Auditeur, lorſque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette réſolution ? *Vis ſanus fieri ?* pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre ſincérement tous les liens qui vous attachent encore au monde & à vos plaiſirs criminels, & vous ranger avec ce petit nombre d'ames fidéles de votre rang & de votre état; qui après avoir quelque-tems vécu, comme vous, au gré de leurs paſſions, ſont revenues à Dieu, & opèrent leur ſalut dans la pratique ſolide & conſtante des vertus chrétiennes ? commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie ? ne comptez-vous pas encore ſur les mêmes mœurs, ſur les mêmes plaiſirs, ſur les mêmes liaiſons après la confeſſion ? ne vous dites-vous pas à vous-même en ſecret, pour vous calmer ſur cette fauſſe démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confeſſerez pour vous convertir tout de

bon, & rompre pour toujours avec le monde ? & ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous ? *Vis sanus fieri ?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si en venant vous présenter au Tribunal, vous formez de ces propos vagues & indéterminés de conversion, qui n'ont jamais de suite, & qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du Sacrement, & se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége : de ces propos, dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiéte, & qui laissent au fond du cœur, non-seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh ! que voit-on autour de nos Tribunaux, que des pécheurs de ce caractère ?

Je vous demande, si en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère ; qui ne forme pas des propos vagues & éloignés de changement, mais qui répand déja des lar-

mes de pénitence ? je vous le demande avec Jesus-Christ : *Vis sanus fieri ?* La conscience ne sauroit ici se faire illusion à elle-même ; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion & d'un renouvellement entier de mœurs, ont je ne sai quoi de si vif & de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir, & ne laisse rien d'équivoque : des larmes, des combats, des agitations, des vûes nouvelles, des démarches sérieuses & pénibles ; que sai-je ? quelque chose qu'on n'avoit pas encore senti, & que ceux qui nous fréquentent n'avoient pas encore vû ; un appareil qui annonce un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont-là de ces travaux de l'enfantement, qui ne ressemblent qu'à eux-
Ps. 47. 7. mêmes : *Ibi dolores ut parturientis.* On ne sauroit y prendre le change, & il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappellez les conversions des Péchereſſe, des Saul, des Augustin ; voyez ce qui se passoit en eux dans ces momens heureux qui précédèrent

leur changement ; quels troubles ! quelles perplexités ! quels combats ! quels efforts héroïques ſur eux-mêmes ! quelles démarches nouvelles ! quelles larmes ! quels tranſports d'amour & de componction ! c'eſt au milieu de tant d'agitations que ſe conſomme l'ouvrage de la converſion ; une démarche froide & tranquille n'a rien qui l'annonce & qui lui reſſemble : c'eſt au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainſi dire, que l'Eſprit de Dieu deſcend dans un cœur pénitent, comme il deſcendit autrefois dans le Cénacle, & y vient porter la paix & la grace ; & c'eſt ici où l'on peut dire qu'on entend ſa voix lorſqu'il arrive, & qu'on ſait où il va & d'où il vient : c'eſt à vous à nous dire, ſi vous reconnoiſſez à ces traits la douleur qui juſqu'ici vous a préparé au Sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur, cachée au fond de l'ame, n'eſt pas toujours ſenſible au cœur pénitent : un changement de vie porte ſi fort ſur tous nos panchans, prend ſa ſource dans un nouvel amour ſi vif,

qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit dans le cœur à l'inſu de notre cœur même : mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, inſenſibles ; qui peuvent ſe briſer, mais qui ne ſauroient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement ſi tendre, & ſi capable d'être touché ; vous qui avez pouſſé la ſenſibilité dans les paſſions déplorables juſqu'à l'emportement ; vous qui nous vantez tant la bonté & la tendreſſe de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu ? la douleur du péché ſeroit la ſeule qui vous trouveroit froid & inſenſible ? les larmes, les ſentimens, les vivacités, qui ſont ſi fort de votre caractère, ne le ſeroient pas de celui de votre pénitence ? Illuſion, mon cher Auditeur ! ſi vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos déſordres ; c'eſt que vous étiez pécheur de bonne foi, & que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-ſeulement la douleur de la pénitence eſt une réſolution réelle & ſincère de changer de vie, mais

encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un Ministre fidéle, qui coopère avec Jesus-Christ à la guérison de votre ame : choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, & que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience : c'est la suite de notre Evangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le Paralitique à Jesus-Christ, je n'ai point d'homme qui me jette dans la Piscine lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem non habeo.* Joan. 5. 7.

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à Jesus-Christ, afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, & qu'il vous suscite un guide fidéle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut ? cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jetter à propos dans la Piscine, & cultiver ces premiers sentimens de graces que

vous portez au Tribunal ?

Un homme éclairé, qui puiſſe juger de la lépre, connoître les plaies de votre cœur, & ne pas ſe tromper dans l'application des remédes ?

Un homme expérimenté, qui ſache diſcerner les voies de la grace dans votre ame, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop preſſer les ames que l'Eſprit ſaint ne pouſſe que lentement; ne pas arréter celles qui ſont portées, pour ainſi dire, ſur les aîles de la grace, & ſuivre l'Eſprit de Dieu ſans le prévenir ?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier aux pieds de la Croix la ſcience du ſalut, & dont les paroles pleines de cet eſprit & de ce feu qu'il a puiſé devant le Seigneur, portent enſuite l'onction de la grace juſqu'au fond de votre ame, toute ouverte dans ces momens, & ſur laquelle les vérités les plus ſimples ſont alors tant d'impreſſion ?

Un homme déſintéreſſé, qui n'examine pas ſi vous êtes grand ſelon le monde, mais ſi vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent

plus que vos titres ; & qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences, à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes ?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité & des régles saintes de son ministère ; & qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès & des singularités outrées de ses pénitens, mais à faire honneur à la grace & à la Religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, & qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime & le respect du monde même ?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force ; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires ; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père ; qui sache changer sa voix comme l'Apôtre, se faire tout à tous, & prendre toutes les formes pour for-

mer Jesus-Christ dans un cœur ?

Est-ce un guide de ce caractère, que vous cherchez ? les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres ; les plus indulgens, les plus habiles : les premiers que le hazard vous offre, vous leur ouvrez indiscrétement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au Livre des Juges, le premier Lévite qui se présente ; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père & de Prêtre.* Vous mettez peut-être à prix ses soins & son ministère, & le rendez le Ministre & le fauteur, comme cet Israélite ; des dieux & des idoles que vous avez élevées dans votre maison, & auxquelles vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection & de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude & d'intégrité rend redoutables à vos passions, & auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincérement se convertir & servir Dieu. Ainsi le choix tout seul que vous faites du Juge de votre conscience, est une preuve décisive, que vous ne voulez pas changer de

Judic. 17. 10.

vie ; que vous allez profaner le Sacrement, & vous ſouiller où vous auriez dû vous purifier de vos ſouillures.

Voilà, mes Frères, les ſources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de la pénitence : on manque de lumière, dans l'éxamen ; de ſincérité, dans la manifeſtation ; de douleur, dans le repentir : & voilà pourquoi les converſions ſont aujourd'hui ſi rares au Tribunal ; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux & de ceux qui avoient les membres ſecs, à peine Jeſus-Chriſt en trouve-t-il un ſeul, dit S. Auguſtin, qui mérite d'être guéri : *Tot jacebant, & unus ſanatus eſt.* Les cinq portiques de la Piſcine, ſelon ce Père, figuroient les cinq Livres de Moyſe, qui découvroient les maux, mais qui ne les guériſſoient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.* Mais hélas ! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raiſon de la Piſcine des Chrétiens, & des portiques myſtérieux qui environnent le bain de la pénitence : ils ne ſervent plus qu'à nous découvrir les maux, les guéri-

ſons n'y ſont plus en uſage : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant :* nous y voyons aborder une multitude de pécheurs ; nous n'en voyons preſque pas ſortir de pénitens : on nous y expoſe des plaies ; & le bain ſacré n'en voit preſque jamais de fermées : il nous fait connoître les malades ; mais il n'en eſt plus le reméde : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.* Et ſi j'oſois l'ajouter ici ; comme la Loi de Moyſe, en découvrant les péchés, les multiplia, & ne ſervit qu'à faire des prévaricateurs ; hélas ! ce reméde divin, loin de guérir les maux de l'Egliſe, les a augmentés, pour ainſi dire ; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété ; & a fait des ſacriléges, où il auroit dû faire des pénitens : *Sed illi ægros prodebant, languidos non ſanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, mes Frères : & en ce jour ſur tout, conſacré à la converſion des grands pécheurs par la guériſon d'un malade déſeſpéré ; en ce jour, où les prières mêmes de l'Egliſe ſollicitent auprès du Seigneur ſes miſéricordes pour les

ames les plus déplorées ; rappellez ici devant Dieu toute la ſuite de vos années, & l'hiſtoire ſecrette de votre conſcience : repaſſez ſur ce nombre infini de confeſſions, toujours réitérées, & toujours inutiles, & qui ſans doute, devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, feront le plus terrible ſujet de votre condamnation : dites-vous à vous-même : Quelles ont été juſqu'ici mes voies, & la monſtrueuſe conduite de ma vie ? mes paſſions d'aujourd'hui ſont des plaies de l'enfance, & qui ont vieilli avec moi : ce que je ſuis encore, voluptueux, emporté, diſſolu, je l'étois déja dès la première ſaiſon de ma vie : ma deſtinée m'a fait éprouver des ſituations différentes au dehors ; mais ma paſſion honteuſe m'a ſuivi par-tout ; & par-tout elle a été la même : ma vie n'eſt qu'un ſeul crime diverſifié, ſous des circonſtances & des ſituations diſſemblables : *Un jour a inſtruit l'autre jour, & une nuit a montré ſa ſcience funeſte à l'autre nuit* : du plus loin qu'il m'eſt permis de rappeller l'hiſtoire de mes années, j'y trouve déja les ébauches & les naiſſances de mes paſſions ; & les Pſ. 18.

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur le danger des proſpérités temporelles.

Reſpondens Petrus, dixit ad Jeſum : Domine, bonum eſt nos hìc eſſe.

Pierre dit à Jeſus : Seigneur, nous ſommes bien ici. Matth. 17. 4.

D'OÙ vient que l'Evangile remarque, que Pierre ne ſavoit ce qu'il diſoit, lorſqu'il exhortoit ſon divin Maître à fixer ſa demeure ſur le Thabor ? C'eſt que ce n'eſt pas connoître le Chriſtianiſme, que de vouloir jouir du repos & de la félicité avant le travail & les ſouffrances. Il falloit que le Chriſt ſouffrît, & qu'il

entrât ainſi dans ſa gloire ; telle a été la voie du Chef, telle doit être la voie des membres ; il faut que les Chrétiens ſouffrent ici bas, s'ils veulent qu'il partage un jour ſa gloire avec eux ; point d'autre porte que les ſouffrances, qui puiſſe nous introduire dans ce ſéjour de délices qui nous eſt promis.

Voilà pourquoi la Religion ne ſemble avoir des anathêmes, que pour ceux qui reçoivent leur conſolation en cette vie. Par-tout, malheur à ceux qui rient, & qui ſont raſſaſiés : par-tout, les promeſſes conſolantes ne ſont faites qu'à ceux qui ſouffrent ici bas : par-tout, le monde préſent eſt livré aux impies, comme leur poſſeſſion & leur héritage : par-tout, la récompenſe des Saints ſur la terre, ſont les larmes & les afflictions : par-tout enfin, leur Royaume n'eſt pas de ce monde.

Ce n'eſt pas que le ſalut ne ſoit poſſible à tous les états, ou que la Religion condamne les diſtinctions de la naiſſance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, & ſi néceſſaires à la ſubordination des

peuples & à la tranquillité des Empires. Les Rois furent appellés, comme les Paſteurs, à l'Etable de Bethléem. L'Egliſe eut d'abord des Fidéles dans la maiſon de Céſar, *qui de Cæſaris domo ſunt*, comme ſous la tente de Simon le Corroyeur. La Cour a eu de tout tems ſes ames choiſies comme le Cloître; & nous voyons ici le trône encore plus reſpectable par la piété, que par la puiſſance & la majeſté, du Souverain qui le remplit. Les faveurs temporelles ſont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; & dans l'ordre de ſa ſageſſe, elles doivent être des moyens de ſalut, & non pas des inſtrumens de perdition & de vice.

Philip. 4. 22.

Cependant la corruption les a tirées de leur uſage naturel: elle a fait ſervir les dons de Dieu à l'injuſtice; & comme le ſerpent laiſſe un venin dangereux ſur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en uſant contre l'ordre de Dieu des biens de la terre, les infecta, & en fit, pour ainſi dire, un poiſon mortel à toute ſa poſtérité. Les dangers de l'abondance ne ſont donc pas une ſuite de

l'inſtitution de la nature, mais du déſordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux ; la terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ſes innocentes délices : mais l'homme abuſa des bienfaits de Dieu ; dès-lors tout plaiſir lui fut ici bas comme interdit ; parceque la joie ne convient qu'à l'innocence, & que d'ailleurs il eſt plus facile à la cupidité de s'en abſtenir, que d'en uſer ſans excès ; & comme tout eſt pur à ceux qui ſont purs, tout devient ſouillé à celui qui l'étoit déja par ſa tranſgreſſion.

Voilà le fondement des maximes effrayantes de Jeſus-Chriſt contre les heureux du ſiécle. Mais que puis-je me propoſer en vous expoſant le danger de cet état ? ce devroit être ſans doute de conſoler ceux que la Providence laiſſe ici bas dans l'indigence & dans la miſère ; mais cette inſtruction ſeroit ici déplacée, & ces ſortes de malheureux n'habitent guères les Cours des Rois : c'eſt donc de faire ſentir à ceux qu'on éloigne des graces, qui ſe regardent comme malheureux, qui ſe plaignent ſans ceſſe de l'injuſtice de leurs maîtres, & qui

voient, avec une douleur amère ; leurs concurrens élevés & comblés ; ſorte de mécontens dont les Cours ne manquent jamais ; de leur faire, dis-je, ſentir qu'ils ne connoiſſent pas le don de Dieu, & les marques ſignalées de miſéricorde que ſa bonté leur donne ; & d'apprendre à ceux à qui tout réuſſit, & qui ſemblent n'avoir plus rien à deſirer ſur la terre, que ſi leur état paroît digne d'envie, ſelon le monde, il eſt terrible aux yeux de la Foi : premiérement, parceque les chutes y ſont preſque inévitables ; ſecondement, parceque la pénitence y eſt preſque impoſſible. Tout y aide les paſſions ; tout y éloigne les graces : & la Foi n'y découvre que des occaſions de péché, & des obſtacles de converſion. Développons ces deux vérités importantes. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LE monde, dit S. Auguſtin, eſt plus dangereux lorſqu'il nous rit, que lorſqu'il nous maltraite ; & les faveurs qui nous le rendent aimable, ſont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriſer : *Periculoſior eſt blandus quàm maleſtus.* En effet, ſoit

Epiſt. 144.

que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déja corrompu; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de félicité & d'abondance, que l'ame juste doit regarder les prospérités temporelles, comme des présens que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère.

Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Car premiérement, une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre : son origine, dit Tertullien, sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel : son cœur doit être où est son trésor : si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siécle à venir & à l'Eglise des premiers-nés : si elle se plaît dans son éxil, elle n'est plus digne de l'héritage : son desir fait ici bas toute sa piété; son inquiétude, tout son mérite : sa consolation, elle ne doit *Apolog.*

la trouver que dans ſon eſpérance.

Or, cette diſpoſition, ſi eſſentielle à la Foi, s'efface par la première impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, qui eſt une impreſſion d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raiſon auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coute pas beaucoup de retirer ſes affections d'un monde qui a retiré d'elle ſes faveurs, & de ſe regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne poſſéde rien. Au contraire, les vûes de la Foi ſont alors ſes plus douces penſées: rien ne conſole plus ſolidement ſes malheurs, que de pouvoir ſe dire à elle-même, que ce monde n'eſt pas ſa patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du fidéle ſont intérieurs, & ne ſauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grace eſt la ſeule qu'une ame chrétienne puiſſe faire; que peu importe de perdre ou de poſſéder ce qu'on ne peut conſerver toujours; & que nous

étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus souhaitable.

Mais ces sentimens que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité. Car, mes Frères, qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder, comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien; de gémir, comme le Prophéte, sur la durée de son pélerinage, quand on n'en ressent, ni les travaux, ni les amertumes; & de marcher sans cesse vers la patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'insensé de l'Evangile se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, convioit son ame à se reposer : *Anima, requiesce;* Mon ame, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur : elle l'attacha à la terre, & lui fit chercher un injuste repos dans les créatures. *Luc.* 12. 19.

Or, ſi vous me demandez en quoi conſiſte le crime de cette diſpoſition ; (car à la Cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la Religion que la ſurface, ces grandes vérités ne paroiſſent que des ſpéculations de nul uſage ;) ſi vous me le demandez, dis-je, le voici : C'eſt-à-dire, que dès-lors, dit S. Auguſtin, ſi vos deſirs régloient votre deſtinée, vous vous immortaliſeriez ſur la terre ; vous accepteriez, comme une grace, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'uſage des biens & des plaiſirs ſenſibles : c'eſt-à-dire, que, ſi le monde pouvoit être votre dieu, votre récompenſe, votre demeure éternelle, vous ne vous aviſeriez jamais d'en demander d'autre : c'eſt-à-dire, que ſi l'on vous permettoit d'opter de la terre, ou du ciel ; du ſiécle à venir, ou du préſent ; de Dieu, ou de la créature, le choix ſeroit bien-tôt fait ; & ce qui eſt viſible, préféré à ce que la Foi ſeule vous découvre : c'eſt-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus Chrétien ; car un Chrétien eſt un enfant des promeſſes, un homme du ſiécle à venir,

un

un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique, qui se forme & s'achéve chaque jour, & n'aura sa perfection & sa plénitude que dans l'éternité : & non-seulement vos desirs ne sont que sur la terre ; mais l'attente même des Justes, le régne de Jesus-Christ, vous paroît la plus triste & la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sai que cette injuste disposition est cachée au fond de l'ame, & qu'on ne s'en apperçoit pas soi-même : cependant c'est elle qui forme tous vos desirs, qui régle toutes vos démarches, qui décide de tous vos panchans ; c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures ; elle établit au milieu de votre cœur, un état de péché ; & de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte sensible & particulier, & ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés ; par conséquent, jamais remis : de ces péchés, qui n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre

volonté, ſont la ſource de tous les autres, & ne paroiſſent jamais eux-mêmes : de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de Religion ; avec une tendreſſe même de conſcience ; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire abſoudre par le monde, dans le tems que nous ſommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce ſont-là des rafinemens ; & que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime, c'eſt d'en abuſer, & non pas de l'aimer. Mais eſt-ce un rafinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel ; que la terre eſt pour vous une demeure étrangère ; un lieu de malédiction, d'où les enfans de Dieu doivent ſans ceſſe ſouhaiter de ſortir ; & que quiconque ne ſent pas la triſteſſe de vivre éloigné de ſa patrie, perd le droit & le privilége de citoyen des Saints ? Eſt-ce un rafinement de vous dire, que faire de ce monde une cité permanente, c'eſt vivre comme les payens, qui n'ont point d'eſpérance ; que de

n'être occupé que d'une fortune périſſable, c'eſt avoir renoncé à la Foi; & que faire du ſalut & de l'éternité l'affaire la moins ſérieuſe de toutes celles qui vous occupent, c'eſt être déja jugé ? Si ce ſont-là des rafinemens, l'Evangile, cette philoſophie ſi ſage, ſi ſimple, ſi admirée même des Payens, n'eſt donc plus qu'un vain ſyſtême d'un eſprit oiſeux; & c'eſt au monde réprouvé, à nous fournir un langage plus ſenſé & des inſtructions plus ſolides, pour annoncer les voies du ſalut.

Première impreſſion que la proſpérité fait ſur le cœur, une impreſſion d'attachement à la terre. La ſeconde, c'eſt l'amour exceſſif de nous-mêmes. La Foi nous apprend que nous ſommes haïſſables : car il n'eſt rien d'aimable que l'ordre, & nous en ſommes ſortis; il n'eſt rien d'aimable que la vérité & la juſtice, & nous en ſommes déchus ; il n'eſt rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, & nous ſommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes : autrement nous ſerons injuſtes; nous contredirons même les plus vifs ſenti-

mens de notre conſcience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous ſentons bien que nous ne ſommes point dignes d'être aimés. Hélas! il eſt tant de momens où nous nous ſommes à charge à nous-mêmes, où tout nous déplaît en nous; où tout ce que nous pouvons faire, eſt de nous ſouffrir; où nous avons beſoin de diverſions & d'amuſemens, qui nous détournent de la vûe intérieure & humiliante de nos propres défauts, & nous empêchent de retomber ſur nous-mêmes : le monde appelle cet état ennui; mais cet ennui, c'eſt l'homme montré à lui-même, & qui ne peut ſoutenir un inſtant la vûe de ſa propre miſère : marque infaillible que nous ſommes haïſſables, & que c'eſt un déſordre de s'aimer; j'entends de s'aimer pécheur, & dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce diſcours regarde, eſt une recherche éternelle de vous-même : & de-là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des ſens, devient un beſoin dont vous ne pouvez

plus vous paſſer : de-là, les plus ſaintes Loix de l'Egliſe ne ſont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant ſoit peu ſur ſoi pour les obſerver : de-là, vous vous établiſſez comme le centre des créatures qui vous environnent : on diroit que tout eſt fait pour vous ; que tout vit pour vous ; que tout ſubſiſte pour vous ; que tout le reſte n'eſt rien que par rapport à vous ; que le monde entier doit ſe bouleverſer, ou pour vous ménager un plaiſir, ou pour vous ſauver la plus légère peine : de-là tout ce qui vous approche n'eſt attentif qu'à s'accommoder à vos deſirs, ſuivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour propre : on étudie vos goûts ; on devine vos panchans ; on ne s'inſinue dans votre bienveillance, qu'à la faveur de vos foibleſſes : rien ne vous gêne ; rien ne vous contredit : vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde ; on prévient même vos ſouhaits. Je ne ſai ſi vous nous accuſerez encore ici de rafiner ; mais je ſai que s'il y a encore une divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même. Car, je vous de-

mande : Qu'ont fait de plus les grands Saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le ſeul objet & le ſeul point de vûe de toutes leurs actions ; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres ? Ils n'ont vécu que pour lui ; pour qui vivez-vous que pour vous-même ? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne ſe rapportoit pas à lui ; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas ? Pouſſez le paralléle, & vous verrez que vous êtes plus encore votre idole & votre divinité, que le Seigneur n'eſt le Dieu de ceux qui l'aiment & qui l'invoquent. Mes Frères, on a horreur des grands crimes, & on ne compte pour rien de vivre ſans culte, ſans amour pour Dieu ; de ne le mettre pour rien dans le détail de ſa vie ; c'eſt-à-dire, de vivre comme ſi nous n'étions ſur la terre que pour nous, & que nous duſſions borner nos affections, nos craintes, nos deſirs, nos eſpérances à nous-mêmes.

La troiſiéme impreſſion que fait la proſpérité, eſt l'élévement du cœur : je ne parle pas de cet orgueil groſſier & déclaré, qui faiſoit dire à un Prince

de Babylone : Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, & je deviendrai semblable au Très-haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, & presque inséparable de la grandeur. Je sai qu'il est des personnes, qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux & facile, ou enfin, qui voulant paroître par un rafinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, & applanir par leur humanité, toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté, que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder, comme élevée par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang & sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrette erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes ; que nous faisons entrer la naissance, la gran-

deur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous ſommes; & que de tous ces avantages, qui ſont au dehors de nous, & qui par conſéquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin une erreur qui nous perſuade que nous ſommes aux yeux de Dieu & dans l'ordre de ſa providence, des créatures privilégiées, & auſſi diſtinguées que devant les hommes & dans l'ordre extérieur de la ſociété. Leur proſpérité, dit le Prophéte, les affranchit des travaux & des miſères communes au reſte des hommes; & voilà pourquoi un orgueil ſecret s'eſt emparé de leur
Pſ. 72. 5. 6. cœur : *In labore hominum non ſunt. . . . ideo tenuit eos ſuperbia.* Auſſi le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux Grands du monde, eſt de ne point s'élever:
1. Tim. 6. 17. *Non ſublimè ſapere.*

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les Grands cette dangereuſe impreſſion : les vices ſont applaudis; la médiocrité des talens, cachée ſous l'artifice des louanges; leur orgueil juſ-

tifié par les noms pompeux de grandeur d'ame & d'élévation de ſentimens : tout s'étudie, tout s'empreſſe à leur perſuader qu'ils ſont paîtris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous Miniſtres de la Vérité, & dont les lévres en ſont les dépoſitaires ſacrées, nous donnons aux plus légères vertus des Grands, des éloges que la Religion déſavoue ; & ſous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur ſource : tel eſt le malheur des Grands ; tout eſt attentif, ou à leur déguiſer leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit ſe défendre de ce que les louanges ont de plus injuſte & de plus groſſier, il ſe forme néanmoins de tous ces diſcours empoiſonnés, je ne ſai quel ſentiment de propre eſtime qui ne s'efface plus, & qui corrompt le cœur pour toujours. Hérodes au milieu des acclamations d'un peuple inſenſé, ne ſe croit pas ſans doute un dieu deſcendu ſur la terre pour parler aux hommes ; la louange étoit trop groſ-

ſière pour être perſuadée : il écoute cependant avec complaiſance des applaudiſſemens qui ſemblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu & d'immortel : ſon cœur en eſt touché, ſi ſa raiſon n'en eſt pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blaſphêmes, des titres & des éloges, qui ne ſont dûs qu'au ſeul Roi immortel des ſiécles ; & les vers qui le dévorent ſur l'heure, nous laiſſent comprendre quel fut l'excès de ſon impie vanité, puiſqu'elle mérita d'être punie d'un ſi affreux ſupplice.

Voilà les premiers dangers de la proſpérité, tirés des impreſſions qu'elle fait ſur le cœur pour le corrompre ; mais les facilités qu'elle fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déjà corrompu, me paroiſſent bien plus à craindre. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choſes d'ici bas, comme d'une ſource funeſte, naiſſent ces deſirs infinis & inſatiables, dont parle S. Paul, qui tuent l'ame : c'eſt-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie ; vous ne cherchez plus

qu'à vous y aggrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez ſeul pouvoir l'occuper toute entière. Vous ajoûtez, dit un Prophéte, l'héritage de vos voiſins à celui de vos pères; vous paſſez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit ſi ſagement miſes à vos biens & à votre fortune; vous appellez les terres de vos noms; il ſemble que l'univers entier ne pourra plus ſuffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez ſouvent un Naboth de vous céder ſon champ & la ſucceſſion innocente de ſes pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déja; vous faites des droits les plus douteux, des droits inconteſtables, & forcez l'équité de plier ſous la puiſſance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours: vous ne faites pas attention, ſi la médiocrité de vos talens vous en rend incapable, ſi le public en ſouffrira; mais ſeulement ſi vous aſſurez à vos enfans une fortune plus durable: ce n'eſt plus la vocation du ciel, qui décide de leur deſtinée; ce ſont vos intérêts temporels: l'Egliſe

eſt obligée de recevoir des mains de votre cupidité, des ſacrifices qu'elle déteſte : vous tranſportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre : pour ne pas partager vos biens, & pour ſoutenir le vain honneur de votre nom, vous déchirez & vous deshonorez l'héritage de Jeſus-Chriſt : vous placez dans le Sanctuaire des vaſes de rebut & d'ignominie : vous achetez quelquefois même le don de Dieu ; & comme cette mère de Michas, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maiſon même, un nouveau ſacerdoce & un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laiſſant plus de modération, vous eût laiſſé plus d'innocence : & ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du ſang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler ſans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes & des provinces : ce n'eſt pas à nos diſcours à réformer ces abus ; c'eſt à la ſévérité des loix, & à la

juſte indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le ſujet le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : vous ſouffrez impatiemment, que des hommes ſortis, pour ainſi dire, de la terre, oſent diſputer avec vous de faſte & de magnificence ; parer leur roture & leur obſcurité, de vos grands noms, & inſulter même par des profuſions inſenſées, à la miſère publique dont ils ont été les artiſans barbares : vous ſentez toute l'horreur d'une proſpérité née de l'injuſtice, & vous ne connoiſſez pas les dangers de celle que la naiſſance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'eſt que l'une commence & l'autre finit toujours par le crime ; c'eſt que les uns jouiſſent d'un bien injuſtement acquis, & que les autres abuſent d'une fortune légitime.

En effet en ſecond lieu, de l'attachement à ſon propre corps, ſeconde impreſſion de la proſpérité, naiſſent toutes ces paſſions d'ignominie, qui deshonorent le Temple de Dieu en nous : or, qui ne ſait que la proſpérité fraie mille voies à ce vice honteux?

Car je ne vous dis pas que la ſeule molleſſe, inſéparable de l'abondance, eſt un acheminement preſque infaillible à la licence des mœurs; & qu'une vie toute oiſeuſe, telle qu'on la méne dans l'opulence, touche de près à la diſſolution. Eh! où naiſſent les monſtres & les paſſions éxécrables, que dans les palais des Grands? Les vices communs ne plaiſent plus; & pour réveiller ces ames voluptueuſes, il faut que des excès bizarres & une affreuſe diſtinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Liſez les divines Ecritures: de-là vint la chute de David; les égaremens inſenſés de Salomon; les voluptés démeſurées de Baltazar; le ſcandale de la Cour d'Hérodes.

Je ne vous dis pas encore que ſouvent l'ame eſt redevable de ſon innocence à la difficulté de la tranſgreſſion; qu'on n'aime pas les plaiſirs qui coutent trop; que les obſtacles qu'une fortune médiocre met à nos deſirs, font ſouvent prendre un parti généreux au Fidéle, & l'attachent au devoir par des liens plus ſaints & plus durables: mais que pour les Grands,

leurs desirs deviennent la seule régle de leurs passions; la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même ; les plaisirs ne coutent plus que la seule peine d'être desirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Béthléem, que malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son desir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie ; & à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le prix de leur sang & le péril de leur ame : tout est facile aux passions des Grands. Hélas! le crime plaît avec toutes ses contradictions & ses peines : quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en applanit les voies, & qu'il n'en coute plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoûte pas qu'une vertu commune, & quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre ; mais que la vertu même des Saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions, sous les pas des Grands & des heureux du monde ; leurs regards trouvent par-

tout des écueils ; tout veut plaire ; tout s'étudie à corrompre le cœur ; tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable ; de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuſer l'inconſtance, ou pour juſtifier la paſſion. Des conſeillers d'iniquité, des miniſtres de la volupté, dont la proſpérité eſt toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la paſſion du maître, en deviennent les apologiſtes impies, en adouciſſent l'horreur, en illuſtrent la honte & la baſſeſſe, en réveillent le deſir. A peine Sara eut paru dans les Royaumes de Pharaon & d'Abimélech, que les courtiſans, connoiſſant la honteuſe fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter ſa beauté, enflamment leur paſſion, & leur inſpirent des deſirs injuſtes. Dans une ſituation ſi périlleuſe, ô mon Dieu ! le Juſte lui-même tomberoit ; & comment peut-il arriver qu'une ame déja amollie par la proſpérité ſe ſoutienne ?

Enfin, de l'orgueil, dernière impreſſion de la proſpérité, naiſſent les deſirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes paſſions que la proſpérité favoriſe : *L'orgueil de ceux qui vous haïſſent, ô mon Dieu!* dit le Prophéte, *monte toujours.* Les biens, le rang, la naiſſance font comme une loi de l'ambition : il ſeroit honteux d'être né quelque choſe, & de ne point penſer à s'élever ; ſavoir ſe borner, ſe trouver heureux dans ſon état, eſt une philoſophie qui deshonore, & que le monde traite de puſillanimité, ou de ſingularité bizarre. Or, dès que vous ſuppoſez l'ambition maitreſſe d'un cœur juſqu'à un certain point, il n'eſt plus rien d'injuſte & de lâche même, qu'on n'en doive attendre : il faut détruire vos concurrens, s'élever ſur les débris de la Religion & de la conſcience, être double, diſſimulé, perfide, tout, hormis Chrétien : il faut ſe réjouir des infortunes d'autrui lorſqu'elles nous élévent ; s'affliger de leur élévation qui nous recule ; haïr tout ce qui s'oppoſe à nos prétentions ; entrer dans les paſſions de

Pſ. 73. 23.

ceux à qui nous avons intérêt de plaire ; décrier la vertu même & le mérite qui nous devient un obſtacle ; ſacrifier l'intérêt public à nos intérêts perſonnels ; & faire de notre fortune, notre religion & notre dieu. Voilà les premiers dangers de la proſpérité : elle inſpire les paſſions en corrompant le cœur ; elle les favoriſe lorſqu'elle l'a déja corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités ? faut-il donc renoncer aux biens & aux titres que nous tenons de nos ancêtres, & ſortir d'un état où la Providence nous a fait naître ? Non, mes Frères ; mais c'eſt de nous dire premiérement à nous-mêmes, que pour poſſéder tout ce qui peut ſervir à la félicité des ſens, il ne nous eſt pas plus permis pour cela de les ſatisfaire ; que ce n'eſt pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits ſur les plaiſirs les plus permis ; que le pécheur, quelque élevé qu'il puiſſe être, n'a plus de partage que les larmes & la violence ; que ſes crimes lui ont rendu inutiles preſque tous les avantages de ſon abondance ; & que

ſon élévation, loin d'adoucir ſa pénitence, en fait une nouvelle difficulté.

C'eſt en ſecond lieu, de comprendre, que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien à ce que nous ſommes en effet devant Dieu; que nos vertus ſeront à ſes yeux nos ſeuls titres; & que tout ce faſte & toutes ces dignités, qui nous environnent, enſeveliès avec nous dans le tombeau, nous ſerons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant ſon Tribunal redoutable.

C'eſt enfin, de regarder les Royaumes du monde & toute leur gloire, comme un ſpectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin : *Oſtendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum;* c'eſt-là le point de vûe ſéduiſant; c'eſt de cet éloignement ſeulement, que tout ce vain amas de gloire & de grandeur peut impoſer aux ſens & à la raiſon : à peine y touchez-vous, que le charme ceſſe, l'objet change de face, & vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes & les grandeurs qu'on *Matth.* 4. 8.

ſe propoſe ici bas, il n'eſt que le deſir & l'eſpérance qui flatte & qui enivre. Il eſt doux d'eſpérer : voilà le ſeul plaiſir que l'homme puiſſe ici bas ſe promettre. Dès que tous vos deſirs ſont accomplis, & que vous n'avez plus rien à prétendre ; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux deſirs & des eſpérances nouvelles, viennent encore vous amuſer & vous ſéduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous ſoutienne ; le préſent, quel qu'il puiſſe être, n'eſt jamais rien pour nous ; auſſi le tentateur nous laiſſe toujours quelque choſe à eſpérer : *Hæc omnia tibi dabo* ; c'eſt-là ſon artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos paſſions ; il ſait bien, que le ſeul ſecret de tromper les hommes, n'eſt pas de contenter leurs deſirs, mais de leur en inſpirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus déſabuſés du monde, vous mes Frères, que ceux qui naiſſent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez ſentir le vuide de tout ce qui fait l'agitation & l'empreſſement des autres hommes. Com-

Ibid. v. 9.

me vous jouiſſez de tout ce que les autres deſirent, il reſte au tentateur moins de piéges pour vous ſurprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur & de la proſpérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'eſt rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne ſauroit le remplir; que nous ſommes nés pour le ciel; que ce n'eſt pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaiſirs de l'homme ſur la terre; que ſi nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-deſſous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus ſolide dans des diſtinctions élevées au-deſſus de la nôtre; que tous les hommes s'abuſent ainſi, faute de connoître l'état où ils ne ſe trouvent point, & qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que par une providence miſéricordieuſe, vous avez voulu que les dangers de cha-

que état, puſſent devenir des moyens & des reſſources de ſalut, à l'ame fidéle qui s'y trouve engagée ; & que pour rendre tous les hommes inexcuſables, vous avez permis que vos ſerviteurs ſe ſoient ſanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'ames mondaines. Voilà les ſentimens de la Foi ſur les proſpérités temporelles : vous venez de voir qu'elles ſont des occaſions de péché ; il faut vous montrer qu'elles ſont encore des obſtacles de pénitence.

II. PARTIE. UN état où les graces ſpéciales ſont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obſtacles infinis aux ſaintes inſpirations, où les difficultés de ſalut même extérieures ſont d'une nature à n'être d'ordinaire ſurmontées que par des coups ſinguliers de la grace ; un état tel que je viens de le dépeindre, eſt ſans doute un grand obſtacle à la pénitence. Or, voilà les trois raiſons qui établiſſent ma ſeconde propoſition ſur le danger des proſpérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Je dis premiérement, que les proſ-

périts temporelles ſont de grands obſtacles de converſion, parceque les graces ſpéciales y ſont plus rares. En effet, ouvrez les Livres ſaints; que voit-on de plus ſouvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Par-tout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les ſimples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naiſſance & leur orgueil éléve au-deſſus des autres: par-tout l'arc des puiſſans eſt briſé, & les foibles ſont revêtus de force: par-tout il laiſſe ſécher l'herbe qui croît au-deſſus des toîts; & pour être plus élevée, elle n'en eſt pas plus favoriſée des roſées de la grace, tandis qu'il revêt de beauté le lys qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines: par-tout il briſe les cédres du Liban qui paroiſſoient en ſûreté; & l'arbre planté ſur le bord des eaux, porte du fruit en ſon tems: par-tout en Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, parmi ſes Diſciples, on ne compte pas beaucoup de nobles & de puiſſans: les figures & les maximes des Livres ſaints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'eſt pas qu'en Dieu

il y ait acception de perſonnes : je l'ai déja dit ; la grace chrétienne embraſſe tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à ſa créature ; & ſans compter les exemples auguſtes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Eſther, les Judith, les ſaint Louis, prouvent que dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grace, que des biens de la fortune.

Mais en premier lieu, l'ordre de la Providence ſemble demander qu'il y ait une eſpéce de compenſation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes ; & que dans la confuſion où tout paroît ici bas, où le pécheur eſt preſque toujours élevé en honneur, tandis que le Juſte gémit dans l'obſcurité & dans l'indigence, la Foi y puiſſe découvrir un ordre ſecret, & une manière d'égalité qui juſtifie dans l'eſprit du Fidéle la providence de Dieu & la ſageſſe de ſes conſeils dans la diſpenſation des choſes humaines. Or, le ſecret terrible de cette divine compenſation conſiſte, en ce que les richeſſes de la grace ſont comme l'héritage

ritage & la portion du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de ſa récompenſe & de ſon partage; c'eſt-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la ſimplicité, la crainte du Seigneur, ſont réſervées aux ames obſcures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines ſont abandonnées aux puiſſans & aux heureux du monde : c'eſt ainſi que tout eſt diſpoſé dans l'univers avec une œconomie digne de l'Auteur de la nature & de la grace : c'eſt ainſi que l'abondance des uns eſt établie pour ſuppléer à la néceſſité des autres ; que le riche doit faire part de ſes biens à l'indigent, & le pauvre ſecourir le puiſſant de ſes bénédictions ſpirituelles, & offrir pour lui le ſacrifice de ſes prières & de ſes ſouffrances.

Auſſi, mes Frères, on trouve tous les jours des ames ſimples, nées dans l'état le plus vil & le plus obſcur, favoriſées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicateſſe de conſcience

que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grace sur leur ame ; tandis que souvent les premières vérités de la Religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des Rois ; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang, vieillir sans aucun sentiment de foi & de piété ; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la Cour, pour la faveur, pour les plaisirs, la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du Maître, que dans l'âge le plus vif & le plus florissant; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, & trouver en elles un fond de répugnance & de dégoût, qui leur rend insipide & insoutenable, tout ce qui a rapport au salut.

Telle a été dans tous les tems la conduite de la grace : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair : les puissans du monde sont moins propres aux desseins de Dieu ; & si sa sa-

geſſe s'en ſert quelquefois, elle ſe ſert de leurs paſſions, ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour éxercer la foi des Juſtes.

En ſecond lieu, les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité; parceque les faveurs temporelles ſont des récompenſes vaines, dit S. Auguſtin, que la juſtice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promeſſes de la grace. Vous êtes peut-être, par les ſuites d'un naturel heureux, ſincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugemens, ami fidéle, maître généreux, ennemi de la violence & de la juſtice: ces vertus deſtituées de toute charité, l'ouvrage ſeul de la nature, & inutiles pour le monde à venir, ſont utiles pour le monde préſent. Par-là ſe maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne-foi des commerces, l'ordre de la ſociété. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenſer des vertus toutes mondaines: il ménage des faveurs temporelles à des juſtes tempo-

rels, pour ainſi dire ; car ſous ce Juge équitable, nulle vertu n'eſt ſans récompenſe, comme nul crime ſans châtiment. Mais ces récompenſes ſont terribles aux yeux de la Foi : ce ſont comme des excluſions de la grace qui fait les Saints, & des préſens que Dieu diſpenſe dans ſa colère.

Je ſai que cette régle n'eſt pas univerſelle, & que le Juſte voit quelquefois *la paix dans ſa vertu, & l'abondance dans ſes maiſons* ; mais ces exceptions toujours rares ne doivent raſſurer perſonne : & vous ſur tout, ſi vous ne faites point d'autre uſage de la proſpérité que de la faire ſervir à la félicité de vos ſens, & à vivre dans la molleſſe & l'oubli de Dieu ; vous avez grand ſujet de trembler & de vous dire ſans ceſſe à vous-même : Peut-être je reçois ma récompenſe dans ce monde. Je ne ſens rien de vif pour le ſalut ; nulle impreſſion de grace qui me conduiſe à une démarche ſolide de pénitence : l'affaire de l'éternité eſt de toutes les affaires celle qui m'intéreſſe & me touche le moins : je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortu-

Pſ. 121. 7.

ne, pour l'établiſſement & l'élévation de ma maiſon, pour le ſervice du Prince & la gloire de la nation, & nul ſentiment pour mon ſalut éternel; & le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la Religion & pour le ſervice du Maître des Rois de la terre. Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? eh! frappez-moi plutôt ici bas, & réſervez-moi vos dons pour une vie plus durable: ſi la ſituation, où la naiſſance m'a placé, eſt un obſtacle à mon ſalut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! & laiſſez-moi retomber dans la pouſſière d'où je ſuis ſorti: la place qui m'approchera le plus près de vous, ſera toujours la plus ſouhaitable pour moi; & le fumier même où Job étoit aſſis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y deſcendre pour vous plaire. Voilà les diſpoſitions où vous devez entrer.

Enfin, les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité; parceque ſouvent cet état n'eſt pas celui que Dieu nous avoit préparé dans ſa miſéricorde, & qu'il n'a permis que nous

y fuſſions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos deſirs. Au lieu de lui demander ſa grace, l'affoibliſſement de nos paſſions & les dons du ſiécle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux & des ſouhaits que pour la terre, pour les biens & la gloire que le monde eſtime: le Seigneur attentif à ce qui ſe paſſe dans nos cœurs, & indigné de n'y trouver rien pour lui, s'eſt accommodé à nos ſouhaits: il nous a puni en les favoriſant, dit ſaint Auguſtin: il eſt devenu un Dieu cruel en devenant propice: il nous a ouvert les voies les plus heureuſes pour réuſſir: il a écarté tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à nos deſſeins ambitieux: il a raſſemblé les circonſtances les plus ineſpérées pour nous conduire au terme de nos deſirs: il nous a, pour ainſi dire, porté lui-même ſur ſes aîles au haut de la roue, ſi rapidement nous y ſommes montés. Cependant ſes premiers deſſeins ſur vous, vous préparoient la voie des dégoûts & des diſgraces, comme la plus ſûre pour votre ſalut, & la plus convenable à la fragilité de vo-

tre cœur & au caractère de vos panchans : vous l'avez forcé, ſi je l'oſe dire, de changer cet ordre : il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû ſuivre les ſiens. Mais la peine de ce renverſement, eſt que votre proſpérité n'étant pas ſon ouvrage, il ne s'y intéreſſe point : il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait ſouhaiter : il vous laiſſe entre les mains de vos paſſions, dans des voies que vos paſſions toutes ſeules ſe ſont frayées : vous êtes à ſon égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que ſa ſageſſe ne vous avoit pas deſtinés, & qu'il laiſſe enſuite errer loin de lui au gré de ſes deſirs déréglés, ſans entrer pour vous dans les attentions & la tendreſſe d'un père. Si votre élévation étoit ſon ouvrage, les écueils, qui en ſont inſéparables, ſe changeroient pour vous en moyens de ſalut ; mais dès qu'elle eſt l'ouvrage de vos paſſions, les moyens mêmes de ſalut qu'on peut y trouver vont devenir pour vous des écueils.

Il eſt donc certain que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parceque les graces qui forment le repentir, y ſont plus rares. Mais de plus, je dis en ſecond lieu, que la proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parcequ'elle met dans le cœur des oppoſitions infinies aux graces de converſion que Dieu pourroit accorder aux Grands & aux heureux du monde; ſeconde raiſon: & voici les motifs ſur leſquels elle eſt fondée.

Premiérement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu ſe ſert pour ramener un pécheur à lui, eſt l'inſtruction & le zèle des Miniſtres de la pénitence qui lui parlent au Tribunal dans toute la ſincérité de Dieu. Or, ſoit que par une oppoſition naturelle à la vérité, les perſonnes élevées n'aiment pas à l'entendre; ſoit que par une foibleſſe indigne de la ſainteté & de l'autorité du Sacerdoce, on craigne de la leur dire, il eſt certain que les Grands & les puiſſans trouvent rarement de ces hommes fidéles à leur miniſtère, & en qui la parole du Seigneur ne ſoit point liée, lorſ-

qu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conſcience. Les Nathan & les Jean-Baptiſte ne ſont pas de tous les ſiécles. La préſence ſeule des Grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches : on craint ceux qu'on devroit inſtruire ; on reſpecte leurs paſſions comme leur rang & leurs titres : le Juge tremble devant le coupable : celui qui va prononcer l'arrêt ſemble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner ; & pourvu qu'on n'applaudiſſe pas à leurs crimes, on s'applaudit preſque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les Miniſtres même les mieux intentionnés ſe perſuadent qu'il faut ici de la complaiſance : on a recours à des ménagemens qui bleſſent le devoir ; on accommode la régle aux perſonnes, loin de juger les perſonnes par la régle ; on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la Loi. Ainſi la vérité n'eſt jamais montrée aux Grands, que ſous le voile des adouciſſemens & des meſures ; & il eſt rare qu'ils faſſent pénitence, parcequ'il eſt rare qu'ils ſoient inſtruits. C'eſt la plainte que faiſoit autrefois Jérémie : *Prophetæ tui vide-*

Thren. 2. 14. *runt tibi falsa & stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent.*

Mais je veux qu'ils trouvent des Miniſtres fidéles, & qui ne connoiſſent perſonne ſelon la chair ; car il eſt encore des Prophétes dans Iſrael ; la grace de la pénitence eſt une grace de docilité & de ſoumiſſion ; il faut ſe livrer ſans réſerve à la main qui nous guide, aſſujettir ſon humeur à des conſeils utiles, & ſavoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas ſoi-même choiſies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos ſentimens, reſpecter vos erreurs, & applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous réſoudre à ne vous conduire que par les impreſſions d'un guide éclairé ; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, & par lui à la vérité : vous éxigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des cenſures : vous entreprendrez d'impoſer des loix où vous auriez dû vous ſoumettre à celles qu'on vous impoſe. Naaman, élevé aux premiéres places d'une Cour ſuperbe, n'écoute-

qu'avec dériſion les ſages conſeils du Prophéte Elizée ; & prend pour une ſimplicité, le reméde que l'homme de Dieu lui preſcrit, & la ſainte autorité de ſon miniſtère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raiſon. On porte au Tribunal un goût de rafinement & de fauſſe élévation d'eſprit, toujours oppoſé à la grace de la pénitence, qui eſt une grace de ſimplicité & d'enfance chrétienne. Si le Miniſtre ſaint ne parle pas le langage du monde ; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang & à la naiſſance ; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des Fidéles ; s'il vous preſcrit les mêmes devoirs ; s'il vous prédit les mêmes malheurs & les mêmes peines ; s'il trouve dans vos paſſions la même énormité ; s'il vous conſeille les mêmes remédes : vous traitez ſon zéle de ſimplicité ; ſes lumières ne ſont plus pour vous qu'une ignorance du monde & de ſes uſages : vous le croyez moins propre à conduire au ſalut les perſonnes d'un certain rang : il ſemble qu'il y a un autre Evangile

pour vous que pour le peuple ; qu'en Jesus-Christ il y a distinction de grec & de barbare, de noble & de roturier ; & que pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des Saints.

La grace de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des Grands & des heureux du monde ; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors & dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison.

Car je ne vous dis pas premiérement, qu'un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui ; rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parceque cet amour est comme endormi & rassasié par les biens apparens. Il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions : elle ne peut presque rien
Luc. 12. 18. sur les ames heureuses. Le Riche de l'Evangile, de quoi s'occupe-t-il dans son abondance ? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lors-

qu'on ne ſe ſuffit plus à ſoi-même ; on ne cherche le repos dans l'Auteur de ſon être, que lorſqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embraſſe l'autel, que lorſqu'il voit ſa mort réſolue. Manaſſès n'invoque le Dieu de ſes pères, que dans l'horreur de ſa priſon & ſous la peſanteur de ſes chaînes. L'Enfant prodigue ne penſe à revenir dans la maiſon paternelle, que lorſqu'il commence à ſentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les momens où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adreſſé à lui ; vous avez ouvert les yeux ſur l'abus de ce monde miſérable : mais le retour de la faveur & de la proſpérité, a rappellé dans votre eſprit des images plus douces & plus riantes ; & vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous ſeriez ſauvé par la voie des dégoûts & des afflictions ; vous périrez dans la proſpérité.

Mais que ſeroit-ce ſi j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places & de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au Tribunal de Jeſus-Chriſt, & qui vous enga-

ge en des réparations infinies, ſans leſquelles votre pénitence ſera toujours fauſſe & réprouvée de Dieu. Quels nouveaux abîmes ! ſi la briéveté d'un diſcours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Iſrael, que de licences ! que de déprédations ! que de violences ! que de malheurs publics & particuliers Dieu mettra un jour ſur votre compte ! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples & des affaires publiques, que de perſonnes indignes favoriſées ! que d'événemens publics & funeſtes ont peut-être trouvé leur ſource, ou dans vos jalouſies ſecrettes, ou dans vos intérêts perſonnels ! que de complaiſances injuſtes que la faveur, l'amitié, le ſang, & peut-être des attachemens criminels ont obtenues de vous ! que d'abus, ou tolérés par votre négligence, ou autoriſés par vos éxemples ! que de plaintes mal écoutées ! que d'oppreſſions diſſimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour ſoutenir vos choix, & ne pas dévoiler l'iniquité des ſubalternes qui en étoient les auteurs, & qui vous

devoient leur fortune & leur place ! Où ſont les Grands qui faſſent entrer ces détails & cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence ?

Enfin, je ne dis rien des obſtacles extérieurs que la proſpérité y met. La retraite vous ſeroit néceſſaire ; votre rang & vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde & des affaires : les macérations ſeroient le ſeul reméde qui pourroit expier vos voluptés paſſées, les délicateſſes de votre éducation, ou les bienſéances de votre autorité, vous les interdiſent: la fuite des honneurs ſerviroit d'expiation aux excès paſſés de votre ambition ; & pour ſoutenir votre nom, il faut aſpirer à de nouvelles graces : les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur ; & il faut que vous ſouffriez des hommages, & que comme Saül, après ſon crime, vous éxigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne ſouffre des mépris qu'on auroit pour votre perſonne : la prière ſoutiendroit vos foibles deſirs de pénitence ; & les embarras de votre for-

tune, ou ne vous en laiſſent pas le loiſir, ou vous en ont fait perdre l'uſage : la proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Auſſi, mes Frères, la pénitence des Grands & des puiſſans, eſt d'ordinaire ſi imparfaite : on reçoit tout ce qu'ils veulent donner : les plus foibles efforts ſont publiés comme des vertus héroïques : à peine ont-ils fait quelque légère démarche pour ſortir de leurs égaremens, qu'on leur donne tous les éloges dûs à une vertu conſommée : on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent : on leur compte tout ; un diſcours, un deſir, un ſentiment : les ſignes de la piété paſſent pour la piété elle-même ; & n'être plus pécheur, eſt pour eux la plus ſublime de toutes les vertus.

Mais devant vous, ô mon Dieu ! où les titres & le rang n'ajoûtent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, & non pas par le rang qui lui donne du prix devant

les hommes ; & tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'eſt que nous laiſſant plus de plaiſirs & plus de crimes à réparer, elle en éxige de plus ſévères.

Il eſt vrai encore que la pénitence des perſonnes élevées conſiſte plus en des œuvres extérieures & éclatantes, que dans les actes pénibles & ſecrets de la Foi & de la piété : ils favoriſent le culte & la Religion ; ils protégent les gens de bien ; ils entrent dans les œuvres de miſéricorde ; ils ſoutiennent les aziles publics de la miſère ou de l'innocence : mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de ſoi-même, qui fait comme le fond de la pénitence & de la piété chrétienne, ils ne la connoiſſent pas : ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitens ; ils ſont plus utiles à la vertu, mais ils ne ſont pas plus rigoureux envers eux-mêmes ; ils emploient leur autorité pour ſoutenir le bien, mais ils ſe croyent diſpenſés de le faire ; ils ſervent aux deſſeins de Dieu ſur ſon Egliſe en ſoutenant les entrepriſes qui le glorifient, mais ils ne ſatisfont pas à ſa juſ-

tice en expiant les crimes qui l'ont outragé ; en un mot, ils ſervent au ſalut des autres, & rarement ils ſe ſauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favoriſe le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle ſauve Moyſe des eaux ; elle emploie ſes biens & ſon autorité, à l'éducation du conducteur d'Iſrael, qui doit un jour délivrer ſes frères ; elle l'adopte & le met au nombre de ſes propres enfans : mais ſa vertu ne va pas plus loin ; contente de favoriſer le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi & l'innocence ; & pour être la protectrice de Moyſe, elle n'en eſt pas moins l'eſclave des vanités & des coutumes d'Egypte. Tels ſont les dangers de la proſpérité : elle facilite toutes les paſſions ; elle met des obſtacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce diſcours. Etes-vous né dans l'élévation & dans l'abondance ? penſez que les faveurs temporelles ne ſont pas promiſes aux Chrétiens ; & que ſi la Providence les a répandues ſur vous, ce n'eſt que pour vous ménager & le mérite de les mépriſer, & des occaſions d'éxercer la miſéricorde, en donnant libérale-

ment ce que vous avez reçu gratuitement : penſez que l'élévation ou la baſſeſſe du Chrétien, eſt dans l'innocence ou dans le déréglement de ſes panchans ; & que le pécheur eſt la plus vile, la plus mépriſable & la dernière des créatures devant Dieu : penſez que les dangers croiſſant avec la fortune, vous avez beſoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naiſſent dans la foule ; & que vous périrez avec des vertus médiocres, qui vous auroient ſauvé dans l'obſcurité : penſez que votre élévation ne vous donne aucun privilége ſur les loix de l'Evangile ; & qu'on éxigera de vous juſqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les eſclaves : penſez enfin, que tous les objets agréables que la proſpérité raſſemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occaſions continuelles de renoncement ; que ce ſont pour vous des piéges & des tentations plutôt que des avantages ; & que ſi vous ne ſouffrez pas de toute votre proſpérité, vous en jouiſſez & n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes & par des disgraces ? souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siécles : souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, & qu'on seroit obligé de mépriser si on le possédoit encore : souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau & la récompense des Justes ; qu'on ne peut aller à la gloire des Saints que par les croix ; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre ; & qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions & vos peines passées, contre tous les sceptres & toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes ; & dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrace, *Passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.*

Oraison du troisiéme Dimanche après la Pentecôte.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'Impénitence finale.

Ego vado, & quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.

Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché. Jean, 8. 21.

SI vous n'avez pas frémi, mes Frères, en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles ſans doute qu'on liſe dans nos divines Ecritures, je ne voi plus de vérité dans la Religion capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en ſuis frappé de terreur; & il me ſemble, qu'en expoſant de ſi formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les

frayeurs exceſſives qu'elles pourroient jetter dans les eſprits, que pour réveiller l'attention & la crainte.

En effet, ce n'eſt pas des calamités publiques : vos villes démolies, vos femmes & vos enfans menés en ſervitude, & l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares & infidéles, que Jeſus-Chriſt vous annonce aujourd'hui ; ni tant d'autres menaces que les Iſraélites, au pied du Mont Sinaï, ne purent entendre ſans être renverſés de terreur, & ſans craindre de mourir, ſi le Seigneur ne ceſſoit de leur parler.

C'eſt l'abandon de Dieu, & l'impénitence au lit de la mort, qu'on vous annonce ; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles & rejettés ; la réprobation conſommée en ce moment fatal ; & une ame depuis long-tems infidéle à la grace, menée enfin captive par ſon péché : *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.*

C'eſt la deſtinée déplorable de tant de Fidéles, ou qui mépriſent les voies du ſalut, ou qui ne ſe propoſent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'eſt

celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent : c'eſt la vôtre, mon cher Auditeur, ſi vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, & vous le chercherez, & vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu ! mais que devient votre bonté, lorſque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure? ſes pleurs, ſes ſanglots, ſa bouche tremblante collée ſur le ſigne ſacré de ſon ſalut, ſes promeſſes de pénitence, ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? & devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ? Ne mettons point de bornes à ſes miſéricordes infinies, mes Frères ; il peut ſe laiſſer fléchir : mais vous ne le fléchirez pas ; & il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque ſexe, de quelque rang que vous puiſſiez être.

Cette matière eſt trop effrayante pour y chercher un autre deſſein, que

celui que les paroles de Jeſus-Chriſt elles-mêmes nous fourniſſent : ſi vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier ; je vous la propoſe avec ſimplicité toute ſeule. Or, ſi vous différez juſques-là votre converſion, vous mourrez dans votre péché, parceque vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu, & de retourner à lui : *Joan. 8. 21.* *Quò ego vado, vos non poteſtis venire ;* parceque, ſuppoſé même que vous ſoyez en état de le chercher, & que vous faſſiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts ſeront inutiles, & vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.* Première raiſon tirée du côté du pécheur, hors d'état, au lit de la mort, de chercher Dieu, & de retourner à lui. Seconde raiſon tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, & qui ne recevra pas, ne regardera pas, mépriſera même, les efforts que le pécheur mourant ſemblera faire pour le chercher & retourner à lui. C'eſt-à-dire, la pénitence au lit de la mort, preſque toujours impoſſible ;

la

la pénitence au lit de la mort, preſque toujours inutile. Nous avons beſoin des lumières de l'Eſprit ſaint, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

SI vous différez votre converſion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parcequ'alors vous ne ſerez plus en état de chercher Jeſus-Chriſt : *Quò ego vado, vos non poteſtis venire.* Première raiſon tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher Jeſus-Chriſt ; c'eſt-à-dire, la pénitence au lit de la mort, preſque toujours impoſſible. Or, vous ne ſerez plus en état alors de chercher Jeſus-Chriſt : parceque, ou le tems vous manquera ; ou le tems vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas ; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes paſſions y mettront des obſtacles, que vous ne ſerez plus en état alors de ſurmonter. Appliquez-vous, mes Frères, à ces vérités importantes.

Je dis donc premiérement, que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre ſalut à un tems que

Dieu ne vous a point promis, & qu'il refuſe tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher Auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément ſur vous, comme un vautour cruel ſur une proie tranquille & inattentive ? d'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin ; qu'il enverra toujours ſon Ange pour vous préſerver ; & qu'une chute ſoudaine, un naufrage imprévû, un édifice écroulé ſous vos pieds, un coup conduit par le hazard, un lâche ennemi, un domeſtique infidéle, & tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, & ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours ? qui peut vous garantir qu'une révolution ſubite d'humeurs ne vous fera pas expirer ſur le champ entre les bras de vos amis & de vos proches, ſans mettre, entre une ſanté parfaite & le trépas, que le dernier ſoupir d'intervalle ? ces malheurs ſont-ils impoſſibles ? ces accidens ſont-ils fort rares ? s'eſt-il paſſé une ſeule année, un

ſeul jour preſque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples ? les têtes les plus illuſtres en ont-elles été à couvert ? Combien de fois vous eſt-on venu annoncer avec allarme : Un tel vient d'expirer au ſortir de table, du jeu, du crime quelquefois ? le Miniſtre de Jeſus-Chriſt s'eſt préſenté ; mais on n'a pu tirer du mourant aucun ſigne. Quelle conſternation alors ! quels retours ſur vous-même ! quelles réfléxions ſur l'inconſtance de la vie & de toutes les choſes humaines ! quelles réſolutions ſecrettes de prendre de loin vos meſures, de peur d'être ſurpris à votre tour ! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre ? combien de fois peut-être ces terribles accidens ſont-ils arrivés à vos yeux ? & ſans ſortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-deſſus quelque leçon domeſtique ? Or, je vous demande, quels ont pu être les deſſeins de la miſéricorde de Dieu, en vous ménageant des ſpectacles ſi effrayans ? n'eſt-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin ſeroit ſemblable ? que ſai-je, ſi la diſpoſition même de votre tem-

pérament ne vous laiſſe rien à craindre là-deſſus ; ſi vous ne portez pas déja la mort dans le ſein ; & ſi au premier jour votre fin ſoudaine & ſurprenante, ne répandra pas le deuil parmi nous ; & ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réfléxions ſur l'abus du monde & de ſes eſpérances ?

Quel eſt donc votre aveuglement, mon cher Auditeur, de faire dépendre votre ſalut éternel, de la choſe du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez ſur le ſuccès de quelque grande entrepriſe ; la ſageſſe de vos meſures, le ſecours de vos amis ou de vos ſujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puiſſance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez ſur le tems : eh ! qui peut-être ici votre garant ? de qui les jours & les années dépendent-ils ? qui eſt celui qui fait lever & coucher le ſoleil ſur nos têtes ? commanderez-vous à cet aſtre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arréter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laiſſer le loiſir d'achever la victoire, & de dompter vos paſſions?

les titres, le rang, la puiſſance, les ſceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit ſur un ſeul de nos momens ? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'inſtant qui ſuit ? n'eſt-ce pas ici où Dieu veut nous faire ſentir qu'il eſt le maître ; qu'il tient nos deſtinées entre ſes mains ; & que nous ſommes bien peu excuſables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne ſaurions jamais tenir que pour l'inſtant préſent, qui n'eſt déja plus ?

O vous, mon Dieu ! qui ſeul avez poſé des bornes à la vie de chacun de nous ; vous, qui, dès le commencement, avez compté mes jours comme mes cheveux ; vous qui préſidâtes au moment de ma naiſſance, & qui dès-lors marquâtes ſur mon front celui de ma mort ; vous ſeul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon éxil & de mon pélerinage ; vous ſeul voyez ſi je ſuis encore loin de ma courſe, ou ſi je touche déja au terme fatal, au-delà duquel eſt la mort & le jugement.

dire, comme autrefois un Prophéte
Is. 38. 1. au Roi de Juda : *Réglez votre maiſon, car vous mourrez ;* l'accablement où vous ſerez alors pourra-t-il vous permettre de chercher Jeſus-Chriſt ? Seconde réfléxion. De quoi, je vous prie, eſt capable alors une ame criminelle, toute plongée dans ſes douleurs, défaillante ſous le poids & la multitude de ſes maux, & à qui il reſte à peine encore aſſés de vie pour animer ſon cadavre? Quoi! vous voulez qu'avec une raiſon, qui déja s'envelope ; une langue, qui ſe lie & s'épaiſſit ; une mémoire, qui ſe confond ; un cœur, qui s'éteint ; vous voulez que dans cet état, un pécheur éclairciſſe les abîmes de ſa conſcience ; vous voulez qu'il approfondiſſe ſes ſacriléges, ſes ſcandales, ſes vengeances, ſes reſtitutions, ce gouffre d'impureté d'où il n'eſt jamais ſorti, ces embarras ſur leſquels il ne s'eſt jamais bien expliqué ; & en un mot, qu'il entre dans des ſoins & dans un détail, à quoi l'eſprit le plus ſerein & la raiſon la plus entière, pourroit à peine ſuffire ? Vous voulez que cette ame déja immobile & liée des chaî-

nes de la mort, ſente l'horreur de ſes iniquités paſſées; qu'elle penſe ſérieuſement à implorer les miſéricordes de ſon Dieu; elle, dont les idées mourantes ne reſſemblent plus qu'à des ſonges, & qui ne penſe plus, que comme on penſe en dormant?

Grand Dieu! vous, qui du haut de votre juſtice, êtes alors plus attentif que jamais aux mouvemens ſecrets de cette ame infortunée, que ſe paſſe-t-il en ces derniers momens entr'elle & vous? qu'y découvrez-vous, qui puiſſe réparer une vie entière de crime, & appaiſer votre colère? ſe tourne-t-elle ſeulement vers ſon Créateur? adore-t-elle en ſecret l'Auteur de ſes bienfaits, & le Vengeur de ſes ingratitudes? s'anéantit-elle ſous la main levée pour la frapper? ſe regarde-t-elle comme une victime deſtinée à des tourmens éternels, ſi vous la jugez ſelon votre juſtice? fait-elle monter vers vous, de l'abîme de ſa douleur, les cris d'un repentir ſincère? lui échappe-t-il ſeulement un deſir, que vous daigniez regarder? loin de vous fléchir, peut-elle encore vous connoître? Et que voyez-vous, grand

Dieu! dans les triſtes agitations qu'elle laiſſe paroître, que les derniers efforts d'une ame qui ſe défend contre le trépas, & d'une machine qui ſe diſſoud?

Répondez ici pour moi, vous mes Frères, que la main du Seigneur a conduits quelquefois juſqu'aux portes du tombeau, & en a retirés depuis. Lorſqu'étendu ſur un lit de douleur, vous combattiez ainſi entre la vie & la mort, les ſoins de votre éternité vous occupoient-ils encore? où étiez-vous alors? quel uſage faiſiez-vous de votre raiſon? que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuſes & mal liées, où vos maux avoient plus de part que votre ſalut? que furent pour vous les derniers remédes des mourans que l'Egliſe vous appliqua? des ſonges, dont le ſouvenir même ne vous eſt pas demeuré: vous ſeriez-vous trouvé plus prêt à paroître devant Jeſus-Chriſt, ſi cette maladie eût fini vos jours? quelle ame ſeriez-vous allé préſenter aux pieds du Tribunal redoutable? qu'en avez-vous dit vous-même depuis revenu en ſanté? que c'eſt une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'eſt

capable de rien alors ; qu'il faut mettre ordre à ſa conſcience tandis qu'on ſe porte bien : vous l'avez dit ; mais l'avez-vous fait ? ne vous laiſſerez-vous point une ſeconde fois ſurprendre ? & le ſeul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne ſeront-ce point les crimes d'une plus longue vie ?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugemens de Dieu ſur les pécheurs qui diffèrent leur converſion à la mort : c'eſt que ſi ſa miſéricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant ; des momens ſi précieux, ſi déciſifs pour ſon éternité, ſont conſumés à diſpoſer d'une ſucceſſion, & à régler une maiſon terreſtre. Des proches, des enfans avides attendent autour d'un lit, le moment où la raiſon du malade s'éclaircit ; viſent quelquefois, comme les enfans d'Iſaac, à ſurprendre un père mourant, & à ſe ſupplanter les uns les autres ; ſe hâtent de profiter du tems, pour lui faire déclarer ſes dernières intentions. On laiſſe à des intervalles moins heureux, les ſoins de la conſcience ; l'af-

faire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres : alors le Miniſtre de Jeſus-Chriſt eſt appellé ; car il faut attendre que le mourant ne le connoiſſe preſque plus, afin qu'il le voye approcher ſans effroi : cependant le mal preſſe ; on ne peut plus éxiger du pécheur un récit éxact de ſes déſordres ; il faut ſe contenter de quelques termes vagues & mal ſuivis qu'on lui arrache : nous lui faiſons dire qu'il ſe repent ; mais le lui faiſons-nous ſentir ? nous lui demandons quelque ſigne ; il léve des yeux mourans ; il s'efforce en vain de remuer une langue déja immobile ; il conſent de la tête ; nous croyons l'entendre ; mais s'entend-il lui-même ? le Prêtre du Seigneur crie à haute voix ; il tâche de faire retentir du moins à ſes oreilles des paroles de ſalut, & le nom de ſon Sauveur répété mille fois avec effort ; mais le porte-t-il juſques dans ſon cœur ? il s'arme du ſigne de notre rédemption ; il préſente un Dieu mourant au pécheur qui expire ; il l'applique ſur ſa bouche tremblante & livide ; il lui fait lever vers cet objet conſolant, ſes mains défaillantes, & ſes

yeux déja à demi éteints ; mais le lui fait-il connoître ? la mort arrive ; il expire. Grand Dieu ! que devient cette ame ? que trouve-t-elle au ſortir de ſa demeure terreſtre, lorſqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance ? quelle ſurpriſe de ſe trouver, comme en s'éveillant, aux pieds du Tribunal redoutable ; l'abîme ouvert ſous ſes yeux ; & n'ayant mis entre une vie toute criminelle, & la ſévérité de vos jugemens, que la léthargie & les ſonges d'une courte maladie ! A cela, mes Frères, que voulez-vous que j'ajoûte, que la réfléxion toute ſimple du Prophéte ? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous ſurprenne dans ce dernier moment, & que perſonne ne puiſſe plus alors vous enlever de ſes mains : *Intelligite hæc, qui obliviſcimini Deum, nequando rapiat, & non ſit qui eripiat.* Pſ. 49. 22.

D'ailleurs, mes Frères, & cette dernière vérité n'eſt pas moins digne de votre attention ; promettez-vous, ſi vous voulez, de conſerver juſqu'au dernier ſoupir, la raiſon auſſi ſaine &

auſſi entière, que vous l'avez aujourd'hui; ne comptez-vous pour rien les obſtacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? croyez-vous que des paſſions, que vous nourriſſez depuis l'enfance, qui ſont devenues comme votre fond & votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un inſtant; qu'il ſe fera en vous un miracle ſoudain; & que vous ſerez changé tout d'un coup en un nouvel homme ? les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de converſions ? voyez-vous beaucoup de pécheurs au ſortir de ces extrémités, après les plus belles proteſtations, & les derniers remédes de l'Egliſe reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle ? qui peut mieux répondre là-deſſus que vous-même ? vous avez été quelquefois juſqu'aux portes de la mort; vos maladies vous ont-elles converti? vous croyiez être changé, vous en aſſuriez le Miniſtre de la pénitence, & peut-être les ſpectateurs de vos maux; mais l'étiez-vous ? le danger paſſé, la ſanté revenue, les paſſions n'ont-elles pas reparu, & ne

vous êtes-vous pas encore retrouvé le même ? le cœur ſe fait-il en ſi peu de tems de nouveaux panchans, & comme un nouvel être ?

Quoi, mon cher Auditeur ! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaſte ? ah ! Dieu permettra que le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés vous arrache peut-être encore mille complaiſances criminelles au lit de la mort ; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourans, peintes ſur vos murs les images funeſtes de vos anciens déſordres ; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur ; & malgré le ſcandale public, vous ne pourrez vous réſoudre à vous en ſéparer, même à la mort. L'Eſprit de Dieu l'a dit : Les os de l'impudique ſeront encore alors remplis des déſordres de ſa jeuneſſe, & ſes vices dormiront avec lui dans la pouſſière du tombeau : *Oſſa ejus implebuntur vitiis adoleſcentiæ ejus, & cum eo in pulvere dormient.* Et notre ſiécle, & ceux de nos pères, n'ont-ils pas vû des monſtres, qui, en Job. 20. 11.

expirant même, juroient une affreuſe fidélité juſqu'au-delà du tombeau, à l'objet déteſtable de leur paſſion, & dont l'ame réprouvée ne ſortoit de leur corps qu'avec des ſoupirs & des regrets de crime & de volupté ! ô Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à ſa propre corruption !

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un deſir en vivant, & ç'a été celui d'amaſſer du bien aux dépens des peuples, & par les voies les plus injuſtes & les plus odieuſes ; vous croyez qu'alors il puiſſe conſentir que des gains qu'il a toujours cru permis, deviennent criminels ; & que des reſtitutions infinies remettent ſon nom & ſa poſtérité dans la pouſſière, d'où il les avoit tirés ? Ah ! dit l'Eſprit de Dieu, il vomira avec ſon ame, les richeſſes qu'il avoit dévorées ; mais ce ſera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ſes entrailles ; mais il n'en arrachera pas l'amour de ſon cœur : *Divitias, quas devoravit, evomet, & de ventre illius extrahet eas Deus.* *Iid. v. 15.*

Vous croyez qu'un impie, qui a

mis ſa gloire dans ſa confuſion, & qui a mille fois profané la ſainteté de nos myſtères par des dériſions ſacriléges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort ? eh ! peut-être ſe fera-t-il honneur juſqu'à la fin, d'une force d'eſprit qui flattera ſa vanité ; peut-être voudra-t-il paroître au-deſſus des frayeurs vulgaires, & regarder d'un œil tranquille & aſſuré, l'incertitude d'un avenir ; peut-être laiſſera-t-il en mourant, aux ſpectateurs, le plaiſir affreux d'un bon mot aux dépens de ſon ſalut éternel ; peut-être auſſi mourra-t-il en monſtre & en déſeſpéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de ſa figure, outrée dans ſes plaiſirs, attachée vivement au monde & à elle-même ; vous croyez qu'elle verra alors ſans regret la deſtruction de ſon cadavre, le monde & tous ſes amuſemens, s'évanouir & s'éloigner d'elle pour toujours ? ah ! Dieu permettra que les ſoins de ſa beauté l'occupent encore au lit de la mort ; qu'elle éxamine tous les jours les changemens qu'une longue maladie aura faits ſur ſon viſage ;

qu'elle écoute là-deſſus avec complaiſance tout ce que la flatterie voudra lui perſuader ; qu'elle ſente réveiller en expirant tout ſon amour pour le monde ; & qu'elle diſe, comme cet infortuné Roi d'Amalec : Eſt-ce ainſi que la cruelle mort m'enléve au milieu de mes plus beaux jours ? *Siccine ſeparat amara mors ?*

1. *Reg.* 15. 32.

Vous nous en avertiſſez, Seigneur, dans les Livres ſaints ; leur fin ſera ſemblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit ſecundùm opera ipſorum.* Vous avez vécu impudique ; vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux ; vous mourrez ſans que l'amour du monde & de ſes vains honneurs, meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement ſans vice ni vertu ; vous mourrez lâchement & ſans componction : vous avez vécu irréſolu, faiſant ſans ceſſe des projets de pénitence & ne les éxécutant jamais ; vous mourrez plein de deſirs & vuide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconſtant, tantôt au monde, tantôt à Dieu ; tantôt voluptueux, tantôt pénitent ; & vous laiſſant décider par votre goût, & par l'aſcendant d'un caractè-

2. *Cor.* 11. 15.

re changeant & léger ; vous mourrez dans ces triſtes alternatives ; & vos larmes au lit de la mort ne ſeront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie ; c'eſt-à-dire, un repentir paſſager & ſuperficiel ; des ſoupirs d'un cœur tendre & ſenſible, mais non pas d'un cœur pénitent ; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato veſtro moriemini ;* dans ce péché où vous croupiſſez depuis ſi long-tems ; dans ce péché qui eſt à vous plus que tous les autres, parcequ'il domine dans vos mœurs & dans votre tempérament ; dans ce péché qui eſt comme né avec vous, & dont une vie entière n'a pu vous corriger : *In peccato veſtro moriemini.* Achab meurt impie, Jéſabel voluptueuſe, Saül vindicatif, les enfans d'Héli ſacriléges, Abſalom rebelle, Baltazar efféminé, Hérode inceſtueux : toute l'Ecriture eſt remplie de pareils éxemples ; tous les Prophétes retentiſſent de ces menaces ; Jeſus-Chriſt s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus inſenſibles ; l'expérience eſt ici terrible ; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu.

Eh ! que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous faire prendre dès à préſent la réſolution de travailler à votre ſalut, & de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne ſauroit jamais trop tôt commencer; & d'autant plus qu'elle eſt toujours manquée, lorſqu'elle eſt différée ? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laiſſe le tems : n'apportez pas à la mort des deſirs, mais des fruits de pénitence : cherchez Jeſus-Chriſt tandis qu'on peut le trouver ; car ſi vous renvoyez votre converſion à la fin, non-ſeulement vous ne pourrez plus le chercher ; mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas ; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato veſtro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver, que la pénitence eſt preſque toujours inutile au lit de la mort.

II. PARTIE. SI vous renvoyez votre converſion à la mort, vous mourrez dans votre péché : parceque quand vous pour-

riez alors chercher Jeſus-Chriſt, vous ne le chercherez pas ; & quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas.

Je dis premiérement, que vous ne chercherez pas alors Jeſus-Chriſt ; parcequ'il ſe ſera éloigné de vous, & qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, & in peccato veſtro moriemini.* Première raiſon. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'eſt une vérité du ſalut, que le Seigneur met des bornes à ſa patience, au-delà deſquelles il ne va jamais ; & que comme il a établi un tems pour ſe ſouvenir du pécheur, ſelon l'expreſſion de Job, il en a auſſi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les tréſors de ſa miſéricorde certain nombre de faveurs ſpéciales deſtinées à chacun de nous en particulier, leſquelles une fois taries par une longue ſuite d'infidélités, ſont le ſignal de ſon indifférence & de ſa fureur ; & ne laiſſent plus à ceux qui en ont abuſé, ou que ces ſecours ordinaires & preſque toujours inutiles de la grace, ou que ces reſſources uniques tirées de ſa toute-puiſſance, dont l'or-

dre de ſa ſageſſe & de ſes conſeils éternels ne lui permet pas de ſe ſervir. Ainſi lorſque les abominations de Sodome furent montées à leur comble, & que le nombre de dix Juſtes arrêté dans l'ordre éternel de ſes conſeils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui ; le Seigneur ne put ſe laiſſer fléchir, & il fit pleuvoir du haut du ciel ſa fureur & ſon feu ſur ces villes criminelles.

Je ſai que tout le tems de la vie préſente eſt un tems de ſalut & de propitiation ; que nous pouvons toujours retourner à Dieu ; qu'à quelque heure que le pécheur ſe convertiſſe au Seigneur, le Seigneur ſe convertit à lui ; & que tandis que le ſerpent d'airain eſt élevé, il n'eſt point de plaie qui ſoit incurable ; c'eſt une vérité de la Foi : mais je ſai auſſi, que chaque grace ſpéciale dont vous abuſez, peut être la dernière de votre vie ; que Dieu ſe laſſe ; que les bornes de ſa bonté ne ſont pas les mêmes pour tous les hommes ; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatriéme ; qu'un ſeul crime quelquefois conſomme la ré-

probation d'un pécheur : Je ſai qu'*il eſt terrible dans ſes conſeils ſur les enfans des hommes* ; que *l'on ne connoît pas la puiſſance de ſa colère*, & que *jamais perſonne n'a pu compter ſa fureur & ſon indignation.* Pſ. 65. 5. Pſ. 89. 11. 12.

Cette vérité ſi terrible & ſi inconteſtable ſuppoſée, tirons-en d'abord une conſéquence qui ne l'eſt pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu ſe retire quelquefois d'une ame infidéle ; & qu'après avoir pris long-tems un ſoin inutile de Babylone, il ſe venge enfin en l'abandonnant à elle-même ; certes il n'eſt point de circonſtance où cette ſévérité ſoit plus juſte & mieux placée qu'au lit de la mort : c'eſt alors que Dieu doit à ſa juſtice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, mes Frères, ſi après un petit nombre d'inſpirations négligées, Dieu laiſſe quelquefois une ame à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous ſur-tout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ſes graces ; vous qui depuis le matin de votre vie juſqu'à cette dernière heure, aurez toujours été

agité par des remords cruels & inutiles ſur votre état ; vous qui aurez peut-être pouſſé l'impénitence & l'ingratitude, juſques à avoir mille fois envié le ſort des compagnons de vos déſordres, en qui vous remarquiez une conſcience tranquille dans le crime, & un cœur endurci contre toutes les terreurs de la Religion ; vous qui aurez refuſé ſes miſéricordes, auſſi long-tems que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités ; vous en un mot, qu'il avoit préparé à cet abandon par des avis réitérés ſur ſa dureté envers les pécheurs qui différent leur converſion juſqu'à ce dernier moment : vous voudriez qu'alors le Dieu juſte & terrible vous regardât avec des yeux de bonté ; qu'il ſe ſouvînt de vous dans le tems de votre affliction ; c'eſt-à-dire, dans la ſeule circonſtance que ſa colère attendoit depuis ſi long-tems pour ſe venger, & pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ſes graces ?

Mais, ô mon Dieu ! où ſeroit donc cette juſtice qui trempe ſes fléches dans le ſang du pécheur, qui inſulte aux larmes de l'impie mourant, & qui

qui ſe conſole dans ſa vengeance ? & que deviendroient donc ces menaces ſi effrayantes, & toujours ſuivies de leur effet, que vous nous avez laiſſées dans vos Livres ſaints ? & quand eſt-ce donc que Dieu ſe vengeroit, mes Frères, s'il ne ſe vengeoit point alors ? la patience qui lui fait ſupporter le pécheur durant la ſanté, ſeroit-elle ſi terrible, comme il nous l'aſſure lui-même dans les divines Ecritures, ſi elle devoit ſe terminer par un acte de clémence ? ſeroit-il ſi ſévère lorſqu'il tarde de punir ; ſi en diſſimulant ſes offenſes, il ne lui préparoit pas un affreux endurciſſement à la fin ?

Mais, mon cher Auditeur, quand la juſtice de Dieu ne s'oppoſeroit pas à ſa clémence dans ce dernier moment, la nature toute ſeule de la grace que vous vous promettrez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre. Car non-ſeulement vous vous promettez la grace de la converſion, c'eſt-à-dire, cette grace qui change le cœur ; mais vous vous promettez encore la grace qui nous fait mourir dans la ſainteté & dans la juſtice ; la

grace qui conſomme la ſanctification d'une ame ; la grace de la perſévérance finale : mais c'eſt la grace des ſeuls Elus ; c'eſt le plus grand de tous les dons ; c'eſt la conſommation de toutes les graces ; c'eſt le dernier trait de la bienveillance de Dieu ſur une ame ; c'eſt le fruit d'une vie entière d'innocence & de piété ; c'eſt la couronne réſervée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit à la rigueur cette faveur ineſtimable à perſonne ; il la refuſe quelquefois à ceux-mêmes qui ont marché long-tems devant lui dans la juſtice & dans la ſainteté ; & la fin déplorable de Salomon eſt un éxemple qui fera trembler les Juſtes de tous les ſiécles. Et vous préſumez que le plus ſignalé de tous les bienfaits ſera le prix de la plus ingrate de toutes les vies ? & vous oſez vous flatter qu'on ne refuſera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti & toujours infidéle, une grace qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-tems juſtes ? & vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ſes miſéricordes, lorſque vous l'aurez mis

vous-même à vos crimes ? O mon Dieu ! ſe peut-il qu'un eſpoir ſi inſenſé abuſe preſque tous les hommes ? & vos ſerviteurs qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, & qui tremblent ſans ceſſe dans la crainte qu'il leur ſoit refuſé, ſont-ils eux-mêmes dans l'illuſion ; ou le pécheur, qui continuant à vous outrager, compte tranquillement ſur ce grand don, & n'offre pour l'obtenir, que ſes crimes, & la préſomption de l'avoir attendu ?

Oui, mon cher Auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miſéricorde au lit de la mort à une ame qui auroit juſques-là différé de ſe convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous qui ne différez votre converſion, que parceque vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur, qui durant ſes déſordres n'auroit jamais eu de retour ſur lui-même & ſur ſon ſalut, & qui auroit vécu ſans aucun ſentiment de foi & ſans aucun remords de ſes crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de ſon inſenſibilité paſſée, levât au ciel

des yeux baignés de larmes, & un cœur nouvellement attendri; & que le Seigneur du haut de ſes miſéricordes, jettât des regards propices ſur un aveugle, qui commenceroit alors ſeulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grace de la pénitence eſt jamais accordée à la fin, il ſemble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère. Mais vous qui faites de cette eſpérance l'affreux motif de vos déréglemens; vous qui ne différez de vous convertir, que parceque vous croyez que vous ſerez aſſés à tems au lit de la mort de vous donner à Dieu, & qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans ſa miſéricorde même de nouveaux ſujets de l'outrager; pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne ſauroit pas s'irriter; d'un Dieu même qui ne ſeroit que clément ſans être juſte; d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera: quelle reſſource pourroit-il vous reſter? quand une vie entière de crimes n'éloigneroit pas alors de vous cette grace ſignalée que vous attendez; la témérité toute ſeule qui

vous la fait eſpérer, vous en rendroit indigne. Rien ne met un cahos plus immenſe, entre l'ame criminelle & la miſéricorde de Dieu, que de marquer des jours & des momens à ſa grace, & à ſon Eſprit qui ſoufle où il veut, & quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le diſoit autrefois Judith à ceux de Béthulie, qui avoient marqué un jour pour ſe rendre à Holopherne, ſi le Seigneur ne venoit les délivrer; qui êtes vous pour preſcrire ainſi un terme à la miſéricorde du Seigneur, & pour lui marquer des jours & des momens ſelon votre caprice? *Qui eſtis vos, qui poſuiſtis tempus miſerationis Domini, & in arbitrium veſtrum, diem conſtituiſtis ei?* *Judith.* 8. 11. 13.

A des vérités ſi terribles, vous oppoſez ſans doute en ſecret ce faux eſpoir, que ces menaces générales ne tomberont pas ſur vous en particulier. Mais je vous demande, quels ſont les pécheurs menacés dans les Livres ſaints de l'abandon de Dieu au lit de la mort? ne ſont-ce pas les pécheurs qui vous reſſemblent? que trouvez-vous en vous qui puiſſe vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard

une conduite particulière ? votre vie passée ? ah ! ce sera bien assés que Dieu veuille l'oublier : ces desirs de conversion que vous formez tous les jours ? mais c'est ce qui achévera de vous rendre inexcusable : ce bon naturel qui vous fait pancher, comme malgré vous, du côté de la vertu ? mais c'est une grace, dont Dieu alors vous demandera compte : l'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment ? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur ; & que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des ames impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, mes Frères ? sur la bonté de Dieu sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur : sa bonté ? mais vous la regardez donc comme une foiblesse & une imbécillité, qui n'auroit pas assés de sentiment pour être blessée des plus grands outrages :

ſa bonté ? mais c'eſt parcequ'il eſt bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des graces qui ſeroient des écueils pour les autres hommes : ſa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fauſſe confiance des pécheurs, en ouvrant ſes entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une ame infidéle : c'eſt un trait de bonté d'ôter à nos paſſions des prétextes d'erreur & d'impénitence ; & de ne pas faire du ſalut d'un ſeul, la perte de pluſieurs : ainſi vous comptez ſur ſa bonté ; & c'eſt ſa bonté même qui demande votre punition, & qui doit vous faire tout craindre.

Ici, mes Frères, je ne vous demande qu'une réfléxion. Il n'eſt perſonne qui, pendant ſa vie, ne faſſe mille fois la réſolution de changer ; il n'eſt perſonne preſque qui ne meure avant de l'avoir éxécutée : les plus déréglés même ſouhaitent de finir ſaintement ; tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des Juſtes ; perſonne ne veut vivre comme eux : on meurt en deſirant ; ainſi avons-nous vû mourir nos proches, nos amis, nos maîtres :

après leur mort même, pour nous conſoler de leur perte, nous avons rappellé ces projets chimériques de converſion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie : Il étoit dans le deſſein de ſe convertir, dit-on; il en parloit tous les jours : & là-deſſus, on ſe calme ſur ſa deſtinée; on augure favorablement de ſon ſalut. Grand Dieu ! & c'eſt uniquement ce qui me fait trembler ſur le ſort de cette ame ! c'eſt ce qui me fait tout craindre de la ſévérité de vos jugemens ſur elle ! eh ! que fait-on en rappellant ſes deſirs de pénitence formés tant de fois ſans ſuccès, que rappeller le ſouvenir de vos graces toujours mépriſées ? on eſpère pour ſon ſalut, ſur ce qui a ſans doute fait le plus terrible ſujet de ſa condamnation : on ſe flatte que vous l'aurez regardée avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parceque vous ne vous laſſiez pas de l'avertir lorſqu'elle étoit encore ſur la terre; & ſans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parceque vous l'aviez trop ſouvent viſitée en vain durant les jours de ſa vie mortelle:

ô vaines conjectures des hommes! que vos penſées, ô mon Dieu, ſont différentes des nôtres, & vos jugemens peu conformes à l'illuſion de nos eſpérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, leſquels après une vie entière de déſordre, donnent à la mort des marques ſi vives & ſi éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne ſe laiſſe toucher à leurs larmes, & que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités paſſées. A cette erreur qui endort tant d'ames impénitentes, Jeſus-Chriſt répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'eſt-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors ſeront rejettées; que vous chercherez Jeſus-Chriſt, & que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, & qui ne laiſſe plus de reſſource dont puiſſe ſe flatter le pécheur impénitent: *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.*

J'avoue ici, mes Frères, lorſque je

conſidère cette étonnante vérité ; & que je voi d'un côté, le pécheur mourant chercher ſon Dieu, & lever vers lui ſes mains ſuppliantes ; & de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, & fermer ſes oreilles aux cris de ſa douleur, & à toutes les marques de ſa pénitence ; j'avoue, dis-je, que c'eſt ici où le Seigneur me paroit ce Dieu terrible qui n'a pas beſoin de l'homme : je mets devant mes yeux la ſévérité de ſes jugemens ; & je me ſens ſaiſi d'une ſecrette horreur : mais quelque terrible que paroiſſe alors ſa conduite, elle eſt juſte, & il ne peut pas en uſer autrement envers le pécheur.

Ce n'eſt pas qu'un ſeul inſtant de pénitence véritable, ne puiſſe effacer les crimes d'une vie entière ; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parcequ'elle eſt fauſſe. Elle eſt fauſſe premiérement, parcequ'elle n'eſt pas libre ; c'eſt la ſuite de la dure néceſſité où il ſe voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher Auditeur, après avoir pouſſé juſqu'au bout la révolte contre

votre Dieu, & fait du dernier jour de votre ſanté, le dernier jour de vos crimes; vous remettez les armes, & vous demandez grace, lorſque vous vous ſentez terraſſé, & que le Dieu vengeur a le glaive levé ſur vous: vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jetté un ſeul regard, lorſque la terre commence à manquer ſous vos pieds: vous déteſtez des plaiſirs infâmes, lorſque votre cadavre tombe en piéces, & qu'il ne vous fait ſentir rien de plus vif que ſa puanteur: vous laiſſez tomber vos richeſſes ſur les pauvres, lorſque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, & ne peuvent plus les retenir: vous laiſſez en mourant des inſtructions touchantes à des enfans & à des domeſtiques, que vous ne pouvez plus ſcandaliſer par vos exemples: en un mot, vous vous repentez lorſqu'il ne vous eſt plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute ſeule ne rend-elle pas vos larmes ſuſpectes? n'eſt-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejettant? s'il prolongeoit encore vos jours, ne prolon-

geriez-vous pas auſſi vos crimes ? Si l'on venoit vous aſſurer de ſa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de meſures pour le fléchir ? tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, & qu'il vous reſtoit quelque eſpérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeller le Miniſtre de Jeſus-Chriſt ? avoit-on oſé ſeulement vous le propoſer ? que donniez-vous à connoître par-là ? ſinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie ; & que vous ne vouliez pas riſquer, pour ainſi dire, de vous donner à votre Dieu, ſans avoir été bien aſſuré auparavant, que vous ne pouviez plus être au monde ?

Seconde raiſon. La pénitence du pécheur à la mort eſt preſque toujours fauſſe, parceque ſa douleur n'eſt plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inſpire alors l'horreur du tombeau, & l'image plus vive que jamais des peines éternelles : il pleure ; mais ce ſont des larmes qu'il donne à ſes malheurs, & non pas à ſes crimes : il crie ; mais ce n'eſt pas un retour amoureux vers ſon Père ; c'eſt une

prière intéreſſée qu'il fait à ſon Juge : il déteſte ſes égaremens ; mais ce n'eſt pas qu'il ſente l'injure qu'ils ont faite à ſon Dieu ; il ne ſent que les maux où ils vont le précipiter lui-même : lui ſeul eſt l'objet de ſa douleur, la fin de ſes ſupplications, le motif de ſa pénitence : il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ſes plaiſirs ; il ne le compte pour rien dans ſon repentir. Ah ! s'il étoit aſſuré qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort, & que l'enfer eſt un ſonge, l'horreur de ſes fautes s'effaceroit bien-tôt de ſon eſprit ; & l'on auroit bien-tôt tari ſes pleurs, ſi l'on pouvoit calmer ſes craintes.

Auſſi, vous qui ſondez les cœurs, grand Dieu ! & qui ne jugez pas ſur les apparences, je ne vous en impoſerai point alors par quelques larmes trompeuſes, ſi je renvoie juſques-là mon repentir : mes larmes ſeront les larmes d'Eſaü & d'Antiochus, des larmes ſtériles & réprouvées : je ne paroîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vûe de ſon ſupplice, & non pas comme un pénitent ſincère, qui ſe confond au ſou-

venir de ſes péchés : vous verrez la racine de mes honteuſes paſſions encore vivante au fond de mon ame : je ſerai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif : mes frayeurs ne ſeront plus que les ſuites de cette molleſſe exceſſive, qui m'a toujours inſpiré tant d'horreur pour les plus légères ſouffrances : à meſure que j'aurai été plus ſenſuel, plus idolâtre de mon corps, je ſerai alors plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes allarmes, plus éloquent dans mes accuſations ; & quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu ! qui couleront de la même ſource, d'où avoient coulé tous mes crimes ?

Ainſi, mon cher Auditeur, vous leverez alors la voix au ciel, de l'abîme de vos maux, & le Dieu juſte ſe
Prov. 1. 26. rira de vos clameurs : *Ego quoque in interitu veſtro ridebo* ; vous pleurerez, & du haut de ſa juſtice il inſultera à vos larmes : *Et ſubſannabo ;* vous vous frapperez la poitrine, & votre cœur ne s'amollira point : vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours ; & il regardera vos promeſſes

avec dérision, parcequ'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes : vous exhorterez les ſpectateurs de votre mort à s'inſtruire ſur votre exemple, & à ſervir Dieu durant la ſanté ; & le Seigneur vous répondra en ſecret : *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes juſtices?* Vous lui direz à lui-même : Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre ſerviteur ; & il vous répondra que *vous êtes déja jugé.* Vous lui direz : O Dieu plein de bonté ! vous n'êtes venu que pour ſauver les pécheurs ; & il vous répondra qu'il n'y a *point de ſalut pour l'impie.* Vous lui direz : O Sauveur des hommes ! je ne mets ma confiance que dans vos miſéricordes infinies ; & il vous répondra, que *l'eſpérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz : O divin Paſteur de nos ames ! vous ne rejettez pas les brebis égarées, qui reviennent à vous ; & il vous répondra qu'*il y a un tems de pardonner, & un tems de punir.* Vous lui direz : O Jeſus ! je remets mon ame entre vos mains ; & il vous répondra, qu'elle ne lui appartient point, Pſ. 49. 16.

& qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de ſa juſtice ; & vos gémiſſemens infructueux, & vos ſupplications inutiles, ne ſeront plus qu'un doux ſpectacle pour ſa fureur
Iſ. 1. 24. & pour ſa vengeance : *Conſolabor, & vindicabor.*

Ah ! c'eſt alors, qu'au lieu que juſques-là on n'avoit cherché dans un Confeſſeur qu'une dangereuſe complaiſance, ou plutôt qu'on n'en avoit jamais pris qu'au hazard ; c'eſt alors qu'un pécheur, ſemblable à Saül, le jour qui précéda ſa funeſte mort, ſe voyant environné de périls dont il ne peut plus ſe défendre ; c'eſt alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce Prince réprouvé, fait ſortir un autre Samuel du tombeau ; appelle du fond de ſa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus reſpecté par ſon zèle & par ſes talens ; & qu'il lui dit, comme ce Roi infortuné : Je ſuis dans des peines mor-
1. *Reg.* telles : *Coarctor nimis.* Je vous ai donc
28. 15. fait appeller, pour ſavoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je
Ibid. me trouve : *Vocavi ergo te, ut oſtenderes mihi quid faciam.* Mais quelle ſeroit

alors la réponſe de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la Religion l'oblige de penſer ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-il comme Samuel à Saül ; & m'avez-vous obligé à ſortir de ma retraite pour paroître en ce lieu ? *Quare inquietaſti me ut ſuſcitarer ?* Il n'eſt plus tems de recourir au Seigneur ; à quoi bon me conſulter puiſqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cùm Dominus receſſerit à te ?* Vous mourrez, & la juſtice de Dieu va accomplir ſur vous ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ſes ordres : *Faciet enim tibi Dominus ſicut locutus eſt in manu meâ.* Voilà ce que penſe alors le Miniſtre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas déſeſpérer ; mais il n'eſpère pas beaucoup lui-même : il vous parle des miſéricordes du Seigneur ; mais il adore en ſecret les ordres terribles de ſa juſtice ſur vous : il vous ouvre le ſein de la gloire, pour réveiller votre eſpérance ; mais il voit l'abîme déja ouvert ſous vos pieds : il vous montre votre Sauveur expirant ſur la croix ; mais il n'oſe vous dire que ce n'eſt

Ibid. *Ibid.* ✝. 17.

plus un trône de grace pour vous ; mais un tribunal ſévère d'où ſe prononce votre ſentence : il diminue à vos yeux, par de ſaints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jetter dans le déſeſpoir ; mais il ſait bien que le Seigneur a ſon poids & ſa meſure, & qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre : il vous répéte, pour vous raſſurer contre une vie entière de déſordre, qu'il ne faut qu'un moment à la grace, pour ſauver le pécheur ; & qu'un ſeul ſentiment de douleur ſincère ſupplée à de longues années de vertu, & peut conſommer la ſanctification ; mais il n'ignore pas que ce ſont-là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grace, ſur leſquels il eſt terrible d'être obligé de compter pour ſon ſalut ; & que la ſuite ordinaire & comme infaillible d'une vie péchereſſe, c'eſt la mort dans le péché.

Souffrez ici, mes Frères, que je vous demande encore une réfléxion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous ſouhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de

chercher Jeſus-Chriſt ; que de le chercher en effet, & de lui offrir des larmes de douleur & de pénitence ? c'eſt tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler) cependant, que vous permet Jeſus-Chriſt d'eſpérer de vos recherches mêmes & de vos larmes, ſi vous les renvoyez juſques-là ? Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, & in peccato veſtro moriemini.* Conſolez-vous après cela, mes Frères, ſur les marques de repentir que vos amis & vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie ſur vos déſordres, en vous flattant qu'une fin ſemblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le ſpectacle des Jugemens de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grace de finir chrétiennement ; que ſi ſa vie n'avoit pas été trop régulière, ſa mort a été très-édifiante ; qu'on ſeroit trop heureux de mourir comme lui, & qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici

mettre des bornes à vos miſéricordes, ô mon Dieu ! mais, mes Frères, il a cherché Jeſus-Chriſt ; l'a-t-il trouvé ? il a gémi, il a prié ; mais a-t-il été éxaucé ? il a pris entre ſes mains Jeſus-Chriſt crucifié ; il a arroſé ſes pieds ſacrés de ſes larmes comme la Péchereſſe de l'Evangile ; mais lui a-t-on dit
Luc. 7. 48. comme à elle : *Vos péchés vous ſont remis.* Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le Larron ſur la croix, de ſe ſouvenir de lui dans ſon Royaume ; mais a-t-il entendu ces
Ibid. 23. 43. douces paroles : *Aujourd'hui vous ſerez avec moi dans le ciel* : vous l'eſpérez ; mais vous ne le ſavez pas. Et moi tout ce que je ſai, c'eſt qu'alors on cherche Jeſus-Chriſt, qu'on ne le trouve pas, & qu'on meurt dans ſon péché : tout ce que je ſai, c'eſt que les Sacremens du ſalut, appliqués alors ſur un pécheur, conſomment peut-être ſa réprobation ; & que la dernière des graces de l'Egliſe, eſt ſouvent le dernier de ſes ſacriléges : tout ce que je ſai, c'eſt que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourans, en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je ſai, c'eſt

que votre juſtice, ô mon Dieu ! permet ſouvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, ſe frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expreſſions les plus vives de la douleur & du repentir, & meurent aux yeux de tout un Royaume, dans des ſentimens extérieurs de converſion ; que votre juſtice toujours terrible dans ſes conſeils le permet, pour endormir, ſi j'oſe parler ainſi, par ces éxemples, la fauſſe confiance des pécheurs impénitens. Ce ſont des punitions, grand Dieu ! que votre juſtice éxerce ſur les paſſions humaines : vous vous ſervez de la fauſſe pénitence des uns, pour préparer des châtimens à l'impénitence des autres ; & vous puniſſez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je ſai, c'eſt que c'eſt une vérité de la Foi, que le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt petit ; & cependant, ſi les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent, & ſuffiſoient pour le ſalut, il n'y auroit preſque point de pécheur qui ne fût ſauvé : puiſque ſi vous en

exceptez quelque impie, qui pouſſe juſqu'à ce dernier moment ſon affreuſe inſenſibilité, & qui meurt ſans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, & qu'un ſiécle voit à peine une fois ; tous les autres pécheurs meurent en ſe frappant la poitrine, en implorant les miſéricordes du Seigneur ; & qu'ainſi, contre la parole de Jeſus-Chriſt, le plus grand nombre ſeroit de ceux qui ſe ſauvent. Tout ce que je ſai, c'eſt qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le tems ; & qu'au lit de la mort, ou vous ne ſerez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : & par conſéquent, ſi vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché ; parceque la pénitence alors eſt preſque toujours impoſſible, ou preſque toujours inutile. Plaiſe à Jeſus-Chriſt, mes Frères, que ces menaces ne vous regardent pas, & que dans le dernier moment, votre mort, ſemblable à celle des Juſtes, ſoit un paſſage à la bien-heureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SECONDE SEMAINE A DE CARÊME.

Sur le reſpect humain.

Omnia verò opera ſua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. Matth. 23. 5.

CE n'eſt pas la fauſſe piété, & l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres ſaintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des Fidéles. Le vice des Phariſiens peut trouver encore des imitateurs ; mais ce n'eſt pas le vice du plus grand nombre. Le reſpect humain qui fait que nous ſervons Dieu pour mériter l'eſ-

time des hommes, eſt bien plus rare que celui qui nous empêche de le ſervir de peur de le perdre. La tentation la plus ordinaire, n'eſt pas de ſe glorifier d'une fauſſe vertu ; c'eſt de rougir de la véritable : & la timidité criminelle du reſpect humain damne bien plus de Chrétiens, que l'effronterie & la duplicité de l'hypocriſie.

En quoi ces deux vices ſe reſſemblent, c'eſt que tous les deux ſacrifient le ſalut éternel aux vains jugemens des hommes. Or, comme de tous les obſtacles de converſion, la timidité du reſpect humain, la crainte foible & criminelle du monde, eſt le plus commun & le plus dangereux, il importe d'en faire ſentir toute l'illuſion : car en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne : nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres ; c'eſt ce petit nombre de perſonnes, qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugemens, & au goût duquel nous ſacrifions même nos deſirs de vertu, ſi en les accompliſſant nous devons nous attirer

attirer ſes dériſions & ſes cenſures. Je dis donc que cette diſpoſition renferme premiérement, un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle ; ſecondement, une crainte du monde qui la rend très-inſenſée ; troiſiémement, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuſte : un mépris de Dieu qui la rend très-criminelle, parceque vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde qui la rend très-inſenſée, parceque vous comptez pour beaucoup la vanité de ſes jugemens ; enfin, un préjugé contre la vertu qui la rend très-injuſte, parceque vous vous la figurez comme une condition toujours expoſée au mépris & aux dériſions du monde, au lieu que le monde lui-même la reſpecte & l'admire. Le crime du reſpect humain, ſa folie, & ſon injuſtice; voilà tout le ſujet de ce diſcours. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

LA malignité de l'ennemi, dit ſaint Auguſtin, dreſſe depuis long-tems deux piéges dangereux à la foibleſſe des hommes ; un piége de ſéduction, & un piége de terreur : *Poſuit in muſ-* I. PARTIE.

In Pſ. 30. Enarr. 2. §. 10. *cipuld errorem & terrorem ;* un piége de ſéduction, en les attirant par de douces eſpérances ; & un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs inſenſées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat.* Il ſe ſert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, & l'engager dans les voies funeſtes des paſſions : mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déja à demi touché, & d'étouffer dans leur naiſſance tous ſes foibles deſirs de pénitence & de ſalut. *Ibid.*

Or, mes Frères, l'uſage du monde & des plaiſirs ſuffit preſque ſeul, pour nous défendre de la première illuſion, qui nous y promet des enchantemens & une félicité imaginaire ; & il eſt vrai que rien n'aide tant à ſe détromper du monde, que le monde même : mais le long uſage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles ſur ſes jugemens, ne ſert, ce ſemble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli ſous ſon joug, plus on le reſpecte ; plus on eſt entré avant dans ſes plai-

firs & dans ſes agitations, plus on veut garder de meſures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, & de prendre le parti d'une vie plus retirée & plus régulière.

Je dis donc, mon cher Auditeur, vous qu'une crainte ſi coupable retient encore dans la ſervitude du monde & des paſſions, malgré les inſpirations ſaintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes; je dis que cette diſpoſition outrage Dieu dans ſa grandeur, dans la vérité de ſes promeſſes; & que ces timides ménagemens qui vous éloignent actuellement de lui, ſont plus injurieux à ſa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient juſqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en paralléle avec un monde mépriſable; & que toute la gloire qui vient des hommes, ne ſoit qu'un ſonge & une erreur, lorſque vous l'approchez de la ſienne. Or, ici rappellé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la diſpoſition de votre

cœur : Seigneur, je vous ſervirois dès ce moment, ſi dans la ſituation où je me trouve, il étoit permis de vous ſervir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'eſt devenu à charge & inſupportable ; ſi en me déclarant ainſi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de cenſure & de dériſion contre ma nouvelle conduite : je ſens, il eſt vrai, combien il eſt amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des panchans favorables à la vertu, & je ne ſai quelle horreur ſecrette des vices dont j'ai été ſi long-tems eſclave : cependant je traîne encore mes liens, quoiqu'à regret, parceque le monde au milieu duquel il faut que je vive, & qui ne ſauroit vous aimer, ne veut pas auſſi qu'on vous aime. Ah ! ſi mes panchans, Seigneur, décidoient de ma deſtinée ; ſi je pouvois aller vivre loin des regards publics ; ſans doute, je ne vivrois que pour vous : vous ſeul au fonds méritez d'être ſervi ; mais vous ſavez à quel point le monde eſt impitoyable envers ceux qui vous ſervent ſans réſerve & comme vous voulez être

ſervi ; & comme j'ai à vivre dans le monde, & qu'il faut ſe déclarer pour vous, ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenſer, j'ai encore la foibleſſe de ſuivre des voies qui vous offenſent ; & ne ſentant plus de goût pour lui, je ſens que je n'ai pas la force d'oſer lui déplaire. O homme ! s'écrie S. Chryſoſtôme, ſavez-vous bien quel eſt ce langage que vous tenez à Dieu ? vous lui dites : Maudiſſez-moi, Seigneur, j'y conſens, pourvu que le monde m'approuve : j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances & de votre mépris, que de ne pas jouir ici bas de l'eſtime & des vains ſuffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher Auditeur ; & c'eſt pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-ſeulement cette crainte du monde outrage Dieu dans ſa grandeur, elle eſt encore injurieuſe à la vérité de ſes promeſſes : car lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt, croyez-vous qu'il ne ſaura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des cenſures humaines ? & que tous les traits

que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la foiblesse d'un enfant auxquels on ne daigne pas même parer? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne? croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugemens des hommes? Ah! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur & de pitié, sur leur égarement & sur leur perte: vous desirerez qu'ils connoissent le Seigneur, & non pas qu'ils vous approuvent; qu'ils bénissent son saint nom, & non pas qu'ils applaudissent au vôtre; qu'ils soient touchés de la vertu, & non pas qu'ils admirent vos exemples: leur salut vous intéressera plus, que leur estime; & la gloire du Seigneur, que la vôtre. J'ai affligé mon ame par le jeûne, disoit autrefois un Roi pénitent, & le monde s'en est mocqué: je me suis

Ps. 63. 8.

couvert de cendres & de cilice, & je ſuis devenu la fable de Jéruſalem : j'ai pleuré mon péché en votre préſence, ô mon Dieu ! & j'ai ſervi de matière aux diſcours & aux chanſons ſatyriques des inſenſés : *Et poſui veſtimentum meum cilicium, & factus ſum illis in parabolam ; . . . . . & in me pſallebant qui bibebant vinum.* Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifeſter les vérités éternelles de votre juſtice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine.* Voilà toute l'impreſſion que feront ſur vous les vains diſcours des cenſeurs de la vertu. Je n'en dis pas même aſſés : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame puiſſe être touchée de quelqu'autre choſe que de ſon Dieu, & de l'horreur de ſa vie paſſée ? Ah ! la componction dans ces heureux commencemens eſt ſi vive, les attraits de la grace ſi divins, que le cœur enivré, pour ainſi dire, de la force de ſa douleur, & de la nouveauté du ſaint plaiſir, ne peut plus

Pſ. 68. 12. 13. *Ibid.* ℣. 14.

ſentir que la joie de poſſéder ſon Dieu, & le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane ! que peuvent alors vos diſcours ſur une ame qui ne vous connoît plus ? qu'importent alors, les cenſures & les dériſions des enfans des hommes au Juſte, élevé déja par la Foi au-deſſus de toutes les choſes humaines ; qui s'entretient avec ſon Dieu, comme un ami avec ſon ami, & qui ne ſait même plus ce qui ſe paſſe ſur la terre ? C'eſt un Moyſe ſur la Montagne ſainte, voyant ſon Dieu face à face, goûtant le plaiſir ineffable de ſa préſence, & qui n'eſt guères en état d'être touché des murmures & des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, ames juſtes qui m'écoutez ; racontez les merveilles du Seigneur, & quels furent les commencemens des opérations divines de la grace qui changea votre cœur ; & confondez la foibleſſe du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu ſache plus ſe faire aimer, que le monde ne peut ſe faire craindre.

Mais voici l'illuſion qu'on oppoſe

à ces maximes ſaintes. On veut ſans différer, prendre des meſures pour ſon ſalut; on eſt dégoûté du monde & des plaiſirs; & on ſent bien qu'il n'y a de bonheur ſolide ſur la terre, que de ſe donner à Dieu. Mais eſt-il beſoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? qu'eſt-il néceſſaire d'afficher, comme pour avertir le monde qu'on va prendre le parti de la dévotion? faut-il donner une ſcène au public, où l'imprudence & l'amour propre ont d'ordinaire plus de part que l'Eſprit de Dieu, & qui n'aboutit qu'à jetter un ridicule ſur la vertu? n'eſt-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choſes que la bienſéance demande, & de réſerver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paroît fait comme les autres? Semblable à cet Ange, qui conduiſoit le jeune Tobie, lequel, quoique ſans ceſſe préſent devant le Seigneur, & ne ſe nourriſſant que d'une viande inviſible, paroiſſoit néanmoins ſemblable au reſte des hommes, & uſer de la même nourriture qu'eux: *Videbar quidem vobiſcum manducare & bibe-* Tob. 12. 19.

re ; ſed ego cibo inviſibili, & potu, quæ ab hominibus videri non poteſt, utor.

C'eſt ainſi, comme le rapporte S. Auguſtin, que s'abuſoit autrefois ce célébre vieillard Victorin, ſi connu dans Milan par ſa ſageſſe & par ſon éloquence : détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos Livres ſaints, Chrétien dans le cœur, il ſe perſuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandoit pas davantage ; & qu'il pouvoit ſe diſpenſer à ſon âge, de faire un éclat dans Milan, & de déclarer hautement ſa converſion. Je ſuis Chrétien quoique je ne le paroiſſe pas, diſoit-il ſouvent au ſaint Prêtre Simplicien, qui ne ceſſoit de l'exhorter à la Foi : *Noveris me jam eſſe Chriſtianum ;* & comme ce ſerviteur de Jeſus-Chriſt lui répondoit qu'il n'en croiroit rien, s'il ne le voyoit dans l'aſſemblée des Fidéles, donner avec ſes frères des marques publiques de ſa foi & de ſon changement : *Non credam, nec deputabo te inter Chriſtianos, niſi in Eccleſia Chriſti te videro :* Eſt-ce que les murailles font le Chrétien, repartoit Victorin encore abu-

ſé, & comme ſe mocquant de la ſimplicité de ſon ami ? *Ergo-ne parietes faciunt Chriſtianum ?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! continue ce Père, de l'éclairer ſur ſon aveuglement : vous lui fites comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles myſtères de votre Verbe, & de ne pas rougir des cérémonies ſacrilèges des démons : il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité : *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, mes Frères, uſer encore de ces timides ménagemens avec le monde, c'eſt n'être pas encore Chrétien. Je ſai qu'il eſt des bienſéances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuſer aux uſages ; que la charité eſt prudente & prend différentes formes ; qu'il faut ſavoir quelquefois être foible avec les foibles, & qu'il y a ſouvent de la vertu & du mérite, à ſavoir être à propos, pour ainſi dire, moins vertueux & moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à perſuader au monde, que nous approuvons encore ſes abus & ſes maximes, & qu'à nous mettre à couvert de la ré-

putation de ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, comme d'un titre de honte & d'infamie, eſt une diſſimulation criminelle, injurieuſe à la majeſté de la Religion, & moins digne d'excuſe, que le déréglement ouvert & déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'eſt un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi ! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette ? vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes ? il ne ſeroit plus que votre divinité ſecrette, tandis que le monde auroit vos hommages & votre culte public & déclaré ? O homme ! le Dieu du ciel & de la terre ne ſeroit donc plus qu'un Dieu domeſtique ; & le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer & dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, & de l'adorer à l'inſu de vos frères ?

Je ne vous dis pas que c'eſt même une ingratitude envers la grace qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde & des paſ-

sions. Quoi ! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde ? d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens & des plaisirs ? vous auriez honte d'être l'objet de la clémence & de la bonté divine ? vous rougiriez des faveurs du ciel ; & le bienfait qui a guéri votre ame de ses plaies, vous feroit plus de confusion, que ne vous en faisoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes ? O homme ! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur ? & est-ce ainsi que vous reconnoissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu ?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne, même d'un cœur noble & généreux : car si vous êtes touché de la vertu & de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentimens ? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes ? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public ? une ame née avec quelque élévation, fait-elle ainsi se contrefaire ? si vous êtes ami de Jesus-Christ, pourquoi

vous en cachez-vous ? Quand même nous vivrions encore dans ces siécles infortunés, où on le regardoit comme un séducteur, & où les Rois & les Magistrats étoient soulevés contre lui & contre son culte ; il seroit si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté & abandonné ; il y auroit tant de bassesse à le désavouer en public : & ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui : la générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité ? O homme ! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'ame, & de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches ; & dans la Religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace.

Enfin, je n'ajoûte pas que c'est un scandale même, & une occasion d'erreur, que vous préparez à vos frères : car ces exemples de ménagement entre le monde & Jesus-Christ, deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licentieuse d'un pécheur lui attire plus de cen-

seurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès : mais les plaisirs & les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, & mêlée même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusemens & tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères ; plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules & prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres : plus enfin, vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites ; & qui auroient poussé plus loin la grace de leur conversion, si votre lâcheté ne les avoit portés à croire, que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres, est outré & excessif ; & que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, & être

homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme ! encore une fois, n'étoit-ce pas assés que vos déréglemens eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste ?

Mais après tout, mes Frères, le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé ? & quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugemens & de ses censures, son salut éternel, ne seroit-ce point une folie ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde Partie de ce discours : la folie du repect humain.

II. PARTIE. TOUT pécheur est un insensé, parceque tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité : elles les confondent d'une manière si habile & si ressemblante, & le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre ; & l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoiqu'op-

poſées aux régles & au devoir, peuvent du moins s'excuſer par les apparences de l'équité & de la ſageſſe. Mais celle dont nous parlons, n'eſt pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît ſi à découvert, qu'elle ne laiſſe preſque pas de lieu à la mépriſe ; & il eſt vrai que la folie eſt comme le caractère propre du pécheur, lequel touché d'un deſir ſincère de ſe donner à Dieu, n'oſe, parcequ'il craint le monde, & la puérilité de ſes diſcours & de ſes cenſures. En effet, ſi vous voulez me permettre de conſidérer cette vaine frayeur en elle-même, & dans les circonſtances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle eſt par-tout également inſenſée.

Je dis, en elle-même : car, mon cher Auditeur, placez-vous dans telle ſituation qu'il vous plaira; ſoyez homme de bien, ſoyez homme de plaiſir ; choiſiſſez de la Cour ou de la retraite ; vivez en Philoſophe ou en libertin ; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, & réunir tous les ſuffrages

en votre faveur ? Dans la ſituation même où vous êtes, n'oſant rompre avec le monde, & gardant encore tant de meſures avec lui ; croyez-vous que tout vous applaudiſſe, & que vous n'y ayez pas vos cenſeurs, comme vos panégyriſtes ? Ici vous êtes homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincère & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé, femme ſans reproche & éxemte même de ſoupçon : là on vous accuſe de perfidie ; on vous taxe de mauvaiſe-foi ; on avilit l'éclat & le mérite de vos talens & de vos ſervices ; on vous range parmi les eſprits vulgaires ; on vous prête des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de votre gloire. Eſſayez de toutes les ſituations, & voyez ſi vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation & de votre conduite. Moyſe vengeant la cauſe d'un Iſraélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'eſt pas à couvert de la cenſure de ſes frères. Moyſe vengeant la gloire du Seigneur ſur ſes frères mêmes,

en exterminant les murmurateurs, n'eſt pas plus heureux dans leur eſprit, & n'évite pas leurs reproches. Moyſe retiré pendant quarante jours ſur la montagne, préférant les ſaintes douceurs de ſa ſolitude, & les communications ineffables avec ſon Dieu, à la conduite des Tribus, & au vain éclat du gouvernement & de l'autorité, eſt dans les diſcours publics de toute l'armée, un ſéducteur, qui après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le déſert, a diſparu pour ſe dérober au châtiment que méritoit ſon impoſture. Moyſe au milieu de ce même peuple, conduiſant les Tribus, & exerçant le miniſtère dont le Seigneur l'avoit chargé, eſt un ambitieux qui aime le gouvernement, & qui uſurpe ſeul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron ſon frère. Le zèle, l'indulgence; la vie commune, la retraite; la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes; tout trouve des cenſeurs. Faites convenir, ſi vous le pouvez, tous les hommes ſur votre ſujet; & alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs

opinions, la régle de votre conduite. Vous déplaiſez toujours aux uns par les mêmes endroits que vous avez fû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parceque les paſſions ſont la régle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher Auditeur, puiſque dans aucune circonſtance de votre vie, vous ne ſauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété ſeulement ? que vous arrivera-t-il lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt ? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entrepriſes temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche ; chacun croira être en droit de vous preſcrire loin de vous des régles de ſon goût, & de vous donner des avis de ſa façon : vous aurez des apologiſtes, & vous aurez des cenſeurs. Or, ſi cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du ſalut ? & êtes-vous ſage de n'oſer vous ſauver par la crainte d'un mal, que

vous ne ſauriez éviter même en ne vous ſauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, & la diverſité bizarre des jugemens humains, comme une ſuite des ordres éternels de la ſageſſe divine, laquelle permet que le monde ſoit toujours cette Babel inſenſée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ſes ſerviteurs s'inſtruiſe dans cette confuſion, y découvre le peu de ſolidité des opinions & des cenſures humaines, & apprenne à ne pas craindre, ce que le monde lui-même nous apprend à mépriſer.

Mais je vais plus loin, & je dis: Quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le cenſeur de votre conduite: eh! qu'importent, mes Frères, les jugemens des hommes à celui qui a ſû mettre ſon Dieu dans ſes intérêts? eſt-ce pour le monde que vous travaillez à votre ſalut? ſi vous périſſez, l'homme vous ſauvera-t-il? & ſi le Seigneur vous juſtifie, qui oſera vous condamner? chacun ne portera-t-il pas ſon propre fardeau devant la Majeſté terrible de celui qui reprendra le

monde de l'injuſtice de ſes jugemens ; & qui jugera ceux qui jugent la terre ? Craignez donc les jugemens de Dieu, mon cher Auditeur, parce-qu'ils doivent décider de votre éternité ; mais pour les hommes, ne daignez pas même ſavoir ce qu'ils penſent de vous. Eh ! qu'a de commun leur eſtime, ou leur mépris, avec votre deſtinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : leurs mépris & leurs cenſures ſont toujours la récompenſe de la vertu, & le préſage le plus certain de notre ſalut : & par conſéquent, ſi votre changement de vie avoit pu mériter les applaudiſſemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me ſeroit ſuſpecte ; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque choſe d'humain ; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard ; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne reſtât encore entre vous & lui quelque conformité ſecrette, (car d'ordi-

naire il ne ſauroit goûter que ce qui lui reſſemble,) & que Jeſus-Chriſt ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais ſi vous êtes aſſés heureux pour mériter ſes cenſures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du ciel; vous appartenez à Jeſus-Chriſt, dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, mes Frères, le Juſte ici bas reſſemble à ce feu ſacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre : il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaiſſe & boueuſe : *Non invenerunt ignem, ſed aquam craſſam :* mais à peine le ſoleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé deſſus quelques traits de ſa chaleur & de ſa lumière, qu'on vit à l'inſtant ce feu divin ſe rallumer, & briller d'un éclat ſi extraordinaire & ſi nouveau, que les ſpectateurs éblouis en furent ſaiſis d'admiration & de ſurpriſe : *Utque tempus affuit quò ſol refulſit, qui priùs erat in nubilo, accenſus eſt ignis ma-*

2. Mach. 1. 20.

Ibid. ℣. 22.

gnus, ita ut omnes mirarentur. Telle eſt la condition du Juſte en cette vie : le feu ſacré qu'il porte caché dans ſon cœur, eſt couvert ſous de viles apparences ; on le regarde comme une boue mépriſable qui n'eſt propre qu'à être foulée aux pieds, parceque c'eſt ici le tems de ſa captivité, & que Jeſus-Chriſt, le ſoleil de l'éternité, eſt encore caché pour lui dans un triſte nuage. Mais quand une fois le Fils de l'Homme paroiſſant du haut des airs ſur une nuée de gloire, vainqueur de ſes ennemis, & ayant à ſes pieds les nations aſſemblées, aura lancé ſur ce Juſte quelques traits de ſa lumière & de ſa majeſté ; alors on verra ce feu caché ſous les apparences d'une vile boue ſe rallumer ; cet homme ſi obſcur, ſi mépriſé, ſe démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire & d'immortalité ; & offrir aux amateurs du monde, un ſpectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera à leur ſurpriſe le déſeſpoir affreux d'une deſtinée bien différente : *Utque tempus affuit quò ſol refulſit, qui priùs erat in nubilo, accenſus eſt ignis magnus,*

gnus, ita ut omnes mirarentur. Foibles hommes ! que vos diſcours paroiſſent mépriſables à une ame qui peut ſe conſoler dans cette eſpérance !

Auſſi, mes Frères, ſi la timidité du reſpect humain eſt inſenſée en elle-même, elle l'eſt encore plus dans toutes les circonſtances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher Auditeur ; & premiérement, ſi vous êtes déſabuſé du monde, juſqu'à ſouhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque choſe ſes jugemens ? ſi après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît ſi indigne de l'être ?

D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous ſur-tout : Vous avez juſqu'ici joui ſi injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous êtes un abîme de miſère & de corruption aux yeux de Dieu ; vous ſeul ſavez juſqu'où la meſure de vos foibleſſes & de vos crimes eſt montée en ſa préſence, & de ces foibleſſes qui, expoſées aux regards publics, vous auroient cou-

rang par la honte d'une paſſion inceſtueuſe. Jézabel, cette Princeſſe ſi chargée de crimes, choiſit un jour ſolemnel, pour ſe montrer avec plus d'indécence & d'oſtentation aux fenêtres de ſon palais de Samarie. Mais lorſque Sédécias, Roi de Juda, touché de repentir, veut enfin ſe rendre aux avis du ciel, & aux remontrances publiques de Jérémie, il envoye chercher en ſecret ce Prophéte, prend des meſures pour n'être pas découvert, & craint les yeux mêmes de ſes courtiſans. Mais lorſque cette Reine d'Iſrael, femme de Jéroboam, veut recourir, dans ſon affliction, à un Prophéte du Seigneur, & qu'elle ſemble reconnoître par cette démarche la puiſſance du Dieu de Juda, & la vanité des idoles que ſon époux avoit élevées, & qui ne pouvoient rendre la ſanté à ſon fils : elle ſe cache ſous des habits empruntés ; & ménageant encore les veaux d'or, & l'erreur publique de ſes ſujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette premiére démarche de religion, & de retour au Dieu de ſes péres.

Grand Dieu ! eſt-il donc honteux

de vous ſervir, vous qui donnez la vie, le mouvement, & l'être à toutes les créatures; vous à qui ſeul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces ? y a-t-il de la honte à confeſſer votre ſaint nom; à reconnoître que vous êtes ſeul grand, ſeul adorable, ſeul immortel ? & tout ménagement n'eſt-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, & à l'honneur que vous lui faites vous-même, de ſouffrir qu'elle vous adore ?

Mais ſi tant de raiſons, mon cher Auditeur, ne vous faiſoient pas encore aſſés ſentir le ridicule de cette foibleſſe, venons à la choſe même : que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous allarmer ? que vous êtes changeant, & que vous aimez à donner des ſcènes au public ? heureuſe inconſtance qui vous détache d'un monde toujours flottant & incertain, pour vous attacher aux biens immuables, que perſonne ne pourra plus vous ravir ! que vous êtes inſenſé de renoncer aux plaiſirs à votre âge ? ſainte folie plus ſage que toute la ſageſſe du ſiécle,

puiſqu'en renonçant aux plaiſirs, vous ne renoncez à rien ; & qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout ! que vous ne vous ſoutiendrez pas, & que tel eſt le deſtin de toutes ces converſions ſi vives & ſi ferventes ? utiles reproches qui deviennent pour vous des inſtructions, & qui doivent animer votre vigilance ! que vous ne quittez le monde, que parceque le monde vous quitte ? précieuſe injuſtice qui vous empêche de recevoir ici bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompenſe ! que vous avez vos vûes & vos deſſeins, & que vous ne jouez ce nouveau perſonnage, que pour aller plus ſurement à vos fins ? ſoupçon plus honteux au monde qu'à vous-même ! que vous affectez des routes ſingulières qui vous donnent du ridicule dans le monde ? cenſure conſolante qui vous déclare que vous ſuivez la route des Saints, qui n'ont jamais reſſemblé à la multitude, & qui ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers ! enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien ? mon Dieu ! mais vous ſervir, vous aimer,

travailler à mériter votre poſſeſſion éternelle ; remplir ſes devoirs, de Prince, de ſujet, d'homme public, de père de famille ; prier pour ſes frères, les édifier par ſes exemples, les ſecourir dans leurs beſoins, les conſoler dans leurs peines, marcher dans les ordonnances de votre Loi ſainte, eſt-ce donc être inutile ſur la terre ? & les entrepriſes les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une ſeule œuvre obſcure digne de l'éternité, que ſont-elles, que des amuſemens d'enfant, & une déplorable inutilité ?

Voilà donc, mon cher Auditeur, ces diſcours ſi redoutables, & qui vous font abandonner l'entrepriſe de votre ſalut éternel ; & encore, je ne vous demande pas qui les tient ces diſcours : ce ne ſont pas ſans doute les gens de bien qui béniſſent le Seigneur de ſes miſéricordes ſur votre ame ; ce ne ſont pas même les plus ſages d'entre les mondains, devant leſquels la vertu a toujours ſon prix & ſon eſtime : c'eſt un petit nombre d'eſprits frivoles ou licentieux, & qui encore au fond du cœur, rendent

gloire à la vertu, & ne peuvent lui refuſer un reſpect ſecret, tandis même qu'ils en font le ſujet de leurs dériſions publiques. Et c'eſt ma dernière réfléxion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuſe à la vertu, puiſque vous vous la figurez comme une condition honteuſe & toujours mépriſée, au lieu que le monde lui-même la reſpecte & l'admire. Et c'eſt ici l'injuſtice du reſpect humain.

III. PARTIE. IL eſt vrai que les Livres ſaints ne promettent que des perſécutions, à quiconque voudra vivre dans la piété qui eſt ſelon Jeſus-Chriſt; & à Dieu ne plaiſe que je vienne ici contredire le langage de la foi, & ôter à la vertu un caractère ſi divin, & ſi conſolant même pour les Juſtes. Mais ce n'eſt pas toujours en mépriſant les gens de bien, que le monde les perſécute, dit S. Auguſtin; c'eſt en leur préſentant des attraits capables de ſéduire leur innocence; c'eſt en autoriſant des ſcandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il eſt des perſécu-

tions de plus d'une ſorte, & les mépris & les opprobres ne ſont, ni la plus dangereuſe, ni la plus commune.

Ce n'eſt point-là en effet, mes Frères, l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde ennemi de Jeſus-Chriſt ; ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le bien un mal, & le mal un bien ; ce monde, tout monde qu'il eſt, reſpecte encore la vertu ; envie quelquefois le bonheur de la vertu ; cherche ſouvent un azile & une conſolation auprès des ſectateurs de la vertu ; rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur & le déſordre aient tellement prévalu ſur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des reſtes de droiture, & des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des ſentimens de juſtice & de raiſon, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, & les forcent de reſpecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne ſai quels traits di-

vins imprimés ſur le front du Juſte, qui font qu'on ne peut lui refuſer des hommages ſecrets : c'eſt comme un ſpectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une eſpéce de culte ; une arche du Seigneur & la demeure de ſa gloire, qui même au milieu des Philiſtins, conſerve ſa terreur & ſa majeſté.

Plus même une ame mondaine eſt eſclave de ſes paſſions, plus elle eſtime en ſecret le Juſte, qui ſait les mépriſer ; elle ſent dans ſa propre foibleſſe tout le mérite de la vertu. Plus l'aſcendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur & de la force d'une ame qui peut réſiſter à ce charme impérieux : toutes ſes chutes ſont pour elle des leçons honorables au Juſte ; & elle apprend à eſtimer la piété, par les violences dont elle ſent qu'il faut être capable pour vivre ſelon Dieu. Ainſi une ame fidéle lui paroît un ſpectacle mille fois plus digne d'admiration, que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans ; que la naiſſan-

ce ou le hazard donnent les ſceptres & les couronnes ; que les grands hommes doivent ſouvent ce nom, ou aux conjonctures de leur ſiécle, ou au caprice & aux adulations des peuples ; que les honneurs & les dignités ne ſont pas toujours le fruit de la réputation & du mérite ; qu'enfin, des talens heureux cultivés par le travail & l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne ; & qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en ſoi les diſpoſitions, & comme les premières ébauches : mais que la vertu toute ſeule eſt un mérite que rien ne peut partager avec le Juſte ; un mérite que tout contredit au dedans de nous, & dont chacun ne trouve en ſoi que les oppoſitions & les répugnances : c'eſt ainſi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, & que les ténébres rendent témoignage à la lumière.

Mais non-ſeulement le monde ne mépriſe pas les ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, le monde lui-même les appelle heureux, envie leur deſtinée, & convient qu'ils ont choiſi le meilleur parti. Oui, mon cher Auditeur, vous

croyez peut-être que les pécheurs, eſclaves de leurs paſſions, ſont toujours enivrés du charme des ſens, & de leur trompeuſe félicité : vous croyez que l'illuſion dure toujours, & que toute leur vie eſt un ſonge ; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaiſirs, ils regardent le Juſte avec des yeux d'envie ; ils oppoſent la paix de ſa conſcience aux troubles cruels qui les déchirent ; les conſolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs paſſions ; le doux loiſir & la tranquillité de ſa retraite, aux mouvemens éternels de leurs prétentions & de leurs eſpérances ; ſes jours pleins de bonnes œuvres, & toujours occupés pour le ſalut, au vuide & à l'ennui de leurs inutilités & de leurs journées : ce paralléle, ſi triſte pour eux, les fait ſoupirer en ſecret ; ils ſentent tout le dégoût de leur état, & tout le bonheur de la condition du Juſte. Eh ! pourquoi craindriez-vous donc de paroître ſerviteur de Jeſus-Chriſt, devant des pécheurs qui ſouhaiteront de devenir ſemblables à vous, dès

que vous aurez ceſſé de leur reſſembler ?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris, tous les talens mondains dont vous vous faites honneur, & ſur leſquels vous croyez mériter leur eſtime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire : peut-être la reſſemblance de leurs paſſions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalouſie vous diſpute une vaine beauté ; la fierté, votre naiſſance ; l'ambition, votre valeur & vos ſervices ; l'orgueil, vos talens & votre ſuffiſance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux ; le monde, qui n'aſpire pas à ce genre de mérite, ne vous en diſputera pas la réputation ; & peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuſe injuſtement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naiſſance, à vos ſervices, à vos talens, aux agrémens de votre perſonne ; & le monde ne commencera à eſtimer en vous tous ces vains avantages, que lorſque vous aurez commencé à les mépri-

ſer vous-même pour Jeſus-Chriſt.

On dira qu'il eſt beau à votre âge, avec tous les talens propres au monde, un nom illuſtre & de grands biens, d'avoir fait le ſacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raiſon de faire tant valoir le mérite de ce renoncement. Car, ô mon Dieu! mit-on à vos pieds des ſceptres & des couronnes, & toute la gloire du monde; à quoi renonce-t-on, qu'à des ſonges agréables, & à des chagrins réels? que vous ſacrifie-t-on qui puiſſe être comparé au tréſor de la juſtice dont vous enrichiſſez l'ame fidéle, & à la gloire qu'elle a de vous ſervir? Mais le monde, injuſte eſtimateur des choſes du ciel, ne laiſſera pas d'admirer & de faire valoir le courage de ce ſacrifice; & loin de redouter ſes cenſures, vous gémirez en ſecret de l'injuſtice de ſes louanges; & vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudiſſemens injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond ſentiment de votre néant & de ſa grandeur: Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu! que vous ne m'ayez rendu au centuple?

Mais ce qui me paroît encore de plus honorable à la vertu, c'eſt que non-ſeulement le monde envie la deſtinée des gens de bien ; mais il ne cherche, & il ne trouve d'ordinaire de conſolation, que dans leur fidélité & dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher Auditeur, dans vos afflictions & dans ces conjonctures amères, où une fortune & un crédit abſolument renverſés, ne laiſſent preſque plus eſpérer de reſſource ; dans ces triſtes ſituations, où la préſence de vos amis de plaiſir vous devenoit inſupportable, & où peut-être auſſi en étiez-vous abandonné ; où avez-vous trouvé plus de conſolation, que dans les entretiens d'un ami ſaint & fidéle ? N'eſt-ce pas lui, dit S. Auguſtin, qui a pleuré avec vous ; qui a verſé de l'huile ſur vos plaies ; qui a ramené inſenſiblement votre cœur aigri, aux ordres de la Providence ; qui vous a ſoutenu dans votre accablement ; & qui eſt devenu comme le dépoſitaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines ? n'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout

ſeuls, ſavent être amis véritables, & qu'eux ſeuls ſont capables de partager les diſgraces de leurs amis ſans refroidiſſement, & leur proſpérité ſans envie.

Oui, mes Frères, c'eſt auprès des Juſtes, que les mondains vont ſe conſoler tous les jours des perfidies du monde & des caprices de la fortune : c'eſt-là qu'ils vont ſe délaſſer de l'ennui des plaiſirs, de la gêne des aſſujettiſſemens & des bienſéances, de l'agitation des eſpérances & des projets : c'eſt-là qu'ils vont reſpirer cet air de candeur, de bonne-foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde : c'eſt dans leur ſein, qu'ils vont verſer les plus ſecrets mouvemens de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les meſures cachées de leurs projets, les myſtères de leurs eſpérances ; & qu'ils avouent après cela que les hommes ſont bien inſenſés de tant s'agiter, & que le monde eſt bien peu de choſe : c'eſt-là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de ſe confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître : c'eſt-là que leur cœur ſe répand, qu'il ſe re-

poſe, qu'il s'épargne la fatigue des précautions & des défiances, & qu'il a le plaiſir de ſe montrer & de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des perſonnes d'une deſtinée obſcure, mais ennoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des diſtinctions, que la naiſſance & les dignités ne donnent point : on y a vû des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, vils ſelon le ſiécle, devenir les arbitres des Princes & des peuples, & s'attirer par la ſeule réputation de leur vertu, des hommages où la vanité la plus emportée n'oſa jamais prétendre. L'Orient vît autrefois le ſolitaire Antoine, à peine connu dans ſa patrie, remplir tout l'univers du bruit de ſon nom ; & les Céſars s'eſtimer plus glorieux d'avoir reçu une Lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'Empire. Jéhu, Roi d'Iſrael, en une cérémonie ſolemnelle, fait monter dans ſon char le ſaint homme Jonadab, & la Majeſté royale ne rougit point de

voir à ſes côtés la ſimplicité d'un Prophéte. Daniel, un des enfans de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un Roi infidéle & dans un Empire où il étoit captif, les honneurs de la pourpre & de l'anneau d'or. La Cour la plus diſſolue de la Paleſtine, ne put refuſer des honneurs publics à l'auſtérité de Jean-Baptiſte; & Hérode ſouffrit avec reſpect la ſainte liberté du précurſeur, avant que ſa foibleſſe en eût fait un martyr. O homme! vous rougiſſez de la vertu: mais c'eſt elle, dit l'Eſprit de Dieu, qui vous rendra illuſtre parmi les peuples; qui vous fera honorer des ſages & des vieillards; qui vous attirera de la conſidération en la préſence des Princes; & qui de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le ſouvenir de la poſtérité:

Sap. 8. 10. 11. 13. *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, & honorem apud ſeniores; . . . . . & in conſpectu potentium admirabilis ero; . . . . . & memoriam æternam, his qui poſt me futuri ſunt, relinquam.*

Prenez garde ſeulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété: ne portez pas à la vertu les reſtes de

l'humeur, des paſſions, & des foibleſſes de l'homme ; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire de la part du monde, des dériſions & des cenſures : & après cela, ſi vous avez quelque choſe à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de converſion, tous les éloges d'une parfaite pénitence : craignez plutôt que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu : craignez plutôt que l'erreur publique ne vous faſſe oublier la vérité de votre miſère, & qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappelliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourroit à peine effacer ; voilà où eſt le danger : tremblez que l'eſtime injuſte des hommes, ne ſoit une punition de Dieu ſur vous, lequel ménage peut-être cette récompenſe vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loiſir quand il viendra juger les juſtices, l'orgueil ſecret qui les corrompt : il eſt tant de faux juſtes, qui reçoivent ainſi leur récompenſe ſur la terre : tout eſt à craindre

pour une vertu foible & naiſſante quand elle eſt trop applaudie : on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas ; & le monde qui nous avoit ſéduit autrefois en diminuant à nos yeux nos vices, nous ſéduit encore en nous éxagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas: agiſſez ſous les yeux de Dieu ſeul; laiſſez entre ſes mains les intérêts de la vertu ; remettez-vous-en à lui ſur les ſuites que votre changement de vie aura dans le monde ; s'il permet que cette démarche vous attire des louanges & des applaudiſſemens, il ſaura bien au milieu de ces vaines acclamations, vous faire ſentir votre néant & votre profonde miſère. Paul, dans le tems même que tout un peuple, frappé de ſa vertu, le prend pour une divinité, & veut lui offrir des ſacrifices ; Paul, reçu des Fidéles comme un Ange de Dieu ; Paul, au milieu de tant de gloire, ſent au dedans l'aiguillon honteux de ſatan qui l'humilie ; & la main de Dieu qui l'éléve, prend plaiſir, ce ſemble, de l'a-

battre de peur qu'il ne s'éléve lui-même, & d'écrire ſur ſon cœur ſa propre foibleſſe. Mais s'il permet que les dériſions & les cenſures ſoient le partage de votre vertu, ah! il ſaura bien vous dédommager par des conſolations ſecrettes de toutes ces amertumes humaines, & ſoutenir ſon ouvrage contre le déchaînement & les vains efforts d'un monde profane. On nous mépriſe, diſoit autrefois l'Apôtre; nous ſommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne ſommes point abattus: on nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouiſſons dans ces tribulations & dans ces opprobres, parceque nous ſentons au|dedans de nous, les conſolations ineffables de celui qui ne manque jamais de conſoler ceux qui ſouffrent pour ſon nom. Remettez-vous-en donc à ſa ſageſſe, encore une fois, pour les ſuites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le ſervir: rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux: ſecouez un joug qui vous accable: oſez mépriſer les jugemens d'un

monde dont vous mépriſez déja les plaiſirs : & ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde ; à votre propre raiſon, celui de compter pour beaucoup les jugemens du monde ; & enfin à la vertu, l'injuſtice de la croire toujours mépriſée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu ! achevez d'éclairer ces ames foibles qui commencent à vous connoître : fortifiez leurs volontés timides & chancelantes : vainquez encore une fois le monde dans leur cœur : apprenez-leur que vos jugemens ſeuls ſont à craindre ; que les mépris & les cenſures des hommes, ne ſont que donner un nouvel éclat, & ajoûter un nouveau mérite aux actions que votre ſageſſe approuve ; & que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompenſe digne d'elles, que vous-même.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur la Vocation.

Tunc acceſſit ad Jeſum mater filiorum Zebedæi, cum filiis ſuis; & ait illi : Dic ut ſedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, & unus ad ſiniſtram, in regno tuo.

Alors la mère des enfans de Zébédée, s'approcha de Jeſus avec ſes deux fils, & lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici, ſoient aſſis dans votre Royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. Matth. 20. 20. 21.

QU'IL eſt rare, mes Frères, que la nature s'accorde avec la grace, & que les vûes de la Foi ſervent de régle aux projets & aux deſirs d'une tendreſſe toute humaine ! Cette mère ne demande pour ſes enfans, qu'une gloire & une grandeur tem-

porelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à Jeſus-Chriſt, que dans l'eſpérance de les voir un jour aſſis dans les premières places d'un Royaume terreſtre : elle leur fait une deſtinée au gré de ſes ſouhaits, ſans conſulter ſi les conſeils éternels s'ajuſtent avec la témérité de ſes eſpérances : elle ne conſulte que l'excès d'une tendreſſe maternelle ; & ſans ſe mettre en peine ſi l'élévation où elle veut placer ſes enfans, eſt la ſituation que Jeſus-Chriſt leur deſtine, elle les éléve & les fait aſſeoir de ſes propres mains, ſur des trônes imaginaires, & uſurpe les droits de Dieu, ſeul arbitre de la deſtinée des hommes.

Oui, mes Frères, Dieu ſeul qui voit nos cœurs, & qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inſpirer le choix : à lui ſeul il appartient de nous appeller à l'état où il nous a préparé dans ſes conſeils éternels des moyens de ſalut : lui ſeul doit être conſulté dans une affaire où lui ſeul peut nous éclairer & nous conduire : les uſages, les paſſions, les circonſtances du bien, du rang,

de

de la naiſſance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, ſont des guides trompeurs, qui nous font preſque toujours prendre le change. Or, comme ſe tromper ici, eſt de toutes les mépriſes la plus irréparable; je veux aujourd'hui vous expoſer les régles de la Foi ſur un point ſi important de la Doctrine chrétienne.

Il eſt vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent, ſont déja entrés dans des engagemens qui ne leur permettent plus de choiſir; mais il ne ſera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première ſource de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que reſpectant l'ordre de Dieu dans la diverſité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la deſtinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le ſort n'en eſt pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le ſujet de ce diſcours. Le choix d'un état, eſt de toutes les circonſtances de la vie, celle

où la mépriſe eſt plus ordinaire : le choix d'un état, eſt de toutes les circonſtances de la vie, celle où la mépriſe eſt plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable, les périls d'une fauſſe vocation : c'eſt ſur quoi j'ai à vous inſtruire. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LA ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidéles ; & le Seigneur nous a tous appellés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous ſoyons ſaints & purs en ſa préſence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux, n'eſt pas la même pour tous les hommes : cette vie eſt une terre étrangère, où ſe ſont formées des routes différentes & infinies, par leſquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleſte patrie ; mais par leſquelles nous ne marchons ſurement, que lorſque la main de Dieu elle-même nous y a placés.

En effet, mes Frères, la raiſon & la foi nous défendent également de penſer, que le Seigneur après nous avoir appellés à la lumière de l'Evan-

gile, en nous faiſant naître de parens fidéles, n'ait plus voulu ſe mêler, pour ainſi dire, de notre ſort; & que ſans rien déterminer ſur le genre de vie, & ſur l'état dans lequel il vouloit que nous opéraſſions notre ſalut, il nous ait tellement laiſſés entre les mains de notre conſeil, qu'il s'en ſoit remis à notre ſeul caprice, ſur un choix ſi déciſif pour notre éternité.

Je dis la raiſon : car ce ſeroit ſe figurer, comme ces Philoſophes inſenſés, une divinité indolente, qui laiſſe au hazard & à l'avanture, le ſoin des choſes d'ici bas; qui ne tient plus entre ſes mains les deſtinées des hommes; qui ſuit le cours des révolutions humaines, ſans leur donner elle-même le mouvement; qui eſt entraînée par l'impulſion bizarre & fortuite qui fait mouvoir ce grand univers, ſans la former ni la conduire, & qui eſt l'eſclave plutôt que la modératrice des événemens : ce ſeroit lui ôter cette providence attentive, & cette ſageſſe univerſelle, qui diſpoſe de tout depuis une extrémité de la terre juſqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec meſure; qui for-

me cette harmonie & cet arrangement admirable, où l'on eſt forcé de reconnoître un Etre ſuprême & intelligent, lequel par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin : ce ſeroit, en un mot, ou nous donner un univers & des hommes ſans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible & plus mépriſable que l'homme.

Je dis la foi : car ſi l'élection des Juſtes n'eſt que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant ſans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miſéricordieuſe, qui leur a préparé des voies ſûres de ſalut ; & d'un autre côté, la deſtinée des méchans, devant ſervir auſſi dans les deſſeins de Dieu, par mille rapports ſecrets au ſalut des Juſtes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur juſtification, & n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des Elus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fuſſions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous, le plan de nos deſ-

finées, &, pour ainſi dire, le chemin de notre éternité; & que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverſes conditions de la ſociété, il n'en eſt qu'une qui ſoit la nôtre, & par où Dieu ait voulu nous conduire au ſalut.

Il n'eſt que trop certain cependant, que la voie que nous nous choiſiſſons la plupart, n'eſt point celle que Dieu nous avoit d'abord choiſie, & que de toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt plus ordinaire. Vous en conviendrez aiſément, mes Frères, ſi vous voulez faire attention à la nature de ce choix, & aux circonſtances eſſentielles qui doivent l'accompagner. Premiérement, les paſſions & les préjugés y rendent les mépriſes très-ordinaires; on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonſpection & de maturité. Secondement, ce choix dépend des deſſeins de Dieu ſur nous; ce n'eſt donc pas l'ordre de la nature, qui doit en décider. Troiſiémement, le bonheur & le repos même de notre vie y eſt attaché; il faut donc y conſulter plus ſon goût que

celui des autres, & n'y faire entrer pour rien le reſpect humain. Enfin, c'eſt la voie unique de ſalut pour nous; il faut donc être ſur-tout attentif en le choiſiſſant, aux facilités & aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, mes Frères, où ſont ceux qui dans le choix d'un état de vie obſervent toutes ces conditions; & de-là concluez ſi les mépriſes n'y ſont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le reſpect humain, la cupidité, ſont les grands reſſorts qui donnent le premier branle aux diverſes deſtinées des hommes; & ſi nous voulons remonter juſqu'aux premières vûes qui préſidèrent à notre vocation, il n'eſt peut-être perſonne ici, qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces ſources empoiſonnées.

Et premiérement, mes Frères, eſt-il de circonſtance dans toute la vie, où la maturité, le conſeil, les attentions fuſſent plus néceſſaires, que dans le choix dont nous parlons? quelle connoiſſance n'y faudroit-il pas avoir de ſoi-même, de peur que

nos inclinations ne vinſſent enſuite à déſavouer notre démarche ? quelles prières ferventes & continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ſes voies ? quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour diſpoſer le ciel par ces ſaintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route, qui ſeule peut terminer heureuſement le reſte de notre carrière ?

Cependant on ſe détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raiſon peut connoître, loin qu'elle ſoit capable de choiſir : une démarche où la circonſpection la plus attentive devroit encore craindre de ſe méprendre, eſt toujours l'ouvrage des amuſemens & des goûts puériles de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déja de l'affaire la plus ſérieuſe de la vie, & ces paroles irrévocables, qui prononcent ſur notre deſtinée, ſont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre : on accoutume de loin notre eſprit naiſſant, à ces images ſuggé-

rées : le choix d'un état n'eſt plus qu'une impreſſion portée de l'enfance : ainſi, avant que nos panchans ſoient développés, & que nous ſachions ce que nous ſommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour ſe choiſir un état, les attentions n'en ſont pas pour cela plus ſérieuſes : c'eſt le hazard & l'occaſion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiécle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vûes, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de ſortir; & notre vocation à l'autel expire, à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin, de tous les choix, il n'en eſt point où la pruden-

ce chrétienne ait moins de part, qu'à celui d'un état de vie : & voilà pourquoi il n'en eſt point où la mépriſe ſoit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix ſi grave & ſi déciſif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions, qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie ? & comment connoîtrez-vous les deſſeins de Dieu ſur votre deſtinée, ſi vous ne daignez pas même le conſulter, & ſi vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même ?

Et c'eſt ici où vous êtes inexcuſables ; vous, mes Frères, que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfans dans un âge tendre, à faire tous les jours au Seigneur cette prière du Prophéte : *Seigneur, montrez-nous vos voies, & découvrez-nous les ſentiers par où vous voulez nous conduire.* Pſ. 24. 4. Priez-vous ſans ceſſe vous-mêmes, afin que le ciel s'explique ſur leur deſtinée ? & lui dites-vous, comme autrefois les Apôtres : Seigneur, vous qui connoiſſez le cœur de tous les hommes,

apprenez-nous lequel de ces enfans
Act. 1. 24. vous avez choisi : *Ostende quem elegeris :* occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix ? leur faites-vous assés entendre que de-là dépend le nœud de leur salut éternel ; & que les précautions ne sauroient être excessives dans une démarche où les fautes sont irréparables ? leur apprenez-vous à juger de la vocation du ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les régles de la foi ; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, & qui semble ne pouvoir venir que du Maître de la nature ; par les talens qui semblent nous y destiner ; par les impressions de la grace, qui ne cesse de nous y convier en secret ; par la pureté des motifs qui nous y déterminent ; par le caractère de nos panchans qui nous en diminuent les dangers ; & enfin, par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, & qui connoissant le fond de notre ame, sont plus à portée de connoître les routes qui nous sont propres ? où sont les parens que des soins si chrétiens & si indispensables occupent ? Hélas !

on n'a garde de donner à des enfans des inſtructions dont on ſeroit fâché qu'ils fiſſent uſage ; on les éloigne même des perſonnes & des lieux où ils pourroient les recevoir ; on leur éxagère tous les jours les inconvéniens d'un état où l'intérêt d'une maiſon ne les demande pas ; on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine ; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions, pour leur inſpirer un choix, qui doit les conduire à les combattre.

Seconde ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : ce choix qui dépend uniquement des deſſeins de Dieu ſur nous, c'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune : on ſe perſuade que Dieu a tracé dans ces événemens purement humains, le plan de nos deſtinées éternelles ; qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du ciel pour ſuccéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le ſecond rang dans la

maiſon de ſon père, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la maiſon du Seigneur; qu'un grand nom & une fortune médiocre, eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour ſon époux.

J'avoue que la ſageſſe de Dieu ſe ſert quelquefois de ces ſignes humains pour nous montrer de loin & accomplir en nous ſes deſſeins de miſéricorde; que les circonſtances de la naiſſance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagemens adorables que ſa bonté nous préparoit depuis le commencement des ſiécles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous deſtinoit, & que ſouvent notre ſituation temporelle eſt la première grace qui nous prépare l'éternité: mais cette régle n'eſt ni ſûre, ni univerſelle. Souvent un Jacob eſt appellé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Eſaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de ſa famille, eſt oint de l'onction ſainte & établi Roi d'Iſraël, tandis que ſes frères, avec des qualités plus eſtimables aux yeux du monde, ſont laiſſés dans une condition

obſcure & privée. Souvent un Aaron, malgré ſon aîneſſe, eſt appellé au ſacerdoce; & Moïſe ſon cadet, eſt établi du ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du ciel, avec le cours inévitable d'une deſcendance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité, & les myſtères incompréhenſibles de la grace? Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins éternels de miſéricorde à la bizarrerie des arrangemens humains? les talens propres d'un état, ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? le goût qui nous en inſpire le choix, vient-il avec l'ordre de la naiſſance? & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'eſclave des vûes & des cupidités humaines, un Dieu de chair & de ſang, & vous n'agiſſez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuſe, tout établir dans le monde. Eh! quoi, mes

Frères, pour ne pas partager vos biens, vous ſacrifiez vos enfans, & le fruit de vos entrailles ? Mais, ajoûtez-vous, il ſeroit déſagréable de les voir traîner leur nom, & prendre des partis peu convenables à leur naiſſance : mais faut-il qu'ils ſoient, ou grands ſelon le monde, ou réprouvés devant Dieu ? n'y a-t-il pour eux que ces deux deſtinées ? & une fortune médiocre paroît-elle plus affreuſe à vos yeux que leur infortune éternelle ? Mais ils ſeroient malheureux dans le monde : vous ne comptez donc pour rien qu'ils le ſoient dans l'éternité ? on n'eſt malheureux que lorſqu'on n'eſt point à ſa place. Mais c'eſt ainſi que les maiſons tombent : vous vous trompez, mes Frères, c'eſt ainſi qu'elles proſpèrent. Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables, ces familles heureuſes, où chacun eſt à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ſes enfans, parcequ'en leur prédiſant des deſtinées différentes, il ne leur prédit que les deſſeins de Dieu ſur eux. La proſpérité des maiſons

n'eſt pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les ſoutiennent : *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maiſon, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever.* Ps. 126. 1. Auſſi leur décadence, leurs calamités, ſont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On ſacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné : les débauches l'épuiſent ; il meurt ſans poſtérité ; & ſon nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ſes frères. Que de maiſons illuſtres tombées dans l'oubli, ſubſiſteroient encore aujourd'hui, ſi ces ſacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient ſappé les fondemens, & enſeveli leur nom & toute leur grandeur ſous leurs ruines ! Laiſſez vos enfans ſous la main de Dieu, mes Frères ; il n'eſt pour nous de ſituation ſûre, & pour le monde & pour l'éternité, que celle où il nous a placé lui-même.

Et voici la troiſiéme ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : le choix d'un état eſt pour nous l'unique voie de ſalut que Dieu nous

a préparée : on ne doit donc en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel ; c'est-à-dire, que de toutes les voies, la religion & la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos panchans & de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut.

Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples & le bonheur des Empires, se refuser aux besoins de l'état, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, & qui en font l'ordre & l'harmonie ; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la Religion appelle saint & honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut : le silence, la retraite, l'austérité même des Cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes : vous y trouverez plus d'écueils, qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appellé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du

ciel, qui fait la ſûreté. Loth eſt fidéle au milieu de Sodome où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'éxemple d'un Juſte, les déréglemens d'une ville criminelle; & il tombe ſur la montagne où il s'étoit arrêté contre l'ordre de l'Ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite ſera pour vous un écueil, ſi l'Eſprit de Dieu ne vous y a pas conduit; & la Cour, un lieu de grace & de ſanctification, ſi l'ordre du ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'eſt que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il ſeroit inſenſé de ne donner la préférence au ſentier qu'on choiſit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant & de plus agréable, plutôt que par les ſecours & les facilités que nous y trouverons de fournir heureuſement la carrière. Or, ſur ce principe, que de vocations défectueuſes! car remontons à la ſource: d'où vient que cet homme eſt entré dans la robe? c'eſt qu'il a cru mieux faire ſon chemin par la voie de la magiſtrature, que par celle des emplois militaires: d'où vient qu'un

autre a ſuivi la route des armes ? c'eſt que ſon nom & les ſervices de ſes ancêtres lui permettoient d'aſpirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laiſſé dans l'obſcurité d'une vie privée : pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ſes biens une Charge qui l'approche de la perſonne du Prince ? c'eſt que ſous les yeux du maître, on eſt plus près de la ſource des graces. Quels ſont les motifs qui conduiſent cet autre à l'autel ſaint ? que vient-il chercher dans l'Egliſe ? ſes tréſors, ou ſes fonctions ? ſes honneurs, ou ſes miniſtères ? l'éclat du Sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore ? Il apporte pour toute marque de vocation à un miniſtère d'humilité, des vûes d'élévation & de gloire ; à un miniſtère de travail & de ſollicitude, des eſpérances de repos & de molleſſe ; à un miniſtère de déſintéreſſement, de modeſtie & de charité, des projets de luxe, de profuſion & d'abondance ; & comme cet infidéle Héliodore, il ne vient dans le Temple, que parce qu'il a toujours oui dire qu'il y trouveroit des richeſſes immenſes, & les dépouilles ſaintes des peuples.

C'eſt la cupidité toute ſeule qui fait d'ordinaire la diverſité de nos deſtinées : car outre que l'Eſprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui eſt l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité : ce ſont des vûes de fortune, d'élévation, de plaiſir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez : vous y trouverez donc des occaſions d'orgueil, d'ambition, de molleſſe, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos panchans infortunés pour ces vices. Vous ſerez donc un mondain voluptueux, un courtiſan ambitieux, un homme de guerre impie, un Magiſtrat injuſte, un Miniſtre corrompu, puiſque vous n'avez choiſi le monde que pour ſes plaiſirs ; la Cour, que pour la faveur ; les armes, que pour la licence ; la robe, que pour une vaine diſtinction ; l'autel, que pour les honneurs & les richeſſes du Sanctuaire. Dieu punira même le déréglement de votre choix, en y favoriſant les paſſions qui vous l'ont inſpiré : vous ſerez placé ſur les premiers Tribunaux de la Juſtice ;

vous parviendrez à la faveur du Prince ; vous ſerez diſtingué par tous les honneurs militaires ; vous ſerez élevé ſur le trône du Sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles ſeront des dons que Dieu vous fera dans ſa colère ; & comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en ſeront les inſtrumens & la plus juſte peine.

Mais ſi ce n'eſt pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'eſt pas auſſi un reſpect humain qui force le goût, & les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naiſſant, & qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature ; dernière ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie.

En effet comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les complaiſances qui coûtent au cœur y ſont dangereuſes ; les déterminations où le reſpect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres panchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume ; & tout ce qui s'y décide ſans nous

& comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, & qui nous force à des choix que tous nos panchans désavouent. Tel prend le parti des armes, & suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté: tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que deshonorer son nom par une alliance inégale: telle sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, & s'établir convenablement dans le monde, un azile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure & rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa des-

tinée. Si l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie : on n'oſe produire des déſirs qui contrediroient leurs deſſeins : on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres & de les précipiter dans l'abîme : ils arrachent du monde des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait & de vocation pour la retraite : ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Egliſe des miniſtres que l'Egliſe n'appelle point, & qui n'acceptent le ſaint miniſtère que comme un joug odieux qu'une injuſte loi leur impoſe : enfin, pourvû que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en pei-

ne que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le déſeſpoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu! que la préſence de ces malheureuſes victimes ſera terrible au jour de vos vengeances pour ces parens dénaturés; & que le malheur de leur deſtinée ſollicitera puiſſamment votre juſtice à venger leur ſang contre les auteurs de leur être, & de leur éternelle infortune! C'eſt ainſi que l'imprudence, l'ordre de la naiſſance, la cupidité, les égards humains, décident de la deſtinée de preſque tous les hommes: & de-là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles & de divorces dans les familles, tant de murmures & de chagrins à la Cour, tant de dégoût dans le ſervice, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les Cloîtres. De-là chacun ſe plaint de ſa condition, & envie celle d'autrui: la femme du monde regarde l'épouſe de Jeſus-Chriſt comme heureuſe; l'épouſe de Jeſus-Chriſt inſenſée ne forme des déſirs que pour reſſembler à la femme du monde: le courtiſan ſou-

pire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la Cour. De-là enfin nul n'eſt heureux dans le monde, parceque nul preſque n'y eſt à ſa place. Mais ſi de toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt plus ordinaire, c'eſt auſſi celle où la mépriſe eſt le plus à craindre.

II. PARTIE. DE toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt le plus à craindre, ſoit que vous la conſidériez du côté de Dieu dont elle uſurpe les droits, du côté des graces & des ſecours dont elle nous prive, ou enfin du côté des ſuites preſque toujours irréparables qu'elle traîne après ſoi.

Du côté de Dieu dont elle uſurpe les droits. En effet en nous donnant l'être & la liberté, il ne s'eſt pas départi des droits qu'il avoit ſur ſon ouvrage. Ce n'eſt pas à nous à diſpoſer de nous-mêmes: c'eſt à lui ſeul à nous employer ſelon les vûes qu'il s'eſt propoſées en nous formant, & à régler l'uſage des talens que nous n'avons reçus

reçus que de lui. Auſſi à peine le premier homme fut-il ſorti de ſes mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être ſa demeure; & il ſemble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire ſentir à tous ſes deſcendans, que c'étoit à lui ſeul à nous marquer un emploi & une occupation dans cet Univers où il nous a placés.

Mais quand ſa ſouveraineté ne lui donneroit pas ce droit ſur la créature, ſa ſageſſe devroit l'établir ſeul arbitre de nos deſtinées. Car connoiſſant tout ſeul les plus ſecrets panchans de nos cœurs; développant déja dans les premières ébauches de nos paſſions, tout ce que nous devons être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les ſituations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; découvrant en nous mille diſpoſitions cachées que nous ne connoiſſons pas, & qui n'attendent que l'occaſion pour paroître; ſeul, lorſqu'il tira tout du néant, & qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable & ce cours harmonieux

que la durée des tems n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étoient dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siécle, de la nation, du pays, de la naissance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre salut, & en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil & toute la suite de notre destinée. Aussi les Apôtres ne s'adressent à lui pour choisir un successeur au disciple infidéle, que parcequ'il connoît les cœurs: *Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi.* Act. 1. 24.

En effet, mes Frères, Dieu seul nous connoît, & nous ne nous connoissons pas nous-mêmes: nos panchans nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vûe: tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée: & il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parceque nous ne nous connoissons pas assés pour décider sur ce qui nous convient:

nous ſortons même des mains de la ſouveraineté & de la ſageſſe divine ; nous devenons à nous-mêmes nos guides & nos ſoutiens : & ſemblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laiſſer à notre diſpoſition & à notre caprice les dons & les talens dont il vouloit lui-même régler l'uſage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui ; & au lieu de vivre ſous la protection de ſon bras, il nous laiſſe errer loin de ſa préſence au gré de nos paſſions dans des contrées étrangères.

Seconde raiſon. Si la mépriſe dans le choix d'un état de vie eſt ſi fort à craindre, c'eſt principalement du côté des graces & des ſecours dont elle nous prive. Oui, mes Frères, comme les miniſtères ſont différens dans le corps de Jeſus-Chriſt, les dons & les graces le ſont auſſi. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des ſecours propres, pour vaincre ces obſtacles, & pour éviter ces périls. Il eſt dans les tréſors de ſa miſéricorde des graces de magiſtrature,

pour ainſi dire, de ſacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de perſonne privée; des graces de mariage, de célibat, de cour, & de retraite: & comme Dieu ne deſtine jamais la fin, ſans préparer en même tems les moyens pour y arriver; en marquant dans ſes conſeils éternels à chacun de nous l'état où il vouloit que nous opéraſſions notre ſalut, il a attaché à ce choix des ſecours propres & ſinguliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, mes Frères, pour participer aux graces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés. Si vous vous êtes placé vous-même, c'eſt à vous-même à vous ſoutenir: s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entré, il ne vous y donnera pas ſa main ſecourable, & vous y marcherez tout ſeul. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ſes conſeils éternels: vous êtes ſorti du plan de ſa providence; ce n'eſt pas à lui à rétracter la ſtabilité de ſes deſſeins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur: vous n'avez pas

choisi la situation & le ministère qu'il vous destinoit dans le corps mystique de son Fils ; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, & qui ne sauroit plus recevoir les influences & l'esprit qui animent tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avoit préparé des graces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence : il vouloit vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde & de ses périls : il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, & de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse : il avoit même mis en vous des inclinations heureuses, & qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit ; une ame simple & timide, un esprit paisible & naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets & continuels de vous consacrer à lui : mais malgré tous ces attraits & tous ces signes heureux où les desseins de Dieu sur vous paroif-

ſoient écrits en caractères ſi intelligibles, vous vous êtes engagé ſous un joug différent : ah ! la ſainteté du lit nuptial ſera donc pour vous une occaſion de luxure & d'incontinence ; vous violerez la foi d'un ſacrement honorable ; vos enfans trouveront dans vos exemples le modéle de leurs déſordres : le monde où vous n'étiez pas appellé vous ſéduira : les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé, ſeront pour vous des occaſions infaillibles de chûte : tout deviendra tentation ou écueil à votre foibleſſe : les plaiſirs les plus innocens ſouilleront votre cœur ; les objets les plus indifférens, ſeront funeſtes à votre innocence : les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles : vous corromprez tout par d'injuſtes uſages : & où vos frères que le Seigneur lui-même a placés dans votre ſituation ſeront en ſûreté, vous n'y trouverez qu'un triſte naufrage. Ainſi la mer engloutit autrefois un Prophéte infidéle malgré le ſecours d'un navire & l'habileté des Pilotes, parce qu'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'el-

le reſpecte les ſeules traces, & qu'elle s'affermit ſous les pieds du chef des Apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher ſur les flots, & de venir à lui. Tout eſt danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide; & le danger lui-même devient une ſûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opéraſſiez votre ſalut dans l'état de ſimple fidéle; il vous avoit préparé les graces de cet état; & c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux: les diſſolutions même du premier âge, des panchans tumultueux de gloire & d'ambition, un cœur trop vif & trop ſenſible au plaiſir, tout cela vous marquoit aſſés qu'un miniſtère de travail, de modeſtie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place: cependant vous avez uſurpé cet honneur divin: vous vous êtes placé vous-même dans le lieu ſaint: vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grace toute ſeule devoit vous élever: vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maiſon du Seigneur, qui n'eſt ouverte qu'à l'humi-

lité & à l'innocence : vous avez obtenu en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant : mais qu'avez-vous fait ? tous vos miniſtères vont devenir pour vous des écueils : le tribunal ſera le piége de votre innocence ; la chaire le théâtre de votre orgueil ; l'autel le lieu de vos crimes ; le patrimoine des pauvres l'occaſion de vos profuſions & de vos déſordres ; le commerce des choſes ſaintes, la ſource de votre irreligion & de votre endurciſſement : ſi vous êtes paſteur, vous ſerez un mercénaire : ſi vous êtes élevé ſur le trône ſacerdotal, vous ſerez un homme de péché aſſis dans le temple de Dieu : d'où viennent ces malheurs ? votre vocation eſt l'ouvrage de l'homme ; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur : vous poſſédez le don de Dieu avec injuſtice ; vous en uſerez avec profanation : vous avez fouillé le Sanctuaire en y entrant ; vous le déſhonorerez en le gouvernant : vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu & les hommes, entre la terre & le ciel ; vous n'êtes que l'anathême du ciel, & le ſcandale de la terre.

Hélas ! mes Frères, ſi tant d'ames périſſent tous les jours avec les graces attachées à leur état ; ſi le diſciple perfide devient prévaricateur, & déchoit de la grace & du miniſtère de l'Apoſtolat où Jeſus-Chriſt lui-même l'avoit appellé ; ſi Salomon établi Roi par la volonté du Seigneur, & avec des marques ſi éclatantes & ſi ſingulières de ſa protection & de ſa bienveillance, trouve dans les périls de la Royauté des écueils où toute ſa foibleſſe vient échouer ; quelle pourroit être la deſtinée de ceux, qui privés des mêmes ſecours, ſont expoſés aux mêmes dangers ? ſi la foibleſſe de l'homme ne peut ſe ſoutenir ſouvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chûtes quand elle y marchera toute ſeule ?

On eſt ſurpris après cela quelquefois, mes Frères, que les mœurs des Chrétiens ayent ſi fort dégénéré : on ſe demande d'où vient que nos ſiécles ſont ſi différens de ceux de nos pères ; que tous les états ont corrompu leur voie ; que la magiſtrature n'eſt preſque plus qu'une honorable

oiſiveté, ou un art de faire ſervir les loix à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'eſt plus qu'une profeſſion déclarée d'irreligion & de licence; que la Cour eſt le théâtre de toutes les paſſions; que tous les arts inventés pour les beſoins & pour les délaſſemens publics, ne fourniſſent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du Sanctuaire, n'eſt preſque plus qu'un trafic honteux d'ambition & de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces aziles ſaints & religieux élevés au milieu de nous; & que dans ces maiſons de retraite, de prière, d'auſtérité, où il ſemble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'eſt plus dans le reſte de la terre, l'eſprit du monde y régne quelquefois plus que dans le monde même: on en eſt, dis-je, ſurpris; & les juſtes qui ſont encore parmi nous en gémiſſent ſans ceſſe devant le Seigneur, & lui demandent avec douleur, d'où vient qu'il a abandonné ſon peuple.

Mais la raiſon n'en eſt pas difficile

à trouver : tout eſt corrompu, parceque nul preſque n'eſt à la place où il devroit être : de-là le Magiſtrat devenu l'arbitre des paſſions humaines ſans ces graces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, ſi néceſſaires pour remplir ſes fonctions, n'eſt plus qu'un phantôme revétu d'une robe de juſtice & de dignité, qui tourne à tout vent, & qui fait preſque autant de chûtes que de démarches : de-là le courtiſan engagé dans une vie de molleſſe, d'ambition, de diſſimulation, de plaiſir, & privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette perſuaſion vive des vérités éternelles, qui conſerva purs & ſans tache les Daniel & les Eſther au milieu même d'une Cour infidéle, devient bientôt le triſte jouet de toutes les cupidités humaines, & ne connoît plus d'autre maître, qu'un maître mortel, & d'autre divinité que la fortune : de-là l'homme de guerre environné de tous les périls de ſon état, ſans les ſecours de cette ſageſſe, de cette foi courageuſe, qui ſeule a pu ſanctifier les Joſué, les Gédéon, les David, &

tous les conquérans chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas long-tems contre des déréglemens dont il porte déja toutes les dispositions dans son cœur : de-là le ministre de Jesus-Christ destiné à être le sel de la terre, & à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, & que rien ne peut souiller: de-là enfin le Solitaire, ou la Vierge consacrée à Jesus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, & n'ayant pas reçû l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment & même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; eachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, & d'un lieu de sûreté se font une occasion de chûte.

Voilà, mes Frères, la ſource de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation : & de cette dépravation, & de ce défaut de vocation, quelles ſuites irréparables! dernière raiſon pourquoi la mépriſe dans le choix d'un état de vie, eſt ſi fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au ſalut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce n'eſt pas ainſi qu'on arrive : je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation eſt une de ces fautes ſur leſquelles on n'a preſque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de perſonnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une ſeule, qui s'aviſe même d'entrer là deſſus en ſcrupule : mais je vous dis, comprenez-vous les ſuites irréparables d'une vocation illégitime ? Si vous êtes homme public, l'uſage injuſte de votre autorité, tous les maux que vous faites, & tous les biens que vous ne faites pas : les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, ſcandaliſés,

ſous votre miniſtère ; les abus autoriſés, les deſſeins utiles mépriſés : réparez, ſi vous le pouvez, ces déſordres que vous ne ſauriez même connoître, & que votre éxemple perpétuera peut-être juſqu'aux derniers âges de la Monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu ſaint, les inſtructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les éxemples; les loix avilies & ſans vigueur, par l'affoibliſſement & les tranſgreſſions du Légiſlateur ; les Miniſtres autoriſés dans leurs prévarications, par l'infidélité du Paſteur principal ; les pécheurs confirmés dans le crime ; les foibles, ſans ſecours ; les Juſtes, ſans conſolation ; les Sacremens, ſans fruit ; les prières de l'Egliſe, ſans utilité ; le Miniſtère, ſans reſpect & ſans dignité ; toutes les ſources de la grace fermées aux fidéles, par la corruption de ceux qui devoient les répandre, & en être les canaux ſacrés ; la perte de tant d'ames qui euſſent trouvé dans le zèle & dans la piété d'un Miniſtre fidéle, la grace & le ſalut. Sondez, ſi vous le pouvez, cet abîme ; & trouvez-y, ſi vous le pou-

vez encore, une reſſource.

Si vous êtes entré dans une maiſon ſainte, vos mœurs devenues un modéle de relâchement; la piété affoiblie dans vos frères, par vos éxemples; leur vocation ébranlée, par vos dégoûts; leur docilité révoltée, par vos murmures; les maximes du monde introduites dans le lieu ſaint, par vos diſcours; la tiédeur & le déſordre perpétués après votre mort, par le ſeul ſouvenir de votre vie.

Voilà, vous, mes Frères, qui inſpirez à des enfans infortunés des vocations injuſtes, les ſuites affreuſes, & les crimes infinis dont ce ſeul crime vous rend coupables devant Dieu: auſſi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos injuſtices, par vos largeſſes; vos ſcandales, par des éxemples de vertu; vos haines & vos vengeances, par des actions de charité & de miſéricorde: mais verſez des torrens de larmes; dédommagerez-vous jamais Jeſus-Chriſt de la perte d'une infinité d'ames, qui auront trouvé l'écueil de leur ſalut, dans le déréglement, dans l'ignorance, dans le

défaut de talens d'un Miniſtre, que votre cupidité, & non la vocation du ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Egliſe ? mais diſtribuez tout votre bien aux pauvres ; remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle & mondaine, que votre crédit ſeul aura placée à la tête des épouſes de Jeſus-Chriſt, fera dans la maiſon de Dieu ; les relâchemens qu'elle y portera ; les ames qu'elle y ſéduira ; les graces qu'elle y anéantira ; les biens qu'elle y empêchera ; les paſſions qu'elle y introduira ; les obſtacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'eſprit primitif, & au rétabliſſement des régles ſaintes ? Ah ! votre repentir & vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne ſauroient plus réparer : ou, pour parler plus éxactement, vous ne vous en repentirez jamais ; & les larmes, pour les pleurer, ne vous ſeront jamais accordées.

Mais ſi les ſuites de cette mépriſe ſont irréparables, mon cher Auditeur, pour des parens ambitieux qui vous l'ont inſpirée, elles ne le ſont pas moins pour vous, qui avez eu le

malheur de vous méprendre : car je suppose même que vous en êtes touché de repentir ; quels remédes vous prescrire ? quelles mesures prendre ? Vous êtes revétu d'une dignité sainte ; faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant ? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant ? faut-il vous arracher de l'autel, où vous avez paru devant l'assemblée des Fidéles ? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette ? & d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assés héroïque, pour en venir à ces dépouillemens d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous ? Vous êtes entré dans des engagemens, ou de mariage, ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir ; êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver ? mais d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut ?

O mon Dieu ! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il

reſter à votre grace pour ces ames infortunées ? & votre puiſſance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périſſent ? Oui, mes Frères, & c'eſt une vérité de la Foi ; quelle que puiſſe être la ſituation de la créature, ſon ſort n'eſt jamais déſeſpéré ſur la terre ; il n'eſt point d'état où la pénitence ne ſoit poſſible ; le Seigneur n'eſt pas tellement aſſujetti aux loix de ſa juſtice, qu'un excès de miſéricorde ne puiſſe en tempérer la rigueur : & quoique la Loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Aſſuérus, ſans y être appellés ; il reſtoit encore néanmoins une reſſource aux téméraires qui l'avoient violée, & le grand Roi pouvoit encore étendre ſur eux le ſceptre de ſa douceur & de ſa clémence : mais que ces graces étoient rares ! une Eſther toute ſeule en a été favoriſée : & qu'on eſt à plaindre, ſi condamné à périr par la loi commune, tout l'eſpoir du ſalut ne roule plus que ſur l'incertitude d'une exception dont un ſiécle entier fournit à peine un éxemple !

Ce n'eſt pas que je veuille ici jetter de vaines allarmes dans les conſcien-

ces : la vérité ne trouble que pour inſtruire & pour conſoler. Ainſi, mon cher Auditeur, ſi vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils ; priez beaucoup ; conſultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foibleſſes, les intérêts de votre ſalut ; banniſſez toutes vûes humaines ; attirez ſur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie ; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, & mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre ſort, qu'il ne le laiſſe jamais entre vos mains. Si le choix eſt déja fait, & que vous doutiez ſi les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vûes de la grace, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres : comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, eſt la plus ſûre marque que vous y êtes appellé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites-vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuſe où vous vivez, en une ſainte vivacité ; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi ; ces négligences coupables, en des attentions religieuſes ; ce mépris

de vos obligations, en une fidélité qui vous faſſe reſpecter ce que vous devez aimer; & ne vous calmez jamais ſur la vérité de votre vocation, que lorſque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il eſt clair que le Seigneur n'ait point du tout préſidé à votre choix : ſi l'imprudence, le reſpect humain, les paſſions ſeules vous ont formé un état de vie, votre ſort eſt à plaindre, je l'avoue; mais il n'eſt pas déſeſpéré : vous êtes loin du Royaume des cieux, il eſt vrai; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut ſe repentir, on peut encore eſpérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuſte, les graces qu'il auroit accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans ſon ordre; mais le cœur y eſt toujours quand il ſe donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas deſtinée; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir ſincère, ſanctifient tous les états; & on eſt toujours à ſa place, quand on ſert & qu'on aime le Seigneur : vous, vous êtes expoſé ſur une

mer orageuſe contre ſon ordre, comme le Prophéte Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme: il vous reſte encore une reſſource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorſqu'il ſe vit enſeveli dans le ſein du monſtre; & dites-lui: Seigneur, quoiqu'un choix injuſte m'ait ſouſtrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers vous du ſein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer: *De ventre inferi clamavi.* Il eſt vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve: un monſtre énorme me tient captif & m'environne de toutes parts: *Abyſſus vallavit me.* La profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'eſt élevée au-deſſus de ma tête: *Pelagus operuit caput meum.* Il ſemble que la terre s'eſt creuſée de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement: *Terræ vectes concluſerunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères! vous qui les portâtes ſur vos aîles à travers les flots de la mer, quelque déſeſpérée que paroiſſe ma deſtinée, je ne laiſſe pas d'eſpérer encore en vous; vous

Jon. 2. 3. & ſeq.

ſaurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me ſuis jetté : l'abîme entend votre voix; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre ; & il ne vous ſera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que ſi j'étois dans l'enceinte de Jéruſalem : *Et ſuſcitabis de corruptione vitam meam, Domine, Deus meus.* Oui, grand Dieu ! malgré l'extrémité de mon état, qui ſemble m'interdire tout eſpoir de retour, j'eſpère que j'aurai encore la conſolation de revoir votre Temple ſaint, de vous y offrir mes actions de graces, & de vous y appaiſer, en mêlant au ſang des victimes, les larmes d'un repentir ſincère: *Verumtamen rursùs videbo Templum ſanctum tuum.* Ah ! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obſtinent à vous fuir encore, & ſe font par un déſeſpoir orgueilleux, de l'excès de leur miſère, une raiſon pour ne plus ſouhaiter leur délivrance, ſoient abandonnés de votre miſéricorde, puiſqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui cuſtodiunt vanitates fruſtrà, miſericor-*

etiam ſuam derelinquunt. Pour moi, Seigneur, quelque affreuſes que ſoient les ténébres de la mort où je ſuis enſeveli, tandis qu'il me ſera permis de vous invoquer, il me ſera permis d'eſpérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidéle qu'autrefois à ſuivre vos voies ſaintes, ſi votre main ſecourable me délivre de ce péril; je ne retracterai jamais les promeſſes que mon ame pénétrée de douleur vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi, reddam pro ſalute Domino.* Et le reſte de ma vie ne ſera plus qu'un regret amer de vous avoir offenſé, & de m'être ſouſtrait à vos ordres, & une attention continuelle à mériter par l'obſervance éxacte de vos commandemens, la récompenſe que vous promettez à vos ſerviteurs fidéles.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Le mauvais Riche.

Cruciot in hac flammâ.

Je ſuis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16. 24.

QUELS ſont donc les crimes affreux, mes Frères, qui ont creuſé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il eſt enſeveli, & allumé le feu vengeur qui le dévore ? eſt-ce un profanateur de ſon propre corps ? a-t-il trempé ſes mains dans le ſang innocent ? a-t-il fait de la veuve & de l'orphelin la proie de ſes injuſtices ? eſt-ce un homme ſans foi, ſans mœurs,

mœurs, ſans caractère, un monſtre d'iniquité ?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce & paiſible, où l'on n'accorde rien aux paſſions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour propre, eſt une vie chrétienne ; & que ne pas faire le mal, c'eſt tout l'Evangile. Ce réprouvé qui ſort aujourd'hui de l'abîme pour vous inſtruire, étoit riche, dit Jeſus-Chriſt ; il étoit vêtu de pourpre & de lin ; il faiſoit tous les jours bonne chère : du reſte moins attentif qu'il n'auroit dû, aux beſoins de Lazare qui languiſſoit à ſa porte ; voilà tous ſes crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la diſſolution de ſes mœurs ; ce n'eſt pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens ; il en goûtoit toutes les douceurs : Abraham ne cherche point ailleurs le ſujet de ſa condamnation : nous ſerions téméraires de lui prêter des déſordres que ſon hiſtoire tait, dont Jeſus-Chriſt l'abſout par ſon ſilence : nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le ſens & l'eſprit de cette hiſtoire, & détruiſant tout

le fruit qu'il ſe propoſe d'en retirer.

Qu'eût-il été beſoin en effet, mes Frères, que Jeſus-Chriſt vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un ſacrilége, un pécheur déclaré ? On ſait aſſés que les fornicateurs, les impies, les raviſſeurs du bien d'autrui, n'auront point de part dans ſon Royaume : toute l'Ecriture eſt une prédiction continuelle du malheur qui leur eſt préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le ſein de l'enfer, c'eſt pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, & dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu : c'eſt pour nous apprendre que la vie mondaine toute ſeule, quand vous en demeureriez là, & que vous ne tomberiez dans aucun excès, eſt une vie criminelle à ſes yeux, digne de l'enfer & de ſes flammes.

Voilà l'eſprit & la fin de l'hiſtoire que Jeſus-Chriſt nous raconte aujourd'hui ; & c'eſt à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puiſſe traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener par des réflexions

édifiantes, toute la ſuite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait Jeſus-Chriſt du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui n'eſt accompagnée, ni de vice, ni de vertu : dans le récit de ſon ſupplice, vous en verrez la condamnation, & la déplorable deſtinée. C'eſt-à-dire, l'innocence du monde expoſée & condamnée : c'eſt le ſujet de cette homélie. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

IL importe peu à notre inſtruction, mes Frères, d'éclaircir, ſi Jeſus-Chriſt a voulu nous raconter ici une hiſtoire véritable arrivée dans Jéruſalem, ou ſeulement envelopper, ſelon ſa coutume, ſous des traits paraboliques, les vérités de ſa doctrine. Qu'il ſe repréſente, comme un Paſteur tendre & empreſſé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, & tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté ſur ſes épaules ; ou qu'effectivement il aille juſques dans Samarie chercher une Péchereſſe pour la retirer de ſes égaremens ; la parabole ne réveille pas

moins la conſcience du pécheur que l'hiſtoire : ainſi, que la condamnation de notre Riche infortuné ſoit un fait, ou une figure ; la vérité qu'on prétend y établir, n'en eſt pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jéruſalem, dit Jeſus-Chriſt, un homme riche: *Homo quidam erat dives.* Il ſemble que ce ſoit ici ſon premier crime : il étoit né heureux, *erat dives.* Jeſus-Chriſt n'ajoûte rien d'odieux à cette circonſtance : on ne nous dit pas, que né dans la pouſſière, deſcendu d'une Tribu obſcure, & ſorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jéruſalem pauvre & dépourvu de tout ; & que par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues & toujours ſuſpectes, il ſe fût élevé à ce point d'abondance & de proſpérité, où il avoit depuis paru dans le monde, & qu'il eût joui avec inſolence d'un bien qu'il avoit acquis avec baſſeſſe. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée, qui ſur la miſère publique eût élevé une fortune monſtrueuſe ; qui eût exigé pour

Luc. 16. 19.

lui-même les tributs dûs à Céſar ; & qui enſuite à prix d'argent eût acheté un nom, & exhauſſé ſa baſſeſſe par l'éclat des dignités & la diſtinction des titres. On ne nous laiſſe pas ſoupçonner que deſcendu d'un père avare & raviſſeur, il n'eût recueilli qu'une ſucceſſion d'iniquité ; le ſilence de Jeſus-Chriſt le juſtifie ſur tous ces reproches ; il étoit riche, *erat dives* ; il jouiſſoit paiſiblement du patrimoine de ſes pères ; libre d'ambition, exempt de ſouci, environné de plaiſirs tranquilles & domeſtiques, & ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Eſt-il quelqu'un parmi vous, mes Frères, qui poſſéde des richeſſes dans des circonſtances plus innocentes ? Cependant voilà le premier dégré de ſa réprobation : il étoit riche, *erat dives.*

En ſecond lieu, il étoit vétu de pourpre & de lin : *Induebatur purpurâ & byſſo.* La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuſe : mais nous dit-on qu'en cela il paſſât les bornes que l'uſage preſcrivoit à ſon rang & à ſa naiſſance ; que ſes biens ne pouvant ſuffire à ſes profuſions, l'ouvrier &

le marchand ſouffriſſent de ſes vanités & de ſa magnificence ; & qu'enfin, comme dit le Prophéte, ſon orgueil & ſon oſtentation ſurpaſſaſſent
Ezech. 16. 6. ſes forces ? *Superbia ejus & arrogantia ejus, ... pluſquam fortitudo ejus.* Son ſiécle ne connoiſſoit pas encore des déſordres ſi communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états ; où un peu de proſpérité fait diſputer de faſte le publicain avec les Princes du peuple ; où les miſéres publiques, en augmentant les murmures, ſemblent augmenter les profuſions ; où l'on ne connoît plus, ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur viſage ; & où l'on eſt modeſte quand on n'outre pas le luxe établi, & qu'on ne fait que ſe conformer à la folie & à l'excès de l'uſage. On ne reproche point à notre Riche infortuné, que dans les ſoins de ſa parure, il entrât des deſſeins de paſſion & de crime, ni cette prétendue ſimplicité d'intention, toujours alléguée & toujours fauſſe, ſur laquelle, femmes du monde, vous excuſez tant l'indécence & l'artifice de vos ajuſtemens. En un mot, ce Riche étoit

vétu ſuperbement ; il aimoit la ſplendeur & la magnificence : & dans la Synagogue, où le culte étoit encore ſenſible & groſſier ; où l'on croyoit que la magnificence du Temple toute ſeule, & l'appareil des ſacrifices honoroient le Seigneur ; où l'éclat extérieur des cérémonies en faiſoit toute la majeſté ; où Dieu même ne s'étoit montré que ſous des ſymboles de grandeur & de gloire, il ſemble que cet excès étoit plus pardonnable que ſous l'Evangile, où Jeſus-Chriſt, pauvre & humilié, eſt devenu une leçon, & un devoir en même-tems de modeſtie & de ſimplicité à tous les Fidéles.

En troiſiéme lieu, il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidie ſplendidè ;* mais la Loi de Moyſe ne défendoit que les excès ; elle n'ordonnoit pas encore cette rigoureuſe attention ſur les ſens, que la loi de l'Evangile nous a depuis preſcrite. Le lait & le miel étoient renfermés dans les promeſſes faites aux enfans d'Abraham ; & il ſemble qu'on étoit autoriſé à goûter les douceurs d'une abondance, qui avoit été pro-

poſée comme la récompenſe de la fidélité. D'ailleurs, il eſt accuſé de s'être traité magnifiquement ; mais eſt-il repris d'avoir uſé des viandes défendues par la Loi, ou manqué à l'obſervance des jeûnes, & de tant d'abſtinences qu'elle preſcrivoit? Il ne ſe faiſoit pas de ſa naiſſance, de ſes grands biens, & de ſa molleſſe, un prétexte pour ſe diſpenſer de ces loix rigoureuſes. Obſervateur fidéle des traditions de ſes pères, il diſtinguoit les tems & les jours ; & quoiqu'il vécût dans les délices, il ſavoit, quand il le faloit, s'affliger avec ſon peuple, & expier du moins en quelque ſorte, en obſervant les abſtinences de la Loi, les plaiſirs journaliers de ſa table.

A la vérité, il faiſoit tous les jours bonne chère, *quotidie ;* mais ſon revenu pouvoit ſoutenir cette dépenſe. Ce n'eſt pas aſſés de la bonne chère ; elle étoit encore ſomptueuſe & magnifique, *ſplendidè :* mais on n'ajoûte pas qu'il y eût de l'excès & de la débauche ; que les libertins & les impies fuſſent ſes convives ; que des diſcours diſſolus fiſſent l'aſſaiſonnement

de ſes repas : il n'eſt point marqué qu'au ſortir de-là, il courût à un ſpectacle profane, pour occuper ſon loiſir, & ſe délaſſer des fatigues de la bonne chère ; que ſaiſi de la fureur du jeu, il en fît ſon occupation ordinaire, & riſquât quelquefois en un ſeul coup la fortune de ſes enfans, & l'héritage de ſes ancêtres ; ou qu'enfin, des entretiens dangereux, & des commerces de paſſion, rempliſſent le reſte de ſes journées. Sur la religion & la foi de ſes pères, on ne trouve rien à redire en lui ; il ne faiſoit pas l'eſprit fort, & ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes ſcandaleux ſur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de ſon peuple, & ſur ſes manifeſtations aux Patriarches : il ne regardoit pas la croyance commune, comme un préjugé vulgaire ; les ſuperſtitions des Phariſiens, les erreurs des Saducéens, les diſputes & les animoſités de ces deux ſectes, qui déchiroient la Synagogue, ne lui faiſoient pas conclure, que la Synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ſes loix & dans ſon culte, & que la Reli-

gion étoit une invention humaine : il offroit les ſacrifices ordonnés : il pratiquoit les ablutions preſcrites : en un mot, il n'eſt pas appellé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidéle, fier, injuſte, déloyal. Il ne ſe ſervoit pas de ſes biens pour corrompre l'innocence : le lit de ſon prochain étoit pour lui inviolable : la réputation & la proſpérité d'autrui, ne l'avoient jamais trouvé, ni envieux, ni mordant : & de la manière dont on nous parle de lui, c'étoit un homme de bonne chère, faiſant de la dépenſe dans Jéruſalem, menant une vie douce & tranquille ; d'ailleurs eſſentiel ſur la probité, réglé dans ſes mœurs, vivant ſans reproche, & ſelon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien ; recevant à ſa table les citoyens & les étrangers ; enfin, un de ces hommes que le ſiécle loue, que la voix publique éxalte, qu'on propoſe pour modéles, & que la piété elle-même n'oſeroit ſouvent condamner.

Or, mes Frères, tel que je viens de vous le dépeindre, & tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort cou-

fable ? & ſi quelqu'un avant Jeſus-Chriſt avoit prononcé que cette voie eſt la voie qui méne à la perdition, & que cet homme eſt digne de l'enfer, ne vous feriez-vous pas récriés contre l'indiſcrétion & la dureté du zèle ? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Iſrael, lorſque Saül eut condamné ſon fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait ? & faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel ? *Ergone Jonathas morietur ?* Les préjugés de l'enfance vous ont laiſſé une idée ſi affreuſe de ce mauvais Riche ; cependant de quoi s'agit-il ? venons au fonds ; n'ajoûtez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il étoit riche ; il étoit vétu magnifiquement ; il faiſoit bonne chère : que trouvez-vous-là de ſi énorme & de ſi criant ? Si je n'en juge que par vos mœurs & vos maximes, non-ſeulement il ne paroît pas ſi coupable, mais je le trouve vertueux ; & dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, ſi je parlois ici comme un ſage mondain, ce ſeroit un modéle que je vous propoſerois à ſuivre. 1. Reg. 14. 43.

Que dites-vous tous les jours vous-

mêmes, de ceux qui lui reſſemblent? Un tel vit noblement ; il mange ſon bien avec honneur ; ſa table eſt ſervie avec propreté & magnificence : du reſte, il eſt homme eſſentiel, ami ſolide, & plein de cette probité qui fait la véritable religion & la ſolide vertu. C'eſt peu de le louer ; on fait, ô mon Dieu! des paralléles injurieux à la piété de vos ſerviteurs : on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, & non pas comme tels & telles à qui la dévotion a gâté l'eſprit, & qui décrient la véritable piété par des façons ſauvages & des ſingularités indiſcrétes. Voilà le monde, mes Frères ; & ce qui me fait trembler, c'eſt que le ſeul réprouvé que Jeſus-Chriſt nous faſſe paroître dans l'Evangile, ſe trouveroit preſque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'oppoſerez-vous ici ſa dureté envers Lazare ; & du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-deſſus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec S. Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre

bien aux pauvres, ſi vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui eſpère tout, qui ſouffre tout, qui pardonne tout, qui n'eſt ni vaine, ni envieuſe, ni intéreſſée, ni voluptueuſe : ſi la ſainteté de vos mœurs ne ſoutient l'abondance de vos largeſſes, vous ne faites rien, & vous n'êtes rien vous-même devant Dieu, *nihil ſum :* l'aumône aide à expier les péchés dont on ſe repent ; mais elle ne juſtifie pas ceux dans leſquels on vit ; c'eſt un devoir, mais ce n'eſt pas l'unique ; & quoiqu'y manquer ce ſoit être coupable de tout le reſte, l'obſerver pourtant n'eſt pas toute la Loi. 1. Cor. 13. 2.

Mais d'ailleurs, voyons quel eſt là-deſſus le crime de notre Riche voluptueux, & peut-être vous trouverez-vous encore plus coupable que lui. *Il y avoit*, continue Jeſus-Chriſt, *un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce Riche, qui eût bien voulu ſe raſſaſier des miettes qui tomboient de ſa table ; mais perſonne ne lui en donnoit.* Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne ſai quoi qui bleſſe tous les ſentimens même de l'humanité : le ſpectacle d'un volup- Luc. 16. 20. 21.

tueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, & insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, & réduit à souhaiter des miettes, pour appaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse ; & la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais approchons-en toutes les circonstances, & vous verrez que Jesus-Christ n'a pas tant voulu nous représenter ce Riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, & manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : Vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre, n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire, & que la vie molle & voluptueuse du Riche, en fait comme le fond & le sujet principal.

Premiérement, Lazare étoit un mendiant public, *mendicus* ; or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés, qui ont toute une ville pour témoin & pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs

importunités éternelles, ſont de purs artifices; & que l'oiſiveté bien plus que le beſoin, forme leurs plaintes & leur miſère : en un mot, les prétextes dont vous vous ſervez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre Riche pouvoit s'en ſervir envers Lazare. Peut-être que des beſoins ſecrets, que des œuvres publiques de miſéricorde, qui euſſent plus flatté ſa vanité, l'euſſent auſſi trouvé plus miſéricordieux & plus ſenſible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il eſt vrai, étoit couché à la porte de ce Riche : *Ulceribus plenus, jacebat ante januam divitis.* Un objet ſi digne de pitié auroit dû l'attendrir ſans doute : mais du moins, c'eſt quelque choſe qu'un ſpectacle auſſi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût ſouffert à la porte ſans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais ſorti de la bouche de ce Riche, bleſſé d'avoir ſans ceſſe le même objet devant les yeux ; & qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de ſa maiſon, ſon azile ordinaire. Vous vous ſeriez peut-être hâté, vous, mon

cher Auditeur, de faire quelque largeſſe ; mais l'empreſſement d'éloigner de vos yeux un objet ſi dégoûtant, y eût eu plus de part, que le deſir de ſoulager un membre de Jeſus-Chriſt : peut-être même, pour épargner à votre délicateſſe un ſeul inſtant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, & qu'un domeſtique eût été chargé de votre part d'en être le diſtributeur; au lieu de reconnoître alors dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuſes que votre ame étale aux yeux de Dieu, & d'expier tous les crimes de vos regards, en les laiſſant repoſer ſur un objet déſagréable : ainſi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu par un excès de délicateſſe, que le réprouvé de notre Evangile, par ſon indifférence & par ſon oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table; mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées : on ſe contente de remarquer qu'il les ſouhaitoit, *cupiebat* : on n'accuſe pas le Riche de les lui

avoir refuſées ; mais ſeulement que perſonne ne les lui donnoit : *Nemo illi dabat.* Il n'eſt point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expoſe ſa faim & ſes miſères. Lazare ſe tait, & laiſſe parler ſes plaies en ſa faveur. Cette retenue ſembloit ſolliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche ; mais ſon rang, ſa diſſipation, ſes plaiſirs, ne lui permettent guères de deſcendre dans ce détail, & d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domeſtiques infidéles, de ſecourir ce mendiant ; car voilà où ſe borne tous les jours la libéralité de ſes ſemblables. En un mot, on ne nous le repréſente pas tant ici comme coupable de du[illegible] que d'indolence & de défaut [illegible]tention.

Auſſi lorſqu'Abraham, du haut de la demeure céleſte, lui apprend le ſujet de ſa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jeſus-Chriſt le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revétu ; il avoit faim, & vous ne l'avez pas raſſaſié ; il étoit malade, & vous

ne l'avez pas ſoulagé : il ſe contente de lui dire : Mon fils, ſouvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepiſti bona in vitâ tuâ.* Souvenez-vous que vous n'avez rien ſouffert ſur la terre ; ce n'eſt pas ainſi qu'on arrive au repos promis à ma poſtérité : vos pères avoient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y poſſédoient rien ; ils jouiſſent maintenant dans mon ſein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant ſoupiré : vous avez cherché, vous, votre conſolation ſur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; vous n'êtes plus un enfant de la promeſſe ; vous n'avez pas été béni en moi, & votre ſort eſt avec les infidéles : vous avez fait du lieu de votre pélerinage, le lieu de vos délices ; cette injuſte félicité ne pouvoit pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare ſont eſſuyées, ſes afflictions conſolées ; mais vos ris & vos joies ſe changent en grincement de dents, & vos plaiſirs d'un inſtant, en des tourmens qui ne finiſſent plus : *Recordare, fili, quia*

recepisti bona in vitâ tuâ, Lazarus autem mala; hic consolatur, tu verò cruciaris. Voilà son grand crime; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance, & dans la molleſſe; voilà ce qui l'a damné: & nous ſerions téméraires d'en chercher d'autres raiſons, que celles que l'Eſprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes ſurpris, mes Frères? vous ignorez donc que c'eſt un crime pour des Chrétiens, de n'avoir point de vertu? vous croyez donc que l'enfer n'eſt ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injuſtes? Ah! ſi un diſciple de Moyſe, vivant ſous une loi encore imparfaite & charnelle, où les vertus qu'on éxigeoit étoient moins ſublimes, le détachement moins rigoureux, l'uſage des ſens moins ſévère, eſt réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuſe, ſans vice ni vertu; un membre de Jeſus-Chriſt crucifié; un enfant de la Loi nouvelle; un diſciple de l'Evangile, où les vertus ordonnées ſont ſi parfaites; la violence ſi continuelle, les plaiſirs ſi interdits, les ſouffrances

ſi néceſſaires ; où l'uſage des ſens eſt environné de tant de préceptes & de conſeils rigoureux ; où la Croix eſt le ſceau de ceux qui ſont prédeſtinés ; vous croiriez qu'il ſeroit traité plus favorablement en ne refuſant rien à ſes ſens, & s'abſtenant ſeulement, comme ce Riche, des excès crians, & des plaiſirs injuſtes & honteux ?

Mais, mes Frères, c'eſt une vérité du ſalut, qu'un Chrétien ne peut être prédeſtiné, que pour être rendu ici bas conforme à l'image de Jeſus-Chriſt : ſi vos mœurs ne ſont pas une expreſſion des ſiennes ; ſi le Père ne retrouve pas en vous la reſſemblance de ſon Fils ; ſi le membre porte des traits différens du Chef, & que ce ſoit une alliance monſtrueuſe de les unir enſemble ; vous ſerez rejetté, comme une image infidéle, comme une pierre de rebut qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, & qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, & qu'on ne ſauroit aſſortir au reſte du corps.

Or, je vous demande, mes Frères ; pour reſſembler à Jeſus-Chriſt, ſuffit-il de n'être ni fornicateur, ni

impie, ni ſacrilége, ni injuſte ? Jeſus-Chriſt s'eſt-il contenté de ne faire tort à perſonne ; de ne point ſoulever les peuples ; de rendre à Céſar ce qui eſt dû à Céſar ; de n'être pas un buveur & un homme de bonne chère ; de ne pouvoir être repris par ſes ennemis même d'aucun péché groſſier ; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain, & un ennemi de la Loi ? a-t-il borné là toutes ſes vertus ? n'a-t-il pas été doux & humble de cœur ? n'a-t-il pas prié pour ſes ennemis ? a-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé ? s'eſt-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger, & pour le reprendre ? a-t-il cru que le ſalut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde ? a-t-il couru après les plaiſirs, lui qui les a maudits, & qui a déclaré que le monde ſe réjouiroit, mais que ſes diſciples ne prendroient aucune part à ces vaines joies, & ſeroient dans la triſteſſe ? a-t-il cherché les honneurs & les diſtinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché ſa gloire, mais la gloire de ſon Père, & qui s'eſt caché lorſqu'on a voulu le faire Roi ? a-t-il mené une vie douce

& agréable, lui qui a porté ſa croix, dès le premier inſtant de ſa vie mortelle, & qui a conſommé ſa courſe par la conſommation de ſes ſouffrances ? Voilà votre modéle ; ſoyez mondain, ſoyez ſolitaire ; à la Cour, ou dans le Cloître ; conſacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur & les ſoins du mariage, ſi vous ne portez pas l'image de Jeſus-Chriſt, vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre deſtinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, & que la conſcience ne vous reproche pas de vice groſſier & criant : & il eſt ſi vrai que cet état ne vous laiſſe point d'allarmes ſur le ſalut, que lorſque nous vous propoſons d'imiter l'éxemple de ceux qui après avoir mené une vie ſemblable à la vôtre, en ont connu le danger, ſe ſont retirés des plaiſirs & des diſſipations du monde, & leur ont fait ſuccéder, la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres ſaintes ; vous répondez qu'il eſt dangereux de le prendre ſi haut ; vous vous croyez plus ſage en évi-

tant ces prétendus excès, & vous ne voyez rien à changer à votre conduite. S. Auguſtin ſe plaignoit autrefois que certains payens de ſon tems, refuſoient de ſe convertir à la Foi, parcequ'ils menoient une vie réglée ſelon le monde. Lorſqu'on les exhortoit, dit-ce Père, à paſſer du côté des Chrétiens : Il eſt queſtion de bien vivre, répondoient-ils, *bene vivere opus eſt.* Que m'ordonnera Jeſus-Chriſt que vous me prêchez ? *quid mihi præceperus eſt Chriſtus ?* que je méne une vie éxempte de blâme ? *ut bene vivam?* Je la méne depuis long-tems; je ne fais tort à perſonne; je ne ſouille pas le lit de mon prochain; je ne lui ravis pas ſon bien par des voies injuſtes : *Jam bene vivo ; nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'eſt-il beſoin de changer, & d'embraſſer une Religion nouvelle ? ſi ma vie étoit criminelle, vous auriez raiſon de me propoſer une Loi qui régle les mœurs, & qui défend les excès : mais ſi, ſans la Loi de Jeſus-Chriſt, je les évite; Jeſus-Chriſt ne m'eſt donc plus néceſſaire ? *Quid mihi neceſſarius eſt Chriſtus ?*

Voilà préciſément, mes Frères, la ſituation de ces chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du ſiécle, de ces perſonnes irréprochables ſelon le monde, dont je parle : lorſque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des Saints & de Jeſus-Chriſt ; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être ſon diſciple ſans renoncer au monde & à ſes plaiſirs, comme nous l'avons promis ſur les fonts ſacrés ; ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaiſirs, ou de n'en être point ; d'aller ſe délaſſer à un ſpectacle, ou de s'en faire un ſcrupule ; de ſe conformer aux uſages ſur la dépenſe, ſur la parure, ſur le genre de vie, ou d'affecter d'être ſingulier ; qu'il s'agit de bien vivre : *Bene vivere opus eſt :* d'être bon citoyen, époux fidéle, maître généreux, juſte, déſintéreſſé, ſincère ; que voilà l'eſſentiel ; qu'avec ces vertus on ſe ſauve partout, & que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'eſt pas néceſſaire : *Jam bene vivo ; quid mihi neceſſarius eſt Chriſtus ?*

S. Aug. in Joan. 45.

Mais

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet dans un autre endroit : leur conduite est irréprochable selon le monde : ils sont hommes de probité, femmes régulières ; ils honorent leurs parens ; ils ne trompent pas leurs frères ; ils sont fidéles dans leurs promesses ; ils ne font point d'injustice, mais ils ne sont pas Chrétiens : *Christiani non sunt :* pourquoi cela ? les Chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs ; & vous nourrissez, & vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques : les Chrétiens ne sont pas de ce monde ; & vous en êtes l'esclave, le partisan & l'apologiste : les Chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens, & des objets de la vanité qui les environnent ; & vous les aimez : les Chrétiens se font une violence continuelle ; & vous vivez dans une indolence, & dans une paix profonde avec vous-même : les Chrétiens sont des voyageurs sur la terre qui ne s'attachent point, & mépriſent même tout ce qui se trouve sur leur route, & soupirent sans cesse après leur patrie ; & vous voudriez pouvoir éta-

S. Aug. in Joan. 45.

II PART. III. *OR il arriva*, continue Jeſus-Chriſt, *que ce pauvre mourut, & fut porté par les Anges dans le ſein d'Abraham : le riche mourut auſſi, & il fut enſeveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de deſtinées, mes Frères ! Lazare meurt le premier; car le Seigneur ſe hâte de viſiter ſes élus, & d'abréger leurs jours avec leurs ſouffrances: le riche lui ſurvit; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus long-tems à pénitence : mais enfin le riche meurt; car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels : il eſt enſeveli; *ſepultus:* circonſtance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare: des honneurs funébres ſont ſans doute rendus à ſa mémoire; la pompe & la vanité paroiſſent juſques ſur ſon tombeau: on rehauſſe par des monumens ſuperbes ſon néant & ſes cendres; mais ſon ame toute ſeule précipitée ſous le poids de ſes iniquités, s'eſt déja creuſé un lieu profond dans l'abîme éternel, *ſepultus eſt in inferno.* Lazare meurt; ſon corps

abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui ſerve de ſépulture : ſa fin eſt ſans honneur devant les hommes, mais ſon ame glorieuſe eſt menée en triomphe par tous les eſprits céleſtes dans le ſein d'Abraham : *Factum eſt autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in ſinum Abrahæ :* le riche meurt : tout Jéruſalem en parle : on loue ſes vertus : on vante ſa magnificence : ſes amis le pleurent : ſes proches, pour ſe conſoler de ſa perte, cherchent à éterniſer ſa mémoire par des titres & des inſcriptions, ſoins inutiles des hommes ! ſon nom même n'eſt pas venu juſqu'à nous : nous ne le connoiſſons que par ſes malheurs : nous ſavons ſeulement de lui qu'il étoit riche, & qu'il eſt réprouvé : ſa naiſſance, ſa tribu, ſa famille, tout cela eſt anéanti avec lui : car les impies, dit l'Eſprit Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été : ils ſont nés comme s'ils ne l'étoient pas : *Perierunt, quaſi qui non fuerint ; & nati ſunt, quaſi non nati.* Eccl. 44. 9. Lazare meurt ; on ignore même dans Jéruſalem s'il a vécu : ſa mort eſt obſcure comme ſa vie : le monde qui ne

l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais ſon nom écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conſervé auſſi dans nos livres ſaints, & de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes: *Car le corps des* *Ibid. ℣. 14* *juſtes eſt enſeveli dans la paix, & leur nom vivra dans tous les ſiécles.* En un mot Lazare meurt, & il eſt porté par les Anges dans le ſein d'Abraham; le riche meurt, & il eſt enſeveli dans l'enfer: voilà un partage qui ne changera plus. Inſenſés que nous ſommes! que nous importe dans quelle ſituation la main de Dieu nous place pour l'inſtant rapide que nous paroiſſons ſur la terre? pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous ſerons pour toujours dans l'éternité? Or, mes Frères, continuons l'hiſtoire de notre Evangile, & examinons toutes les circonſtances du ſupplice que ſouffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Premiérement, à peine ſe fut-il trouvé, dit Jeſus-Chriſt, dans le lieu de ſon ſupplice, qu'il leva les yeux en haut, & vit Abraham & Lazare dans ſon ſein, *elevans ocu-*

tos. Il commence d'abord par lever les yeux : quelle ſurpriſe ! c'eſt-à-dire que pendant toute ſa vie, il ne les avoit pas ouverts une ſeule fois ſur le danger de ſon état ; c'eſt-à-dire, qu'il ne s'étoit même jamais aviſé de ſe défier, que la voie où il marchoit, ſi ſûre en apparence, & ſi approuvée du monde, pût le conduire à la perdition : car les pécheurs déclarés, les ames entiérement livrées au crime, ſentent bien que leur vie eſt une vie de réprobation, & ne ſe calment que dans l'eſpérance d'en ſortir un jour, & de mieux vivre ; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuſes, dont je parle, qui ſe défendent des excès & des déſordres, elles meurent d'ordinaire ſans avoir ſû qu'elles ont vécu coupables. Le Riche réprouvé voit de loin Lazare dans le ſein d'Abraham revêtu de gloire & d'immortalité : première circonſtance de ſon ſupplice. Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avoit pas même daigné autrefois honorer d'un ſeul de ſes regards, eſt dans le lieu de paix & de rafraîchiſſement, tandis que lui-même ſe ſent

dévoré par les ardeurs éternelles. Quel paralléle alors ! quels défirs de lui avoir reſſemblé ! quelle ſecrette rage de ne lui reſſembler pas ! Il voit en même-tems toute l'étendue des biens qu'il a perdus, & les maux irréparables qu'il s'eſt préparés. Il regarde cette paix, cette ſérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuſe ſur lui-même, & d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ſes malheurs. Plus déchiré par l'image toujours préſente du bonheur dont il eſt déchû, que par l'horreur des peines qu'il en-
Chryſol. dure, le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer.

Oui, mes Frères, c'eſt ainſi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité, le ſein de ſa gloire ; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés, que ſa vengeance aura précipités dans l'abîme ; & que là il expoſera ſans ceſſe à chaque damné, l'objet le plus propre à nourrir ſa fureur & à augmenter ſes peines.

Du fond de ce gouffre, vous leverez peut-être les yeux comme le

réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, & durant toute la durée des siécles, vous verrez dans le sein d'Abraham, ce père sage & pieux, dont la foi & la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit & une foiblesse de l'âge: vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais panchans au lit de la mort; les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment, où sa religion & son amour pour vous, sembloient se ranimer; & vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous, qu'avec ses remontrances paternelles, & les exemples de piété qu'il vous avoit donnés.

Vous leverez encore les yeux, vous, qui dans un état de veuvage & de désolation, vivez dans les délices & êtes morte devant Dieu; & du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire, cet époux avec qui vous ne for-

miez autrefois qu'un même cœur & une même ame, ſur les cendres duquel vous répandites tant de larmes, & qui touché de votre fidélité, vous laiſſa dépoſitaire de ſes biens & de ſes enfans comme de ſa tendreſſe ; & cet objet autrefois ſi cher, vous reprochera ſans ceſſe les infidélités que vous avez depuis faites à ſa mémoire : la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avoit laiſſés, pour conſoler votre affliction, employés à le deshonorer, & ſes enfans même, les gages précieux de ſon ſouvenir & de ſa tendreſſe, négligés & ſacrifiés à des amours injuſtes.

Oui, mes Frères, du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le ſein d'Abraham, pendant tous les ſiécles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des Saints, heureux par la poſſeſſion du Dieu même qu'ils avoient ſervi. Ce ſpectacle tout ſeul ſera la plus déſeſpérante de leurs peines : ils ſentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur ; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu : car la pré-

ſence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en ſont privés : mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puiſſante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui ſeul il étoit créé ; & une main inviſible les repouſſera loin de lui : ils ſe ſentiront éternellement déchirés, & par les efforts violens que tout leur être fera pour ſe réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs deſirs ; & par les chaînes de la juſtice divine, qui les en arrachera, & qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur déſeſpoir, ſe montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit poſſible, qu'il ne paroît à ſes Elus. Il étalera à leurs yeux toute ſa majeſté, pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inſéparable de leur être ; & ſa clémence, ſa bonté, ſa munificence, les tourmentera plus cruellement, que ſa fureur & ſa juſtice. Nous ne ſentons pas ici bas, mes Frères, la violence de l'amour naturel que no-

tre ame a pour ſon Dieu ; parceque les faux biens qui nous environnent, & que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent : mais l'ame une fois ſéparée du corps, ah ! tous ces phantômes qui l'abuſoient, s'évanouiront : tous ces attachemens étrangers périront : elle ne pourra plus aimer que ſon Dieu, parcequ'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable : tous ſes panchans, toutes ſes lumières, tous ſes deſirs, tous ſes mouvemens, tout ſon être ſe réunira dans ce ſeul amour : tout l'emportera, tout la précipitera, ſi je l'oſe dire, dans le ſein de ſon Dieu, & le poids de ſon iniquité la fera ſans ceſſe retomber ſur elle-même : éternellement forcée de prendre l'eſſor vers le ciel ; éternellement repouſſée vers l'abîme ; & plus malheureuſe de ne pouvoir ceſſer d'aimer, que de ſentir les effets terribles de la juſtice & de la vengeance de ce qu'elle aime.

Quelle affreuſe deſtinée ! le ſein de la gloire ſera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés ; ſans ceſſe ils ſe diront à eux-mêmes : Voilà le Royaume qui nous étoit préparé ;

voilà le ſort qui nous attendoit ; voilà les promeſſes qui nous étoient faites ; voilà le Seigneur ſeul aimable, ſeul puiſſant, ſeul miſéricordieux, ſeul immortel, pour qui nous étions créés ; nous y avons renoncé pour un ſonge, pour des plaiſirs qui n'ont duré qu'un inſtant. Eh ! quand nous n'aurions rien à ſouffrir dans ce ſéjour d'horreur & de déſeſpoir, cette perte toute ſeule pourroit-elle être aſſés pleurée ? Première circonſtance que nous rapporte Jeſus-Chriſt des tourmens du Riche réprouvé : il eſt malheureux par l'image toujours préſente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il eſt encore malheureux par le ſouvenir des biens qu'il avoit reçus pendant ſa vie : ſeconde circonſtance de ſon ſupplice. Mon fils, lui dit Abraham, ſouvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepiſti bona in vitâ tuâ.* Or, quelle foule de penſées déſeſpérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans ſon eſprit avec ce ſouvenir ? l'avantage d'être deſcendu d'un peuple ſaint & d'une race bénie, mépriſé ; les promeſſes faites à

la poſtérité d'Abraham, inutiles pour lui; le temple, l'autel, les ſacrifices, la Loi, les inſtructions des Prophétes, les éxemples des Juſtes de la Synagogue, tout cela ſans fruit pour ſon ſalut; les biens même temporels dont il auroit pu ſe ſervir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps deſtiné à brûler éternellement: *Recordare quia recepiſti bona in vitâ tuâ.* Ainſi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité au milieu de ſes tourmens, cette voix amère: *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappellez ces jours paſſés dans l'abondance; cette foule d'eſclaves attentifs à prévenir même vos ſouhaits; les diſtinctions publiques, qui vous avoient fait paſſer des momens ſi doux & ſi agréables; ces talens éclatans qui vous avoient attiré l'eſtime & l'admiration des peuples, *recordare;* ſouvenez-vous-en. Quel ſupplice alors pour cette ame, que le paralléle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle eſt! Plus l'image de ſa félicité paſſée ſera agréable, plus affreuſe ſera l'amertume de ſa condition préſente;

car telle eſt la deſtinée de l'adverſité, de nous groſſir & nous mettre ſans ceſſe ſous les yeux, les plaiſirs de notre première ſituation, & les malheurs attachés à notre condition préſente.

Ce n'eſt pas aſſés; on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abuſé : *Recordare quia recæpiſti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des Saints, & né au milieu d'un peuple fidéle : vous aviez reçu tous les ſecours d'une éducation chrétienne : je vous avois donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuſes inclinations : tous vos momens preſque avoient été marqués ou par quelque inſpiration ſecrette, ou par quelque événement public, qui vous rappelloit aux voies du ſalut : je vous avois fait naître dans des circonſtances ſi favorables à la piété : je vous avois environné de tant d'obſtacles contre vos paſſions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus couté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût couté pour vous ſauver, *recordare*; ſouvenez-vous-en : rappellez toutes

les graces dont vous avez abuſé avec tant d'ingratitude, & combien il vous étoit aiſé d'éviter le malheur où vous êtes tombée.

Ah! c'eſt ici que l'ame réprouvée, repaſſant ſur toutes les facilités de ſalut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contr'elle-même. Plus elle approfondit ſon aveuglement, plus ſon malheur l'aigrit & la dévore; plus ſa rage croît & augmente; & la plus douce occupation de ſon déſeſpoir, eſt de ſe haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juſte en puniſſant le pécheur, puiſque vous le rendez lui-même l'inſtrument le plus affreux de ſon ſupplice! Seconde circonſtance des tourmens de notre infortuné: il eſt malheureux par le ſouvenir du paſſé.

Il eſt encore malheureux par les peines préſentes qu'il endure: *Crucior in hac flammâ;* Je ſouffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme: troiſiéme circonſtance de ſon ſupplice; la conformité de ſes tourmens avec ſes fautes: des flammes éternelles s'attachent à ſa langue voluptueuſe; une

soif ardente le dévore ; il demande une goute d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle, & elle lui est refusée ; au lieu de la pourpre & du lin qui couvroient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, mes Frères ; & je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affoiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante : mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme : *Crucior in hac flammâ.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vû, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre : nous savons que des flammes éternelles allumées par la justice divine, sont attachées à son corps ; & qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable, qu'il est intéressé de punir : nous savons que dans le séjour de l'horreur & du désespoir,

la victime ſera ſalée avec un feu éternel, ſans ceſſe conſumée, & renaiſſant ſans ceſſe de ſes cendres : nous ſavons qu'un ver ſecret & dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de ſon cœur, la déchirera durant tous les ſiécles : nous ſavons que ſes pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la conſumeront, & que ne pouvant ſe dévorer elle-même, les grincemens de dents ſuppléeront à ce deſir affreux : nous ſavons que laſſée de blaſphémer en vain contre l'Auteur de ſon être, ſa langue deviendra la pâture de ſa propre fureur ; & que ſon corps, comme un tiſon noir & fumant, dit le Prophéte, ſera le jouet des eſprits immondes, dont il avoit été l'azile ſur la terre : nous ſavons enfin, que dans l'ardeur de ſa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, le ſein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, & que la mort ne viendra point ; & que le deſir d'un anéantiſſement éternel deviendra la plus douce de ſes penſées : nous le ſavons, & ce ne ſont-là que les expreſſions des Livres ſaints.

Vous nous dites tous les jours,

mes Frères, avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois S. Chrysostôme aux Grands de la Cour de Constantinople, pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien! continuoit cet éloquent Evêque, contentez aujourd'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné que Jesus-Christ en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs & de sa destinée: c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie: hélas! il faut adoucir nos expressions de peur de blesser votre fausse délicatesse: une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui, qu'à toucher les ames simples & vulgaires: ces images dans nos bouches sont écoutées avec dédain, & renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, & qui vous en dit plus par ses cris & *Chrysost. Conf. 3. de Lapsu.*

par ſon déſeſpoir, que par ſes paroles. Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des Iſles les plus éloignées, vous racontent les mœurs & les uſages des pays où vous n'irez jamais; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui ſe paſſe dans un lieu d'où lui ſeul eſt revenu, & qui ſera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ſes ſouffrances ſont d'autant plus affreuſes, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point : quatriéme circonſtance de ſon ſupplice. De plus, lui répond Abraham, *Il y a un grand abîme entre vous & nous, de ſorte que ceux qui voudroient paſſer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainſi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des ſiécles, & elle n'y voit point le terme de ſes malheurs : des peines qui doivent finir ne ſont jamais ſans conſolation, & l'eſpérance eſt une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir eſt la plus affreuſe de ſes penſées : plus elle avance en eſprit dans ces eſpaces

infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reſte de chemin à faire : l'éternité toute ſeule eſt la meſure de ſes tourmens : elle voudroit pouvoir du moins ſe dérober la penſée de cet avenir terrible ; mais la juſtice de Dieu lui préſente ſans ceſſe cette affreuſe image, la force de l'enviſager, de l'éxaminer, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ſes ſupplices : chaque inſtant eſt pour elle un tourment éternel, parceque chaque inſtant n'eſt que le commencement de ſes peines, & que chaque tourment eſt pour elle ſans eſpérance : ſouffrir des tourmens affreux, ſouffrir une éternité à chaque moment, ſouffrir ſans reſſource, & recommencer tous les jours ſon ſupplice ; telle eſt la deſtinée de l'ame malheureuſe. Je paſſe rapidement ſur toutes ces circonſtances : il eſt des vérités qu'il ſuffit d'avoir montrées, qui ſont elles-mêmes de grandes ſources de réfléxions, & qu'il faut laiſſer développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le déréglement de ſes frères qui vivoient encore, & auxquels l'éxemple de ſa vie molle & volup-

tueuſe avoit paru un modéle à ſuivre, & par conſéquent été une occaſion de chute & de ſcandale, fait la dernière circonſtance de ſes peines: *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maiſon de mon père, afin qu'il avertiſſe les cinq frères que j'y ai laiſſés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens : car ſi quelqu'un ne reſſuſcite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il ſouffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ſes frères tombent encore, augmentent la fureur de ſes flammes, parcequ'ils ſont une ſuite de ſes ſcandales, & il demande leur converſion comme un adouciſſement à ſes peines.

Ah ! mes Frères, combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec leſquelles vous avez vécu autrefois, & qui ſont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore ? Peut-être que la perſonne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de ſon ſupplice, & fait des inſtances de rage auprès de ſon Juge, afin qu'il lui ſoit permis de venir vous montrer ce ſpec-

tre affreux, qui alluma autrefois dans votre ame encore pudique des deſirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une ſuite funeſte : peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos pères, & qui avoit gâté votre eſprit & votre cœur par des maximes d'irreligion & de libertinage, léve ſa voix dans le ſéjour de l'horreur & du déſeſpoir, & détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, & adoucir ſes tourmens en corrigeant votre incrédulité : peut-être que cet écrivain profane & laſcif, dont les œuvres fatales à la pudeur ſont tous les jours ſur votre innocence des impreſſions ſi dangereuſes, pouſſe dans les flammes des cris affreux, & ſollicite en vain que quelque compagnon de ſon ſupplice vienne vous informer des malheurs de ſa deſtinée : peut-être que l'inventeur de ces ſpectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, ſentant croître la rigueur de ſes peines, à meſure que les fruits dangereux & irréparables de ſon art, portent un nouveau poiſon dans vos ames ; peut-être qu'il fait monter ſes

rugiſſemens juſqu'au ſein d'Abraham, pour obtenir qu'il puiſſe lui-même, avec ſon cadavre hideux & dévoré des feux éternels, venir paroître ſur ces théâtres infâmes que ſa main éleva autrefois, & corriger par l'effroi de ce nouveau ſpectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naiſſance, & auxquels il doit lui-même ſon éternelle infortune.

Mais quelle réponſe fait-on du ſein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? que vous avez Moyſe & les Prophétes, & de plus les préceptes de Jeſus-Chriſt ; & que ſi les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort reſſuſciteroit pour vous convertir, & que ce ſpectacle vous laiſſeroit encore incrédule. *Habent Moyſen & Prophetas. Si Moyſen & Prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort reſſuſcité, qu'un Ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde & changer de vie ; vous le dites tous les jours : vous vous trompez, mes Frères ; vous trouveriez encore des raiſons de

de douter ; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour ſe défendre contre l'évidence de la vérité : les miracles de Jeſus-Chriſt ne corrigeoient pas l'hypocriſie des Phariſiens, ni l'incrédulité des Saducéens: ils en devenoient plus inexcuſables ; mais ils n'en étoient pas plus fidéles : le plus grand miracle de la Religion, c'eſt la ſublimité de ſa doctrine, c'eſt la ſainteté de ſa morale, c'eſt la magnificence & la divinité de nos Ecritures : ſi vous n'en êtes pas touché, éclairé, changé, tout le reſte ſeroit inutile : *Habent Moyſen & Prophetas. Si Moyſen & Prophetas non audiunt, neque ſi quis ex mortuis reſurrexerit, credent.*

Liſez-les donc ces Livres ſaints, mes Frères ; commencez par-là toutes vos journées, & par-là finiſſez-les toutes, puiſque c'eſt le ſeul expédient que nous propoſe aujourd'hui Jeſus-Chriſt, pour éviter la deſtinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas ! mes Frères, ſi vous méditiez ces Livres divins, nous n'aurions pas beſoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuſe, éxempte même

de déſordres, eſt une vie criminelle & digne de l'enfer : nous ne ſerions pas obligés de vous apprendre, que le Royaume du ciel ſouffre violence; que ne pas ſe renoncer ſans ceſſe ſoi-même, chercher ſa conſolation en ce monde, n'en pas uſer comme ſi l'on n'en uſoit point, ne vivre que pour ſon corps, c'eſt perdre ſon ame & n'être pas diſciple de J. C. : ce ſont-là les vérités les plus ſimples & les plus familières de l'Evangile, les premiers fondemens de la doctrine du ſalut.

Et au fonds, dans quelqu'état d'opulence & de proſpérité que vous ſoyez né, comme notre Riche réprouvé, les jours de notre pélerinage ſont-ils aſſés longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaiſirs qui vous environnent, ou pour vous laiſſer allarmer par les devoirs pénibles qui vous aſſurent une meilleure deſtinée. Nous paroiſſons un inſtant ſur la terre, & en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous; & nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impreſſion peuvent donc faire ſur nos cœurs des plaiſirs qui vont finir demain, & qui ne nous laiſſent

rien de plus réel, que le regret d'en avoir joui ? Quoi ! ſi pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un ſeul ſonge, & que tout le reſte de vos jours fût deſtiné à expier par des tourmens indicibles, le plaiſir de cette courte rêverie, votre ſort vous paroîtroit-il ſi digne d'envie? Telle eſt cependant votre deſtinée, dit S. Chryſoſtôme, vous qui vivez dans les délices, & dans l'oubli de Dieu : vous reſſemblez à un homme qui ſonge qu'il eſt heureux, & qui après le plaiſir de cette courte rêverie, s'éveille au ſon d'une voix terrible, voit, avec ſurpriſe, s'évanouir ce vain phantôme de félicité qui amuſoit ſes ſens aſſoupis ; tout s'anéantir autour de lui, tout diſparoître à ſes yeux, & un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengereſſes vont punir durant l'éternité, l'erreur fugitive d'un ſonge agréable. Méditez ces vérités ſaintes, mes Frères ; apprenez quelle eſt l'eſpérance & quels ſont les devoirs de votre vocation, afin que mépriſant tout ce qui doit paſſer, vous ne perdiez jamais de vûe les biens immuables. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'Enfant prodigue.

Peregrè profectus eſt in regionem longinquam, & ibi diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il diſſipa tout ſon bien en excès & en débauches. Luc. 15. 13.

LA parabole du Prodigue pénitent, eſt un des traits de toute l'Ecriture des plus conſolans pour les pécheurs; & comme je me propoſe aujourd'hui de vous en expoſer toutes les circonſtances, il me paroît néceſſaire de vous en rapporter d'abord l'occaſion.

Un grand nombre de Publicains, & de gens de mauvaiſe vie, touchés des paroles de grace & de ſalut qui ſortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglemens, & paroiſſoient à ſa ſuite parmi ſes Diſciples. Ce Médecin céleſte, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient beſoin d'être guéris, honoroit leurs maiſons de ſes viſites, leurs perſonnes de ſa familiarité, leurs tables mêmes de ſa préſence. Tant de bonté ne tarda pas de ſcandaliſer l'orgueil des Scribes & des Phariſiens (car la fauſſe piété eſt toujours cruelle:) ils trouvent à redire à l'étroite liaiſon qu'a Jeſus-Chriſt avec des pécheurs; & ne manquent pas de chercher dans une reſſemblance de mœurs, la raiſon de cette conduite: ils le décrient dans l'eſprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour & le reſpect, & le font paſſer lui-même pour un pécheur, & pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute ſeule formoit, à une dureté ſi indigne de ceux qui ſe diſoient les Paſteurs du troupeau, & dont la fonc-

tion principale étoit d'offrir des ſacrifices pour les pécheurs, Jeſus-Chriſt ne répond que par trois paraboles, qui toutes, ſous des images différentes, renferment le même ſens, & conduiſent à la même vérité.

Tantôt il ſe repréſente ſous l'image d'un Paſteur, qui laiſſe-là quatre-vingt-dix-neuf brebis, & court après une ſeule qui s'eſt égarée : tantôt ſous la figure d'une femme, qui ſemble faire peu de cas des neuf piéces d'argent qui lui reſtent, & cherche la dixiéme qu'elle a perdue, avec des ſoins & des inquiétudes que rien ne peut égaler : enfin, ſous le ſymbole d'un père de famille, lequel ayant comme perdu le plus jeune de ſes fils, que la licence & les égaremens de l'âge avoient fait errer long-tems dans des contrées étrangères, eſt tranſporté de joie à ſon retour, & lui donne des marques de tendreſſe qu'il n'avoit jamais données à ſon aîné, juſques-là demeuré fidéle. Le but de toutes ces paraboles eſt de faire comprendre aux Phariſiens que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe plus de joie dans le ciel, que la perſévérance

d'un très-grand nombre de Juſtes ; & que les mêmes déſordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent ſa clémence & ſa pitié, dès qu'il en voit un repentir ſincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laiſſer dans cette dernière parabole une idée plus vive de ſa bonté envers les pécheurs, Jeſus-Chriſt nous y rapporte en détail les excès & les égaremens, où l'âge & les paſſions avoient jetté l'Enfant prodigue. Il nous le dépeint, lié des chaînes d'un vice honteux ; & ſur tous les autres vices, il choiſit celui qui ſemble mettre de plus grands obſtacles à ſa grace, & laiſſer à l'ame criminelle moins d'eſpérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, & animer les pécheurs qui m'écoutent à une ſincère pénitence, par ces images vives & conſolantes de la miſéricorde de Dieu, je vous expoſerai dans la première Partie de cette Homélie toutes les circonſtances des égaremens du Prodigue, & vous y verrez juſqu'où va la force d'une paſſion honteuſe dans le pécheur qui s'égare. Dans la

dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé ; & vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égaremens de l'Enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du Père de famille.

Purifiez mes lévres, ô mon Dieu ; & tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions, qui ne blessent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent : car le monde qui ne connoît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LE vice dont j'entreprens aujourd'hui d'exposer les suites funestes ; ce vice si universellement répandu sur la terre, & qui désole avec tant de fureur l'héritage de Jesus-Christ ; ce vice dont la Religion chrétienne avoit purgé l'univers, & qui aujourd'hui a

prévalu ſur la Religion même, eſt marqué à certains caractères propres que je retrouve tous dans l'hiſtoire des égaremens de l'Enfant prodigue.

Premiérement, il n'eſt point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu; ſecondement, il n'eſt point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laiſſe moins de reſſources pour revenir à lui; troiſiémement, il n'eſt point de vice qui rende le pécheur plus inſupportable à lui-même; enfin, il n'en eſt point qui le rende plus mépriſable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'hiſtoire du Pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, eſt de mettre comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuſe, & de ne laiſſer preſque plus au pécheur d'eſpérance de retour. Voilà pourquoi le Prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, & qui ne laiſſoit plus rien de commun entre lui & le père de famille : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.* En effet, il ſemble que dans tous les autres vices, le

pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il eſt des vices qui reſpectent du moins la ſainteté du corps, & n'en fortifient pas les panchans déréglés : il en eſt d'autres qui ne répandent pas ſur l'eſprit de ſi profondes ténébres, & qui laiſſent du moins faire encore quelque uſage des lumiéres de la raiſon : enfin, il en eſt qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent abſolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la paſſion honteuſe, dont je parle, deshonore le corps, éteint la raiſon, rend inſipides toutes les choſes du ciel, & éléve un mur de ſéparation entre Dieu & le pécheur, qui ſemble ôter tout eſpoir de réunion : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Et premiérement, elle deshonore le corps du Chrétien ; elle profane le Temple de Dieu en nous ; elle fait ſervir à l'ignominie les membres de Jeſus-Chriſt ; elle ſouille une chair nourrie de ſon corps & de ſon ſang, conſacrée par la grace du batême ; une chair qui doit recevoir l'immortalité, & être conforme à la reſſem-

blance glorieuſe de Jeſus-Chriſt reſſuſcité ; une chair qui repoſera dans le lieu ſaint, & dont les cendres attendront ſous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec des cendres des Vierges & des Martyrs ; une chair plus ſainte que ces Temples auguſtes, où la gloire du Seigneur repoſe ; plus digne d'être poſſédée avec honneur & avec reſpect, que les vaſes mêmes du Sanctuaire conſacrés par les myſtères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous ? un Dieu ſaint devant qui les Eſprits céleſtes mêmes ſont impurs, peut-il aſſés s'éloigner d'une chair couverte de honte & d'ignominie ? Quand la créature ne ſeroit que cendre & pouſſière, la ſainteté de Dieu ſouffriroit toujours de s'abaiſſer juſqu'à elle : eh ! que peut donc ſe promettre le pécheur qui joint à ſon néant & à ſa baſſeſſe, les indignités d'un corps honteuſement deshonoré ? *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

En ſecond lieu, non-ſeulement ce vice deshonore le corps, il éteint mê-

me dans l'ame toutes ſes lumières; & le pécheur n'eſt plus capable de ces réflexions ſalutaires qui raménent ſouvent une ame infidéle. Le Prodigue de notre Evangile, déja aveuglé par ſa paſſion, ne voit point le tort qu'il ſe fait en s'éloignant de la maiſon paternelle; l'ingratitude dont il ſe rend coupable envers le père de famille; les dangers auxquels il s'expoſe en voulant être le ſeul arbitre de ſa deſtinée; les bienſéances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, ſans le conſeil & l'aveu de celui à qui il devoit du moins les ſentimens de reſpect & de déférence, que la nature toute ſeule inſpire. Il part, & ne voit plus que par les yeux de ſa paſſion: *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.*

Tel eſt le caractère de cette paſſion infortunée: elle répand un nuage épais ſur la raiſon; des hommes ſages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur ſageſſe; tous les principes de conduite ſont effacés en un inſtant; on ſe fait une nouvelle manière de penſer, où toutes les idées com-

munes ſont proſcrites ; ce n'eſt plus la lumière & le conſeil, c'eſt un panchant impétueux, qui décide, & qui régle toutes les démarches : on oublie ce qu'on doit aux autres & ce qu'on ſe doit à ſoi-même : on s'aveugle ſur ſa fortune, ſur ſon devoir, ſur ſa réputation, ſur ſes intérêts, ſur les bienſéances mêmes dont les autres paſſions ſont ſi jalouſes ; & tandis qu'on ſe donne en ſpectacle au public, ſeul on ne ſe voit pas ſoi-même : on s'aveugle ſur ſa fortune ; & Amnon perd la vie & la couronne pour n'avoir pu vaincre ſon injuſte foibleſſe : on s'aveugle ſur le devoir ; & l'emportée femme de Putiphar ne ſe ſouvient plus que Joſeph eſt un eſclave ; elle oublie ſa naiſſance, ſa gloire, ſa fierté, & ne voit plus dans cet Hébreu que l'objet de ſa paſſion honteuſe : on s'aveugle ſur la reconnoiſſance ; & David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va ſe rendre coupable envers un Dieu, qui l'avoit tiré de la pouſſière, pour le placer ſur le trône de Juda : depuis que ſon cœur eſt bleſſé, toutes ſes lumières ſont

éteintes : on s'aveugle ſur les périls ; & le fils du Roi de Sichem ne voit plus la maiſon de ſon père expoſée aux juſtes reſſentimens des enfans de Jacob ; il enléve Dina, & ne voit plus que ſa paſſion : on s'aveugle ſur les bienſéances ; & les deux vieillards de Suſanne ne ſont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Iſrael ; emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoiſſent plus l'indécence, & ne rougiſſent pas de leur confuſion même : on s'aveugle ſur les diſcours publics ; & Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un Royaume pour témoin de ſa honte & de ſa foibleſſe : enfin, on s'aveugle ſur l'indignité même de l'objet qui nous captive ; & Samſon malgré l'expérience déja faite de la perfidie de Dalila, ne laiſſe pas de lui confier encore ſon ſecret & ſa tendreſſe. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous puniſſez les paſſions de la chair par les ténébres de l'eſprit ; que votre lumière ne luit plus ſur les ames adultères & corrompues, & que leur cœur inſenſé s'obſcurcit : *Peregrè pro-*

factus eſt in regionem longinquam.

Enfin, cette déplorable paſſion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choſes du ciel ; on n'eſt plus touché de rien : laſſé de ſes propres miſères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, & tout nous en éloigne ; & le cœur tout entier ſe révolte contre nous-mêmes ; & un dégoût affreux nous ſaiſit, & nous lie à nos propres foibleſſes ; & le cœur accoutumé à ne plus ſentir que des plaiſirs vifs & injuſtes, languit, & ne trouve en lui aucun ſentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'eſt pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéreſſe plus. Les devoirs mêmes de la ſociété, les fonctions d'une charge, les bienſéances d'une dignité, les ſoins domeſtiques ; tout laſſe, tout devient inſipide, hors la paſſion. Baltaſar n'eſt plus appliqué au gouvernement de ſes peuples, & ne ſait pas même que l'ennemi déja à la porte de ſa Capitale, va lui enlever le lendemain l'Empire & la couronne. Salomon eſt plus attentif à bâtir des Temples profanes aux

dieux des femmes étrangères, qu'à ſoulager ſon peuple que ſes profuſions font gémir ſous le poids des charges publiques. Les enfans d'Héli négligent les fonctions du Sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans ſon cœur : Je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni ſoin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina;..... & luctum non videbo.* La Femme dont il eſt parlé dans les Proverbes, ne peut ſe ſouffrir dans l'enceinte d'une famille; le ſérieux d'un domeſtique lui devient inſupportable : *Nec valens in domo conſiſtere pedibus ſuis.* De-là on ſe fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des ſpectacles profanes, des lectures pernicieuſes, des harmonies laſcives, des peintures obſcènes. Hérode ne trouve plus de plaiſir que dans les danſes & dans les feſtins. Salomon multiplie les concerts, & ſon palais retentit de toutes parts de chants de volupté & de réjouiſſance. Manaſsès met dans le Temple même du Seigneur les images de ſes infâmes plaiſirs. C'eſt le ca-

Apoc. 18. 7.

Prov. 7. 24.

ractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enyvré ; on la retrouve par-tout ; tout en retrace les funestes images ; tout en réveille les injustes desirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le Temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir ; & tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déja impur lui-même : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, ame infidéle ; rappellez ces premiers sentimens de pudeur & de vertu avec lesquels vous étiez née, & voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux fouilla votre cœur ; & combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Mais s'il n'est point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins

de reſſources pour revenir à lui, quand une fois on s'en eſt éloigné: ſecond caractère de cette paſſion, & ſeconde circonſtance des égaremens du Prodigue. *Il diſſipa tout ſon bien en débauches*, dit Jeſus-Chriſt; & après qu'il eut tout diſſipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.* Il diſſipa tous ſes biens; les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace eſt le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame; mais celui-ci va plus loin : non-ſeulement il prive le pécheur de cette juſtice qui le rendoit agréable à Dieu; il va tarir les dons de l'Eſprit-ſaint juſques dans leur ſource. La Foi, ce fondement de tous les dons, cette baze de l'être Chrétien, ne tarde pas d'être renverſée dans le cœur du pécheur impudique : il n'y a pas loin de la diſſolution à l'impiété : pour ſe calmer ſur les ſuites d'une vie déréglée, on s'eſt bien-tôt perſuadé que tout meurt avec le corps : on a bien-tôt ſecoué le joug de la croyance commune ſi gênant pour la volupté ; on s'eſt bien-tôt fait des maximes dans le

libertinage : on n'étoit d'abord diſſolu que par foibleſſe ; on le devient par réfléxion & par principe : les plaiſirs qui ſe font acheter par des remords, coûtent trop ; on veut jouir tranquillement de ſes crimes ; on cherche dans les livres les plus monſtrueux, & dans les ſociétés les plus impies, dequoi ſe raſſurer contre les préjugés de l'éducation ; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne ſe propoſe plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus auſſi d'autre fin au-delà du tombeau ; & le même plaiſir qui corrompt le cœur, a bien-tôt corrompu juſqu'aux premiers principes de la Foi : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Non-ſeulement les biens de la grace ſont diſſipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naiſſant une ame ſi pudique, un goût ſi tendre & ſi retenu ſur la pudeur, une délicateſſe ſi noble ſur la gloire ; le ciel avoit pris plaiſir, ce ſemble, de vous former pour la vertu, & de mettre en vous mille reſſources & mille liens, pour vous attacher au

devoir ; & ces barrières heureuſes que la nature elle-même avoit oppoſées à vos déréglemens, une injuſte paſſion les a franchies ; & cette pudeur que la naiſſance vous avoit donnée, n'eſt plus qu'une foibleſſe indigne, que nul frein ne ſauroit arrêter : & tout le fruit que vous en avez retiré, a été d'aller plus loin, & de garder moins de meſures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, acceſſible : vous aviez eu pour partage un cœur ſimple & ſincère ; une candeur d'ame, une ſérénité d'humeur qui offroit mille diſpoſitions favorables à la ſincérité chrétienne, & à la paix d'une conſcience pure : & depuis que cette paſſion funeſte a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur eſt entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus : vous êtes ſemblable, dit S. Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens : on vous trouve ſombre, bizarre, inquiet, diſſimulé : cette ſérénité qui venoit de

l'innocence, eſt éteinte : cette égalité, qui prenoit ſa ſource dans le calme des paſſions, n'eſt plus qu'un fonds inépuiſable d'humeurs & de caprices : cette candeur, qui montroit votre ame toute entière, ne laiſſe plus voir que des penſées noires & cachées : vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes, & qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu ; & l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naiſſant des talens heureux : votre jeuneſſe annonçoit de grandes eſpérances : on croyoit que vous alliez marcher ſur les traces de vos ancêtres, & faire revivre avec leur nom, leurs dignités & leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formoient déja mille préſages flatteurs, & ouvroient à vos proches des vûes éloignées d'élévation & de fortune ; & ces talens, la volupté les a engloutis ; & ces grandes eſpérances, un vice honteux les a enſevelies ; & cet-

te gloire naissante a fini par la honte & par l'ignominie ; & cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, & à rafiner sur des plaisirs infâmes ; vous qui avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'Etat, devenir une des ressources de la patrie ; que sai-je ? honorer votre siécle, & embellir peut-être nos histoires : & vous voilà traînant au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint ; & ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : Il auroit pu parvenir, s'il avoit sû se vaincre. O cité fidéle ! s'écrie un Prophéte, née avec tant de droiture & d'équité ; comment êtes-vous devenue une effrontée ? la justice habitoit en vous, & il n'y a maintenant que des crimes ; la beauté de votre argent s'est changée en boue, & la force de votre vin a dégénéré en la foiblesse de l'eau : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la

ɔrtune qui viennent s'abîmer dans e gouffre : hélas ! ſi nous approfon-liſſions l'hiſtoire des familles ; ſi nous llions juſqu'à la ſource de leur déca-lence ; ſi nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres & les biens ont paſſé en des mains étrangères ; ſi nous remontions juſqu'à celui de leurs ancêtres, qui donna le premier branle à l'infortune de ſa poſtérité, nous en trouverions l'origine dans la paſſion dont je parle : nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue ſuite de malheurs qui ont affligé ſes deſcendans. Et ſans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés preſque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ? combien de maiſons à demi éteintes, voient tous les jours finir dans les débauches & dans la ſanté ruinée d'un emporté, toute l'eſpérance de leur poſtérité, & toute la gloire des titres, qu'une longue ſuite de ſiécles avoient amaſſés ſur leur tête, & qui avoient coûté tant de ſang & de travaux à la vertu de leurs

ancêtres : *Diſſipavit ſubſtantiam ſuam vivendo luxuriosè.* C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous puniſſez les pécheurs par leurs paſſions mêmes ; & que vous tracez dans la décadence des choſes humaines, & dans les malheurs & les révolutions ſenſibles des noms & des fortunes, les ſupplices éternels que vous préparez aux ames impures.

Mais en troiſiéme lieu, ce n'eſt pas ſeulement par la diſſipation des biens de la nature & de la grace que ce vice honteux devient le ſupplice du pécheur impudique ; c'eſt principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laiſſe au fond de ſon ame : troiſiéme caractère du vice dont nous parlons, & troiſiéme circonſtance des égaremens du Prodigue. *Après qu'il eut tout diſſipé*, continue Jeſus-Chriſt, *il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença lui-même à tomber en néceſſité : Et ipſe cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur inſupportable à lui-même, inſupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laiſſe dans la conſcience impure.

Je

Je ſai que le trouble intérieur eſt la peine de tout péché qui tue l'ame; que le crime n'eſt jamais tranquille; & que la région de l'iniquité eſt toujours un triſte théâtre de la faim & de la plus affreuſe indigence : *Facta eſt fames valida in regione illâ.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne ſai quoi de ſi oppoſé à l'excellence de la raiſon, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur ſe reproche ſans ceſſe à lui-même ſa propre foibleſſe, & qu'il rougit en ſecret de ne pouvoir ſecouer le joug qui l'accable : tel eſt le caractère de ce vice, de laiſſer dans le cœur un fond de triſteſſe qui le mine, qui le ſuit par-tout, qui répand une amertume ſecrette ſur tous ſes plaiſirs : le charme fuit & s'envole; la conſcience impure ne peut plus ſe fuir elle-même; on ſe laſſe de ſes troubles, & on n'a pas la force de les finir; on ſe dégoûte de ſoi-même, & on n'oſe changer; on voudroit pouvoir fuir ſon propre cœur, & on ſe retrouve par-tout; on envie la deſtinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, & on ne peut parvenir à cette affreuſe tran-

quillité ; on eſſaie de ſecouer le joug de la Foi, & on a d'abord plus d'horreur de cet eſſai, que du crime même: enfin, les plaiſirs que l'on goûte ne ſont que des inſtans rapides & fugitifs ; les remords cruels forment comme l'état durable & le fond de toute la vie criminelle : *Et ipſe cœpit egere.*

Inſupportable ſecondement, par les dégoûts, les jalouſies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les triſtes événemens inſéparables de cette paſſion : on a tout à craindre du côté de la réputation & de la gloire : il faut acheter le plaiſir injuſte au prix des meſures les plus gênantes, où ſi une ſeule vient à manquer, tout eſt perdu : il faut ſoutenir les diſcours publics, & les murmures domeſtiques; ſoutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive ; ſoutenir vos devoirs, vos bienſéances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaiſirs ; ſe ſoutenir ſoi-même contre ſoi-même. Ah ! les commencemens de la paſſion n'offrent rien que de riant & d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniqui-

té, on ne marche que ſur des fleurs : les premières fureurs de ce vice ſurtout enivrent la raiſon, & ne lui laiſſent pas le loiſir de ſentir toute ſa miſère : les idées qu'on ſe fait alors de la paſſion ſont encore nobles & flatteuſes ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des ſentimens, la bonté du cœur, la diſcrétion, l'honneur, la bonne-foi, la diſtinction du mérite, la deſtinée des panchans : tout flatte encore alors la vanité. Mais les ſuites, dit l'Eſprit de Dieu, en ſont toujours amères comme l'abſinthe : mais la paſſion un peu refroidie ; mais le plaiſir injuſte approfondi ; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long uſage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la paſſion a de plus honteux : ah ! viennent les bruits déſagréables, les murmures publics, les diſſenſions domeſtiques, des affaires ruinées, des établiſſemens manqués, les ſoupçons, les jalouſies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs : que vous reſte-t-il alors, ame infidéle, que des retours affreux ſur vous-même ; qu'un poids d'amer-

tume ſur votre cœur ; qu'une honte ſecrette de votre foibleſſe ; que des regrets de n'avoir pas ſuivi des conſeils plus ſages ; que des réfléxions triſtes ſur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir & dans l'innocence ? & avez-vous pu réuſſir juſques ici à vous calmer, & à vous faire une conſcience tranquille dans le crime ? *Et ipſe cœpit egere.*

Inſupportable troiſiémement, par les nouveaux deſirs que ce vice allume ſans ceſſe dans le cœur : une paſſion naît des cendres d'une autre paſſion : un deſir ſatisfait, fait naître un nouveau deſir : on eſt dégoûté & on n'eſt pas raſſaſié. C'eſt le caractère de cette infortunée paſſion, dit l'Apôtre, d'être inſatiable : *Inſatiabilis delicti.* On ne ſait plus ſe preſcrire de bornes dans la honteuſe volupté ; les emportemens les plus monſtrueux ne peuvent encore ſatisfaire la fureur d'une ame impure ; la débauche la plus immodérée laiſſe encore quelque choſe à deſirer au déréglement des ſens ; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même ; on for-

me, comme le Prodigue, des desirs plus honteux, & qui vont encore plus loin que les actions mêmes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte & devient insupportable : la seule gêne des réfléxions inséparable de la condition humaine, déplaît & fatigue ; on va jusqu'à envier la condition des bêtes : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant ;* on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parceque rien ne traverse leur instinct brutal ; que l'honneur, le devoir, les réfléxions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs ; & qu'un panchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, & la seule loi qui les guide : *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon Dieu ! & un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature, si sacrilége dans la bouche du Chrétien surtout, qui a l'honneur d'être membre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infâmes, & embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple ! dit le Sei-

gneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication ? qui a changé mon héritage en la retraite des eſprits immondes, & livré Jéruſalem à tous les excès des nations ?

Inſupportable en quatriéme lieu, ſi j'oſois le dire ici, par les triſtes ſuites du déréglement, qui font preſque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des paſſions du premier âge, traîner des jours languiſſans & malheureux, & ſentir tous les momens de la vie l'uſage indigne qu'on en a fait : *Et ipſe cœpit egere.*

Enfin, il n'eſt pas de vice qui rende le pécheur plus vil & plus mépriſable aux yeux des autres hommes : derniére circonſtance des excès du Prodigue, & dernier caractère de cette paſſion. Il tomba dans un aviliſſement qu'on ne peut lire ſans horreur : il ſe mit au ſervice d'un des habitans du pays : il fut envoyé à ſa maiſon des champs pour y garder des pourceaux ; & là il eût ſouhaité de ſe raſſaſier des glands que ces ſales animaux mangeoient, & perſonne ne lui en donnoit. Quelles images ! & qu'elles ſont propres à peindre toute

la honte & toute l'indignité du vice dont nous parlons !

Oui, mes Frères, en vain le monde a donné des noms ſpécieux à cette paſſion honteuſe : en vain un uſage inſenſé & déplorable a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des ſpectacles, par la délicateſſe des ſentimens, & par tout l'art d'une poéſie laſcive : en vain des écrivains profanes proſtituent leurs plumes, leurs talens, à des apologies criminelles de ce vice : les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les ſcènes elles-mêmes où on les débite : ſur des théâtres fabuleux, c'eſt la paſſion des Héros ; c'eſt la foibleſſe des grandes ames : au ſortir delà, c'eſt-à-dire, dans la vérité & la réalité des choſes, dans la conduite ordinaire de la vie, c'eſt un aviliſſement qui deshonore l'homme & le Chrétien ; c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage ſur la plus belle vie du monde ; c'eſt une baſſeſſe, qui loin de nous approcher des Héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce ſemble,

honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foibleſſes ſecrettes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les ſentimens inſenſés, toutes les ſituations puériles où cette paſſion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, & que ſa juſtice manifeſtera au jour de ſes vengeances? ſeriez-vous fort content de vous-même, ſi cette partie de votre vie ſi cachée, ſi honteuſe, ſi différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée ſur les toîts, auſſi connue que certaines actions d'éclat, qui vous ont peut-être attiré l'eſtime publique, & paſſoit avec elles juſqu'à la dernière poſtérité? O homme! telle eſt votre deſtinée dans vos paſſions, de n'être jamais de bonne-foi avec vous-même. Non, mes Frères, le monde lui-même, ce monde ſi corrompu, reſpecte la pudeur; il couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le ſujet de ſes dériſions & de ſes cenſures; il leur fait ſentir, par des diſtinctions d'oubli & de mépris, l'indignité de leur conduite; c'eſt-à-dire, que malgré le rang que vous

tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans ſon eſprit : on vous dépouille de cette naiſſance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne : on ne voit de vous que vous-même, c'eſt-à-dire, la honte de vos panchans : plus vous êtes élevé, plus on vous rabaiſſe, plus vos foibleſſes paſſent de bouche en bouche, & peut-être de ſiécle en ſiécle dans les annales publiques ; & votre ignominie croît à proportion de votre gloire : *Secundùm gloriam ejus multiplicata eſt ignominia ejus.* 1. Mach. 1. 42.

Mais l'ame déſordonnée ne ſent plus cette confuſion : elle ne ſait plus rougir, dit l'Eſprit-ſaint ; la naiſſance, le caractère, la dignité, le ſexe, il n'eſt plus de frein pour une ame aſſervie à cette paſſion déplorable. Il faut ſe préter aux ſuites de ſa deſtinée : mais on eſt d'un caractère ſacré ; n'importe : mais on eſt d'un rang où tout eſt remarqué ; on ne peut pas : mais on porte un habit qui annonce la vertu, & qui inſpire la retenue ; on ne ſe voit plus ſoi-même : mais on eſt d'un ſexe où le ſeul ſoupçon eſt une tache, & où tout le mérite

eſt attaché à la pudeur ; on s'en fait un de l'impudence : mais le public en murmure ; la paſſion parle encore plus haut : mais un époux éclate, & cette diſſenſion domeſtique va bientôt devenir la nouvelle publique ; il n'y a plus dans le monde pour une perſonne prévenue de cette malheureuſe paſſion, que l'objet criminel qui l'inſpire ; tout le reſte de la terre n'eſt compté pour rien : tout ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde, on ne le voit plus : on ne voit plus, on ne vit plus que pour ſa paſſion, & comme s'il n'y avoit ſur la terre que l'objet infortuné tout ſeul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidéle ! voyez tous les regards attentifs ſur vous ; vos paſſions devenues la fable publique ; votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre : voyez un inſtant le monde tel qu'il eſt à votre égard, & dans quelle ſituation vous êtes parmi les hommes : *Et miſit illum in villam ut paſceret porcos.*

Voilà, mes Frères, dans les égaremens du Pécheur de notre parabole, les ſuites funeſtes d'un vice que

S. Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer ; & dont nous ne devrions jamais à plus forte raiſon, venir vous entretenir dans le lieu ſaint, où l'Agneau ſans tache s'immole ſans ceſſe, & dans ces chaires chrétiennes deſtinées à vous annoncer la Loi chaſte du Seigneur, & les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! dans ces tems heureux où la chaſteté avoit encore ſes martyrs ; où les tyrans croyoient punir plus rigoureuſement les Vierges chrétiennes par la perte de cette vertu, que par la perte même de leur vie ; la chaire chrétienne n'étoit deſtinée qu'à faire des éloges de la pudeur. Les premiers Paſteurs, les Cyprien, les Ambroiſe, les Auguſtin n'étoient occupés qu'à encourager devant l'aſſemblée des Fidéles, les Vierges innocentes, en leur expoſant l'excellence & les avantages de leur état ; & dans les monumens précieux de leur zèle & de leur ſcience, qui ſont venus juſqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la ſainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adul-

tères, ſi rares alors parmi les Fidéles.

Mais aujourd'hui où ce vice a infecté tous les âges, tous les ſexes & toutes les conditions; aujourd'hui où il a effacé du Chriſtianiſme ces premiers traits de pudeur, qui diſtinguoient nos pères, des nations corrompues & perverſes; aujourd'hui enfin, où la licence publique & la force des éxemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reſte encore de honteux : ah! il faut que nous levions la voix; que nous ne rougiſſions plus de vous interdire ce que vous faites preſque gloire de vous permettre; & que nous vous diſions avec la liberté ſainte de notre miniſtère, que ſi quelqu'un ſouille & profane le Temple de Dieu dans ſon propre corps, Dieu le perdra.

Telles ſont les amertumes, l'indignité, la ſervitude, l'opprobre, les fureurs & les troubles que cette paſſion traîne après elle-même dès cette vie : je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui ſont deſtinées; j'aime bien mieux vous en expoſer les remédes que les châtimens, & vous

montrer dans le retour du Prodigue vers le Père de famille, les moyens, les motifs, & l'image de votre pénitence.

II. PARTIE.

CE ne ſeroit pas aſſés de vous avoir expoſé dans les excès de l'Enfant prodigue, l'image des déréglemens & des malheurs d'un pécheur voluptueux ; il faut vous propoſer dans ſa converſion le modéle & les conſolations de ſa pénitence. En effet, mes Frères, il trouve en revenant à la maiſon du Père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ſes égaremens : ſon repentir répare toutes les ſuites de ſes déſordres ; & les mêmes démarches qu'il avoit faites pour ſuivre des voies injuſtes, deviennent comme le modéle de celles qu'il fait pour en ſortir. Suivons l'hiſtoire de notre Evangile, & nous allons remarquer toutes ces circonſtances.

Le premier caractère de ſa paſſion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace, par les ténébres qu'elle avoit répandues ſur ſon eſprit, par un dégoût affreux des choſes du ciel, par l'aſſer-

viſſement des ſens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus eſt in regionem longinquam.* Or, la première démarche de ſa pénitence éloigne tous ces obſtacles.

Premiérement, elle lui ouvre les yeux ſur l'état honteux où la paſſion l'avoit réduit ; elle le fait rentrer en lui-même : *In ſe autem reverſus.* Le charme qui le faſcinoit, tombe tout d'un coup ; il eſt effrayé de ſe retrouver lui-même tel qu'il eſt, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaiſirs & leur nourriture : ah ! c'eſt alors que toutes les idées fauſſes & flatteuſes, ſous leſquelles il s'étoit juſques-là repréſenté la paſſion, s'évanouiſſent. Cette prétendue conſtance, cette bonté de cœur, cette nobleſſe de ſentimens, cette tendreſſe née avec nous, cette deſtinée des panchans, vaines expreſſions, dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice ; c'eſt alors que tout cela change de nom à ſes yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la juſtice de Dieu à ſes pro-

pres desirs ; qu'un aviliſſement qui le couvre de confuſion : il ne ſe regarde plus que comme le rebut de ſon peuple, la honte de ſa religion, l'opprobre de l'humanité, un monſtre ſur qui le Père céleſte ne devroit plus jetter les yeux que pour le frapper, & enſevelir dans l'abîme ſa perſonne & ſon ignominie : *In ſe autem reverſus.*

Et c'eſt ici où ce Pécheur, touché & déja éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ſes yeux, cette première ſaiſon de ſa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où élevé ſous les yeux du Père de famille, il goûtoit encore les douceurs & l'abondance de ſa maiſon : il compare la candeur & la tranquillité de ſes premières mœurs, avec les chagrins & les amertumes des paſſions qui leur ont ſuccédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute ſa vie que ces premières années, où ſon cœur encore calme & innocent, n'avoit pas éprouvé les troubles & les inquiétudes cruelles des engagemens profanes ; que ſes joies alors étoient pures, ſes deſirs réglés & tranquilles,

ſes mœurs ordonnées & douces ; que tous les malheurs ont fondu ſur lui avec les étincelles impures qui allumèrent ſon cœur ; & que depuis ce moment fatal, ſes jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins ; ſa vie toujours agitée & inquiéte ; ſes plaiſirs mêmes triſtes & ſombres : *In ſe autem reverſus.*

Mais en ſecond lieu, ſi ſes ténébres ſe diſſipent, ſon dégoût affreux pour les choſes du ciel ſe change en un ſaint deſir de la vertu & de la juſtice. *Combien de ſerviteurs dans la maiſon de mon père ont du pain en abondance, & je ſuis ici à mourir de faim !* Au lieu qu'autrefois la ſeule idée de la régle & de la vertu le faiſoit frémir ; la ſeule préſence des gens de bien le fatiguoit ; la ſeule vûe de la maiſon du Père de famille lui étoit inſupportable ; il commence à envier la deſtinée de ſes ſerviteurs, de ces ames fidéles qui lui ſont attachées : il la compare à la ſienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur ſituation, à l'opprobre de ſon état ; leur tranquillité, à ſes inquiétudes ; l'eſtime où ils vivent parmi les

hommes, au mépris honteux où il eſt tombé : plus il examine la condition des gens de bien, plus ſon état lui paroît inſupportable. Quoi ! ſe dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'ames fidéles jouiſſent des avantages de la maiſon paternelle, des ſecours de la religion, des conſolations ſecrettes de la grace, de l'eſtime même des hommes ; qu'elles mangent le pain des enfans, & eſpèrent de n'être pas exclues de l'héritage ; je me voi ici en proie à des paſſions honteuſes, dégoûté, déchiré, tiranniſé par mon propre cœur ; vivant ſans conſolation, ſans honneur même devant les hommes ? Eh ! juſques à quand une injuſte foibleſſe prévaudra-t-elle ſur mon repos, ſur mes lumières, ſur mes véritables intérêts, & ſur ma deſtinée éternelle ? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hìc fame pereo !*

Auſſi, mes Frères, notre heureux Pénitent veut à l'inſtant entrer dans la ſociété des Juſtes, & groſſir le nombre des ſerviteurs du Père de famille : *Fac me ſicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de ſim-

ples ſouhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les perſonnes dont on eſt forcé de reſpecter la vertu. Il ne ſe contente pas de dire, qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de ſolide; qu'on eſt heureux quand on peut leur reſſembler; que tout le reſte eſt bien peu de choſe, & qu'on ne deſeſpère pas de ſuivre un jour leur éxemple. Vains diſcours, ô mon Dieu! dont on s'abuſe ſoi-même, & qu'on ne tient que pour calmer les reproches ſecrets d'une conſcience criminelle!

Notre Prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir: il ne loue pas la vertu dans la vaine eſpérance d'en ſuivre un jour les régles ſaintes; il n'éxagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour ſe perſuader à lui-même qu'un jour il en ſortira: la véritable douleur parle moins, & agit plus promptement; il ſent que ce moment eſt pour lui le moment du ſalut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur ſur le point d'un changement; par cette viciſſitude de penſées qui ſe défendent &

qui s'accuſent ; cherchant les ténébres & la ſolitude pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laiſſant couler des torrens de larmes ſur ſon viſage, n'étant plus maître de ſa douleur, baiſſant les yeux de confuſion, & n'oſant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins ſon ſalut & ſa délivrance : Que tardai-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne ſort plus qu'avec des ſoupirs ? qui me retient encore dans les liens honteux que je reſpecte ? les plaiſirs ? ah ! depuis long-tems, il n'en eſt plus pour moi, & mes jours ne ſont plus qu'ennui & qu'amertume ; les engagemens profanes, & la conſtance mille fois promiſe ? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, & de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures, qui n'en ont jamais eu pour moi ? le bruit que mon changement va faire dans le monde ? mais pourvû que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penſeront les hommes ? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoins tous ceux qui l'ont été de mes ſcandales ? & d'ailleurs que puis-je craindre du public

après le mépris & la honte que m'ont attiré mes déſordres ? l'incertitude du pardon ? ah ! j'ai un père tendre & miſéricordieux ; il ne demande que le retour de ſon enfant, & ma préſence ſeule réveillera toute ſa tendreſſe.

Je me leverai donc, *ſurgam :* je ferai un effort ſur la honte qui me retient & ſur ma propre foibleſſe : j'irai dans ſa maiſon ſainte, où il eſt toujours prêt à recevoir & à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je ſuis un enfant ingrat, rebéle, dénaturé, indigne de porter ſon nom, il eſt vrai : mais il eſt encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ſes pieds toute l'amertume de mon ame ; & là, ne faiſant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel, & devant vous ;* contre le ciel, par le ſcandale & le déréglement public de ma conduite : contre le ciel, par les diſcours d'impiété & de libertinage que je tenois, pour me calmer & m'affermir dans le crime : contre le ciel, parce que comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder,

& me ſouvenir que c'étoit là ma patrie & mon origine : contre le ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de ſa lumière, & de tous les jours qui ont compoſé le cours de ma vie triſte & criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes déſordres à la face du ſoleil, n'en eſt que le côté le plus ſupportable ; les crimes qui n'ont eu que vous ſeul pour témoin, ſont bien plus dignes de votre colère ; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in cœlum & coram te ;* devant vous, par tant d'œuvres de ténébres, que votre œil inviſible a éclairées en ſecret : devant vous, par les circonſtances les plus honteuſes, & dont le ſeul ſouvenir me trouble & me confond : devant vous, par l'uſage indigne des dons & des talens dont vous m'aviez favoriſé : devant vous enfin, par tant d'invitations ſecrettes toujours rejettées, vous qui m'aviez ſecouru dès mon enfance, & qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat & le plus dénaturé de tous les enfans : *Peccavi in cœlum & coram te.*

Quel changement, & quel éxem-

ple plein de conſolation pour les pécheurs ! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il ſemble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particuliérement le Père des ingrats, le Bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le Conſolateur des pénitens. Auſſi comme ſi tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur & votre puiſſance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on
2. Cor. 1. 3. vous appelle, *le Père des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation.* Non, mon cher Auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'allarme pas votre confiance : le Médecin céleſte ſe plaît à guérir les maux les plus déſeſpérés : les plus grands pécheurs ſont les plus dignes de ſa pitié & de ſa miſéricorde : ſans doute il n'a permis que vous tombaſſiez dans ce gouffre, & qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richeſſes & la puiſſance de ſa grace. Et n'eſt-il pas plus grand en effet, lorſqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorſqu'il ne fait que ſoutenir Pierre, qui commençoit ſeulement à enfoncer ſur les eaux ? Si

vos péchés ſont montés au plus haut point, ah ! voilà peut-être le moment de ſa grace : peut-être la miſéricorde de Dieu a marqué le premier ſignal de ſes faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'eſt la défiance du reméde. Mais ſi le pardon accordé par le Père de famille à notre Prodigue ne vous touche pas aſſés, du moins que les conſolations qui accompagnent ſa pénitence, achévent de vaincre vos réſiſtances.

Oui, mes Frères, c'eſt ici la troiſiéme circonſtance du retour de notre heureux Pénitent : les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'abſinthe ; les premières démarches de ſa pénitence ſont ſuivies de mille conſolations.

Premiérement, conſolation du côté des facilités qu'il trouve dans la ſainte entrepriſe de ſon changement. Le Père de famille apperçoit ſon fils de loin ; & le voyant foible, exténué, agité, & hors d'état preſque de ſe ſoutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit S. Ambroiſe ; il ſe hâte

d'aller au-devant pour le ſoutenir ; de peur qu'il ne trouve ſur ſon chemin quelqu'obſtacle qui l'arrête : *Accurrit ne quis impediat ;* il faut ſi peu de choſe pour ébranler un pécheur dans ce commencement de ſa carrière : c'eſt un homme qui a été battu long-tems des flots & de l'orage, & qui en ſe relevant, voit encore tout tourner autour de lui, & eſt hors d'état de ſe ſoutenir, ſi une main ſecourable ne l'empêche de retomber : une occaſion, un dégoût, un obſtacle, tout eſt capable alors d'éteindre dans une ame les premières opérations de la grace. Le démon même plus attentif alors que jamais à ne pas ſe laiſſer enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages ſur l'eſprit, & n'offre à une ame touchée, que des difficultés inſurmontables dans ſa nouvelle entrepriſe : difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager ; difficultés du côté de ſes prétentions & de ſes eſpérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer ; difficultés du côté de ſes liaiſons, de ſes proches, de ſes amis, de ſon rang, de

ſa

ſa naiſſance, de ſes emplois, autant de phantômes que le démon réaliſe, qu'il groſſit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il préſente ſans ceſſe à l'ame timide & irréſolue ; de ſorte que ſuſpendue ſouvent entre ſes frayeurs & ſes bons deſirs, entre ſes réſolutions & ſes défiances, entre ſes anciennes erreurs & ſes nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle ſe décourage, elle recule ; & après avoir ſupputé longtems ſa dépenſe & ſes forces, ſelon le mot de l'Evangile, elle en demeure là ; & ne jette pas même les premiers fondemens de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du Père de famille ? Il court vers ſon enfant ; il ſe hâte de le ſoutenir ; il le raſſure contre ſes frayeurs & contre ſa propre foibleſſe ; il calme ſes agitations ; il diſſipe ſes nuages : *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'eſt pas aſſés : il raſſemble mille circonſtances qui lui facilitent toutes ſes démarches ; il éloigne des occaſions où ſa foibleſſe auroit pu échouer ; il renverſe des projets qui l'auroient expoſé à de nouveaux pé-

rils; il ménage des événemens qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ſes chaînes : *Accurrit ne quis impediat ;* tout ſemble aider cette ame touchée, tout la ſoutient, tout la favoriſe ; ces montagnes qu'elle croyoit voir devant elle, & ne pouvoir jamais franchir, s'applaniſſent comme par un ſoudain enchantement ; ces impoſſibilités tant redoutées, s'évanouiſſent ; plus elle avance, plus les voies ſe dégagent ; & les obſtacles eux-mêmes qui l'allarmoient, deviennent les facilités de ſa pénitence : *Accurrit ne quis impediat.*

Secondement, conſolation du côté des douceurs ſecrettes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie. Le Père de famille ne ſe contente pas de courir au-devant de ſon fils retrouvé ; il ſe jette à ſon col, il l'embraſſe, il le baiſe ; ſon cœur peut à peine ſuffire à toute ſa tendreſſe paternelle ; ſes faveurs ſont encore au-deſſous de ſa joie & de ſon amour : *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum.* Il retrouve ſon fils qu'il avoit perdu : *Perierat, & inventus eſt :* il le retrouve à la vérité, ſale,

hideux, déchiré; mais ce qui devroit allumer ſes foudres, ne réveille que ſon amour: il ne voit en lui que ſes malheurs; il ne voit plus ſes crimes: *Perierat, & inventus eſt:* il n'a pas oublié que c'eſt ici un enfant ingrat & rebelle; mais c'eſt le ſouvenir même qui le touche: il voit revivre un enfant qui étoit mort à ſes yeux; il recouvre ce qu'il avoit perdu. *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum;* image tendre & conſolante de la joie que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe dans le ciel, & des conſolations ſecrettes que Dieu fait ſentir à une ame de ces premières démarches de ſon retour vers lui: *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum.* O clémence paternelle! ô ſource inépuiſable de bonté! ô miſéricorde de mon Dieu! que vous revient-il donc du ſalut de la créature?

Troiſiémement, conſolation du côté de la participation aux ſaints myſtères, dont on avoit ſi long-tems vécu privé par ſes déréglemens. Le Père de famille fait tuer le veau gras; il appelle ſon fils retrouvé, à ce feſtin céleſte; il le nourrit de la viande des

Elus : *Adducite vitulum ſaginatum; manducemus & epulemur.* On avoit vécu tant d'années ſans Dieu, ſans religion, ſans eſpérance, éloigné de l'autel & des ſacrifices, exclu comme un anathême de l'aſſemblée ſainte, de la ſociété des Juſtes & de toutes les conſolations de la Foi ; quelle douceur de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes frères, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, ſecouru de leurs prières, fortifié par leurs éxemples, animé par l'harmonie des ſaints cantiques, qui accompagnent la ſolemnité & l'allégreſſe de ce divin banquet ! *Et cùm veniret, audivit ſimphoniam & chorum.* Ame heureuſe ! regrettez-vous alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de vous dégoûter ? voyez-vous encore dans le monde, où vous avez paſſé des jours ſi pleins d'amertume, quelque choſe qui puiſſe vous rappeller à lui, & qui vous paroiſſe digne de votre cœur ? & un ſeul jour paſſé dans la maiſon du Seigneur aux pieds de l'autel ſaint, n'eſt-il pas plus conſolant pour vous, que les années en-

tières passées dans les plaisirs & dans les assemblées des pécheurs ?

Enfin, la dernière circonstance des égaremens du Prodigue avoit été le mépris & l'avilissement où il étoit tombé : l'honneur & la gloire font le dernier privilége de sa pénitence. On le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu ; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence ; on met à son doigt une marque de puissance & d'autorité ; on lui donne même la préférence sur son aîné : c'est-à-dire, que la piété fait oublier ce que nos passions avoient, ou d'insensé, ou de méprisable ; ou, pour mieux dire, n'en rappelle le souvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont succédé : elle change en estime & en respect le mépris que nos vices nous avoient attiré ; elle nous rétablit dans tous les droits de notre naissance, de nos titres, de nos dignités, avilis par nos dissolutions ; elle nous tire de la boue & de l'obscurité de la débauche, pour nous rendre aux fonctions publiques ; elle nous sépare de la société basse & honteuse des hommes obscurs & dissolus, pour nous réunir aux

hommes ſages & illuſtres de notre rang & de notre état ; en un mot, au lieu que nous étions comme le Prodigue, l'opprobre du ciel & de la terre, elle nous rend la joie des gens de bien, la conſolation des Paſteurs, la gloire de la Religion, l'admiration même des mondains, un ſpectacle digne des Anges & des hommes.

Que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous animer à ſuivre cet éxemple ? Vous errez depuis long-tems comme le Prodigue, dans des contrées étrangères, livré à la honte & à l'opprobre de vos paſſions : pourquoi refuſeriez-vous de vous jetter dans le ſein que le Père céleſte vous ouvre aujourd'hui avec tant de bonté ? Il vous a ſouffert durant les emportemens d'une jeuneſſe déréglée ; il ſe promettoit que ces premiers égaremens paſſés, l'âge, l'expérience, ſa grace, raméneroient enfin votre cœur : ce tems eſt venu ; qu'attendez-vous encore pour revenir à lui ? Les premiers déſordres de votre vie pouvoient trouver leur excuſe dans la force des paſſions & de la licence de l'âge ; mais à l'heure qu'il

eſt, qu'y a-t-il qui puiſſe vous excuſer ? des années qui s'écoulent ; la plus belle ſaiſon de votre vie qui vous échappe, la jeuneſſe éteinte, un viſage détruit, & vous annonçant tous les jours par ſon changement, qu'il eſt tems enfin de changer à votre tour ; le monde tous les jours moins agréable, parceque tous les jours vous lui plaiſez moins ; tout ce qui vous environne, ou vous ennuyant par un long uſage, ou vous faiſant entendre en s'éloignant peu à peu de vous, qu'il ne faut plus compter ſur un monde où vous ne ſervez plus que d'un appareil incommode, & qu'il eſt inſenſé de courir encore après ce qui vous fuit, & de vous obſtiner à fuir un Dieu qui court au-devant de vous : qu'attendez-vous encore ?

Et au fond, quelle vie malheureuſe menez-vous ? ſans foi, ſans religion, ſans la conſolation des Sacremens, ſans pouvoir vous adreſſer à Dieu dans vos prières, ſans aucune joie véritable dans le cœur, laſſé des plaiſirs que vous pourſuivez, ennuyé d'un monde où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts & de vos

crimes ; qu'attendez-vous pour finir vos peines & vos malheurs avec vos déſordres ? Les Myſtères ſaints qui approchent ; le tems de propitiation où nous ſommes entrés ; toute l'Egliſe occupée de la converſion des pécheurs ; la voix de ſes Miniſtres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence ; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de Religion, qu'attendez-vous ? porterez-vous juſqu'au feſtin Paſcal, juſqu'à la ſolemnité de la Réſurrection, vos impuretés & votre ignominie ? ſerez-vous un anathême au milieu de vos frères, ſéparé de l'autel & des ſacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'Azyme ſacré, & qu'ils célébreront le jour du Seigneur ?

Quelle joie pour vous, mon cher Auditeur, ſi entrant aujourd'hui dans des ſentimens de componction ; ſi prenant au ſortir d'ici des meſures ſolides de pénitence ; ſi vous adreſſant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable ; nous vous voyons aſſis à la table du Père céleſte aux jours ſolemnels que nous

attendons ! quelle joie, ſi nous lui entendons dire : *Mon fils étoit mort, & il eſt reſſuſcité ; il étoit perdu, & il eſt retrouvé !* Que de divines conſolations vont ſe répandre alors dans votre ame ! les cantiques céleſtes des Eſprits qui ſont autour du Trône de Dieu, ſolemniſeront ce jour heureux : les Saints qui ſont ſur la terre, en béniront les richeſſes de la miſéricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, & ſeront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puiſſiez-vous, mon cher Auditeur, vous laiſſer toucher à des motifs ſi preſſans ; & vous, ô mon Dieu ! faire que mes ſouhaits ne ſoient pas vains ; écouter la préparation de mon cœur, & mes vœux ardens pour le ſalut de mes frères ; & répandre un eſprit de componction ſur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le ſein de votre gloire & de votre immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR

LE TROISIÉME DIMANCHE

DE CARÊME.

Sur l'inconſtance dans les voies du Salut.

Et fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Luc. 11. 26.

LA parabole de l'eſprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chaſſé, & rend ſon dernier état pire que le premier, n'eſt, ſelon ſaint Chryſoſtôme, qu'une prédiction enveloppée que fait Jeſus-Chriſt aux Juifs des malheurs qui alloient arriver à Jéruſalem. Sous ces traits myſtérieux, le Sauveur du

monde prétend leur rappeller l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, & l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer ; & de-là il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout-à-fait d'elle, & que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius, pejora prioribus.*

Ainsi, c'est comme s'il leur tenoit ce langage : Jérusalem étoit possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des nations, qu'elle multiplioit ses autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Egypte, & que ses Princes eux-mêmes alloient sacrifier sur les hauts-lieux, & faisoient mourir mes Prophétes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état ; je suscitai d'autres Prophétes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté ; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone ; je lui rendis le temple & l'autel saint, &

je chaſſai le démon impur qui s'étoit emparé de mon héritage : mais puiſque ſes crimes recommencent ſans ceſſe, que toutes mes miſéricordes ſur elle ſe terminent à de nouvelles ingratitudes, & qu'après avoir fait mourir les autres Prophétes, elle va encore combler la meſure de ſes péchés par le ſang du fils & de l'héritier ; je vais la livrer auſſi à des calamités qu'elle n'avoit jamais éprouvées ; ſes murs vont être démolis pour toujours ; ſon temple & ſon autel en qui elle mettoit ſa confiance, ne ſeront plus que de triſtes ruines : plus de Sacrifice, plus de Tabernacle, plus de Prêtre, plus de Prophéte ; *Univerſa arma ejus auferet in quibus confidebat, & ſpolia ejus diſtribuet* ; elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui ſe partagera ſes dépouilles, qui raſſemblera les aigles profanes autour de ſon cadavre, qui la changera à jamais en une affreuſe ſolitude, & ſon dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt noviſſima hominis illius, pejora prioribus.*

Luc. 11. 22.

Appliquons-nous, mes Frères ;

cette étonnante parabole : notre ame, comme l'infidéle Jéruſalem, a été ſouvent délivrée du démon, & ſouvent nous l'avons rappellé au dedans de nous : mille fois nous nous ſommes repentis ; autant de fois nous ſommes retombés : nous avons pleuré nos plaiſirs injuſtes ; & de nouveaux plaiſirs ont un moment après eſſuié nos larmes : dégoutés du monde & de nous-mêmes, nous nous ſommes ſouvent retournés vers le Seigneur ; & le lendemain dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde, qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs juſques ici n'ont peut-être roulé que ſur ces triſtes alternatives de repentir & de crime. Tant de démarches de converſion, & tant de pas en arrière ; tant de Sacremens, & tant de rechutes : ah ! craignons enfin que le Seigneur ne ſe retire tout-à-fait de nous, & que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, mes Frères, c'eſt que toutes les reſſources de ſalut, utiles à la converſion des autres pécheurs, de-

viennent inutiles à l'ame inconſtante & légère ; c'eſt-à-dire, que l'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères, celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut. Cette vérité eſt aſſés importante pour faire toute ſeule le ſujet de cette inſtruction.

I. REFLEX. QUoique la grace ait des reſſources infinies pour ramener un cœur rebelle, & qu'elle change ſouvent les inclinations les plus oppoſées au devoir, en des préparations mêmes de pénitence ; néanmoins il eſt des ames, qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'eſpérance de ſalut, & ſemblent ne laiſſer plus de voie à la grace pour les ramener à la vérité & à la juſtice.

Or tel eſt le caractère d'une ame légère & inconſtante, qui tantôt touchée de ſes misères, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe rentraîner à ſes misères ; tantôt ſe dégoûte du monde, tantôt de la vertu ; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, & demain plus vive que jamais pour les plaiſirs, &

n'a de fixe qu'une variation éternelle de réſolutions, que ni la grace ni le péché ne ſauroit fixer. Etat aſſés ordinaire dans le monde, où tout eſt plein de ces ames foibles & légères, en qui la grace opère encore de ſaints deſirs, & des démarches même de ſalut; mais en qui les paſſions démentent bientôt ces démarches, & prévalent toujours ſur la grace.

En effet il eſt impoſſible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du ciel, & les vertus du ſiécle à venir; qui ont été rendus participans de l'Eſprit ſaint; & qui après cela ſont retombés, ſe renouvellent par la pénitence: c'eſt-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi, & de la doctrine ſainte, & expliquer l'Apôtre par lui-même, que les reſſources ordinaires dont Dieu ſe ſert pour ramener les autres pécheurs, ſont, premiérement, les nouvelles lumières dont il les favoriſe: *ſemel ſunt illuminati*: ſecondement, le nouveau goût de la juſtice & de la vérité, qui accompagne toujours les commencemens de la pénitence: *guſtaverunt*

Hebr. 6. 4. Ibid.

etiam donum cœleſte : troiſiémement enfin, la participation de l'Eſprit de Dieu dans les ſaints myſtères, leſquels par la grace de la juſtification mettent, pour ainſi dire, le dernier ſceau
Ibid. à la pénitence : *participes facti ſunt Spiritûs Sancti.* Or toutes ces reſſources deviennent inutiles à l'ame inconſtante dont je parle ; de ſorte que l'Apôtre deſeſpérant preſque pour elle d'un retour conſtant & durable à la vertu, ſemble dire que ce retour eſt impoſſible ; c'eſt-à-dire, ſi difficile, qu'on ne voit preſque plus de reſſource pour les ames de ce caractère : établiſſons cette vérité.

La première reſſource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'eſt la connoiſſance de la vérité : *ſemel ſunt illuminati.* Comme le monde entier eſt dans l'erreur & dans les ténébres ſur les devoirs de la Foi ; que les maximes y ſont fauſſes, les préjugés injuſtes, les régles dangereuſes, les vérités mêmes affoiblies & corrompues, & que l'aveuglement y fait toute la ſécurité des pécheurs ; le premier moyen que la grace employe pour la converſion d'une ame

mondaine, c'eſt de lui montrer le monde & l'éternité tels qu'ils ſont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vûs. Alors le voile qu'elle avoit ſur les yeux tombe tout d'un coup ; de quelque côté que cette ame jette la vûe, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vû ; ſes devoirs, ſes eſpérances, ſes égaremens paſſés, ſes ſujets de craindre pour l'avenir, le vuide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaiſirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'eſt pas Dieu. Alors cette ame réveillée comme d'un profond ſommeil par l'éclat ſoudain de ces divines lumières, eſt ſurpriſe d'avoir ſi long-tems ignoré les ſeules vérités qu'il lui importoit de connoître ; eſt ſurpriſe d'avoir juſques-là dormi ſur le bord du précipice ſans l'avoir ſû ; eſt humiliée de s'être toujours piquée de raiſon, de conduite, de force d'eſprit, de diſcernement, & d'en avoir manqué pour le ſeul point eſſentiel, & d'avoir pris ſi groſſiérement le change ſur ſes intérêts éternels : & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impreſſions que fait la

vérité ſur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux ; elle dit, comme Auguſtin : Je vous ai connue & aimée trop tard, ô Vérité ancienne & toujours nouvelle ; & réglant ſes panchans, ſes mœurs, ſes devoirs, ſes regrets ſur ces nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois ſi triſtement abuſée. Ainſi rappellez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu ! des ames heureuſes ; & en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette reſſource de ſalut ſi infaillible pour les autres pécheurs, n'eſt plus d'aucun uſage pour vous, qui tant de fois éclairé & tant de fois infidéle, ſi ſouvent détrompé des erreurs & des abus du monde, & ſi ſouvent rendu à leur ſéduction, n'avez preſque plus rien à eſpérer de ces divines lumières : car quelle impreſſion pourront faire déſormais ſur vous les vérités de la Foi montrées ? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déja vû ? vous avez vû clair,

& dans la vanité de toutes les choſes humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité ; ce ne ſeront plus là pour vous de nouvelles lumières ; vous n'en ſerez plus ébloui, frappé, renverſé ; & du moins elles ont perdu à votre égard la ſurpriſe & l'attrait de la nouveauté ſi heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Iſraélites dans le déſert virent durant la nuit la colomne lumineuſe qui devoit les précéder, la nouveauté du ſpectacle les frappa ; ils craignirent la majeſté de Dieu qui ſe rendoit viſible au milieu d'eux ; la ſurpriſe, la terreur, l'admiration, le reſpect, les rendit dociles aux ordres de Moyſe : mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleſte eut beau reparoître ; ce ne fut plus pour eux qu'un ſpectacle ordinaire, qui ne fit plus d'impreſſion, & ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher Auditeur, liſez l'hiſtoire de vos malheurs : la première fois que Dieu vous montra ſa lumière, & qu'il vous éclaira ſur les miſères & ſur les plaies de votre ame, effrayé de votre état

vous fîtes des efforts pour en ſortir ; frappé des nouvelles lumières qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vû, vous rompîtes à l'inſtant avec un certain monde, & avec ce que vos paſſions avoient de plus groſſier & de plus marqué ; vous fûtes quelque tems fidéle à la grace, & à la vérité qui s'étoit montrée à vous : mais depuis, rentraîné par votre foibleſſe, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes ſi promptement renouées; mais ſi vous vous en ſouvenez, ces efforts ont été plus languiſſans ; votre componction a été moins vive ; déja familiariſé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impreſſion ſur votre cœur ; & cette démarche de pénitence ne vous a pas mené ſi loin, & a eu encore moins de ſuite que la premiére : de ſorte que depuis, toujours éclairé & toujours infidéle ; toujours rappellé par la vérité, toujours rentraîné par vos injuſtes panchans ; votre vie n'a plus été qu'une triſte viciſſitude de lumières & de ténébres ; un état où la vérité ne ſe montre que

pour s'éclipſer l'inſtant qui ſuit ; & où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux paſſions qui viennent ſubſtituer à ſa place l'erreur & le menſonge.

Ame infidéle ! quelle reſſource peut-il donc vous reſter encore dans la connoiſſance de la vérité ? que vous apprendra-t-elle de nouveau ? que le monde eſt un abus ? ah ! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos momens de pénitence ; que les plaiſirs ne laiſſent qu'une ſatiété & un vuide affreux dans le cœur ? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous eſt arrivé d'en goûter les fauſſes douceurs ; qu'il eſt affreux de ſacrifier une éternité toute entière à un inſtant d'yvreſſe & de volupté ? c'eſt la première réfléxion qui vous a toujours frappé au ſortir même du crime ; qu'un clin d'œil peut décider de notre vie ? que la pénitence dans ce dernier moment n'eſt plus, ou qu'un déſeſpoir ſans confiance, ou qu'une frayeur ſans mérite ; & qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu ? c'eſt de l'impreſſion de cette vérité que vous ſont venus tous ces inter-

valles de repentir qui ont partagé toute votre vie.

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre ? de quelles lumières peut-il encore vous favoriſer, que vous n'ayez mille fois & ſuivies & abandonnées ? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déja & goûtée & mépriſée, & ſur laquelle vous ne vous ſoyez & allarmé & calmé preſque dans le même inſtant ? Il peut encore vous éclairer, je le ſai ; mais ce ſera plutôt pour vous une nouvelle occaſion de réſiſter à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la ſuivre : vous vous êtes familiariſé & avec elle & avec vos paſſions ; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière & les ténébres ; vous vous êtes accoutumé à ſoutenir la vûe des maximes ſaintes, & celle de vos foibleſſes injuſtes. Ah ! plût à Dieu, dit un Apôtre, que vous fuſſiez encore dans les ténébres de votre première ignorance ! plût à Dieu que la lumière du ciel n'eût jamais lui ſur vous, & qu'aveuglé juſqu'ici par l'emportement des paſſions, vous n'euſſiez jamais connu la vérité !

Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes ſur la honte de vos paſſions, & ſur les vérités de la vie éternelle ? pourquoi avons-nous diſſipé vos ténèbres, & porté la lumière juſques dans votre cœur par la force de la parole ſainte ? Nous avons rendu, ſans le vouloir, vos maux pires & déſeſpérés : notre miniſtère ſi heureux encore envers tant de pécheurs, vous eſt devenu déſormais inutile : nous ne ſommes plus pour vous qu'un airain ſonnant : en vous développant *la Loi de Dieu qui convertit les ames*, *Pſ.* 18. 8. nous vous avons ôté la reſſource de ſalut, & le moyen de converſion que nous venions vous offrir : *Melius erat illis non cognoſcere viam juſtitiæ, quàm poſt agnitionem retrorsùm converti.* 2. *Petr.* 2. 21. Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le Livre de la Loi, perdu pour eux depuis long-tems, & tombé preſque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Eſdras ; ils ſe frappent la poitrine ; ils renvoient les femmes étrangères ; ils reviennent des égaremens où les avoit jetté le commerce

des nations ; ils réglent leurs mœurs ſur la Loi : telle eſt la première force de la vérité montrée. Mais la lecture journalière de cette même Loi déja connue, les endurcit dans la ſuite, loin de les corriger : les pécheurs les plus éclairés ſont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener ; ils ſavent tout ; ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde & de la néceſſité du ſalut ; nos inſtructions ne ſont plus pour eux que des redites qui les ennuyent ; ils ne rappellent les premières impreſſions, que fit ſur eux la vérité, & qui furent bien-tôt effacées, que pour s'en faire un rampart contre la vérité même ; ils ſont bien moins ſenſibles à des terreurs qu'ils ont pu déja vaincre & étouffer. Ce ſont des cœurs aguerris, ſi j'oſe parler ainſi, contre Dieu même ; ils repouſſent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même ; la connoiſſance du péril les rend, ce ſemble, plus tranquilles ; & comptant toujours qu'il leur ſera auſſi aiſé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur eſt aiſé de la connoître, ils ſe livrent

vrent ſans remords à leurs paſſions, & vont paroître devant Dieu, chargés non-ſeulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, & qui va les condamner. Non, mes Frères, tout eſt à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître ſur les voies du ſalut, & qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, la connoiſſance de la vérité : *Impoſſibile eſt eos qui ſemel ſunt illuminati, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.* Hebr. 6. 4. 6.

II. REFLEX.

UNE ſeconde reſſource de ſalut, favorable aux autres pécheurs, c'eſt un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la juſtice : *Guſtaverunt etiam donum cæleſte ;* une conſolation ſenſible que la grace répand ſur les premières démarches d'un changement de vie ; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ſes paſſions & de ſes remords ; une joie qui ſort du fond de la conſcience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, & qui n'avoit pas encore goûté la paix

& la tranquillité de l'innocence. Oui, mes Frères, rien n'eſt plus doux que ces premiers ſentimens qu'a le cœur de ſon retour & de ſa délivrance; que ce premier témoignage que la conſcience ſe rend à elle-même de ſa paix & de ſa ſureté; que ces premiers momens où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer, & à jouir d'une douce & ſainte liberté. Vous avez briſé mes liens, Seigneur, diſoit un Roi pénitent dans ces premiers momens de ſa délivrance : *Dirupiſti vinculа mea* : auſſi dans l'excès de la joie & du ſaint plaiſir qui me tranſporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi; les devoirs les plus pénibles de votre Loi ſainte, loin de me paroître onéreux, font toute ma conſolation & mes plus chères délices : *Calicem ſalutaris accipiam* : les diſcours des hommes, au lieu d'ébranler ma réſolution, animent ma foi, & ne me paroiſſent plus que des diſcours vains & puériles: *Ego dixi in exceſſu meo, Omnis homo mendax* : ô Seigneur! qu'il eſt conſolant d'être au nombre de vos ſerviteurs! & qu'il me paroît bien plus

Pſ. 115. 7.

Ibid. ℣. 4.

Ibid. ℣. 5.

glorieux de compter parmi ſes ancêtres une ſeule ame qui ait ſû vous plaire, qu'une longue ſuite de princes & de conquérans ! *Ego ſervus tuus, & filius ancillæ tuæ.* Ibid. ℣. 7.

Tels ſont les premiers attraits de la grace, & ce qu'elle peut d'abord ſur un cœur pas encore accoutumé à la force & à la douceur de ces divines impreſſions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, & qui avez dit ſi ſouvent à Dieu dans ces premières agitations d'un cœur touché : Seigneur ! le monde au fond ne m'a jamais plû ; les plaiſirs mêmes, dans le tems que je les pourſuivois avec plus de fureur, m'ont toujours laiſſé vuide, triſte, inquiet ; & il eſt vrai que les conſolations ſeules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre Loi ſainte, ont mis une joie véritable au fond de mon ame : *Conſolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* Vous qui paſſez ſans ceſſe du goût de la vertu, au goût du monde & des plaiſirs, ame inconſtante & légère, que pourra vous offrir de doux & de conſolant, une nouvelle & ſainte vie, que vous n'ayez déja mille fois goûté ? Pſ. 93. 19.

Un ſeul ſentiment tendre de ſalut triomphe ſouvent de la dureté d'une ame juſques-là inſenſible : mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à ſentir, à ſoupirer, à gémir, & après cela à retomber : vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques ſentimens de religion, qui ſont touchées de tout, & qui ne le ſont jamais comme il faut : ce n'eſt pas l'endurciſſement qui vous damnera ; c'eſt une ſenſibilité de conſcience, qui vous amuſe & qui ne vous corrige point : ce n'eſt pas un cœur ſec & incapable de s'attendrir ; c'eſt un caractère ſuſceptible des premières impreſſions, & qui laiſſant au monde le même empire qu'à Jeſus-Chriſt ſur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah ! ſi vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs inſenſibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briſer, l'amollir : mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophéte, ſur lequel les dernières impreſſions ſont toujours les plus vives : facile à émouvoir ; difficile à

ixer : vif dans un moment de grace ; plus vif encore dans un moment de plaiſir : ne trouvant que Dieu ſeul aimable dans vos ſentimens de compoction ; n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces ſentimens ſont effacés. A peine avez-vous chaſſé l'eſprit impur de votre ame, dit notre Evangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos : *Quærens requiem & non invenit.* Il ſemble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter ; votre cœur, déſoccupé de ſes paſſions, ne peut plus ſe ſuffire à lui-même ; toute votre vie n'eſt plus qu'un grand vuide que vous ne ſauriez ſoûtenir ; vous cherchez par-tout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaiſirs qui poſſédoient votre cœur, & rien ne vous en dédommage : *Quærens requiem & non invenit.* Vous voudriez, ce ſemble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amuſemens, l'ivreſſe elle-même du crime : vous vous tournez de tous les côtés pour placer un cœur qui vous embarraſſe, & qui

vous eſt à charge ; & ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quærens requiem & non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en ſecret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maiſon d'où j'étois ſorti ; je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam unde exivi ;* j'eſſayerai ſi les plaiſirs, dont j'étois ſi fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : & en voilà juſqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivreſſe des paſſions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la juſtice.

Ah ! mon cher Auditeur, ſi vous ſaviez quel eſt le danger de votre état, & combien il y a peu à eſpérer pour votre ſalut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jetter dans de vaines terreurs ; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les converſions des ames qui vous reſſemblent ſont très-rares : l'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus eſt déciſif & terrible :

Luc. 9. 62. *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charue regarde derrière lui, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu : Non eſt*

aptus regno Dei. Jesus-Christ ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au Royaume de Dieu ; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non ; mais, Il n'est pas propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei* ; c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit & de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe ; c'est-à-dire, qu'il a porté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, & que certainement il n'y réussiroit pas ; & voilà ce que dit Jesus-Christ de l'ame inconstante, par rapport au salut ; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au Royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah ! un impudique peut être touché ; & David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, & sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée ; & Manasses dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels : un Publicain peut renoncer à

ſes injuſtices ; & Zachée après avoir reſtitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement ſon propre bien dans le ſein des pauvres : une ame proſtituée aux plaiſirs & aux paſſions les plus honteuſes, peut être tout d'un coup éclairée ; & la Péchereſſe aux pieds de Jeſus-Chriſt, pleure des péchés que ſon amour efface encore plus heureuſement que ſes larmes. Mais un Achab, qui averti par Elie, tantôt ſe couvre de cendre & de cilice, puis retourne à ſes idoles ; & revient encore, & au Prophéte & à ſes faux dieux : mais un Sédécias, qui touché des remontrances de Jérémie, l'envoye chercher en ſecret, le conſulte ſur la volonté du Seigneur, & au ſortir de-là retombe dans ſon aveuglement, fait jetter le Prophéte dans une foſſe, & le rappelle enſuite pour le conſulter encore ; & l'outrager encore le lendemain : mais cette Reine d'Iſrael, qui dans ſon affliction, prend des ornemens modeſtes pour aller conſulter l'homme de Dieu, paroît reſpecter la puiſſance & la majeſté du Dieu véritable en la perſonne de ſon Prophéte ; & de retour à Samarie,

ſacrifie à ſes veaux d'or comme auparavant ; ah ! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, & les Livres ſaints nous les repréſentent partout comme des princes réprouvés & haïs de Dieu : d'où vient cela ? c'eſt que l'inconſtance & la légéreté, eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.*

D'où vient cela ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui ſait prendre ſon parti, & qui, la droite voie une fois connue, y entre, & ne s'en détourne pas aiſément : elle ſuppoſe une ame forte, qui ſait être au-deſſus d'un dégoût, d'un obſtacle, d'un péril, de ſa propre foibleſſe ; une ame ſenſée, qui ne ſe conduit, ni par goût, ni par ſentiment, mais par des régles de foi & de prudence. D'où vient cela ? c'eſt que pour former une ame chrétienne, il faut quelque choſe de grand, d'élevé, de ſolide, & qui ſoit au-deſſus des préjugés & des foibleſſes vulgaires : c'eſt que la Religion elle-même n'eſt qu'une lumière & une raiſon divine, la perfection de

la raiſon humaine : c'eſt que la vertu nous eſt toujours repréſentée dans les Livres ſaints ſous l'idée de la ſageſſe ; le Juſte, ſous celle d'un homme ſenſé & prudent, qui éprouve tout, qui juge ſainement de tout, qui prend des meſures ſolides, & ne commence pas à bâtir pour laiſſer là l'édifice imparfait : c'eſt que dans le monde même, un eſprit frivole & léger, n'eſt capable de rien, & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déja pour échoué : c'eſt en un mot, que l'inconſtance eſt de tous les caractères le moins propre au Royaume de Dieu : *Non eſt aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuie bien-tôt d'un même parti : elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconſtance de cœur qui ne peut pas répondre de ſoi-même pour l'inſtant qui ſuit ; qui ne met la raiſon à rien ; qui ſur toutes choſes ne conſulte & ne ſuit que le goût, & n'a rien de fixe que ſes variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, & telle qu'elle paroît aux yeux des hommes : l'orgueil qui vous tient lieu de raiſon, fait peut-être que les mœurs au-dehors paroiſſent égales & uniformes ; que vous évitez ces extrémités & ces inconſtances d'éclat, qui d'une piété extrême font paſſer une ame inſenſée & légère, à un égarement encore plus exceſſif ; & accoutument les yeux du public à cenſurer, tantôt les excès de ſa vertu, & tantôt ceux de ſes vices. Vous ne donnez pas de ces ſpectacles à la dériſion des hommes : mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu ; par votre conduite intérieure ; par vos ſentimens ſecrets ; par cette légéreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même ; par ces promeſſes tant de fois renouvellées, autant de fois violées ; par ces démarches de pénitence, ſi facilement commencées & ſi facilement rétractées. Vous êtes la plus légère & la plus inconſtante de toutes les ames ; le cœur le plus incertain & le plus variable : vous êtes une de ces nuées

mêdes. Car une ame qui a vécu long-tems éloignée de l'autel, & caché durant pluſieurs années dans le tréſor de ſon cœur ſes iniquités anciennes & nouvelles, ſans venir les découvrir au Tribunal ſacré, porte en venant enfin ſe jetter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs & des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore ſenties : la majeſté du lieu, la ſainte ſévérité du Juge, l'importance du reméde, la honte ſeule & la confuſion de ſes crimes ; tout cela fait ſur ſon cœur des impreſſions ſi nouvelles & ſi profondes, qu'il n'eſt pas aiſé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au Tribunal qu'une ame familiariſée avec ſa confuſion : le récit de vos foibleſſes, tant de fois répété, ne fait preſque plus d'impreſſion ſur votre cœur : les plaies les plus honteuſes ne ſont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au Tribunal raſſuré contre vous-même : vous ne rougiſſez plus de vos aveus : & comme la honte qui découvre les miſères de votre conſcience, n'eſt preſque plus ſenſible ;

la douleur auſſi qui les déteſte, n'a jamais de ſuite.

Secondement un écueil, par la diſſimulation inſéparable des rechutes. On traîne le poids de ſes crimes de tribunal en tribunal : à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau Confeſſeur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foibleſſes : on lui laiſſe ignorer toutes les inconſtances paſſées ; & on fait gémir les Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qu'on n'eſt venu, ce ſemble, inſtruire de ſes honteuſes fragilités, que pour leur laiſſer plus de loiſir, en les abandonnant enſuite, de s'en affliger, & d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troiſiémement un écueil, par le ſacrilége inévitable dans les rechutes. Car ſe repentir ſans ceſſe, & retomber ſans ceſſe ; ne venir ſe purifier, que pour ſe fouiller encore ; ne dire, J'ai péché, que pour pécher de nouveau : ce n'eſt pas être un pénitent, dit un Père ; c'eſt être un moqueur, & un profanateur des choſes ſaintes.

Je ſai que la grace du Sacrement

ne fixe pas l'inſtabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état conſtant & invariable de juſtice ; & je ne prétens pas dire abſolument qu'on ait profané le Sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas ! il faudroit pour cela ne pas connoître la miſérable condition de la nature humaine, & ignorer même ſa propre foibleſſe. Mais je dis que lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié des pieds du Prêtre, ſi l'on eſt aſſés malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne ſont pas ſi promptes : il faut que le tems & les occaſions ayent inſenſiblement affoibli la grace ; que mille infidélités ſecrettes ayent peu à peu préparé l'ame à une nouvelle chute ; que des périls mille fois mépriſés, nous ayent pouſſé, comme par autant de démarches inſenſibles, vers le moment fatal qui nous a vû retomber : on ne paſſe pas en un inſtant d'un état de juſtice, à un état de péché.

L'ouvrage de la converſion n'eſt pas l'ouvrage d'un moment : c'eſt un ouvrage difficile ; il faut que des

larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuſes, des œuvres perſévérantes nous y établiſſent : or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis; le prix des larmes, des violences, des confuſions, des déchiremens de tout le cœur : quand il en a tant coûté pour ſe relever, on ne retombe pas ſi aiſément; les difficultés d'une véritable converſion, en font, pour ainſi dire, la ſureté.

L'ouvrage de la converſion, eſt un ouvrage ſolide : elle forme en nous une nouvelle créature ; elle change nos panchans; elle nous donne un cœur nouveau ; elle bâtit le nouvel édifice ſur le roc : or le premier mouvement ne renverſe pas ce qui devoit tenir contre les vents & les orages, & défier la durée même des ſiécles ; ce qui s'écroule en un inſtant, n'étoit bâti que ſur le ſable mouvant; rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve auſſi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la converſion eſt un ouvrage ſérieux : on délibère long-

tems avant que de faire cette grande démarche ; on ſe la refuſe long-tems à ſoi-même ; on balance, on recule, on n'oſe commencer ; on veut, & on ne veut plus ; on s'épuiſe en réflexions ſur les obſtacles & ſur les ſuites ; les incertitudes & les lenteurs ne finiſſent pas : or une entrepriſe ſi long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour preſque qu'on venoit de la finir.

C'eſt-à-dire, que lorſque l'on ſort abſous devant Dieu du tribunal, on en ſort changé : & cependant au ſortir de là, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonſtances les mêmes chutes : la préſence d'un objet triomphoit de votre foibleſſe ; elle en triomphe encore : une complaiſance vous rendoit infidéle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaiſirs qui ſont pourtant de toutes vos confeſſions ; vous n'en cultivez pas moins des liaiſons toujours fatales à votre innocence ; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui eſt devenu la plus importante occu-

pation de votre vie ; vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, & les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit, & dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre ame ; rien à une vie inutile qui vous damne : on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, & tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, & tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot vous êtes encore le même, & le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur : ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre ame. Lorsque vous avez guéri une ame, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles & les transformations de votre grace sont durables, & ne ressemblent point à ces prestiges des

impoſteurs, qui s'évanouiſſent & échapent à la vûe un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Auſſi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames infidéles, comme des dériſions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la ſainteté de nos myſtères. On les éloignoit de l'autel ſacré; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomiſſemens, & devant leſquels il ne falloit plus jetter les choſes ſaintes: on ſe défioit même d'une pénitence, qui avoit pu être ſuivie d'une ſeconde infidélité: jugez, mon cher Auditeur, ce que les Saints auroient penſé des vôtres, & ce que l'Egliſe en penſe encore aujourd'hui: jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les Miniſtres de la pénitence, leſquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égaremens, toujours renouvellant & vos promeſſes & vos rechutes, n'oſent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jetter le Saint aux chiens.

Je ſai que nous ne devons pas ag-

graver le joug ; qu'on ne décrie & ne deshonore pas moins la religion, lorſqu'on ajoûte un ſeul iota à la loi par un excès de ſévérité, que lorſqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle ; & qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs par une vaine oſtentation de zèle & de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choſes ſaintes. Mais auſſi faut-il confier à l'inſtant le ſang de Jeſus-Chriſt à des profanes qui l'ont mille fois ſouillé ? faut-il ajouter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ? faut-il accorder à la perſévérance dans l'occaſion & dans l'habitude du crime ; c'eſt-à-dire, à tous les ſignes les moins équivoques de l'impénitence, les graces qu'on ne peut accorder qu'à un ſincère repentir ? Ne devons-nous pas, comme le Prophéte Elizée, ſavoir arrêter l'huile de la grace, & ſuſpendre la vertu des Sacremens, lorſqu'on ne nous préſente que des vaſes pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes paſſions ?

Eh ! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuſe, que multiplier vos crimes,

& vous charger d'une nouvelle malédiction ? Ah ! plût au ciel, ame infidéle qui m'écoutez, que vous euſſiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconſtances honteuſes, & que vos fragilités tant de fois confeſſées, & autant de fois renouvellées, n'euſſent pas rencontré un azile dans l'indulgence même du ſanctuaire ! On ne vous verroit plus dans les mêmes foibleſſes & dans les mêmes miſéres, depuis tant d'années que vous venez vous en accuſer : vous ne ſeriez plus couverte de cette lépre, que vous avez preſque portée dès l'enfance ; ſi comme la ſœur de Moïſe, vous aviez trouvé un Légiſlateur ſage & ſevère, qui ſans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, ſans acquieſcer à la chair & au ſang, vous eût ſéparée du tabernacle ſaint, & du camp du Seigneur, juſqu'à ce que votre humiliation & votre douleur vous euſſent diſpoſée à recevoir la guériſon, & à venir préſenter vos offrandes avec le reſte des Fidéles. Une ſeule confeſſion faite à un Miniſtre ſaint & éclairé, vous auroit renouvellées &

vous voilà encore la même, après tant de Sacremens, & de démarches inutiles de pénitence !

Mais, que dis-je, la même ? non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de Sacremens mille fois profanés : vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parceque vous ne vous en êtes jamais repenti comme il faut ; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurci dans mon habitude, & ne faire jamais d'effort pour en sortir ? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah ! sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de Jesus-Christ. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége ? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel ? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses

ſaintes, ou de s'en éloigner ? Ah ! ce ne ſont pas ces remédes divins, qu'il faut fuir ; ce ſont les paſſions, qu'il faut vaincre : ce n'eſt pas en ſecouant le joug, qu'il faut éviter les profanations ; c'eſt en uſant avec piété des graces de l'Egliſe ! Ce n'eſt pas en diſant avec l'impie : Puiſque la loi m'eſt une occaſion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorſque je ne l'obſerve pas ? Mais c'eſt en diſant avec une ame touchée : J'ai lavé mes pieds, comment les ſalirois-je encore ? vous avez briſé mes liens, ô mon Dieu ! on ne me verra plus en reſſerrer les funeſtes nœuds : vous avez chaſſé le démon impur de mon ame, qui devoit être le temple de l'Eſprit-ſaint ; ah ! je ne permettrai plus qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, & que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire : car quelle reſſource de ſalut peut-il vous reſter encore ? la connoiſſance de la vérité ? perſonne n'en eſt plus inſtruit, & ne la connoît mieux que vous ; le goût de la piété, & les ſentimens de la grace ? jamais cœur n'y fut plus ſenſible que

le vôtre ; le ſecours des Sacremens ? mais ces divins remédes eux-mêmes ſont devenus vos maux les plus déſeſpérés, & vos plus grands crimes. Grand Dieu ! vous ſeul connoiſſez ceux qui vous appartiennent, & vous les avez marqués ſur le front d'un ſceau inéfaçable de ſalut ; c'eſt un ſecret éternel ſur lequel l'homme ne peut jetter les yeux ſans témérité : mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces ames légères dont je parle ? Dernière reſſource de ſalut inutile à l'ame inconſtante, la reſſource des Sacremens : *Impoſſibile eſt eos qui participes facti ſunt Spiritûs Sancti, & prolapſi ſunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raiſon de vous dire, mes Frères, que de tous les caractères, l'inconſtance dans les voies du ſalut, étoit le moins propre au royaume de Dieu. Il eſt des reſſources pour les autres pécheurs ; pour celui-ci, il n'en eſt plus, ou du moins il n'en paroît plus : il faut ſortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la providence ſur le ſalut des hommes. Cependant

pendant le pécheur inconſtant eſt de tous les pécheurs le moins frappé du danger de ſon état : les ſentimens de religion, qui le conduiſent de tems en tems au tribunal & à l'autel ſaint, l'endorment & le raſſurent. Le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies ſans Dieu, ſans culte, ſans Sacremens, donne à ſes yeux un nouveau mérite à la différence de ſa conduite ; il ſe ſait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurciſſement & d'irreligion ; il s'applaudit de conſerver encore du moins dans ſes foibleſſes, & dans ces inconſtances éternelles, la force de recourir de tems en tems au reméde ; il ſe dit tout bas à lui-même, comme le Phariſien : *Je ne ſuis pas fait comme les autres hommes.* Luc. 18, 11. Ce paralléle nourrit & flatte en ſecret ſa ſécurité : il ſe croit plus religieux ; & il ne voit pas que la profanation des choſes ſaintes, eſt la ſeule marque de religion qui lui reſte encore.

Mais ce n'eſt pas tout ; ces vains dehors mêmes, ces foibles reſtes ne ſe ſoutiennent pas long-tems, & diſparoiſſent enfin : on peut flotter quel-

ques années entre les Sacremens & les rechûtes ; cet abus des choſes ſaintes méne toujours à l'endurciſſement: Dieu, ſi long-tems mépriſé, mépriſe à ſon tour ; le cœur ſe laſſe de ſes inconſtances : comme les vérités à force d'être connues ne font plus d'impreſſion ; que le goût de la vertu, pour avoir été trop ſouvent ſenti, eſt émouſſé ; que les Sacremens ne ſont plus qu'une gêne inutile & incommode, on s'en épargne la cérémonie ; on trouve plus doux de ſe repoſer dans le déſordre ; tous les efforts qu'on a faits pour en ſortir, qui n'ayant jamais été ſincères, ont toujours été ſans ſuccès, nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laiſſer aller tranquillement à nous-mêmes : comme les démarches qu'on faiſoit pour le ſalut étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni ſoutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les ceſſer & d'en être quitte. Ainſi l'inconſtance elle-même nous conduit à ce funeſte repos ; les inſpirations ceſſent ; les remords s'appaiſent ; la conſcience ſe calme ; les

alternatives de vice & de vertu finissent enfin, par un état fixe & tranquille de crime ; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'ame, & y établissent enfin une demeure constante & perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, & l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solemnité pascale ; vous ne l'êtes plus : les discours de piété vous trouvoient encore sensible ; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures : le seul spectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des desirs secrets de vertu ; vous ferez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faisiez encore de tems en tems certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah ! vous vivrez sans joug & sans régle ; vous entasserez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autre trouble que

ceux qui naîtront de vos passions traverſées; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasion de plaisir & de crime; plus d'autre vicissitude dans le cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion; plus de sentiment, que pour la volupté; plus de dégoût, que pour la piété & la justice.

Eh! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres, que ceux, qui après avoir suivi quelque tems le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, & se rendent au monde qu'ils avoient abandonné. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes & légères; qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé & à toute la corruption de leurs desirs: ce ne sont plus des pécheurs ordinaires; ce sont des monstres, sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne; & leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles; & l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété,

& leur retour plus vif & plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occaſions de faire des dériſions injuſtes de la piété même. Non, mes Frères, la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorſqu'elle venoit à ſe corrompre ſur la terre, dit l'Ecriture, elle n'étoit plus qu'un amas de vers & de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* Exod. 16. 20. Tel eſt le ſort d'une ame, qui élevée juſques dans le ciel par une converſion ſincère, en retombe encore, pour ainſi dire, & vient de nouveau ſe corrompre ſur la terre ; ce n'eſt plus qu'un ſpectacle d'horreur ; elle n'éxhale plus qu'une odeur de mort ; ſes ſcandales répandent par-tout l'infection du vice ; & il n'eſt pas de corruption, dit un Prophéte, pire que la ſienne : *Corrumpetur putredine peſſimâ.* Mich. 2. 10.

Vivez-vous donc encore, mon cher Auditeur, dans ces alternatives de grace & de péché ? déclarez-vous enfin ; c'eſt aſſés balancer entre le ciel & la terre, comme le diſoit autrefois un Prophéte à des pécheurs

3. Reg. 18. 21. semblables à vous : *Usquequo claudicatis in duas partes ?* Si Baal eſt votre dieu, adorez-le tout ſeul, à la bonne heure ; mais ſi le Seigneur eſt le Dieu véritable, n'adorez plus que lui ſeul auſſi : *Si Dominus eſt Deus, ſequimini eum ; ſi autem Baal, ſequimini illum.* Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, & ces foibleſſes qui vous en ſéparent ? pourquoi ces viciſſitudes puériles & éternelles, de crime & de vertu ? pourquoi ces plaiſirs & ces larmes ? Ah ! ou eſſuyez vos larmes pour toujours, & recevez votre conſolation en ce monde ; ou n'y cherchez plus d'autres conſolations, ni d'autres plaiſirs, que ceux de la grace & de l'innocence. Fixez-vous enfin : je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos : quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime & de repentir ! vous le ſavez : éternellement combattu, & par ces troubles ſecrets qui vous rappellent à l'innocence, & par ces panchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice : toujours occupé, ou à pleurer vos foibleſſes, ou à ſurmonter vos remords : jamais heureux ;

Ibid.

ſoit dans le crime, où vous ne trouvez point de paix; ſoit dans la vertu, où vous ne pouvez vous faire une ſituation durable : ayez donc pitié de votre ame; fixez-vous enfin : établiſſez une paix ſolide dans votre conſcience : mettez à profit ces derniers traits de miſéricorde que la bonté de Dieu laiſſe encore tomber ſur votre cœur : peut-être touchez-vous à cette dernière inconſtance, qui va terminer par l'endurciſſement toutes les inégalités de votre vie; & que comme un arbre plus d'une fois mort & déraciné, ſelon l'expreſſion d'un Apôtre, vous allez reſter pour toujours ſur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame; afin que fondé & enraciné dans la charité vous ne ſoyez plus un de ces hommes temporels, dont parle Jeſus-Chriſt, qui ne croyent en lui que pour un peu de tems; & que vous puiſſiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du ſalut & de l'immortalité, promiſe à ceux qui auront perſévéré juſqu'à la fin.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le petit nombre des Elus.

Multi leproſi erant in Iſrael ſub Eliſæo Propheta ; & nemo eorum mundatus eſt, niſi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Iſrael du tems du Prophéte Eliſée, & aucun d'eux ne fut guéri que le ſeul Naaman le Syrien. Luc. 4. 27.

VOUS nous demandez tous les jours, mes Frères, s'il eſt vrai que le chemin du ciel ſoit ſi difficile ; & ſi le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt auſſi petit que nous le diſons. A une queſtion ſi ſouvent propoſée, & encore plus ſouvent éclaircie, Jeſus-Chriſt vous répond aujourd'hui, qu'il y avoit beaucoup de Veuves en

Israel affligées de la famine ; & que la seule Veuve de Sarepta, mérita d'être secourue par le Prophéte Elie : que le nombre des lépreux étoit grand en Israel du tems du Prophéte Elisée ; & que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, mes Frères, si je venois ici vous allarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les Livres saints sur cette grande vérité ; & parcourant de siécle en siécle l'histoire des Justes, vous montrer que dans tous les tems, les Elus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale ; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, & devenu le dépositaire de l'Alliance ; Josué & Caleb, seuls de six cens mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse ; un Job, seul juste dans la terre de Hus ; Loth, dans Sodome ; les trois Enfans Juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des Prophétes : vous auriez vû dans Isaïe

les Elus auſſi rares que ces grapes de raiſin qu'on trouve encore après la vendange, & qui ont échappé à la diligence du Vendangeur ; auſſi rares que ces épis qui reſtent par hazard après la moiſſon, & que la faulx du Moiſſonneur a épargnée.

L'Evangile auroit encore ajoûté de nouveaux traits à la terreur de ces images : je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une eſt étroite, rude, & la voie d'un très-petit nombre ; l'autre, large, ſpacieuſe, ſemée de fleurs, & qui eſt comme la voie publique de tous les hommes : enfin, en vous faiſant remarquer que partout dans les Livres ſaints, la multitude eſt toujours le parti des réprouvés ; & que les Elus, comparés au reſte des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe preſque à la vûe ; je vous aurois laiſſé, ſur votre ſalut, dans des allarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la Foi, & à l'eſpérance de ſa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette inſtruction, à vous prouver ſeulement que très-peu de

personnes se sauvent ? hélas ! je découvrirois le danger, sans apprendre à l'éviter ; je vous montrerois avec le Prophéte, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, & je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace ; je troublerois les consciences, & je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui, est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre : comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'éxaminer si sa confiance est bien fondée : je veux en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés ; mais vous réduire à vous demander à vous-même, si vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être : qui suis-je ? que fais-je pour le ciel ? & quelles peuvent être mes espérances éternelles ?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare ? je vais en marquer trois principales, & voilà le

ſeul plan de ce diſcours : l'art & les recherches ſeroient ici mal placées. Appliquez-vous, qui que vous ſoyez: le ſujet ne ſauroit être plus digne de votre attention, puiſqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les eſpérances de votre deſtinée éternelle. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. PEU de gens ſe ſauvent, parce-qu'on ne peut comprendre dans ce nombre, que deux ſortes de perſonnes : ou celles qui ont été aſſés heureuſes pour conſerver leur innocence pure & entière; ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence: première cauſe. Il n'y a que ces deux voies de ſalut ; & le ciel n'eſt ouvert, ou qu'aux innocens, ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous ? êtes-vous innocent ? êtes-vous pénitent ? Rien de ſouillé n'entrera dans le Royaume de Dieu : il faut donc y porter, ou une innocence conſervée, ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent eſt un privilége, où peu d'ames peuvent aſpirer : vivre pénitent eſt une grace que les

adouciſſemens de la diſcipline, & le relâchement de nos mœurs rendent preſque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au ſalut par un titre d'innocence ? où ſont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, & qui aient conſervé juſqu'à la fin le tréſor ſacré de la première grace que l'Egliſe leur avoit confié dans le batême, & que Jeſus-Chriſt leur redemandera au jour terrible des vengeances.

Dans ces tems heureux, où toute l'Egliſe n'étoit encore qu'une aſſemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidéles, qui après avoir reçu les dons de l'Eſprit-ſaint, & confeſſé Jeſus-Chriſt dans le Sacrement qui nous régénère, retombaſſent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Ananie & Saphire furent les ſeuls prévaricateurs de l'Egliſe de Jéruſalem : celle de Corinthe ne vit qu'un inceſtueux : la pénitence canonique étoit alors un reméde rare ; & à peine, parmi ces vrais Iſraélites, ſe trouvoit-il un ſeul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel ſaint,

& de ſéparer de la communion de ſes frères.

Mais depuis, la Foi s'affoibliſſant en commençant à s'étendre, le nombre des Juſtes diminuant à meſure que celui des Fidéles augmentoit, le progrès de l'Evangile a ce ſemble arrêté celui de la piété ; & le monde entier devenu Chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Egliſe, ſa corruption & ſes maximes. Hélas ! nous nous égarons preſque tous dès le ſein de nos mères : le premier uſage que nous faiſons de notre cœur, eſt un crime : nos premiers panchans ſont des paſſions ; & notre raiſon ne ſe développe & ne croît, que ſur les débris de notre innocence. La terre, dit un Prophéte, eſt infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ; tous ont violé les loix, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement ; tous opèrent l'iniquité, & à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui faſſe le bien : l'injuſtice, la calomnie, le menſonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre : *Mendacium, & furtum, & adulterium*

inundaverunt. Le frère dreſſe des embûches au frère ; le père eſt ſéparé de ſes enfans ; l'époux de ſon épouſe : il n'eſt point de lien qu'un vil intérêt ne diviſe ; la bonne-foi n'eſt plus que la vertu des ſimples ; les haines ſont éternelles ; les réconciliations ſont des feintes : & jamais on ne regarde un ennemi comme un frère : on ſe déchire, on ſe dévore les uns les autres ; les aſſemblées ne ſont plus que des cenſures publiques ; la vertu la plus entière n'eſt plus à couvert de la contradiction des langues ; les jeux ſont devenus, ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs ; les repas, ces liens innocens de la ſociété, des excès dont on n'oſeroit parler ; les plaiſirs publics, des écoles de lubricité : notre ſiécle voit des horreurs que nos pères ne connoiſſoient même pas ; la ville eſt une Ninive pécheresſe ; la Cour eſt le centre de toutes les paſſions humaines ; & la vertu autoriſée par l'exemple du Souverain, honorée de ſa bienveillance, animée par ſes bienfaits, y rend le crime plus circonſpect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare : tous les états, toutes les condi- *Oſée*, 4. 2.

tions ont corrompu leurs voies ; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe ; les riches oublient l'Auteur de leur abondance ; les Grands ne ſemblent être nés que pour eux-mêmes ; & la licence paroît le ſeul privilége de leur élévation : le ſel même de la terre s'eſt affadi ; les lampes de Jacob ſe ſont éteintes ; les pierres du Sanctuaire ſe traînent indignement dans la boue des places publiques, & le Prêtre eſt devenu ſemblable au peuple. O Dieu ! eſt-ce donc là votre Egliſe & l'aſſemblée des Saints ? eſt-ce-là cet héritage ſi chéri, cette vigne bien aimée, l'objet de vos ſoins & de vos tendreſſes ? & qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jéruſalem, lorſque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle ?

Voilà donc déja une voie de ſalut fermée preſqu'à tous les hommes ; tous ſe ſont égarés. Qui que vous ſoyez qui m'écoutez ici, il a été un tems où le péché régnoit en vous : l'âge a peut-être calmé vos paſſions ; mais quelle a été votre jeuneſſe ? des infirmités habituelles vous ont peut-

être dégoûté du monde ; mais quel uſage faiſiez-vous avant cela de la ſanté ? un coup de la grace a peut-être changé votre cœur ; mais tout le tems qui a précédé ce changement, ne priez-vous pas ſans ceſſe le Seigneur qu'il l'efface de ſon ſouvenir ?

Mais à quoi m'amuſai-je ? nous ſommes tous pécheurs, ô mon Dieu ! & vous nous connoiſſez ; ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en eſt peut-être à vos yeux que l'endroit le plus ſupportable ; & du côté de l'innocence, chacun de nous convient aſſés qu'il n'a plus rien à prétendre au ſalut. Il ne reſte donc plus qu'une reſſource ; c'eſt la pénitence. Après le naufrage, diſent les Saints, c'eſt la planche heureuſe, qui ſeule peut encore nous mener au port ; il n'y a plus d'autre voie de ſalut pour nous. Qui que vous ſoyez qui avez été pécheur, prince, ſujet, grand, peuple, la pénitence ſeule peut vous ſauver.

Or, ſouffrez que je vous demande, où ſont les pénitens parmi nous ? où ſont-ils ? forment-ils dans l'Egliſe un peuple nombreux ? Vous en trou-

verez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chûte, se soient relevés par une véritable pénitence ; cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit-là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des Saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin ; la vérité est assés terrible, sans y ajoûter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence, nous sommes en droit la plupart de prétendre au salut.

Qu'est-ce qu'un pénitent ? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un Fidéle qui sent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois son Dieu ; qui a sans cesse son péché devant les yeux ; qui en retrouve partout le souvenir & les tristes images : un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même ; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens, parcequ'il s'en est permis de criminels ; qui ne souf-

ſre les plus néceſſaires qu'avec peine ; qui ne regarde plus ſon corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir ; comme un rebelle qu'il faut châtier ; comme un coupable à qui déſormais il faut preſque tout refuſer ; comme un vaſe ſouillé qu'il faut purifier ; comme un débiteur infidéle, dont il faut éxiger juſqu'au dernier denier : un pénitent, c'eſt un criminel, qui s'enviſage comme un homme deſtiné à la mort, parcequ'il ne mérite plus de vivre ; ſes mœurs par conſéquent, ſa parure, ſes plaiſirs mêmes, doivent avoir je ne ſai quoi de triſte & d'auſtère, & il ne doit plus vivre que pour ſouffrir : un pénitent ne voit dans la perte de ſes biens & de ſa ſanté, que la privation des faveurs dont il a abuſé ; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de ſon péché ; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des ſupplices qu'il a mérités ; dans les calamités publiques qui affligent ſes frères, que le châtiment peut-être de ſes crimes particuliers : voilà ce que c'eſt qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où ſont parmi nous les

pénitens de ce caractère ? où sont-ils ?

Ah ! les siécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos Temples : c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état ; prosternés devant le vestibule du temple ; couverts de cendre & de cilice ; conjurant leurs frères, qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes ; exclus de la participation à l'autel, & de l'assistance même aux mystères sacrés ; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, & dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour ; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solemnités ; vivant comme des anathêmes, séparés de l'assemblée sainte ; dépouillés même pour un tems de toutes les marques de leur grandeur

selon le siécle ; & n'ayant plus d'autre consolation, que celle de leurs larmes & de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans l'Eglise : si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des Fidéles, que leurs chûtes ne l'avoient scandalisée ; c'étoient de ces fautes heureuses, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sai qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence ; & si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des Pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des Fidéles qui les y a forcés : les changemens des mœurs & des siécles entraînent nécessairement avec eux les variations de la discipline : la police extérieure fondée sur les loix des hommes, a pu changer ; la loi de la pénitence établie sur l'Evangile & sur la parole de Dieu, est toujours la même : les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai ; mais les rigueurs & l'esprit de la péni-

tence ſont encore les mêmes, & ne ſauroient jamais preſcrire. On peut ſatisfaire à l'Egliſe ſans ſubir les peines publiques qu'elle impoſoit autrefois : on ne peut ſatisfaire à Dieu ſans lui en offrir de particulières, qui les égalent & qui en ſoient une juſte compenſation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères; mais éxaminez quelles ſont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont ſecoué le joug, & qui ne gardent plus de meſures dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous reſſemblent, qui ſont dans des mœurs communes, & dont la vie n'offre rien de ſcandaleux ni de criant : ils ſont pécheurs; ils en conviendroient : vous n'êtes pas innocent; & vous en convenez vous-même : or, ſont-ils pénitens ? & l'êtes-vous ? l'âge, les emplois, des ſoins plus ſérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une première jeuneſſe : peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaiſir de répandre ſur vos paſ-

sions ; les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a réfroidi & retenu les panchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le tems & la seule inconstance du cœur a rompu vos liens : cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus éxact à remplir vos devoirs publics & particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent : vous avez cessé vos désordres ; mais vous ne les avez pas expiés ; mais vous ne vous êtes pas converti ; mais ce grand coup qui change le cœur, & qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous allarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; &

vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuſe, que vous mourrez ſans la connoître: ce n'eſt pas ici une ſimple expreſſion, & un mouvement de zèle ; rien n'eſt plus réel & plus éxactement vrai; c'eſt la ſituation de preſque tous les hommes, & même des plus ſages & des plus approuvés dans le monde: les premières mœurs ſont toujours licentieuſes ; l'âge, les dégoûts, un établiſſement fixent le cœur, retirent du déſordre, réconcilient même avec les ſaints Myſtères: mais où ſont ceux qui ſe convertiſſent ? où ſont ceux qui expient leurs crimes par des larmes & des macérations ? où ſont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finiſſent comme des pénitens ? où ſont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi ſeulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence : quoi ? les loix de l'Egliſe ? mais elles ne regardent plus les perſonnes d'un certain rang, & l'uſage en a preſque fait des devoirs obſcurs & populaires : quoi ? les ſoins de la fortune ? les inquiétudes de la faveur &

de la proſpérité ? les fatigues du ſervice ? les dégoûts & les gênes de la Cour ? les aſſujettiſſemens des emplois & des bienſéances ? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous déchargeaſſent d'une obligation qu'elles-mêmes vous impoſent ? vous êtes pénitent du monde ; mais vous ne l'êtes pas de Jeſus-Chriſt. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous ſuſcite ? les diſgraces & les pertes qu'il vous ménage ? mais recevez-vous ces coups avec ſoumiſſion ſeulement ? & loin d'y trouver des occaſions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? Mais quand vous ſeriez fidéle ſur tous ces points, ſeriez-vous pénitent ? ce ſont les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec ſoumiſſion les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de ſon état ; d'être fidéle aux loix de l'Egliſe : mais vous, qui êtes pé-

cheur, ne devez-vous rien au-delà ? & cependant vous prétendez au ſalut ; mais ſur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conſcience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous perſuader que vous êtes pénitent, vous n'oſeriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche : ſur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez ſi tranquille : *Ubi eſt ergo gloriatio tua ?*

Rom. 3. 27.

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'eſt qu'en cela vous ne faites que ſuivre le torrent : vos mœurs ſont les mœurs de preſque tous les hommes. Vous en connoiſſez peut-être de plus coupables que vous ; (car je ſuppoſe qu'il vous reſte encore des ſentimens de religion, & quelque ſoin de votre ſalut ;) mais de véritables pénitens en connoiſſez-vous ? il faut les aller chercher dans les cloîtres & dans les ſolitudes : vous comptez à peine parmi les perſonnes de votre rang & de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs plus auſtères que celles du commun, s'attirent les regards, & peut-être auſſi la cenſure du public ;

tout le reſte marche dans la même voie. Je voi que chacun ſe raſſure ſur ſon voiſin ; que les enfans ſuccédent là-deſſus à la fauſſe ſécurité de leurs pères ; que nul ne vit innocent ; que nul ne meurt pénitent : je le voi, & je m'écrie : O Dieu ! ſi vous ne nous avez pas trompé ; ſi tout ce que vous nous avez dit ſur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir juſqu'à un point ; ſi le nombre de ceux qu'il faudroit perdre, ne vous fait rien rabattre de la ſévérité de vos loix, où va donc ſe rendre cette multitude infinie de créatures qui diſparoiſſent tous les jours à nos yeux ? où ſont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos ſujets qui nous ont précédé ? & quelle eſt leur deſtinée dans la région éternelle des morts ? que ſerons-nous un jour nous-mêmes ?

Lorſqu'autrefois un Prophéte ſe plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné ſon alliance dans Iſrael, il répondit qu'il s'étoit encore réſervé ſept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'eſt tout ce qu'un Royaume entier renfermoit alors d'ames pures

& fidéles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu! conſoler les gémiſſemens de vos ſerviteurs par la même aſſurance? Je ſai que votre œil diſcerne encore des Juſtes au milieu de nous; que le Sacerdoce a encore ſes Phinées; la magiſtrature ſes Samuel; l'épée ſes Joſué; la Cour ſes Daniel, ſes Eſther & ſes David; car le monde ne ſubſiſte que pour vos élus, & tout ſeroit détruit ſi leur nombre étoit accompli: mais ces reſtes heureux des enfans d'Iſrael qui ſe ſauveront, que ſont-ils comparés aux grains de ſable de la mer; je veux dire, à cette multitude infinie qui ſe damne?

Venez nous demander après cela, mes Frères, s'il eſt vrai que peu ſeront ſauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu! & par-là c'eſt une vérité qui demeure éternellement. Mais quand il ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en ſecond lieu, que voir un inſtant ce qui ſe paſſe parmi les hommes; les loix ſur leſquelles ils ſe gouvernent, les maximes qui ſont devenues les régles de la multitude; & c'eſt ici la ſeconde cauſe de la rareté des Elus,

qui n'eſt proprement qu'un développement de la première : la force des coutumes & des uſages.

II. PARTIE.

PEU de gens ſe ſauvent, parceque les maximes les plus univerſellement reçues dans tous les états, & ſur leſquelles roulent les mœurs de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut : ſur l'uſage des biens, ſur l'amour de la gloire, ſur la modération chrétienne, ſur les devoirs des charges & des conditions, ſur le détail des œuvres preſcrites, les régles reçues, approuvées, autoriſées dans le monde, contrediſent celles de l'Evangile ; & dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaſte pour un diſcours, & trop peu ſérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage établi dans le monde, qu'on peut meſurer ſa dépenſe ſur ſon bien & ſur ſon rang ; & que pourvu que ce ſoit du patrimoine de ſes pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point de bornes à ſon luxe, & ne conſulter dans ſes profuſions,

que ſon orgueil & ſes caprices. Mais la modération chrétienne a ſes régles ; mais vous n'êtes pas le maître abſolu de vos biens, & tandis ſurtout que mille malheureux ſouffrent, tout ce que vous employez au-delà des beſoins & des bienſéances de votre état, eſt une inhumanité & un vol que vous faites aux pauvres. Ce ſont-là des rafinemens de dévotion ; & en matière de dépenſe & de profuſion, rien n'eſt blâmable & exceſſif ſelon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires.

Je ne vous dis pas que c'eſt un uſage reçu, que l'ordre de la naiſſance ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos deſtinées, & réglent le choix du ſiécle, ou de l'Egliſe ; de la retraite, ou du mariage. Mais la vocation du ciel, ô mon Dieu ! prend-elle ſa ſource dans les loix humaines d'une naiſſance charnelle ? On ne peut pas tout établir dans le monde, & il ſeroit triſte de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang & de leur naiſſance.

Je ne vous dis pas que l'uſage veut

que les jeunes perſonnes du ſexe, qu'on éléve pour le monde, ſoient inſtruites de bonne heure de tous les arts propres à réuſſir & à plaire, & éxercées avec ſoin dans une ſcience funeſte, ſur laquelle nos cœurs ne naiſſent que trop inſtruits. Mais l'éducation chrétienne eſt une éducation de retraite, de pudeur, de modeſtie, de haine du monde. On a beau dire ; il faut vivre comme on vit : & des mères, d'ailleurs chrétiennes & timorées, ne s'aviſent pas même d'entrer en ſcrupule ſur cet article.

Ainſi vous êtes jeune encore ; c'eſt la ſaiſon des plaiſirs : il ne ſeroit pas juſte de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres ſe ſont permis : des années plus mûres améneront des mœurs plus ſérieuſes.

Vous êtes né avec un nom ; il faut parvenir à force d'intrigues, de baſſeſſes, de dépenſe, faire votre idole de votre fortune : l'ambition, ſi condamnée par les régles de la Foi, n'eſt plus qu'un ſentiment digne de votre nom & de votre naiſſance.

Vous êtes d'un ſexe & d'un rang qui

vous met dans les bienſéances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part: il faut vous trouver aux réjouiſſances publiques, aux lieux où celles de votre rang & de votre âge s'aſſemblent, être des mêmes plaiſirs, paſſer les jours dans les mêmes inutilités, vous expoſer aux mêmes périls : ce ſont des manières reçues, & vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, ſouffrez que je vous demande ici; qui vous raſſure dans ces voies? quelle eſt la régle qui les juſtifie dans votre eſprit? qui vous autoriſe, vous à ce faſte, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre batême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? vous, à ces plaiſirs publics, que vous ne croyez innocens, que parceque votre ame trop familiariſée avec le crime, n'en ſent plus les dangereuſes impreſſions? vous, à ce jeu éternel, qui eſt devenu la plus importante occupation de votre vie? vous, à vous diſpenſer de toutes les loix de l'Egliſe; à mener une vie molle, ſenſuelle, ſans vertu, ſans ſouffrance, ſans aucun éxercice

pénible de religion ? vous, à ſolliciter le poids formidable des honneurs du Sanctuaire, qu'il ſuffit d'avoir deſiré pour en être indigne devant Dieu ? vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maiſon ; à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domeſtiques qui dépend de vous ; à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, & s'ils rempliſſent les devoirs de la Religion que vous profeſſez ? qui vous autoriſe à des maximes ſi peu chrétiennes ? eſt-ce l'Evangile de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce la doctrine des Saints ? ſont-ce les loix de l'Egliſe ? car il faut une régle pour être en ſûreté ; quelle eſt la vôtre ? l'uſage ; voilà tout ce que vous avez à nous oppoſer ; on ne voit perſonne autour de ſoi qui ne ſe conduiſe ſur les mêmes régles ; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies ; nos pères avoient ainſi vécu, & c'eſt d'eux que nous les tenons ; les plus ſenſés du ſiécle s'y conforment ; on n'eſt pas plus ſage tout ſeul que tous les hommes enſemble ; il faut s'en tenir à ce qui s'eſt toujours pratiqué, & ne vou-

loir pas être tout ſeul de ſon côté.

Voilà ce qui vous raſſure contre toutes les terreurs de la Religion ; perſonne ne remonte juſqu'à la Loi ; l'éxemple public eſt le ſeul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les loix des peuples ſont vaines, comme dit l'Eſprit-ſaint : *Quia leges populorum vanæ ſunt* ; que Jeſus-Chriſt nous a laiſſé des régles auxquelles ni les tems, ni les ſiécles, ni les mœurs ne ſauroient jamais rien changer ; que le ciel & la terre paſſeront ; que les mœurs & les uſages changeront ; mais que ces régles divines ſeront toujours les mêmes.

Jerem. 10. 3.

On ſe contente de regarder autour de ſoi : on ne penſe pas que ce qu'on appelle aujourd'hui uſage, étoient des ſingularités monſtrueuſes avant que les mœurs des Chrétiens euſſent dégénéré ; & que ſi la corruption a depuis gagné, les déréglemens, pour avoir perdu leur ſingularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous ſerons jugés ſur l'Evangile, & non ſur l'uſage ; ſur les éxemples des Saints, & non ſur les opinions des hommes ; que les cou-

tumes qui ne ſe ſont établies parmi les Fidéles qu'avec l'affoibliſſement de la Foi, ſont des abus dont il faut gémir, & non des modéles à ſuivre; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs; que l'éxemple commun qui les autoriſe, prouve ſeulement que la vertu eſt rare, mais non pas que le déſordre eſt permis; & en un mot, que la piété & la vie chrétienne ſont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres; c'eſt juſtement pour cela que vous vous damnez. Quoi! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le ſeul motif de votre confiance? quelle eſt dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort? n'eſt-ce pas celle où marche le grand nombre? quel eſt le parti des réprouvés? n'eſt-ce pas la multitude? Vous ne faites que ce que font les autres? mais ainſi périrent du tems de Noé tous ceux qui furent enſevelis ſous les eaux du déluge; du tems de Nabucodonoſor, tous ceux qui ſe proſ-

ternèrent devant la ſtatue ſacrilége ; du tems d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du tems d'Eléaſar tous ceux qui abandonnèrent la Loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres ? mais c'eſt ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce ſiécle corrompu*, nous dit-on : or, le ſiécle corrompu n'eſt pas le petit nombre de Juſtes que vous n'imitez point ; c'eſt la multitude que vous ſuivez. Vous ne faites que ce que font les autres ? vous aurez donc le même ſort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois S. Auguſtin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne ſuſpendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu juſqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immenſe & terrible ? *Væ tibi, flumen moris humani ! quouſque volves Evæ filios in mare magnum & formidoloſum ?*

Rom. 12. 2.

S. Aug. in conf. l. 1. *n.* 6.

Au lieu de ſe dire à ſoi-même : Quelles ſont mes eſpérances ? il y a dans l'Egliſe deux voies ; l'une large, où paſſe preſque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui

conduit à la vie : de quel côté ſuis-je ? mes mœurs, ſont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ? ſuis-je avec le grand nombre ? je ne ſuis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'eſt pas le parti de ceux qui ſe ſauvent. Loin de raiſonner de la ſorte, on ſe dit à ſoi-même : Je ne ſuis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang & de mon âge vivent ainſi ; pourquoi ne vivrois-je pas comme eux ? Pourquoi, mon cher Auditeur ? pour cela même : la vie commune ne ſauroit être une vie chrétienne ; les Saints ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; & ils n'ont été ſaints, que parcequ'ils n'ont pas reſſemblé au reſte des hommes.

L'uſage avoit prévalu au ſiécle d'Eſdras, qu'on s'alliât, malgré la défenſe, avec des femmes étrangères ; l'abus étoit univerſel ; les Prêtres & le peuple n'en faiſoient plus de ſcrupule. Mais que fit ce ſaint reſtaurateur de la Loi ? ſuivit-il l'exemple de ſes frères ? crut-il qu'une tranſ-

greſſion commune fût devenue plus légitime ? il en appella de l'abus à la régle : il prit le Livre de la Loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple conſterné, & corrigea l'uſage par la vérité.

Suivez de ſiécle en ſiécle l'hiſtoire des Juſtes, & voyez ſi Loth ſe conformoit aux voies de Sodome, & ſi rien ne le diſtinguoit de ſes citoyens ; ſi Abraham vivoit comme ceux de ſon ſiécle ; ſi Job étoit ſemblable aux autres Princes de ſa nation ; ſi Eſther, dans la cour d'Aſſuérus, ſe conduiſoit comme les autres femmes de ce Prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie & dans Iſrael, qui reſſemblaſſent à Judith ; ſi parmi les enfans de la captivité, il n'eſt pas dit de Tobie ſeul qu'il n'imitoit pas la conduite de ſes frères, & qu'il fuyoit même le danger de leur ſociété & de leur commerce : voyez ſi dans ces ſiécles heureux, où les Chrétiens étoient encore ſaints, ils ne brilloient pas comme des aſtres au milieu des nations corrompues, & s'ils ne ſervoient pas de ſpectacle aux Anges & aux hommes, par la ſingularité de leurs mœurs ; ſi les

Payens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des Théâtres, des cirques, & des autres plaiſirs publics; s'ils ne ſe plaignoient pas que les Chrétiens affectoient de ſe diſtinguer ſur toutes choſes de leurs citoyens; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple; d'avoir leurs loix & leurs uſages particuliers; & ſi dès-là qu'un homme avoit paſſé du côté des Chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaiſirs, pour leurs aſſemblées & pour leurs coutumes: enfin, voyez ſi dans tous les ſiécles, les Saints dont la vie & les actions ſont venues juſqu'à nous, ont reſſemblé au reſte des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce ſont-là des ſingularités & des exceptions, plutôt que des régles que tout le monde ſoit obligé de ſuivre: ce ſont des exceptions, il eſt vrai; mais c'eſt que la régle générale eſt de ſe perdre; c'eſt qu'une ame fidéle au milieu du monde, eſt toujours une ſingularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'eſt pas obligé de ſuivre ces éxemples: mais eſt-ce

que la ſainteté n'eſt pas la vocation générale de tous les Fidéles ? eſt-ce que pour être ſauvé, il ne faut pas être Saint ? eſt-ce que le ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, & rien du tout aux autres ? eſt-ce que vous avez un autre Evangile à ſuivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promeſſes à eſpérer que les Saints ? Ah ! puiſqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au ſalut, pieux Fidéles qui jouiſſez dans le ciel d'un Royaume que vous n'avez emporté que par la violence, & qui a été le prix de votre ſang & de vos travaux, pourquoi nous laiſſiez-vous des éxemples ſi dangereux & ſi inutiles ? pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, déſagréable, & tout propre à rebuter notre foibleſſe, puiſqu'il y en avoit un autre plus doux & plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager & nous attirer, en nous facilitant notre carrière ? Grand Dieu ! que les hommes conſultent peu la raiſon dans l'affaire de leur ſalut éternel !

Raſſurez-vous après cela ſur la mul-

titude, comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, & que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? la multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au tems du déluge ; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infâmes ; d'engloutir Pharaon & toute son armée sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert ? Ah ! les Rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parceque la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement ; Dieu, devant qui les peuples & les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes ; & tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais ſi peu de gens ſe ſauvent, parceque les maximes les plus univerſellement reçues, ſont des maximes de péché; peu de gens ſe ſauvent, parceque les maximes & les obligations les plus univerſellement ignorées ou rejettées, ſont les plus indiſpenſables au ſalut. Dernière réflexion qui n'eſt encore que la preuve & l'éclairciſſement des précédentes.

III. PARTIE. QUELS ſont les engagemens de la vocation ſainte à laquelle nous avons été tous appellés? les promeſſes ſolemnelles du batême: qu'avons-nous promis au batême? de renoncer au monde, à la chair, à ſatan & à ſes œuvres; voilà nos vœux, voilà l'état du Chrétien, voilà les conditions eſſentielles du traité ſaint conclu entre Dieu & nous, par lequel la vie éternelle nous a été promiſe: ces vérités paroiſſent familières & deſtinées au ſimple peuple; mais c'eſt un abus: il n'en eſt pas de plus ſublimes, & il n'en eſt pas auſſi de plus ignorées: c'eſt à la cour des Rois, c'eſt aux Grands de la terre, qu'il faut ſans ceſſe les annoncer: *Regibus & Principibus terræ.*

Hélas ! ils ſont des enfans de lumière pour les affaires du ſiécle ; & les premiers principes de la morale chrétienne leur ſont quelquefois plus inconnus qu'aux ames ſimples & vulgaires : ils auroient beſoin de lait, & ils éxigent de nous une nourriture ſolide, & que nous parlions le langage de la ſageſſe, comme ſi nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premiérement renoncé au monde dans votre batême : c'eſt une promeſſe que vous avez faite à Dieu à la face des autels ſaints ; l'Egliſe en a été le garand & la dépoſitaire ; & vous n'avez été admis au nombre des Fidéles, & marqué du ſceau inéfaçable du ſalut, que ſur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous euſſiez répondu alors ſur les fonts ſacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde ſi noir & ſi pernicieux que nous le diſons ; qu'au fond on peut l'aimer innocemment ; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parcequ'on ne le connoît pas ; & que puiſque vous avez à

vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde ; ſi vous euſſiez ainſi répondu, ah ! l'Egliſe eût refuſé de vous recevoir dans ſon ſein ; de vous aſſocier à l'eſpérance des Chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde : elle vous eût conſeillé d'aller vivre parmi ces infidéles qui ne connoiſſent pas Jeſus-Chriſt, & où le Prince du monde ſe faiſant adorer, il eſt permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers tems, ceux des Catéchuménes qui ne pouvoient encore ſe réſoudre de renoncer au monde & à ſes plaiſirs, différoient leur batême juſqu'à la mort, & n'oſoient venir contracter aux pieds des autels dans le Sacrement qui nous régénère, des engagemens dont ils connoiſſoient l'étendue & la ſainteté, & auxquels ils ne ſe ſentoient pas encore en état de ſatisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus ſaint de tous les ſermens, de haïr le monde, c'eſt-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : ſi vous l'aimez, ſi vous ſuivez ſes plaiſirs & ſes uſages, non-ſeulement vous êtes ennemi de

Dieu, comme dit S. Jean, mais de plus vous renoncez à la Foi donnée dans le batême; vous abjurez l'Evangile de Jeſus-Chriſt; vous êtes un apoſtat dans la Religion, & foulez aux pieds les vœux les plus ſaints & les plus irrévocables que l'homme puiſſe faire.

Or, quel eſt ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'eſt celui que vous aimez; vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'eſt une ſociété de pécheurs, dont les deſirs, les craintes, les eſpérances, les ſoins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que ſur les biens ou ſur les maux de cette vie : ce monde, c'eſt un aſſemblage de gens, qui regardent la terre comme leur patrie; le ſiécle à venir, comme un éxil; les promeſſes de la Foi, comme un ſonge; la mort, comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'eſt un Royaume temporel, où l'on ne connoît pas Jeſus-Chriſt; où ceux qui le connoiſſent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïſſent dans ſes maximes,

le mépriſent dans ſes ſerviteurs, le perſécutent dans ſes œuvres, le négligent ou l'outragent dans ſes Sacremens & dans ſon culte : enfin le monde, pour laiſſer à ce mot une idée plus marquée, c'eſt le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples ; être ravi qu'il vous haïſſe à ſon tour; qu'il contrediſe vos mœurs par les ſiennes : c'eſt ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'eſt-à-dire, un anathême & un objet d'horreur, & à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, eſt-ce-là votre ſituation par rapport au monde ? ſes plaiſirs vous ſont-ils à charge ? ſes ſcandales affligent-ils votre Foi ? y gémiſſez-vous ſur la durée de votre pélerinage ? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde ? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? ſes loix ne ſont-elles pas les vôtres ? ſes maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas ? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? & quand vous reſteriez ſeul ſur la terre, ne peut-on pas

dire que ce monde corrompu revivroit en vous, & que vous en laisseriez un modéle à vos descendans ? Et quand je dis, vous, je m'adresse presqu'à tous les hommes : où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde ? tous l'ont promis ; qui le tient ? on voit bien des gens qui se plaignent du monde ; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice ; qui se déchaînent contre lui ; qui parlent vivement de ses abus & de ses erreurs ; mais en le décriant, ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés ; ils sentent ses mauvais traitemens, ils ne connoissent pas ses dangers ; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent ? Et de-là jugez si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre batême ; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même & la molleſſe comme un crime, à ne pas flatter les

desirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier: ce n'eſt pas ici une perfection, c'eſt un vœu, c'eſt le premier de tous vos devoirs, c'eſt le caractère le plus inſéparable de la Foi : or, où ſont les Chrétiens qui là-deſſus ſoient plus fidéles que vous ?

Enfin, vous avez dit anathême à ſatan & à ſes œuvres; & quelles ſont ſes œuvres ? celles qui compoſent preſque le fil, & comme toute la ſuite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaiſirs, les ſpectacles, le menſonge dont il eſt le père, l'orgueil dont il eſt le modéle, les jalouſies & les contentions dont il eſt l'artiſan. Mais je vous demande, où ſont ceux qui n'ont pas levé l'anathême qu'ils avoient prononcé là-deſſus contre ſatan ?

Et de-là, pour le dire ici en paſſant, voilà bien des queſtions réſolues. Vous nous demandez ſans ceſſe ſi les ſpectacles & les autres plaiſirs publics ſont innocens pour des Chrétiens ? je n'ai, à mon tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de ſatan, ou des œuvres de Jeſus-Chriſt ? car dans la Religion il n'eſt

n'eſt point de milieu : ce n'eſt pas qu'il n'y ait des délaſſemens & des plaiſirs qu'on peut appeller indifférens ; mais les plaiſirs les plus indifférens que la Religion permet, & que la foibleſſe de la nature rend même néceſſaires, appartiennent, en un ſens, à Jeſus-Chriſt, par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus ſaints & plus ſérieux : tout ce que nous faiſons, que nous pleurions, que nous nous réjouiſſions, il doit être d'une telle nature, que nous puiſſions du moins le rapporter à Jeſus-Chriſt, & le faire pour ſa gloire.

Or, ſur ce principe le plus inconteſtable, le plus univerſellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jeſus-Chriſt les plaiſirs des théâtres ? Jeſus-Chriſt peut-il entrer pour quelque choſe dans ces ſortes de délaſſemens ? & avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous propoſez dans cette action que ſa gloire & le deſir de lui plaire ? quoi ? les ſpectacles, tels que nous les voyons au-

jourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent ſur le théâtre, que par les ſcènes impures ou paſſionnées qu'elles débitent, les ſpectacles ſeroient des œuvres de Jeſus-Chriſt ? Jeſus-Chriſt animeroit une bouche d'où ſortent des airs profanes & laſcifs ? Jeſus-Chriſt formeroit lui-même les ſons d'une voix qui corrompt les cœurs ? Jeſus-Chriſt paroîtroit ſur les théâtres en la perſonne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infâmes, même ſelon les loix des hommes ? Mais ces blaſphêmes me font horreur ; Jeſus-Chriſt préſideroit à des aſſemblées de péché, où tout ce qu'on entend anéantit ſa doctrine, où le poiſon entre par tous les ſens dans l'ame, où tout l'art ſe réduit à inſpirer, à réveiller, à juſtifier les paſſions qu'il condamne ? Or, ſi ce ne ſont pas des œuvres de Jeſus-Chriſt dans le ſens déja expliqué, c'eſt-à-dire, des œuvres qui puiſſent du moins être rapportées à Jeſus-Chriſt, ce ſont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien ? *Nihil enim non diaboli eſt, quidquid non Dei*

est . . . . . hoc ergo erit pompa diaboli.
Donc tout Chrétien doit s'en abſtenir ; donc il viole les vœux de ſon batême lorſqu'il y participe ; donc de quelqu'innocence dont il puiſſe ſe flatter, en reportant de ces lieux ſon cœur éxempt d'impreſſion, il en ſort ſouillé ; puiſque par ſa ſeule préſence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans ſon batême, & violé les promeſſes les plus ſacrées qu'il avoit faites à Jeſus-Chriſt & à ſon Egliſe.

Voilà les vœux de notre batême, mes Frères : ce ne ſont point ici des conſeils & des pratiques pieuſes, je vous l'ai déja dit ; ce ſont nos obligations les plus eſſentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les obſervant ; il s'agit d'être Chrétien ou de ne l'être pas : cependant qui les obſerve ? qui les connoît ſeulement ? qui s'aviſe de venir s'accuſer au Tribunal d'y avoir été infidéle ? On eſt ſouvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confeſſion ; & après une vie toute mondaine, on n'a preſque rien à dire au Prêtre. Hélas ! mes Frères, ſi vous

ſaviez à quoi vous engage le titre de Chrétien que vous portez : ſi vous compreniez la ſainteté de votre état; le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impoſe ; la haine du monde, de vous-même, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la Foi, la vigilance continuelle, la garde des ſens ; *en un* mot, la conformité avec Jeſus-Chriſt crucifié, qu'il éxige de vous : ſi *vous le* compreniez ; ſi vous faiſiez attention que devant aimer Dieu de tout *votre* cœur & de toutes vos forces, un ſeul deſir qui ne peut ſe rapporter *à lui* vous ſouille ; ſi vous le compreniez, vous vous trouveriez un monſtre devant ſes yeux. Quoi ? diriez-vous, des obligations ſi ſaintes, & *des* mœurs ſi profanes ? une vigilance ſi continuelle, & une vie ſi peu attentive & ſi diſſipée ? un amour de Dieu ſi pur, ſi plein, ſi univerſel, & *un* cœur toujours en proie à mille affections, ou étrangères, ou criminelles ? Si cela eſt ainſi, ô mon Dieu ! qui pourra donc ſe ſauver ? *Quis poterit ſalvus eſſe ?* peu de gens, mon cher Auditeur ; ce ne ſera pas vous, du

Matth 19. 25.

moins si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? voulez-vous le savoir ? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver ? cette Femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, éléve ses enfans dans la Foi & dans la piété ; laisse au Seigneur la décision de leur destinée ; ne partage son cœur qu'entre Jesus-Christ & son époux ; est ornée de pudeur & de modestie ; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité ; ne se fait point une loi des usages insensés du monde ; mais corrige les usages par la Loi de Dieu, & donne du crédit à la vertu par son rang & par ses exemples.

Qui pourra se sauver ? ce Fidéle, qui dans le relâchement de ces derniers tems, imite les premières mœurs des Chrétiens ; qui a les mains innocentes & le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu son ame en vain*, mais qui, au milieu même des périls du *Ps.* 23. 4.

grand monde, s'applique ſans ceſſe à
Ibid. la purifier : juſte, *qui ne jure pas frauduleuſement à ſon prochain*, & ne doit pas à des voies douteuſes l'innocent accroiſſement de ſa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, & ne nuit à ſes concurrens que par ſon mérite : ſincère, qui ne ſacrifie pas la vérité à un vil intérêt, & ne ſait point plaire en trahiſſant ſa conſcience : charitable, qui fait de ſa maiſon & de ſon crédit, l'azile de ſes frères ; de ſa perſonne, la conſolation des affligés ; de ſon bien, le bien des pauvres : ſoumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la proſpérité.

Qui pourra ſe ſauver ? vous, mon cher Auditeur, ſi vous voulez ſuivre ces éxemples ; voilà les gens qui ſe ſauveront : or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre ; donc tandis que vous vivrez comme la multitude, il eſt de Foi que vous ne devez pas prétendre au ſalut : car ſi en vivant ainſi vous pouviez vous ſauver, tous les hommes preſque ſe ſauveroient ; puiſqu'à

un petit nombre d'impies près qui ſe livrent à des excès monſtrueux, tous les autres hommes ne ſont que ce que vous faites : or, que tous les hommes preſque ſe ſauvent, la Foi nous défend de le croire : il eſt donc de Foi, que vous ne devez rien prétendre au ſalut, tandis que vous ne pourrez vous ſauver ſi le grand nombre ne ſe ſauve.

Voilà des vérités qui font trembler ; & ce ne ſont pas ici de ces vérités vagues qui ſe diſent à tous les hommes, & que nul ne prend pour ſoi, & ne ſe dit à ſoi-même ; il n'eſt peut-être perſonne ici qui ne puiſſe dire de ſoi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je ſuis perdu, ſi je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reſte encore quelque ſoin de ſon ſalut ? cependant c'eſt la multitude qui ne tremble point ; il n'eſt qu'un petit nombre de Juſtes, qui opèrent à l'écart leur ſalut avec crainte ; tout le reſte eſt calme : on ſait en général que le grand nombre ſe damne ; mais on ſe flatte qu'après

avoir vécu avec la multitude, on en ſera diſcerné à la mort ; chacun ſe met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour ſoi.

Et c'eſt pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici aſſemblés : je ne parle plus du reſte des hommes ; je vous regarde comme ſi vous étiez ſeuls ſur la terre : & voici la penſée qui m'occupe & qui m'épouvante. Je ſuppoſe que c'eſt ici votre dernière heure & la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir ſur vos têtes, Jeſus-Chriſt paroître dans ſa gloire au milieu de ce Temple, & que vous n'y êtes aſſemblés que pour l'attendre, & comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une ſentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces deſirs de changement qui vous amuſent, vous amuſeront juſqu'au lit de la mort ; c'eſt l'expérience de tous les ſiécles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, ſera peut-être un compte un peu plus grand que

celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; & ſur ce que vous ſeriez, ſi l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez preſque décider de ce qui vous arrivera au ſortir de la vie.

Or, je vous demande, & je vous le demande frappé de terreur, ne ſéparant pas en ce point mon ſort du vôtre, & me mettant dans la même diſpoſition où je ſouhaite que vous entriez ; je vous demande donc : Si Jeſus-Chriſt paroiſſoit dans ce Temple, au milieu de cette aſſemblée, la plus auguſte de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible diſcernement des boucs & des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous ſommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choſes du moins fuſſent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât ſeulement dix Juſtes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, & je l'ignore moi-même ; vous ſeul, ô mon Dieu ! connoiſſez ceux qui vous appartiennent ; mais ſi nous ne connoiſſons pas ceux

qui lui appartiennent, nous ſavons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui ſont les Fidéles ici aſſemblés ? les titres & les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en ſerez dépouillés devant Jeſus-Chriſt : qui ſont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas ſe convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui différent leur converſion ; pluſieurs autres qui ne ſe convertiſſent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croyent n'avoir pas beſoin de converſion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre ſortes de pécheurs de cette aſſemblée ſainte ; car ils en ſeront retranchés au grand jour : paroiſſez maintenant, Juſtes ; où êtes-vous ? reſtes d'Iſrael, paſſez à la droite : froment de Jeſus-Chriſt, démêlez-vous de cette paille deſtinée au feu : ô Dieu ! où ſont vos Elus ? & que reſte-t-il pour votre partage ?

Mes Frères, notre perte eſt preſque aſſurée, & nous n'y penſons pas. Quand même dans cette terrible ſéparation, qui ſe fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un ſeul pécheur de

cette assemblée du côté des réprouvés, & qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce Temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour éxaminer si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à Jesus-Christ, comme autrefois les Apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine?* & si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes & les gémissemens d'une sincère pénitence? *Matth.* 26. 22.

Sommes-nous sages, mes chers Auditeurs? peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix Justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sai-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens & de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; & ce danger ne vous touche point, mon cher Auditeur? & vous croyez être ce seul heureux dans le grand nom-

bre qui périra ? vous qui avez moins ſujet de le croire que tout autre ; vous ſur qui ſeul la ſentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que ſur un ſeul des pécheurs qui m'écoutent.

Grand Dieu ! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre Loi ! Les Juſtes de tous les ſiécles ont ſéché de frayeur, en méditant la ſévérité & la profondeur de vos jugemens ſur la deſtinée des hommes : on a vû de ſaints Solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit preſque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre & auſtère, demander ſans ceſſe d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me faſſe miſéricorde ? & être preſque ſur le point de tomber dans le déſeſpoir, ſi votre préſence, ô mon Dieu ! n'eût à l'inſtant appaiſé l'orage, & commandé encore une fois aux vents & à la mer de ſe calmer : & aujourd'hui après une vie commune, mondaine, ſenſuelle, profane, chacun meurt tran-

quille ; & le Miniſtre de Jeſus-Chriſt appellé, eſt obligé de nourrir la fauſſe paix du mourant, de ne lui parler que des tréſors infinis des miſéricordes divines, & de l'aider, pour ainſi dire, à ſe ſéduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfans d'Adam la ſévérité de votre juſtice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut déſeſpérer de ſon ſalut ? à Dieu ne plaiſe ; il n'y a que l'impie qui, pour ſe calmer ſur ſes déſordres, tâche ici de conclure en ſecret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce diſcours ; mais de vous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie ſûre ; mais de vous convaincre que pour ſe ſauver il faut ſe diſtinguer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

Lorſque les Juifs emmenés en ſervitude, furent ſur le point de quitter la Judée & de partir pour Babylone, le Prophéte Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas aban-

donner Jéruſalem, leur parla de la ſorte : Enfans d'Iſrael, lorſque vous ſerez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront ſur leurs épaules des dieux d'or & d'argent ; tout le peuple ſe proſternera devant eux pour les adorer ; mais pour vous alors, loin de vous laiſſer entraîner à l'impiété de ces éxemples, dites en ſecret : C'eſt vous ſeul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.*

Baruch. 6. 5.

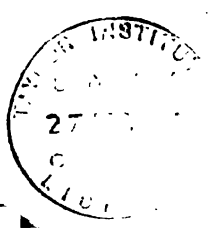
Souffrez que je finiſſe en vous adreſſant les mêmes paroles. Au ſortir de ce Temple & de cette autre ſainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone ; vous allez revoir ces idoles d'or & d'argent, devant leſquelles tous les hommes ſe proſternent ; vous allez retrouver les vains objets des paſſions humaines, les biens, la gloire, les plaiſirs qui ſont les dieux de ce monde, & que preſque tous les hommes adorent ; vous verrez ces abus que tout le monde ſe permet, ces erreurs que l'uſage autoriſe, ces déſordres dont une coutume impie a preſque fait des loix. Alors, mon cher Auditeur, ſi vous voulez

être du petit nombre des vrais Iſraélites, dites dans le ſecret de votre cœur : C'eſt vous ſeul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine ;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre Loi que votre Loi ſainte : les dieux que cette multitude inſenſée adore, ne ſont pas des dieux ; ils ſont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous ſeul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! & vous ſeul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les ſaintes Loix de Jéruſalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui compoſent encore votre peuple au milieu d'une nation infidéle ; je tournerai avec eux tous mes deſirs vers la ſainte Sion : on traitera de foibleſſe la ſingularité de mes mœurs ; mais heureuſe foibleſſe, Seigneur, qui me donnera la force de réſiſter au torrent & à la ſéduction des éxemples ! & vous ſerez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le ſerez un jour dans la

ſainte Jéruſalem : *Te oportet adorari, Domine.* Ah ! le tems de la captivité finira enfin ; vous vous ſouviendrez d'Abraham & de David ; vous délivrerez votre peuple ; vous nous tranſporterez dans la ſainte Cité ; & alors vous régnerez ſeul ſur Iſrael, & ſur les nations qui ne vous connoiſſent pas : alors tout étant détruit, tous les empires, tous les ſceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, & vous ſeul demeurant éternellement, on connoîtra que vous ſeul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce diſcours : vivez à part ; penſez ſans ceſſe que le grand nombre ſe damne ; ne comptez pour rien les uſages, ſi la Loi de Dieu ne les autoriſe ; & ſouvenez-vous que les Saints ont été dans tous les ſiécles des hommes ſinguliers. C'eſt ainſi qu'après vous être diſtingué des pécheurs ſur la terre, vous en ſerez ſéparés glorieuſement dans l'éternité.

Ainſi ſoit-il.



SERMON

POUR LE MARDI DE LA TROISIÉME SEMAINE DE CARÊME.

Sur le mélange des bons & des méchans.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, & corripe eum inter te & ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, & reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Matth. 18. 15.

UN des devoirs les plus essentiels & les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie & du bon grain, des bons &

des méchans dans l'Egliſe, que pour ménager aux uns & aux autres des moyens de converſion, ou des occaſions de mérite ; & lorſque les ſerviteurs du Père de famille touchés des ſcandales qui deshonorent ſon Royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a ſurſemée dans ce champ divin, il condamne leur zèle, & leur fait entendre que ce mélange, qui paroit ſi injurieux à ſa gloire, a néanmoins ſes raiſons & ſes uſages dans l'ordre adorable de ſa Providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice & pour purifier & éprouver la vertu, ſéduit ou décourage celle-ci, & ne fournit que des cenſures à l'autre : ce mélange ſi utile à tous, eſt devenu pernicieux à tous ; & encore aujourd'hui, dit S. Auguſtin, les Juſtes ſouffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même ſupporter la préſence des Juſtes, & ils ſont à charge les uns aux autres : *Oneri enim ſibi ſunt.* Il importe donc de développer les raiſons éternelles & les utilités de cette conduite de Dieu ſur ſon Egliſe;

& cette matière paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice & la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les régles de la Foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des Justes avec lesquels ils vivent; & aux Justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, & exposer quelles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons & des méchans sur la terre. En voici deux principales; & d'elles nous allons tirer toutes les régles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchans: c'est la première.

Les méchans sont soufferts pour

l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes : c'eſt la dernière.

De l'expoſition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, & qui réglent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les diſpoſitions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. NE ſemble-t-il pas, mes Frères, qu'il eût été plus glorieux à Jeſus-Chriſt de s'être formé ſur la terre une Egliſe uniquement compoſée d'Elus, ſans tache dans les mœurs comme dans la Foi, & l'image naturelle & anticipée de la Jéruſalem céleſte, & de cette Egliſe des premiers-nés dont les noms ſont écrits dans le ciel ? un champ arroſé de ſon ſang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain ? un bercail dont il eſt le Paſteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis ? un corps dont il eſt le chef, peut-il encore ſouffrir des membres qui ſervent à l'ignominie ? & l'Egliſe ne ſeroit-elle pas plus digne de ſon

Epoux, ſi refuſant ici bas aux pécheurs les ſignes extérieurs de la paix & de l'unité, elle ne reconnoiſſoit pour ſiens ſur la terre, que ceux qui lui appartiendront dans le ciel?

Il eſt vrai, mes Frères, que les Juſtes en forment ici-bas la partie la plus eſſentielle & la plus inſéparable: c'eſt eux proprement qui la repréſentent toute devant Jeſus-Chriſt; c'eſt eux qui ſont le principal lien de ſon union avec elle; c'eſt à eux qu'elle doit le mérite de ſes prières, le fruit de ſes Sacremens, la vertu de ſa parole; c'eſt pour eux enfin qu'elle ſubſiſte encore; & toutes choſes ſeroient conſommées, ſi leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne ſoient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins: l'Egliſe les regarde comme ſes enfans; elle les ſouffre comme ſes membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reſte du corps, non-ſeulement par les ſymboles extérieurs des Sacremens & de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la Foi & de la grace, &

qui peuvent même trouver dans leur ſociété avec les Juſtes, ou mille reſſources heureuſes de ſalut qui leur manqueroient, s'ils vivoient ſéparés d'eux comme des anathêmes, ou un ſujet terrible de condamnation qui juſtifiera la ſévérité des jugemens de Dieu à leur égard.

Je dis premiérement mille reſſources heureuſes de ſalut, puiſqu'ils trouvent dans leur mélange avec les Juſtes, les ſecours des inſtructions, des exemples & des prières; c'eſt-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur converſion.

Le ſecours des inſtructions eſt la première utilité que les pécheurs retirent de la ſociété des gens de bien; & ces inſtructions ſont d'autant plus d'effet ſur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en ſont les caractères inſéparables.

La vérité. Les Juſtes ont l'œil trop ſimple & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les deſirs de ſon cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes ſe ſervent

pour ſe ſéduire les uns les autres ; ils appellent avec une noble ſimplicité le bien un bien, & le mal un mal : ils ſavent qu'ils ne ſont redevables qu'à la vérité ; que le Chrétien en eſt un témoin public ; qu'il ſeroit honteux de ſacrifier à de légères complaiſances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de Fidéles ont autrefois ſacrifié leur propre vie ; qu'ils ont dans le ciel le témoin inviſible de leurs penſées ; qu'on peut bien cacher aux hommes les baſſes diſſimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au Scrutateur des cœurs ; & que la Religion toute ſeule forme des hommes véritables & ſincères : ainſi ils aiment trop leurs frères pour les tromper ; ils ſont trop touchés de leurs égaremens pour y applaudir ; ils deſirent trop vivement leur ſalut pour devenir par des conſeils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien ſe taire, car il n'eſt pas toujours tems de parler ; mais ils ne ſauroient parler que pour rendre gloire à la vérité ; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſ-

ſemens artificieux qui le juſtifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous ſur-tout que votre rang & votre naiſſance éléve au-deſſus des autres hommes; vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laiſſe ignorer : eux ſeuls vous parlent dans la ſincérité de Dieu ; parcequ'eux ſeuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à Jeſus-Chriſt : eux ſeuls oſent vous contredire, & prendre le parti de la vérité contre vous-même ; parcequ'eux ſeuls ne craignent pas de ſe rendre moins agréables, pourvu qu'ils ſe rendent plus utiles : eux ſeuls n'étudient pas vos panchans pour y accommoder lâchement leurs ſuffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos panchans ; parcequ'eux ſeuls aiment plus votre perſonne, que votre élévation ; & ſont plus touchés de votre ſalut, que de vos bienfaits. Tout le reſte des hommes, ou vous ſéduit, ou ſe taît, ou vous flatte ; plus même vous êtes élevé, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges ; moins la vérité vous approche ; plus on ſe déguiſe

à vos yeux pour vous déguiſer vous-même aux vôtres ; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous environne, n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands : l'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous eſt refuſé : vous n'avez plus d'ami, parcequ'il eſt trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoiſſez pas, qui mettent tous le maſque en vous approchant, & dont vous ne voyez jamais que l'art & la ſurface : les Juſtes ſeuls ſe montrent à vous tels qu'ils ſont ; & en eux ſeuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, & que votre puiſſance qui vous donne tout, vous ôte elle-même & vous cache. Voyez comme tandis que tous les Officiers de l'armée d'Holoferne lui promettent la conquête de Béthulie, & que tout flatte ſon orgueil & ſon ambition, Achior tout ſeul oſe parler ſans artifice, prendre les intérêts du Dieu de

Juda, & faire ſouvenir ce chef orgueilleux, que toutes ſes forces viendront échouer contre cette ville, comme les flots de la mer contre un grain de ſable, ſi le Seigneur lui-même daigne la garder & la défendre. Auſſi un ſaint Roi de Juda comptoit autrefois comme un des plus grands avantages de ſon régne, de voir aſſis auprès de lui des hommes juſtes & fidéles : parmi toutes les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ſes pères, ce n'étoient pas ſes victoires & ſes proſpérités, dont il étoit le plus touché ; c'étoit la vertu & la juſtice des ſujets qui préſidoient à ſes conſeils, & qui environnoient ſon trône : & la piété des Nathan & des Chuſaï, lui parut une marque plus ſenſible de la protection du Seigneur ſur lui, que la conquête de Jéruſalem, & les dépouilles des nations ennemies de ſa gloire : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine..... Oculi mei ad fideles terræ, ut ſedeant mecum ; ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi miniſtrabat.* Un homme juſte eſt un préſent du ciel ; & les Grands ſur-tout ne ſauroient trop honorer la vertu,

Pſ. 100. v. 1. 6.

parceque la puiſſance ne peut leur donner que des ſujets, & que la vertu toute ſeule leur donne des amis fidéles & ſincères.

Mais non-ſeulement les Juſtes ſeuls conſervent encore la vérité parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu ſeule donne, un poids & une force qui ne ſe trouve pas dans les diſcours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il ſoit, perd par ſes égaremens le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ſes vices affoibliſſent ſes inſtructions : les foibleſſes de ſa conduite décrient l'utilité de ſes conſeils, & ſes mœurs ne laiſſent plus de crédit à ſes paroles. Mais le Juſte peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même : ſes inſtructions ne rougiſſent pas de ſa conduite : ſon innocence rend ſes cenſures reſpectables, & tout ce qu'il dit trouve dans ſes mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut ſe défendre. Auſſi nous donnons, comme ſans y penſer, aux véritables Juſtes, une eſpéce d'empire ſur nous-

mêmes : quelque élevés que nous ſoyons d'ailleurs, la vertu ſe forme comme un Tribunal à part, auquel nous ſoumettons avec plaiſir notre élévation & notre puiſſance ; & il ſemble que les Juſtes, qui jugeront un jour les Anges, ont droit d'être dès à préſent les Juges des hommes.

Un Jean-Baptiſte accompagné de ſa ſeule vertu, devient le cenſeur d'une Cour voluptueuſe ; & Hérodes ne peut s'empêcher de craindre ſes cenſures, & de reſpecter ſa vertu. Un Michée s'oppoſe ſeul aux vains projets de deux Rois & de deux armées ; & tout eſt ébranlé à la ſeule voix de l'homme de Dieu. Un Prophéte inconnu, vient de la part de Dieu reprocher au Roi d'Iſrael aſſemblé à Bethel avec tout ſon peuple pour ſacrifier à Baal, l'impiété de ſes ſacrifices ; & les myſtères profanes ſont ſuſpendus. Elie tout ſeul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine ; & le Prince tremblant s'humilie, & conjure le Prophéte d'obtenir ſa grace auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel armé de la ſeule dignité de ſon âge & de

ſon miniſtère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec & encore environné de ſes troupes victorieuſes, ſon ingratitude & ſa déſobéiſſance; & ce Prince ſi intrépide devant ſes ennemis, ſent toute ſa fierté tomber devant le Prophéte, & met tout en uſage pour l'appaiſer. O ſainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères auguſtes de ſa céleſte origine!

Il eſt vrai, mes Frères, qu'à cette autorité inſéparable de la vertu, les Juſtes ajoûtent les ſaints artifices & les ſages circonſpections d'une charité tendre & prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à tems & à contre-tems, il eſt vrai; mais ils ſavent auſſi que ſi tout leur eſt permis, tout n'eſt pas expédient; que les plaies qui ſont dans le cœur demandent de grandes précautions, & qu'il faut lui faire aimer les remédes, ſi l'on veut qu'ils ſoient utiles: ils ſavent que la vérité ne doit d'ordinaire ſes victoires qu'aux ménagemens de la prudence & de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un tems de gémir en ſecret, & un tems de parler; que la

même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger ; & que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion & de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas la connoître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer & imprudent, qui condamne sans indulgence, & qui corrige sans discernement : la charité n'est ni téméraire, ni inhumaine; elle sait choisir ses momens, & ménager ses conseils ; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse ; & quand on aime sincérement, la douceur & les précautions sont naturelles : si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend & qui édifie, c'est l'humeur qui censure & qui scandalise : la charité est douce & prudente, & l'humeur est toujours piquante & téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite : il s'insinue avant que de reprendre ; il fait aimer la vérité avant de la dire ; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable; & par les ménagemens innocens d'une

parabole ingénieuſe, il trouve le ſecret de corriger le vice ſans offenſer le pécheur, & de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami ſaint & vertueux, & qui joint à la vertu cette douceur tendre & cette diſcrétion que la charité inſpire, ne trouve preſque point de cœur, quelque livré qu'il ſoit aux paſſions, inſenſible à ſes ſages remontrances. Car ce n'eſt pas ici un Anacoréte auſtère, qui par les ſuites de ſa profeſſion, ne pouvant vous tenir que des diſcours ſaints, vous trouve moins diſpoſé à l'écouter ; c'eſt un Juſte de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaiſirs & de vos débauches, qui vous fait ſentir le vuide des amuſemens dont il a été lui-même l'adorateur inſenſé ; qui vous inſpire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté ; qui vous exhorte à un genre de vie ſage & chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié ; qui vous promet, dans la pratique de la vertu, des douceurs, & une paix du cœur, qu'il a lui-même cru autrefois puérile & chi-

mérique : tout ce qu'il dit, tire une nouvelle force de cette reſſemblance; il vous ébranle ; il vous enléve preſque malgré vous à vous-même ; & la ſimplicité de ſes diſcours eſt mille fois plus puiſſante pour perſuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même : combien de fois, dans le tems que vous ſuiviez avec plus de fureur les égaremens du monde & des paſſions, un ami Chrétien a rappellé l'ivreſſe de votre cœur aux lumières d'une raiſon plus tranquille, vous a fait convenir de l'injuſtice de vos voies, des amertumes ſecrettes de votre état, de l'abus du monde & de la vanité de ſes eſpérances, & a laiſſé au fond de votre ame un trait de lumière & de vérité, qui depuis ne s'eſt jamais effacé, & vous a toujours rappellé en ſecret à la vertu & à l'innocence ? Auguſtin ſentit ſes irréſolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroiſe ; Alipe, ſa foibleſſe ſe ranimer dans la ſainte familiarité d'Auguſtin. Non, la vérité ſemble avoir un nouveau droit ſur nos cœurs, quand elle eſt aidée des

perſuaſions douces & ſincères d'une tendreſſe chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, mes Frères, que la grace a retirés des égaremens du monde. Souvent, contens, ce ſemble, d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères ſans douleur; vous auriez honte de leur tendre la main : vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde & les plaiſirs vous avoient donnés; vous conſervez encore avec eux ces liaiſons de foins, de tendreſſe, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend ſeulement plus ſincères & plus chrétiennes; cependant vous les laiſſez perdre ſans les avertir, ſous prétexte d'éviter l'indiſcrétion, & ce zèle importun qui rend la piété odieuſe, vous manquez aux régles de la charité & aux devoirs d'une amitié ſainte : il n'eſt jamais queſtion de ſalut entre vos amis & vous; vous affectez même, par une fauſſe délicateſſe, d'éviter ces ſortes d'entretiens; vous ſouffrez qu'ils vous parlent de leurs plaiſirs, de la folie de leurs amuſemens,

& de la vanité de leurs eſpérances ; & vous vous obſervez pour ne pas leur parler du bonheur & des avantages d'une vie chrétienne, & des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'eſt-ce qu'une liaiſon dont le Seigneur n'eſt pas le principe, dont la charité n'eſt pas le nœud, dont le ſalut n'eſt pas le fruit ?

Déja c'eſt une erreur, de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conſcience : l'Evangile vous preſcrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, & de lui donner en particulier des avis tendres & charitables : d'ailleurs il vous eſt ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeller & de ſoutenir vos frères. Mais quand la Religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'eſpérance d'une même vocation vous unit, & que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers : pouvez-vous les voir ennemis de Jeſus-Chriſt, eſclaves du démon, deſtinés par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels,

ſans oſer leur dire quelquefois que vous les plaignez ? ſans profiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins & leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu ſeul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une ſeule parole de ſalut ; pour leur dire avec ces témoignages touchans de tendreſſe, dont le cœur a tant de peine à ſe défendre, ce qu'autrefois Auguſtin, déja converti, diſoit à un de ſes amis qu'il vouloit retirer de l'égarement : Eſt-ce que nous aurons des deſtinées ſi différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur ? les nœuds de notre amitié ſont donc fragiles & périſſables, puiſque la charité, qui ſeule demeure éternellement, n'en eſt pas le lien commun : la mort va donc nous ſéparer à jamais; car c'eſt dans le Seigneur tout ſeul que l'union des cœurs peut être immortelle : vous n'êtes donc qu'un ami temporel, & une haine éternelle ſuccédera à cette amitié rapide & paſſagère qui nous unit ſur la terre : mais que ſont les liaiſons les

plus tendres que la piété n'a pas formées ? & peut-on aimer un ſeul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours ?

Mais ce qui donne en ſecond lieu une nouvelle force aux inſtructions des Juſtes, c'eſt qu'elles ſont ſoutenues de leurs éxemples : ſecond moyen de ſalut que leur ſociété fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher Auditeur, ſi vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu ; ſi tous les hommes vous reſſembloient, & que vos yeux ne rencontraſſent de toutes parts que des éxemples de diſſolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais deſirable ; le crime ſeroit toujours tranquille, parceque ſon oppoſition avec la piété n'en troubleroit jamais les fauſſes douceurs ; vous ne ſentiriez jamais s'élever au dedans de vous ces troubles ſecrets qui vous reprochent votre propre foibleſſe ; & vous croiriez la vie chrétienne impoſſible, parceque vous la verriez ſans éxemple. Mais dans quelque ſituation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des Juſtes de votre

âge & de votre état, qui obſervent la Loi du Seigneur, & qui marchent devant lui dans la ſainteté & dans l'innocence ; leur éxemple ſeul eſt une voix puiſſante qui vous parle ſans ceſſe au fond du cœur, & qui vous rappelle malgré vous à la vérité & à la juſtice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais leur éxemple vous la perſuade : nous vous montrons la voie de loin ; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin & vous animer à les ſuivre : nous vous preſcrivons les régles ; ils vous fourniſſent le modéle. Auſſi combien de fois, mon cher Auditeur, touché des éxemples d'un Juſte de votre rang & de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les panchans infortunés qui ne vous permettoient pas de lui reſſembler ? combien de fois le ſouvenir de ſon innocence vous a couvert de confuſion, arraché des ſoupirs à votre foibleſſe, & fait balancer quelque tems entre le devoir & la paſſion ? combien de fois ſa préſence ſeule a réveillé en vous des deſirs de ſalut, & vous a fait pro-

mettre en ſecret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez ſur ſes traces ? Non, mes Frères, nous ne voyons point de converſion dans le monde, qui n'ait trouvé ſa ſource & ſon motif dans les éxemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres ; l'union de la Foi, & la ſociété d'un même eſprit, établit entr'eux & vous une eſpéce de commerce ſaint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le tréſor qu'ils amaſſent, la meſure ſurabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, ſont des biens qui vous appartiennent, & que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres juſtices. Ce n'eſt pas que des ſatisfactions étrangères puiſſent ſuffire pour effacer des offenſes qui vous ſont propres ; il faut que les mêmes membres qui ont ſervi à l'iniquité, ſervent à la juſtice, & que le péché ſe répare où il a été commis : mais les œuvres des Juſtes offrent ſans ceſſe au Seigneur, ou le prix de votre converſion, ou l'heureux ſupplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours

ingénieux à s'ôter à lui-même les reſſources de ſalut que la bonté de Dieu lui ménage, ne ſemble attentif qu'à obſcurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la ſainteté des motifs, quand les dehors ſont à couvert de la malignité de ſes cenſures. Les courtiſans du Roi Sédécias accuſoient les larmes & les triſtes prédictions de Jérémie ſur la ruine prochaine de Jéruſalem, d'un ſecret deſir de plaire au Roi de Babylone qui aſſiégeoit cette ville infortunée. Il ſemble, ô mon Dieu, que vous ne ſoyez pas aſſés aimable pour être ſervi dans la ſeule vûe de vous-même ; & que vos promeſſes toutes ſeules ne ſoient pas capables de dédommager vos ſerviteurs des peines qu'ils endurent : il faut que le monde cherche toujours dans les plus ſaintes démarches de leur piété, d'autres deſſeins que celui de vous honorer, & un autre intérêt que celui de vous plaire. Mais que faites-vous, mes Frères, en diminuant par des ſoupçons téméraires, le mérite des œuvres des Juſtes ? vous diminuez les reſſources heureuſes de votre ſalut :

vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolans de votre espérance : ce sont vos propres vertus, que vous deshonorez, & vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les Justes servent encore à votre salut par leurs gémissemens & par leurs prières ; & c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

Jac. 5. 16. *La prière continuelle du Juste*, dit un Apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur.* Oui, mes Frères, si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les Empires & sur les Royaumes, ce sont les prières & les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent ; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Église, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père ; c'est-là cette colombe qui gémit sans cesse, & qui ne gémit jamais en vain ; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'E-

gliſe ; c'eſt à eux que les ſiécles doivent les Princes religieux, les Paſteurs fidéles, la paix des Egliſes, les victoires de la Foi, ces hommes célébres par leurs lumières que Dieu ſuſcite dans les beſoins de ſon Egliſe, pour s'oppoſer aux entrepriſes de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoibliſſemens de la diſcipline : que dirai-je encore ? c'eſt à eux que le monde doit les reſſources ineſpérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des ſiécles ; tout vient de-là : car tout ſe fait pour les Elus. Nous en faiſons honneur, nous, qui ne jugeons que par les ſens, à la ſageſſe des Souverains, à la puiſſance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais ſi nous voyions les événemens dans leurs cauſes, nous les trouverions dans les gémiſſemens ſecrets des gens de bien ; dans les prières quelquefois d'une ame ſimple & obſcure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événemens publics, que les Céſars & leurs Miniſtres, qui paroiſſent à la tête des affaires, & qui ſemblent tenir entre leurs

mains la deſtinée des peuples & des Empires.

Comparez, diſoit autrefois Tertullien aux Payens, les malheurs paſſés de l'Empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui ; d'où vient ce changement ? n'eſt-ce pas depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde ? *Ex quo Chriſtianos à Deo orbis accepit.* C'eſt depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes juſtes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les Princes & pour les Rois, que les Céſars ſont plus heureux, l'Empire plus floriſſant, les peuples plus tranquilles : c'eſt nous ſeuls, qui levant des mains pures au ciel, le fléchiſſons par nos clameurs ; & cependant, lorſque nous en avons obtenu des graces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre eſprit : *Et cùm miſericordiam extorſerimus, Jupiter honoratur.* Quel don, mes Frères, la miſéricorde de Dieu fait à la terre, lorſqu'elle s'y forme un Elu ! quel trèſor pour un peuple, pour un Empire, pour le monde entier ! quelle reſſource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux

des ſerviteurs de Jeſus-Chriſt !

Vous regardez quelquefois, mes Frères, la vertu comme une foibleſſe ; & la piété des Juſtes ne trouve ſouvent auprès de vous que des dériſions & des cenſures : mais quand les gens de bien ne ſeroient pas ſi utiles à la terre ; quand ce ne ſeroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les reſtes de la ſureté publique, la bonne-foi dans le commerce, le ſecret dans les conſeils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promeſſes, l'intégrité dans les ſoins publics, l'amour des peuples dans l'autorité ; qu'y a-t-il de plus grand & de plus reſpectable dans le monde, que la vertu ?

Mais elle eſt rare, dites-vous ; je le veux, & c'eſt en cela même qu'elle eſt plus digne de vos hommages. Mais enfin, laiſſons-là les diſcours puériles du libertinage ; il eſt encore ſur la terre des ames pures & fidéles ; vous en connoiſſez dans votre rang & dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuſer le titre reſpectable de la vertu : or, c'eſt par-là en dernier lieu, que les bons ſervent

à la condamnation des méchans ; ils ôtent à l'iniquité toutes ſes excuſes. Car que pourrez-vous répondre devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, que leur éxemple, ou n'affoibliſſe, ou ne confonde ? Direz-vous que vous n'avez fait que ſuivre des uſages établis, & qu'il eût fallu ſe retirer dans les déſerts pour s'en diſpenſer ? mais les Juſtes, qui ſont parmi vous, s'y conforment-ils ? Vous excuſerez-vous ſur les ſuites inſéparables d'une naiſſance illuſtre ? vous en connoiſſez qui, avec un nom encore plus diſtingué que le vôtre, en ſanctifient l'éclat, & trouvent le ſecret de le faire ſervir au ſalut. Quoi ? la vivacité de l'âge ? la délicateſſe du ſexe ? on vous en montre tous les jours, qui dans une jeuneſſe floriſſante, & avec tous les talens propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, & n'ont de penſée que pour le ciel. Quoi ? la diſſipation des emplois ? vous en voyez chargés des mêmes ſoins que vous, & qui cependant font du ſalut la principale affaire. Votre goût pour le plaiſir ? l'amour du plaiſir eſt le premier panchant de tous

les hommes ; & il eſt des Juſtes en qui il eſt encore plus violent, & qui ſont nés avec des diſpoſitions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions ? il y a des gens de bien malheureux. Votre proſpérité ? il s'en trouve qui ſe ſanctifient dans l'abondance. Votre ſanté ? on vous en montrera qui, dans un corps infirme, portent une ame remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés ; autant de Juſtes, autant de témoins qui dépoſent contre vous : placez-vous en telle ſituation qu'il vous plaira ; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Eſther pour modéle ; les filles chrétiennes, des Rébecca ; les hommes de guerre, des Joſué ; les courtiſans, des Néhémias ; ceux qui ſont aſſis ſur le trône, des Joſias & des David ; les affligés, des Job ; les infirmes, des Timothée ; ceux qui ſentent l'aiguillon de la chair, des Paul : chaque ſituation a ſes Saints ; chaque âge a ſes éxemples ; chaque état fournit ſes modéles. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que s'accompliſſent ſur les hommes vos

deſſeins de juſtice & de miſéricorde ; & que ſi vous vous ſervez des Juſtes, pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous ſervez auſſi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des Juſtes.

II. PARTIE. LE corps des Juſtes, dit S. Auguſtin, répandu par tout le monde, trouve ſon accroiſſement & ſon utilité dans les chûtes & dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus ſuos ;* & les Livres ſaints ne ſemblent attribuer au Seigneur tous les maux & tous les déſordres de la Cité, que parceque ſa Providence les permet pour les faire ſervir au ſalut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, mes Frères, que la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, ſont les écueils les plus ordinaires de la vertu des Juſtes ; & que le mélange des méchans ſert en premier lieu, à leur inſtruction, en les préſervant de ces écueils, & leur fourniſſant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité & de reconnoiſſance.

De vigilance. En effet, les commencemens de la converſion & de la piété des Juſtes, ſont toujours timides & défians : le cœur, inſtruit alors par le ſouvenir encore tout nouveau de ſes chûtes paſſées, veille ſur ſa propre foibleſſe, frémit à la ſeule préſence des objets qui lui en retracent les funeſtes images : tout l'allarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même : à peine à demi eſſuyé du naufrage, il ne marche ſur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, & le moindre mouvement lui montre le ſein de l'abîme prêt à l'engloutir.

Mais ces pieuſes frayeurs, ſi néceſſaires à la vertu, ne ſe calment que trop dans les ſuites : à meſure que le ſouvenir de nos chûtes s'éloigne, le ſentiment de notre fragilité s'affoiblit : les jours déja paſſés dans la piété, ſemblent nous répondre de ceux qui ſuivent ; les frayeurs ceſſent ; les précautions ſe négligent ; &, comme le Roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, & délivré Jéruſalem des ennemis qui avoient juré ſa perte, on en introduit d'autres dans la Cité ſainte, & on ne craint

plus même d'expoſer avec complaiſance à leurs yeux, des tréſors qui ne ſont en ſûreté, que lorſqu'ils ſont inconnus.

Or, contre un affoibliſſement ſi dangereux, rien n'eſt plus utile aux Juſtes que le mélange des méchans: ils liſent ſans ceſſe dans les chûtes de leurs frères, les raiſons de leur vigilance: ils voient dans une ſource commune les mêmes foibleſſes à craindre, & que l'uſage tout ſeul d'une foi toujours attentive, fait ici le diſcernement: ils apprennent dans l'hiſtoire des malheurs d'autrui, quels ſont les dégrés qui conduiſent inſenſiblement au crime; que les commencemens en ſont toujours légers; que pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire ſont funeſtes à l'ame; & qu'il eſt plus à craindre lorſqu'il inſpire des adouciſſemens, que lors même qu'il propoſe des crimes: ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en eſt pluſieurs qui ont été autrefois plus fervens qu'eux dans les voies de Dieu, & qui s'attendoient encore moins qu'eux à déchoir par des chûtes

tes honteuſes de cet état de ferveur & de juſtice. Ainſi ils apprennent tous les jours dans les égaremens de leurs frères, qu'il n'y a de ſûreté pour la vertu, que dans la vigilance; & qu'il n'y a jamais loin entre l'affoibliſſement & la chûte.

Le mélange des pécheurs ſoutient donc la vigilance des Juſtes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, ſi cachés au ſiécle, ils vivoient tous ſéparés des pécheurs; peut-être que dans ces momens où le cœur aride retombe ſous ſon propre poids, où l'on ſe laſſe de ſoi-même, où nul goût ſenſible ne ſoutient plus la vertu; peut-être qu'alors ils pourroient ſe promettre dans le monde des plaiſirs plus doux que ceux de la piété, & une deſtinée plus heureuſe. Mais la ſeule préſence des pécheurs diſſipe cette illuſion: le Juſte n'a pas beſoin de ſa foi pour ſe détromper ſur leur fauſſe félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux: il cherche des heureux dans le monde, & il n'en trouve point; il voit par tout des agitations qu'on appelle

plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur ; il conſulte les mondains eux-mêmes, & ils dépoſent tous contre le monde & ſa prétendue félicité ; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu ; il voit que leurs paſſions ſont tous leurs malheurs & tous leurs chagrins, & que le cœur de l'homme de bien qui en eſt éxempt, ne ſauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas ſentir aſſés vivement ſon bonheur. Ainſi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des Juſtes contre la tentation du dégoût : mais de plus, il réveille leur reconnoiſſance, & les défend contre la tentation de l'oubli des graces.

Troiſiéme manière dont le mélange des méchans contribue à l'inſtruction des Juſtes. Ils voyent que le Seigneur laiſſe périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux ; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même ; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain, qui aiment la vertu, qui révèrent les Juſtes, &

qui ne trouvent que dans les molles foibleſſes d'un cœur fragile, plus digne de la miſéricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence; tandis qu'eux-mêmes, après des excès monſtrueux, & qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu, ont été choiſis, arrachés au crime, & appellés à la connoiſſance de la vérité: ces objets toujours préſens font ſentir chaque inſtant au Juſte, le prix ineſtimable du bienfait qui a changé ſon cœur. Ce n'eſt pas aſſés; il connoît même des pécheurs qui gémiſſent ſous le poids de leurs chaînes, qui deſirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les deſirs de la vertu & la tyrannie des paſſions, & qui cependant n'arrivent jamais au ſalut; ſoit parcequ'ils le deſirent trop foiblement, ſoit parceque le Seigneur eſt maître de ſes dons, & qu'il a pitié de qui bon lui ſemble: il les connoît, & il ſe ſouvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du déſordre, lorſque loin de l'attendre & de l'appeller, il fuyoit encore ſa préſence; & il ſe ſouvient que lorſ-

qu'il avoit encore les armes à la main contre ſa gloire, & ſans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ſes crimes, une lumière céleſte le frappa ſoudain ; une main inviſible rompit tout d'un coup ſes chaînes ; le Maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de ſa reconnoiſſance eſt un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ſes frères qui s'égarent. Car ſouvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris & de dureté : loin d'être touchés de leur malheur, & de demander à Dieu qu'il les convertiſſe, ils font ſouvent conſiſter toute leur vertu, ou à les fuir, comme des objets contagieux ; ou à les plaindre, comme ſi leur malheur étoit ſans reſſource ; ou à les cenſurer, comme ſi la charité toujours inéxorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour preſcrire ainſi des bornes à la miſéricorde divine, & déſeſpérer du ſalut de votre frère ? Si la grace a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il

n'eſt plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres : le prodige de votre converſion doit vous préparer à voir ſans ſurpriſe les changemens les moins attendus. Que ſavez-vous ſi ceux qui vous paroiſſent aujourd'hui les ennemis de la vertu; qui s'oppoſent au zèle & aux bonnes intentions des gens de bien ; qui font de leur autorité un azile aux déſordres publics, ne ſeront pas un jour à la tête de toutes les œuvres ſaintes, les protecteurs de la piété, les reſſources de la miſéricorde, les appuis du zèle & de la vérité ? Qui ſe ſeroit jamais défié que Manaſsès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu ſaint, & effacé juſqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jéruſalem, dût devenir un jour le reſtaurateur du Temple & des ſacrifices, & le protecteur du miniſtère des enfans d'Aaron ? Je vais plus loin ; que ſavez-vous ſi ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne ſera pas appellé, & ſi vous ne ſerez pas rejetté ? s'il ne ſe relevera pas, & ſi vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever ? On

n'eût pas cru, ſans doute, que la Pêchereſſe de la Cité dût de venir l'amante la plus illuſtre de Jeſus-Chriſt; & que Judas, qui étoit ſon Diſciple & le Vicaire de ſon amour, dût mourir traître & déſeſpéré. Le Seigneur ne tient-il pas entre ſes mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ſes conſeils éternels ſur leurs deſtinées; & reſpectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grace ſe réſerve ſur leur volonté pour les ſanctifier, ou l'uſage qu'elle en peut faire, non-ſeulement pour l'inſtruction, mais encore pour l'épreuve & pour le mérite des Juſtes.

En effet premiérement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du Juſte par la ſéduction de leurs éxemples, ce ſeroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y réſiſter. Car outre qu'on a beſoin de force pour ſe défendre des éxemples qu'on a ſans ceſſe devant les yeux, lors ſur-tout qu'ils favoriſent les inclinations corrompues de la nature; ce ſont des éxemples que l'amitié, le ſang, l'intérêt, la complaiſance, le reſpect,

rendent encore plus puiſſans, & plus propres à ſéduire le Juſte ; ce ſont ſes maîtres, ſes amis, ſes proches, ſes protecteurs, dont il a à ſe défendre : il faut qu'il puiſſe les aimer, les reſpecter, les cultiver, leur plaire, & qu'il ait le courage de ne pas les imiter : il faut que leurs volontés ſoient pour lui des loix, & que leurs actions ne ſoient pas des modéles. Enfin, des éxemples autoriſés par la multitude : ce ſont les mœurs communes, qu'il faut éviter ; les uſages établis, qu'il ne faut pas ſuivre : il faut avoir la force d'être ſingulier, & de ſoutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la ſingularité : il faut oſer condamner tout ſeul par ſa conduite ce qu'il y a de plus autoriſé parmi les hommes ; paſſer pour un eſprit foible & frappé, & ne compter pour rien leurs jugemens comme leurs éxemples. C'eſt ici que la fidélité du Juſte honore la grandeur du Maître qu'il ſert, & qu'il devient au milieu du monde un ſpectacle digne des Anges & de Dieu même.

Mais non-ſeulement les éxemples des pécheurs donnent un nouveau

prix à la fidélité du Juſte, leur malignité ménage encore à ſa vertu mille épreuves glorieuſes. Car, mes Frères, ſi la vertu n'étoit contredite, opprimée, perſécutée, les Juſtes pourroient avoir le mérite de l'innocence ; mais ils n'auroient pas celui de la fidélité : ſi leur piété ne trouvoit ici bas que des applaudiſſemens & des hommages, la voie ſeroit trop agréable pour être ſûre : ſi tout applaudiſſoit à la vertu, la vertu ſe détruiroit bien-tôt elle-même ; ce calme dangereux l'endormiroit ; ces faveurs humaines l'amoliroient ; ces ſuffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement ſecret de ſes peines. Son régne n'eſt pas de ce monde : les contradictions la ſoutiennent ; les tempêtes l'affermiſſent ; les perſécutions l'éprouvent ; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit S. Auguſtin, que la ſageſſe de Dieu ſait tirer de la malice des pécheurs. Il les ſouffre ; que dis-je ? il les favoriſe même à un point que ſes ſerviteurs ſont quelquefois ſcandaliſés avec le prophéte de la

prospérité des impies : aussi la puissance, l'empire, l'autorité semblent être presque toujours ici bas leur partage ; il semble qu'une main invisible ne les éléve, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les Justes : ce sont des instrumens de justice destinés à éxercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagemens adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout & les impies mêmes, coopèrent au bien des Élus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les traitant de séducteurs & d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens & des louanges ; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement ; en suscitant des obstacles & des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance ; & la fureur des tyrans a fait autrefois plus de Saints, que

le zèle même des Apôtres.

Et c'eſt ici, mes Frères, vous qui ſervez le Seigneur, & qui marchez dans la voie de ſes commandemens; c'eſt ici où vous ne faites pas toujours uſage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favoriſée, préférée même ici-bas dans la diſtribution des graces & des honneurs, au vice : vous ne regardez pas aſſés les pécheurs qui mépriſent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas aſſés dans la main de Dieu, & dans l'ordre de ſa providence. Vous ſouhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, & que le Seigneur ſoufflât ſur ce coloſſe de grandeur & de puiſſance qui les éléve, & dont ils ſe ſervent pour affliger les ſiens : vous voyez avec douleur les premières places occupées ſouvent par les protecteurs du vice, & les contempteurs de la vertu : vous deſireriez, ce ſemble, que la piété reçût ici-bas ſa récompenſe; & qu'au lieu des croix & des tribulations qui doivent être ſon partage, elle jouît des honneurs, de la puiſſance, des diſtinctions, qui ne lui ont pas été pro-

miſes ſur la terre. Mais vous n'appercevez pas que vos deſirs injuſtes ôtent à la ſageſſe de Dieu le principal moyen de ſalut qu'elle a préparé dans tous les ſiécles à ſes ſerviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occaſion & le mérite de ſes véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve & purifie la foi des Juſtes, leurs ſcandales & leurs déréglemens les affligent, & arrachent à leur piété des gémiſſemens de zèle & de compaſſion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchans ménage aux gens de bien.

Témoins de la corruption générale & de ce déluge de crimes dont le monde ſemble être inondé, ils ſéchent de douleur comme le Prophéte : ils ſe ſentent déchirés par les plus vives impreſſions de l'Eſprit de Dieu, comme Paul à la vûe des déſordres & des impiétés d'Athènes : *Incitabatur ſpiritus ejus in ipſo* : ils veulent ſe laiſſer mourir de triſteſſe comme Elie au pied de la montagne, ſpectateur des *Act. 17.*

prévarications d'Iſrael : ils demandent, comme Jérémie, une fontaine de larmes pour pleurer ſur les excès & ſur les iniquités de leur peuple : ils ſouhaitent, comme Moïſe, d'être effacés du livre des vivans pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils deſirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avénement du régne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des Juſtes, des déréglemens & des ſcandales dont ils ſont témoins. Et certes, mes Frères, quand on a de la Foi, & qu'on eſt touché de la gloire du Dieu qu'on ſert & qu'on aime, peut-on voir ce qui ſe paſſe dans le monde d'un œil ſec, tranquille, indifférent ? Les maximes de Jeſus-Chriſt anéanties, ſes myſtères deshonorés, ſes ſerviteurs mépriſés, ſes promeſſes oubliées ; la terreur même de ſes menaces affoiblie par les blaſphêmes de l'incrédulité ; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le ſujet, non pas de l'horreur, mais de la riſée publique, &

des chanſons ſatyriques & profanes ; les vices autoriſés, les théâtres impurs devenus les plaiſirs publics des Chrétiens, & l'art d'inſpirer les paſſions les plus honteuſes, placé parmi les arts qui ſont utiles aux peuples, glorieux aux Royaumes, & qui font dreſſer des ſtatues à leurs inventeurs.

Eh ! vous vous perſuadez quelquefois, vous, mes Frères, qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde & de ſes plaiſirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'eſt pas interdit à la vertu, & que les gens de bien doivent plus ſe diſtinguer des mondains par les diſpoſitions du cœur ; que par les mœurs extérieures, & la fuite trop rigoureuſe de leurs aſſemblées & de leurs plaiſirs. Mais ſi les intérêts de Jeſus-Chriſt vous touchent, pouvez-vous être capable de quelque joie au milieu du monde ? Eh ! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur ? pourrez-vous ſourire à une impiété ; ouvrir les oreilles aux médiſances les plus atroces ; applau-

dir au langage profane des paſſions; louer les projets frivoles & inſenſés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés & des uſages? pourrez-vous voir crucifier ſous vos yeux le Seigneur Jeſus, & prendre part à la joie de ſes ennemis, ſi vous n'en prenez point à leur crime? pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en danſant comme des inſenſés, un bandeau ſur les yeux, au précipice; & vous faire d'un ſpectacle ſi affligeant, un objet capable d'amuſer votre loiſir, ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus; pourrez-vous y retenir vos larmes? quelle contrainte! quelle ſituation pénible que le commerce des mondains, pour une ame qui aime ſon Dieu, lors même que l'ordre & le devoir l'y engage! Vous cherchez le monde pour vous délaſſer? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les momens les plus amers d'une ſainte triſteſſe: c'eſt au ſortir du monde que vous devriez avoir beſoin de délaſſement; que votre eſprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller ſe conſoler

aux pieds de J. C. Ah! ſi vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaiſir au milieu du monde; mais le voir encore ſans douleur, ſans gémir en ſecret ſur les jugemens de colère que Dieu y éxerce ſur les hommes; peut-être ne haïſſez-vous pas des abus qui vous laiſſent ſi tranquille; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes paſſions, qui dans les autres n'ont rien qui vous allarme.

Paſſez au milieu de Jéruſalem, diſoit autrefois le Seigneur à l'Ange exterminateur; marquez ſur le front, & épargnez les hommes qui gémiſſent & qui ſont affligés des iniquités qui ſe commettent au milieu d'elle: *Tranſi per mediam Jeruſalem, & notabis ſignum ſuper frontes virorum qui ingemiunt & mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus*; c'eſt le caractère le plus eſſentiel des Juſtes; c'eſt la marque déciſive à laquelle on les reconnoît. Tout le reſte des habitans de Jéruſalem eſt livré à la fureur du glaive & de la vengeance céleſte: ce petit nombre tout ſeul de Juſtes qui gémiſſent, eſt épargné & marqué du ſceau de ſalut: le Seigneur ne recon- Ezech. 9. 4.

noît pour ſiens que ces ames touchées du zèle de ſa gloire, qui répandent ſans ceſſe devant lui l'amertume de leur cœur ſur les iniquités de ſon peuple, & qui lui diſent tous les jours avec un Prophéte :

Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, & voyez : *Attende, Domine, de cœlo ; & vide de habitaculo ſancto gloriæ tuæ.* Où eſt votre zèle ? où eſt la force de votre bras? ou du moins, que ſont devenues les entrailles de vos miſéricordes anciennes ſur votre peuple ? *Ubi eſt zelus tuus ? fortitudo tua ? multitudo viſcerum tuorum ?* Car malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père ; & Abraham, dont nous faiſons gloire d'être les enfans, & tous les ſaints Protecteurs de cet Empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, ſemblent nous avoir abandonnés, ſi vous ne jettez ſur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noſter, & Abraham neſcivit nos.* Pourquoi, Seigneur, avez-vous ſouffert que nous nous égaraſſions de vos voies ſaintes ? *Quare errare nos feciſti, Domine, de viis tuis ?* Pourquoi avez-

Iſ. 63. 15. 16. 17. 19.

vous laiſſé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craigniſſions plus ? *Quare induraſti cor noſtrum, ne timeremus te ?* Ah ! revenez enfin à nous, Seigneur, à cauſe des ſerviteurs que vous vous réſervez encore parmi les Tribus de votre héritage : ſi nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la Foi & la piété de tant d'ames ſaintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous déſarment : *Convertere propter ſervos tuos, tribus hereditatis tuæ.* Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda eſt éteinte : ce Royaume autrefois ſi illuſtre par la Foi de nos pères, par la piété de ſes Souverains, par le ſang de tant de Martyrs, & par la ſainteté & la ſcience de vos Miniſtres, imite toutes les mœurs des nations corrompues & perverſes : l'incrédulité s'y éléve inſenſiblement ſur les débris de votre culte : nous aurions encore beſoin que votre miſéricorde nous ſuſcitât de ces hommes Apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer la Foi à nos ancêtres encore aſſis dans les ténébres de la mort & de l'idolâtrie ; &

nous ſommes preſque redevenus tels que nous étions avant que vous fuſſiez notre Seigneur, & que votre ſaint nom fût invoqué parmi nous : *Facti ſumus quaſi in principio, cùm non dominareris noſtrî, neque invocaretur nomen tuum ſuper nos.*

Tels ſont les gémiſſemens de la Foi, & l'uſage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchans avec leſquels ils vivent. Et pour vous, mes Frères, qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les Juſtes qui ſont parmi vous comme les plus heureuſes reſſources de votre ſalut : reſpectez-les, ſi vous ne pouvez pas les imiter encore : liez-vous avec eux, ſi vous ne pouvez encore les ſuivre : deſirez de leur reſſembler, ſi vous ne pouvez encore obtenir que des deſirs de votre foibleſſe : favoriſez leurs œuvres ſaintes, ſi vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-même : & par votre reſpect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul ſentiment de Foi & de piété ne demeure ſans récompenſe. *Ainſi ſoit-il.*

ANALYSES
DES SERMONS
contenus dans ce Volume.

LE VEND. DE LA I. SEMAINE.

Sur la Confeſſion.

DIVISION. *Trois défauts qui rendent la plupart des confeſſions inutiles, pour ne pas dire criminelles. I. Un défaut de lumière dans l'examen. II. Un défaut de ſincérité dans la manifeſtation. III. Un défaut de douleur dans le repentir.*

I. PARTIE. L'aveuglement eſt de toutes les peines du péché la plus univerſelle ; l'œil de la foi peut ſeul le diſſiper : mais comme rien n'eſt moins commun que l'uſage de la foi, rien n'eſt plus rare que de ſe connoître. Or ce défaut de connoiſſance de ſoi-même qui met un obſtacle ſi eſſentiel à l'utilité de nos confeſſions, vient de trois ſources.

1°. On ne s'éxamine pas avec aſſés de loiſir. Toute la vie du Chrétien doit être un éxamen continuel & une cenſure ſecrette de ſes actions, de ſes deſirs, de ſes penſées. Comme chaque inſtant voit naître en nous de nouvelles impreſſions ; ſi nous nous perdons un moment de vûe, nous ne nous connoiſſons plus, & notre cœur devient un abî-

me que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la ſurface. C'eſt donc un abus de croire que pour porter au tribunal une connoiſſance éxacte de ſoi-même, il ſuffiſe de donner quelques momens ſeulement à la révifion de ſa conſcience; la vigilance continuelle peut ſeule nous diſpoſer à la confeſſion de nos fautes. Auſſi que voit-on tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne ſe connoiſſent pas, qui racontent l'hiſtoire de leur vie & de leurs déſordres, & qui ignorent celle de leur cœur?

2°. Le ſecond défaut des éxamens, c'eſt qu'on ne s'éxamine que dans ſes propres préjugés. S'éxaminer, c'eſt mettre d'un côté les maximes de Jeſus-Chriſt, & de l'autre cette partie de notre vie que nous voulons connoître; voir ſur chaque action, ce que l'Evangile permet ou défend: or, à cette régle, chacun, dans la diſcuſſion de ſa conſcience, ſubſtitue les préjugés de ſon amour propre. Premiérement, ſur la naiſſance; la régle, c'eſt que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à propoſer aux grands & au peuple, l'élévation de la naiſſance, loin d'être un privilége, eſt plutôt un obſtacle, & par conſéquent un malheur par rapport au ſalut; le préjugé, c'eſt que plus la naiſſance eſt élevée, plus elle devient une prérogative qui diſpenſe des devoirs. Secondement, ſur les dignités; la régle, c'eſt qu'elles ne ſont établies que pour la défenſe & l'utilité des peuples; le préjugé, c'eſt qu'on meſure le devoir de ſes charges ſur l'uſage, & non ſur leur inſtitution, & qu'on regarde l'abus qu'on en a toujours fait, comme des droits inconteſtablement attachés à ces charges. Troiſiémement, ſur l'ambition; la régle, c'eſt qu'étant obligés de vivre comme étrangers ſur la terre, de n'aimer ni le monde, ni les choſes qui ſont dans le

monde, nous devons craindre tout ce qui peut rendre notre éxil trop aimable ; le préjugé, c'eſt que l'ambition n'eſt qu'une émulation que la naiſſance donne, une inclination ſage, ſérieuſe, & digne de la raiſon. Quatriémement, ſur les biens ; la régle, c'eſt que les riches ne ſont pas les maîtres abſolus de leurs biens ; le préjugé, c'eſt que les profuſions que le revenu peut ſupporter, on ne les croit jamais exceſſives, ou que celles qui le ſont, peuvent bien altérer nos affaires, mais ne touchent point la conſcience. Cinquiémement, enfin ſur les coutumes ; la régle, c'eſt que nous ſerons jugés ſur les préceptes de Jeſus-Chriſt, & non ſur les mœurs de notre ſiécle ; le préjugé, c'eſt que tout ce que l'éxemple public autoriſe ne peut être un crime.

3°. Le dernier défaut de nos éxamens, c'eſt qu'on ne s'éxamine jamais ſur tous les devoirs, de père de famille, de perſonne publique, de membre du corps des Fidéles : on ne connoît de ſoi que ſes défauts perſonnels.

Que voit-on chaque jour dans les Tribunaux ? des perſonnes livrées à toutes les paſſions, & qui ſont en peine de trouver des ſujets d'accuſation, tandis qu'une ame juſte repaſſe dans l'amertume de ſon cœur les imperfections les plus légéres que ſa piété lui groſſit, & craint toujours de ne ſe pas faire aſſés connoître. D'où vient cette différence ? c'eſt que l'un veille à la garde de ſon cœur, & s'éxamine ſur les lumiéres de la foi ; & que l'autre plein des préjugés de ſon amour propre ne s'éxamine que ſur quelques obligations plus palpables, dont il ignore même l'étendue.

II. PARTIE. Rien ne coute plus à l'homme que de s'avouer coupable ; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que notre orgueil entre dans nos

humiliations mêmes, & que l'aveu de nos crimes n'eſt ſouvent qu'un artifice coupable qui les déguiſe. J'avoue qu'il eſt rare de trouver de ces ames noires & maudites de Dieu, qui de propos délibéré viennent mentir au Saint-Eſprit, & cacher au Prêtre les horreurs de leurs conſciences; mais il eſt des déguiſemens d'une autre nature ſur leſquels on ſe fait une ſorte de conſcience, qui ne laiſſent voir qu'à demi ce que l'on eſt, & qui découvrant le péché, cachent pour ainſi dire le pécheur. Ce défaut de droiture & de ſincérité dans le tribunal ſe trouve :

1°. Dans les expreſſions qu'on adoucit & qu'on embarraſſe. Le premier ſoin de la plupart des pécheurs n'eſt pas de connoître leurs fautes; c'eſt de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au Miniſtre qui doit les entendre; l'arrangement des expreſſions fait toute leur étude. On paſſe rapidement ſur les plaies les plus honteuſes; on tait les circonſtances ſouvent plus honteuſes encore que le crime même; on ſubſtitue à un détail qui manifeſteroit trop ce que l'on eſt, des expreſſions vagues qui ne montrent jamais le fond du cœur. On s'accuſe avec complaiſance de certains défauts qui ſont glorieux dans le monde. Enfin pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue & ancienne habitude, à chaque confeſſion on cherche un nouveau témoin de ſes foibleſſes; on les raconte comme des chutes nouvelles & arrivées depuis la dernière pénitence, & on enſevelit le paſſé dans un ſilence de diſſimulation qui réuſſit à ſe faire méconnoître. Or, outre que ſe confeſſer avec ces adouciſſemens & ces réticences, c'eſt confeſſer ſeulement qu'on ne s'en repent pas; outre cela, n'eſt-ce pas oublier que c'eſt à Jeſus-Chriſt même que l'on parle, à Jeſus-Chriſt témoin in-

viſible de toute l'hiſtoire ſecrette de notre vie, & qui dans le tems même que nous tâchons par tous nos déguiſemens de nous dérober à ſes yeux, nous dit comme autrefois un Prophéte à cette Reine d'Iſrael, qui déguiſée ſous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'Homme de Dieu, & tromper la lumière du miniſtère prophétique : *Quare aliam te eſſe ſimulas ?*

2°. Le ſecond défaut ſe trouve dans les motifs & les principes des actions auxquels on ne remonte preſque jamais. Comme c'eſt la diſpoſition du cœur qui décide de nos œuvres ; c'eſt-là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : il importe donc de ramener tout ce que nous faiſons au motif qui l'a produit. C'eſt le cœur qui décide de tout l'homme ; or c'eſt le cœur qu'on ne manifeſte jamais au tribunal : on expoſe les actions ſans entrer dans les motifs ; on raconte ſes péchés ; on ne découvre pas ſa conſcience. Auſſi la confeſſion de vos fautes achevée, votre Confeſſeur ne vous connoît pas, & il faut qu'il devine l'état de votre ame.

3°. Enfin le dernier défaut de ſincérité ſe trouve dans les actions douteuſes, qu'on expoſe à ſon avantage ; ne voulant pas rompre avec les paſſions, on ne cherche qu'à les expoſer dans un jour ſi favorable, que le Miniſtre de Jeſus-Chriſt n'oſe plus les condamner. Auſſi au ſortir du tribunal, ſentez-vous cette paix de conſcience, qui eſt le fruit d'une confeſſion ſincère ? Quelle folie de ſouffrir toute la honte d'un aveu, & de vous priver des conſolations d'un aveu ſincère ; de venir vous déclarer pécheur, & de faire d'une déclaration ſi deſagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

III. PARTIE. Toutes les autres diſpoſitions

dont on vient de parler, ne ſont que les préparations extérieures de la pénitence : la douleur en eſt l'ame & la vérité. Or, 1°. Cette douleur eſt un mouvement de la grace & non de la nature : il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, ſoit une opération inviſible de l'eſprit de Dieu qui nous porte à déteſter tout ce qui a pu lui déplaire, & qu'il ſoit un commencement de nouvel amour qui nous rende le crime odieux. Le trouble de la plupart des pécheurs, eſt un trouble d'amour propre, & auquel l'eſprit de Dieu n'a point de part. Ce n'eſt pas que la même grace qui opère le repentir, n'opère auſſi une confuſion ſalutaire, & qu'il n'y ait une honte qui conduit au ſalut : mais cette honte formée par la douleur, ne trouve ſon motif que dans la douleur même ; ce n'eſt ni le jugement du Miniſtre de la confeſſion, ni le mépris des hommes qui la forme dans notre ame, mais l'œil de Dieu qui la voit, & qui connoît toute l'ignominie de ſon état.

2°. Il en eſt d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute ſeule des peines de l'enfer. Je ſai que la crainte de ces abîmes de feu & de ces ténébres éternelles, eſt un moyen de ſalut & un motif de componction que Jeſus-Chriſt propoſe aux pécheurs, & que l'Egliſe leur recommande : ce n'eſt donc pas la crainte des tourmens deſtinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence ; elle en eſt la préparation, quoiqu'elle n'en ſoit pas l'ame & le fond : mais c'eſt cette diſpoſition criminelle où ſe trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, leſquels ſans un enfer & ſes tourmens vivroient comme des athées, ſans foi, ſans conſcience, ſans ſacremens, & qui dans le fond de leur cœur ſont fâchés que Dieu ſoit juſte,

&

& qu'il ait attaché aux plaiſirs les plus honteux des flammes éternelles.

Mais comme la mépriſe eſt ici aiſée, ſi vous me demandez à quelles marques on peut diſcerner les vrais pénitens, je dis que la douleur des péchés renferme une réſolution réelle & ſincère de finir les déſordres, & de commencer une vie ſainte & chrétienne; c'eſt ce qui eſt figuré dans la guériſon de notre paralitique; ſouhaitez-vous d'être guéri, lui demande Jeſus-Chriſt, *vis ſanus fieri*. Or, lorſque vous venez aux pieds du Prêtre, êtes-vous de bonne-foi dans cette réſolution? pouvez-vous vous rendre ce témoignage, que vous voulez rompre tous les liens qui vous attachent au monde & à ſes plaiſirs criminels? On ne vous demande pas ſi vous formez de ces propos vagues qui n'ont jamais de ſuite: mais ſi vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, ſincère, qui produit déja des larmes de pénitence, & ces préludes d'une converſion ſincère, des combats, des agitations, des vûes nouvelles, des démarches ſérieuſes & pénibles: rappellez-vous les converſions des péchereſſes, des Saul, des Auguſtin. Et ne dites pas que cette douleur cachée au fond de l'ame, n'eſt pas toujours ſenſible au cœur pénitent: un changement ſincère prend ſa ſource dans un amour ſi vif, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit dans le cœur à l'inſçu de notre cœur même.

3°. Enfin non ſeulement la douleur de la pénitence eſt une réſolution ſincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle qui prend d'abord des meſures ſolides de changement: & la principale eſt le choix d'un Miniſtre fidéle qui coopére avec Jeſus-Chriſt à la guériſon de votre ame; c'eſt la ſuite de notre Evangile, qui me fournit cette dernière réflexion: *Domine, hominem non*

laiſſent au-deſſous d'elle ; c'eſt cette ſecrette erreur de vanité qui fait que l'on confond ſa fortune avec ſoi-même, & qui groſſit l'idée que l'on a de ſoi, en y ajoutant celle de tous ſes avantages humains. Tout fortifie ce ſentiment dans les grands ; leurs vices ſont applaudis, & tout s'empreſſe à leur perſuader qu'ils ſont paitris d'une autre boue que les autres hommes : il n'eſt pas juſqu'aux miniſtres de la vérité qui ne ſe croyent obligés de donner aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion deſavoue.

2°. Les facilités que la proſpérité fournit aux paſſions, lorſque le cœur eſt déja corrompu, ſont encore bien plus à craindre. Car premiérement, l'attachement aux choſes d'ici-bas, fait naître ces deſirs infinis & inſatiables dont parle l'Apôtre. Dès que vous regardez la terre comme votre patrie, vous ne cherchez plus qu'à y occuper une plus grande place, & vous voudriez ſeul l'occuper toute entière ; les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir vous conviennent toujours, & les dignités de l'Egliſe ne vous paroiſſent plus devoir ſervir qu'à l'établiſſement de vos enfans. Secondement, de l'attachement à ſon propre corps, ſeconde impreſſion de la proſpérité, naiſſent toutes ces paſſions d'ignominie qui deshonorent le temple de Dieu en nous. Qui ne ſait que la proſpérité fraye mille voies à ce vice honteux ? Où naiſſent les paſſions exécrables, que dans les palais des grands ? Liſez les Ecritures : de-là vient la chute de David, les égaremens inſenſés de Salomon. De plus une vertu commune ſuffit pour éloigner de chercher les occaſions du déſordre ; mais la vertu même des Saints ne ſuffit pas pour nous défendre des occaſions qui nous cherchent : or elles naiſſent ces occaſions ſous les pas des

grands & des heureux du monde. Troiſiémement, de l'orgueil, dernière impreſſion de la proſpérité, naiſſent les deſirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances ; toutes paſſions que la proſpérité favoriſe.

Quel fruit tirer de ces vérités ? c'eſt de comprendre que pour poſſéder tout ce qui peut ſervir à la félicité de nos ſens, il ne nous eſt pas plus permis pour cela de les ſatisfaire ; c'eſt de penſer ſouvent que tout ce qui ne nous éléve qu'aux yeux des hommes, n'ajoûte rien en effet à ce que nous ſommes devant Dieu ; c'eſt de reconnoître que toute la gloire de la terre peut enyvrer le cœur pour un moment, mais ne ſauroit le remplir ; que nous ſommes nés pour le ciel ; que ce n'eſt pas l'élévation, mais l'innocence du cœur qui fait le véritable bien de l'homme ſur la terre.

II. PARTIE. *La pénitence eſt preſque impoſſible dans l'état de la proſpérité.*

1°. Parceque les graces ſpéciales y ſont plus rares : liſez les Ecritures ; partout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les ſimples & les petits, & il regarde de loin ceux que leur naiſſance & leur orgueil éléve au-deſſus des autres. Ce n'eſt pas qu'en Dieu il y ait acception de perſonnes ; la grace chrétienne embraſſe tous les états, & la ſainteté de tant de Rois prouve qu'on peut être encore plus riche des biens de la grace que de ceux de la fortune. Mais premiérement, l'ordre de la Providence ſemble demander qu'il y ait une eſpéce de compenſation dans cette inégalité de fortunes & de conditions répandue parmi les hommes : or le ſecret de cette divine compenſation conſiſte, en ce que les richeſſes de la grace ſont comme l'héritage du pauvre & de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des richeſſes de la terre, comme de ſa

récompenſe & de ſon partage. Secondement, les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité, parceque les faveurs temporelles ſont des récompenſes vaines, dit Saint Auguſtin, que la juſtice de Dieu accorde à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promeſſes de la grace. Enfin les graces ſont moins abondantes dans la proſpérité; parceque ſouvent cet état n'eſt pas celui que Dieu vous avoit préparé dans ſa miſéricorde, & qu'il n'a permis que vous y fuſſiez placés, que pour punir la dépravation de vos deſirs: de-là Dieu vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé qu'en punition de la cupidité qui vous l'a fait ſouhaiter.

2°. La proſpérité eſt un obſtacle à la pénitence, parcequ'elle met dans le cœur des oppoſitions infinies aux graces de converſion que Dieu pourroit accorder aux grands & aux heureux du monde. Premiérement, parceque le moyen le plus efficace dont Dieu ſe ſert pour ramener un pécheur à lui, c'eſt l'inſtruction & le zèle des Miniſtres de la pénitence qui lui parlent dans toute la ſincérité de Dieu: or d'une part il eſt difficile que la préſence ſeule des grands n'affoibliſſe la vérité dans la bouche des Miniſtres mêmes, & d'une autre part, la docilité & la ſoumiſſion ſont bien rares chez les grands.

3°. La grace de la pénitence trouve encore des obſtacles plus inſurmontables au-dehors & dans les ſuites de la proſpérité. Un cœur heureux par l'abondance, ne cherche plus rien hors de lui, & rien ne réveille ſon amour pour le bien véritable; il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions; elle ne peut preſque rien ſur les ames heureuſes. De plus, comment faire pénitence ſans

vous engager en des réparations infinies ? quelle multitude infinie de crimes que les grands autoriſent ou qu'ils n'empêchent pas ! Enfin que d'obſtacles extérieurs par la difficulté d'embraſſer les vertus inſéparables de la pénitence : la retraite, la prière, la mortification des ſens, l'humilité, le renoncement à tout ! La proſpérité vous avoit applani tous les chemins du crime ; elle vous ferme toutes les voies de la pénitence : auſſi la pénitence des grands eſt d'ordinaire bien imparfaite. Les premiers efforts qu'ils font pour ſortir de leur égarement, reçoivent les éloges dûs à une vertu conſommée : mais devant Dieu, où les titres n'ajoûtent rien à nos œuvres, qu'eſt-ce que l'élévation ajoute aux démarches de la pénitence ? c'eſt que laiſſant plus de crimes à réparer, elle en éxige de plus ſévères, & même beaucoup plus extérieures & plus éclatantes.

LE LUNDI DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Impénitence finale.

DIVISION. *Si vous différez votre converſion juſqu'à la mort, vous mourrez dans votre péché : I. Parceque vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu & de retourner à lui. II. Parceque, ſuppoſé même que vous ſoyez en état de le chercher, & que vous faſſiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts ſeront inutiles, & vous ne le trouverez pas.*

I. PARTIE. *Vous ne ſerez plus en état alors de chercher Dieu.*

1°. Le tems vous manquera : Dieu ne vous a pas promis ce tems, & il le refuſe tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Qui vous

a dit que votre mort viendra lentement, & qu'elle ne fondra pas inopinément ſur vous ? combien d'exemples en avez-vous vus ! & Dieu ne vous ménage-t-il pas ces ſpectacles effrayans pour vous avertir peut-être que votre fin ſera ſemblable? Quel eſt donc votre aveuglement de faire dépendre votre ſalut éternel, de la choſe du monde dont vous pouvez le moins répondre ! Mais quand ces terribles accidens ne tomberoient pas ſur vous, & qu'ils ſeroient plus rares qu'ils ne ſont, le plus grand nombre n'eſt-il pas de ceux qui ſont ſurpris ? & n'arrive-t-il pas communément que le dernier moment qui termine nos jours, n'eſt jamais le dernier dans notre eſprit ?

2°. Je veux que le tems vous ſoit accordé, & que les Miniſtres du Seigneur ayent le tems de venir vous dire comme un Prophéte au Roi de Juda : *Réglez votre maiſon, car vous mourrez :* en ſerez-vous plus capable de chercher Jeſus-Chriſt ? Vous voulez qu'avec une raiſon qui déja s'enveloppe, une mémoire qui ſe confond, un cœur qui s'éteint, un pécheur puiſſe ſonder & éclaircir tous les abîmes de ſa conſcience ! Grand Dieu ! un pécheur en cet état, loin de vous fléchir, peut-il encore vous connoître & vous adorer ? Jugez-en vous-même, vous que la main du Seigneur a déja conduit juſqu'aux portes du tombeau : quel uſage faiſiez-vous de votre raiſon ? & quel fruit avez-vous retiré du bienfait qui prolongea vos jours ?

3°. Je veux que la bonté de Dieu ménage alors quelques intervalles libres à un mourant : quel uſage en fait-on ? Les affaires, les dernières diſpoſitions enlévent ces momens, & on laiſſe à des intervalles moins heureux les ſoins de la conſcience. Alors le Miniſtre eſt appellé : encore faut-il que le

mourant ne le connoiſſe preſque plus, afin qu'il le voye approcher ſans effroi.

4°. Je veux que juſqu'au dernier ſoupir vous conſerviez la raiſon auſſi entière que vous l'avez aujourd'hui : ne comptez-vous pour rien les obſtacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Quoi ! après une vie entière de débauche, vous croyez que des paſſions nourries depuis l'enfance & qui ſont devenues comme votre fond, tomberont, s'évanouiront en un inſtant ! Vous croyez qu'un homme qui n'a eu dans ſa vie que le deſir d'amaſſer de grands biens par toutes ſortes de voies, conviendra en un moment que tous ces gains ont été criminels ; qu'un impie qui a mille fois profané la ſainteté de la Religion par des dériſions ſacriléges, deviendra fidéle & religieux au lit de la mort ! &c. Vous nous en avertiſſez, Seigneur, dans les livres ſaints ; leur fin ſera ſemblable à leurs œuvres : *quorum finis erit ſecundùm opera ipſorum.* Vous avez vécu impudique, vous mourrez impudique ; vous avez vécu ambitieux, vous mourrez, ſans que l'amour du monde & de ſes vains honneurs meure dans votre cœur ; en un mot, *vous mourrez dans votre péché.* Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laiſſe le tems ; n'apportez pas à la mort des deſirs, mais des fruits de pénitence.

II. Partie. C'eſt une vérité du ſalut, que le Seigneur met des bornes à ſa patience ; & que comme il a établi un tems pour ſe ſouvenir du pécheur, il en a auſſi marqué un autre pour l'oublier. Je ſai que tout le tems de la vie préſente eſt un tems de propitiation, & qu'à quelque heure que le pécheur ſe convertiſſe à Dieu, Dieu ſe convertit à lui ; mais je ſai auſſi que chaque grace dont vous abuſez, peut être la dernière de votre vie.

Cette vérité ſi terrible ſuppoſée, tirons-en premiérement une conſéquence qui ne l'eſt pas moins: ſi l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu ſe retire quelquefois d'une ame infidéle; que pourrez-vous vous promettre au dernier moment, vous qui agité de remords cruels, avez pouſſé l'impénitence & l'ingratitude juſqu'au jour de ſa colère? où ſeroit donc là cette juſtice qui inſulte aux larmes de l'impie mourant?

2°. La nature de la grace que vous vous promettez alors, ne vous permettroit pas de l'attendre: cette grace qui conſomme la ſanctification d'une ame, cette grace de la perſévérance finale, c'eſt la grace des Elus & le dernier trait de la bienveillance de Dieu ſur une ame. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur ineſtimable à perſonne; elle manque quelquefois à ceux mêmes qui ont marché longtems dans la juſtice; & vous préſumez que le plus ſignalé de tous les bienfaits ſera le prix de la plus ingrate de toutes les vies! Se peut-il qu'un eſpoir ſi inſenſé abuſe preſque tous les hommes?

3°. Quand Dieu accorderoit quelquefois cette grande miſéricorde à une ame qui auroit juſques-là différé de ſe convertir, je dis qu'il ne l'accordera jamais à vous qui ne différez votre converſion, que parceque vous vous y attendez. Ne vous flattez pas d'un faux eſpoir que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière; cette eſpérance même que vous avez eue en ſa miſéricorde, & qui a ſervi à vous entretenir dans vos déſordres, ſera alors le plus grand de tous vos crimes. Les hommes ſe conſolent dans la perte qu'ils font de leurs proches & de leurs amis, par les projets de converſion qu'ils leur ont vu ſouvent concevoir; & c'eſt préciſément ce qui me fait trembler pour eux.

4°. Ce n'eſt pas qu'un ſeul inſtant de pénitence véritable, ne puiſſe effacer en un moment les crimes d'une vie entière ; mais Dieu rejette la pénitence du pécheur mourant, parcequ'elle eſt fauſſe. Car premiérement elle n'eſt pas libre ; c'eſt ordinairement l'effet de la dure néceſſité où il ſe voit réduit, plutôt que le fruit de la grace & d'un véritable repentir ; ſi Dieu prolongeoit ſes jours, ne prolongeroit-il pas auſſi ſes crimes ? Secondement, ſa douleur ne part que d'une crainte toute naturelle ; lui ſeul eſt l'objet de ſa douleur, la fin de ſes ſupplications, le motif de ſa pénitence ; ſes larmes ſont les larmes d'Eſaü & d'Antiochus, des larmes ſtériles & réprouvées : ainſi le pécheur élevera alors ſa voix vers le ciel, & le Dieu juſte ſe rira de ſes clameurs ; il pleurera, & Dieu inſultera à ſes larmes : envain dans ces derniers momens, après n'avoir cherché toute ſa vie que des Miniſtres complaiſans & pris au hazard, appellera-t-il auprès de lui quelqu'homme de Dieu, le plus éclairé, le plus reſpecté par ſes talens ; en vain ce Miniſtre l'exhortera-t-il à mettre en Dieu toute ſon eſpérance, & diminuera-t-il à ſes yeux l'horreur de ſes crimes pour ne pas le jetter dans le deſeſpoir ; le Miniſtre lui-même ne parlera qu'en tremblant, parcequ'il ſait que le Seigneur a ſon poids & ſa meſure, & qu'il ne convient pas à l'homme d'en rabattre.

Dernière réflexion : qu'eſt-ce que le pécheur peut ſouhaiter pour lui de plus favorable à la mort, que d'avoir le tems & d'être en état de chercher Jeſus-Chriſt, & de le chercher en effet ? & cependant que lui permet Jeſus-Chriſt d'eſpérer dans ſes recherches mêmes, s'il les renvoye juſques-là ? *Vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché.* Après cela calmez-vous durant votre

vie ſur vos deſordres. Je ne veux point mettre des bornes à la miſéricorde de Dieu ; mais ce que je ſai, c'eſt que les Sacremens du ſalut, appliqués alors ſur un pécheur, conſomment peut-être ſa réprobation, & que la dernière des graces de l'Egliſe, eſt ſouvent le dernier de ſes ſacriléges. C'eſt une vérité de foi que le nombre de ceux qui ſe ſauvent eſt petit ; & cependant ſi les marques de repentir que donnent les pécheurs au lit de la mort ſuffiſoient pour le ſalut, il n'y auroit preſque point de pécheur qui ne fût ſauvé. Tout ce que je ſai, c'eſt qu'il faut faire pénitence tandis que Dieu nous en donne le tems ; & qu'au lit de la mort, ou vous ne ſerez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercherez, vous ne le trouverez pas.

LE MARDI DE LA II. SEMAINE.

Sur le Reſpect humain.

DIVISION. I. *Le crime du reſpect humain.* II. *Sa folie.* III. *Son injuſtice.*

I. PARTIE. L'ennemi du ſalut dreſſe deux piéges à la foibleſſe de l'homme : l'un de ſéduction, en l'attirant par de fauſſes eſpérances ; l'autre de crainte, en le décourageant par des frayeurs inſenſées : or la connoiſſance du monde ſuffit preſque ſeule pour nous défendre de la première illuſion, qui nous y promet une félicité imaginaire ; mais le long uſage du monde, loin de guérir la crainte de ſes jugemens, ne ſert qu'à nous rendre plus timides. Pour combattre cette crainte, je dis qu'elle outrage Dieu :

1°. Dans ſa grandeur. En effet, la grandeur de

Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde mépriſable : or ici rappellés, d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre par la crainte des hommes, vous lui dites dans la diſpoſition de votre cœur : Je vous ſervirois dès ce moment, ſi le monde qui ne vous aime & ne vous ſert pas, me permettoit de vous ſervir & de vous aimer ; cette impiété fait horreur, & c'eſt pourtant vous qui êtes l'impie.

2°. Le reſpect humain eſt injurieux à la vérité des promeſſes de Dieu. Car lorſque vous vous ſerez déclaré pour Jeſus-Chriſt, croyez-vous qu'il ne ſaura pas affermir votre cœur contre le déchaînement & la bizarrerie des cenſures humaines? croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une ſainte fierté des diſcours où vous ne verrez plus que les triſtes égaremens d'une raiſon que Dieu abandonne? Plus touché de la folie des hommes que de leurs mépris, vous prierez Dieu d'avoir pitié de leur aveuglement, & de leur manifeſter les vérités éternelles de ſa juſtice. Je n'en dis pas aſſés : croyez-vous que dans ces premiers momens de grace & d'un véritable changement de cœur, une ame pénétrée de componction & des attraits d'une grace ſi divine, puiſſe être touchée de quelque autre choſe que de ſon Dieu, & du bonheur de le ſervir? Répondez ici, ames juſtes qui m'écoutez, & confondez la foibleſſe du pécheur timide, qui ne peut comprendre que Dieu ſache plus ſe faire aimer, que le monde ne peut ſe faire craindre.

Mais quoi ! ne peut-on pas ſe donner à Dieu & commencer une vie nouvelle, ſans ſe donner en ſpectacle au monde, par un changement trop éclatant? Ainſi, au rapport de Saint Auguſtin, s'abuſoit le célébre Victorin, ſi connu dans Rome par

ſa ſageſſe & ſon éloquence ; il ſe perſuadoit que Dieu ne regarde que le cœur, & n'en demande pas davantage. Mais ſans vous dire que c'eſt outrager la grandeur de Dieu que vous affecteriez de méconnoître devant les hommes ; que c'eſt être ingrat envers la grace qui vous touche & vous dégoute du monde & des paſſions ; qu'il eſt indigne d'un cœur noble & généreux de trahir ainſi vos ſentimens : je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à perſuader au monde que vous approuvez encore ſes abus & ſes maximes, & qu'à vous mettre à couvert de la réputation de ſerviteur de Jeſus-Chriſt, eſt une diſſimulation criminelle, & moins digne d'excuſe que le déréglement ouvert & déclaré. Prenez-y garde : la vie licentieuſe d'un pécheur lui attire plus de cenſeurs de ſa conduite, que d'imitateurs de ſes excès ; mais les abus du monde autoriſés par une vie d'ailleurs régulière & mêlée d'actions pieuſes, forment une ſéduction preſque inévitable : plus vous vous permettez ces abus en évitant les grands déſordres, plus vous perſuadez à vos frères que le monde n'eſt pas incompatible avec le ſalut ; plus vous nous préparez des auditeurs incrédules, lorſque nous leur annonçons qu'on ne peut ſervir deux maîtres ; plus vous multipliez dans l'Egliſe les fauſſes pénitences, en devenant le modéle de mille pécheurs touchés qui ne ſe figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites. N'étoit-ce pas aſſés que vos déréglemens euſſent été autrefois un ſcandale à vos frères ? faut-il encore qu'aujourd'hui votre fauſſe vertu leur devienne funeſte ?

II. PARTIE. Tout pécheur eſt inſenſé, parceque tout pécheur préfére un plaiſir d'un inſtant à des promeſſes éternelles ; néanmoins nos paſ-

ſions forment ſouvent des erreurs, qui, quoique oppoſées aux régles, peuvent du moins s'excuſer par les apparences de l'équité & de la ſageſſe : le reſpect humain n'eſt pas de ce nombre ; l'extravagance y paroît ſi à découvert, qu'elle ne laiſſe pas de lieu à la mépriſe.

1°. Conſidérez-le en lui-même. Car placez-vous en quelque ſituation qu'il vous plaira ; ſoyez homme de bien, ſoyez homme de plaiſir, choiſiſſez de la Cour ou de la retraite, vivez en philoſophe ou en libertin, & voyez ſi vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre conduite. Or puiſque dans aucune circonſtance de la vie, vous ne ſauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains ; pourquoi la craindriez-vous dans la piété ſeulement ? Si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la vie, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du ſalut ? Je vais plus loin, & je dis : quand même en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait le monde entier le cenſeur de votre conduite ; eh ! qu'importent les jugemens des hommes à celui qui a ſu mettre ſon Dieu dans ſes intérêts ? qu'a de commun leur eſtime, ou leur mépris, avec votre deſtinée éternelle ?

Mais non, je me trompe : les cenſures des hommes ſont toujours la récompenſe de la vertu, & le préſage le plus certain du ſalut ; une vertu du goût des pécheurs me ſeroit ſuſpecte ; la grandeur du juſte en ce monde ne peut être vûe par des yeux de chair ; cachée ſous de viles apparences, l'orgueil humain n'y voit rien que de mépriſable : mais cet homme aujourd'hui obſcur & mépriſé, ſe démêlera un jour de la foule ; & environné de gloire & d'immortalité, il offrira aux amateurs du monde un ſpectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera

à leur ſurpriſe le deſeſpoir affreux d'une deſtinée bien différente.

2°. Le reſpect humain inſenſé en lui-même, l'eſt encore plus dans les circonſtances qui l'accompagnent. Et premiérement, ſi vous êtes deſabuſé du monde, pourquoi comptez-vous pour quelque choſe ſes jugemens ? Secondement, vous avez joui juſqu'ici injuſtement de l'eſtime des hommes ; vous ſeul ſavez juſqu'où la meſure de vos foibleſſes & de vos crimes eſt montée en la préſence de Dieu, & de ces foibleſſes, qui expoſées aux regards publics, vous auroient couvert d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué ; il a vu en vous mille vertus, & ces vertus ſans la piété étoient de vains titres, vous le ſavez ; eh ! ne faut-il pas que Dieu ſoit vengé, & que le monde refuſe injuſtement, à une vertu aujourd'hui véritable, les louanges qu'il a autrefois injuſtement données à vos vices & à vos fauſſes vertus. Troiſiémement, pourquoi craindrez-vous dans les voies du ſalut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime ? vous ne comptiez pour rien les diſcours des hommes, lorſque vous vous livriez à des excès honteux ; & vous ne commenceriez à les craindre que depuis que vous avez dû apprendre à les mépriſer ? C'eſt donc pour le Seigneur tout ſeul qu'on eſt timide ; le crime va la tête levée, la vertu rougit & ſe cache. Après tout, que pourra tant dire le monde ? que vous êtes inconſtant, que vous êtes inſenſé, que vous ne vous ſoutiendrez pas ; que vous ne quittez le monde, que parceque le monde vous quitte ; que vous avez vos vues, que vous n'êtes plus bon à rien ? Mais à quoi doivent aboutir ces diſcours ? qu'à vous faire mieux connoître le monde, à vous le rendre plus mépriſable, & à vous

ſervir d'une inſtruction qui doit vous rendre plus vigilant, plus occupé de vos devoirs, & plus reconnoiſſant de la grace que vous avez reçue. Enfin je vous demande, qui les tient ces diſcours ? & d'où partent ces cenſures ? ce n'eſt ni des gens de bien, ni même d'entre les plus ſages des mondains, devant qui la vertu a toujours ſon prix ; ce n'eſt que d'un petit nombre d'eſprits frivoles & licentieux, qui ſe font une miſérable vanité d'attaquer la vertu, tandis que dans le ſecret ils lui rendent hommage.

III. PARTIE. Le reſpect humain eſt injuſte. Pourquoi ? parceque 1°. ce monde qui ne connoît pas Dieu ; ce monde qui appelle le mal un bien, & le bien un mal ; ce monde, tout monde qu'il eſt, reſpecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche ſouvent un azile & une conſolation auprès des ſectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu : eh ! pourquoi donc craindriez-vous de paroître ſerviteur de Jeſus-Chriſt, devant des pécheurs qui ſouhaiteroient de devenir ſemblables à vous ?

2°. Peut-être vous faites-vous honneur devant le monde de certains talens ou d'avantages humains, par leſquels vous croyez mériter ſon eſtime ; vous vous trompez, & peut-être vous donne-t-il du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de lui plaire : devenez homme de bien ; la piété ne fait point de jaloux, & le monde qui n'aſpire point à ce genre de mérite, ne vous en diſputera pas la réputation ; peut-être portera-t-il même ſon eſtime pour vous trop loin, & qu'au lieu d'attirer ſes cenſures, vous n'aurez qu'à gémir en ſecret de l'excès & de l'injuſtice de ſes louanges.

3°. Ce qui eſt encore de plus honorable pour la

vertu, c'eſt que le monde ne cherche & ne trouve d'ordinaire de conſolation, que dans la fidélité & dans la droiture de ceux qui la pratiquent.

4°. Et c'eſt de là que viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu : on y voit tous les jours des perſonnes d'une deſtinée obſcure, mais annoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards & des diſtinctions que la naiſſance & les dignités ne donnent point. Prenez garde ſeulement de ne rien mêler de foible & d'humain à la piété ; ne portez pas à la vertu les reſtes de l'humeur, des paſſions & des foibleſſes humaines : car voilà ce qui attire d'ordinaire de la part du monde des dériſions & des cenſures. Après cela ſi vous avez quelque choſe à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de converſion, les éloges d'une parfaite pénitence ; craignez que ces louanges ne vous faſſent oublier vos miſères ; tremblez que l'eſtime injuſte des hommes ne ſoit une punition de Dieu ſur vous, lequel accorde peut-être cette récompenſe à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir à loiſir l'orgueil ſecret qui les corrompt.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas ; agiſſez ſous les yeux de Dieu ſeul, & laiſſez entre ſes mains les intérêts de la vertu.

LE MERCREDI DE LA II. SEM.

Sur la Vocation.

DIVISION. I. *La rareté d'une Vocation véritable.* II. *Les périls d'une fauſſe Vocation.*

I. PARTIE. La ſainteté eſt la vocation générale de tous les Fidéles ; mais la voie pour arriver à la ſainteté, n'eſt pas la même pour tous les hommes ; & nous ne marchons ſurement dans cette voie, que lorſque la main de Dieu nous y a fait entrer. La raiſon & la foi nous défendent également de penſer que le Seigneur, après nous avoir appellés à la lumière de l'Evangile, n'ait plus voulu ſe mêler, pour ainſi dire, de notre ſort ; il n'eſt que trop certain néanmoins que la voie que nous choiſiſſons la plupart, n'eſt point celle que Dieu nous a d'abord choiſie.

1°. Les paſſions & les préjugés rendent la mépriſe très-commune. Souvent le choix d'un état n'eſt qu'une impreſſion portée dès l'enfance ; & avant que nous ſachions ce que nous ſommes, nous arrêtons ce que nous devons être pour toujours. Si l'on attend un âge plus avancé pour ſe choiſir un état, les attentions n'en ſont pas pour cela plus ſérieuſes : une dignité qu'on eſpère dans l'Egliſe engage au miniſtère ; la mort d'un aîné fait quitter l'état Eccléſiaſtique ; un dépit, une liaiſon d'amitié décide de notre deſtinée : comment ne vous pas méprendre, en uſant de ſi peu de précautions ? Voilà ce qui rendra un père de famille inexcuſable devant Dieu, lui qui a dû inſtruire ſes enfans ſur l'importance de ce choix d'un état.

2°. Seconde ſource de nos mépriſes : ce choix qui dépend uniquement des deſirs de Dieu ſur nous : c'eſt l'ordre de la nature qui ſeul d'ordinaire en décide ; on n'attend d'autre marque de vocation, que le rang de la naiſſance ou la ſituation de la fortune : j'avoue que quelquefois Dieu emploie ces ſignes humains pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous deſtine ; mais cette

régle n'eſt ni ſure, ni univerſelle : chaque état demande des talens particuliers, & ces talens ne ſont pas toujours attachés à un certain rang dans les familles.

3°. Troiſiéme ſource de nos mépriſes dans le choix d'un état de vie : c'eſt que l'on n'examine pas quelle eſt la voie que la religion & la raiſon veulent que nous choiſiſſions, & qui eu égard au caractère de nos panchans & de nos foibleſſes, nous fournira plus de moyens de ſalut. Je ne dis pas que tous les hommes ſe retirent dans les ſolitudes, & renoncent aux emplois & aux profeſſions publiques qui font l'ordre & l'harmonie de la ſociété : le ſilence, la retraite, l'auſtérité même des cloîtres, n'eſt pas l'état le plus ſûr pour tous les hommes : ce n'eſt pas l'état, c'eſt la vocation de Dieu, qui fait toute notre ſureté. Mais ce que je veux dire, c'eſt que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il ſeroit inſenſé de donner la préférence au ſentier qu'on choiſit, par ce qu'il peut offrir de plus brillant, plutôt que par les ſecours que nous y trouverons de fournir heureuſement & ſainteiment la carrière : or ſur ce principe, que de vocations défectueuſes! quels motifs font ſuivre à l'un le parti des armes, à l'autre celui de la robe, à celui-là le parti de l'Egliſe ? la cupidité ſeule fait la diverſité de nos deſtinées ; & Dieu que nous n'avons pas conſulté dans notre choix, en punira peut-être le déréglement, en y favoriſant les paſſions qui nous l'ont inſpiré.

4°. Si ce n'eſt pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'eſt pas auſſi un reſpect humain qui force le goût & les inclinations les plus innocentes, qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature : dernière ſource de

nos mépriſes. Comme de ce choix dépend tout le repos & le bonheur de notre vie, les déterminations où le reſpect & la crainte de ceux de qui nous dépendons ont plus de part que nos propres panchans, traînent toujours après elles le repentir & l'amertume; cependant ce reſpect humain préſide preſque toujours à la déciſion de nos deſtinées, & perſonne preſque ne prend dans ſon propre cœur, le choix qu'il fait de ſon état. De là tant de mécontentemens dans tous les états, tant de troubles dans les familles; tant de révoltes, d'ennuis, & d'amertumes dans les cloîtres; chacun ſe plaint de ſa condition & envie celle d'autrui, & nul n'eſt heureux dans le monde, parceque nul preſque n'y eſt à ſa place.

II. PARTIE. De toutes les circonſtances de la vie, le choix d'un état eſt celle où la mépriſe eſt plus à craindre, ſoit que vous la regardiez:

1°. Du côté de Dieu, dont elle uſurpe les droits. En effet en nous donnant la liberté, Dieu ne s'eſt pas départi des droits qu'il avoit ſur nous; & c'eſt à lui ſeul à diſpoſer de nous, ſelon les vues qu'il s'eſt propoſées en nous formant; mais quand ſa ſouveraineté ne lui donneroit pas ce droit ſur ſa créature, ſa ſageſſe devroit l'établir ſeul arbitre de nos deſtinées: pourquoi? parceque Dieu ſeul nous connoît; lui ſeul peut juger des rapports divers de vice & de vertu, que les ſituations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; & par conſéquent nous ne pouvons que nous égarer, ſi nous ſortons des mains de la ſageſſe de Dieu, pour nous choiſir à nous-mêmes un état, puiſque nous ne nous connoiſſons pas aſſés nous-mêmes, pour décider ſur ce qui nous convient.

2°. Si la mépriſe dans le choix d'un état de vie

eſt ſi fort à craindre, c'eſt principalement du côté des ſecours & des graces dont elle nous prive. Comme tous les états ont leurs dangers & leurs difficultés particulières, il leur faut à tous des ſecours propres pour vaincre ces obſtacles & pour éviter ces périls : or pour participer à ces graces particulières, il faut que Dieu lui-même nous y ait appellés : autrement il ne peut vous regarder que comme un ſerviteur téméraire, qui eſt hors de ſon devoir, & n'a nul droit à ſes bontés. Hélas ! ſi tant d'ames périſſent tous les jours avec les graces mêmes attachées à leur état, ſi la foibleſſe de l'homme ne peut ſe ſoutenir ſouvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute ſeule ?

On eſt ſurpris quelquefois que les mœurs des Chrétiens ayent ſi fort dégénéré : la raiſon n'en eſt pas difficile à trouver ; tout eſt corrompu, parceque nul preſque n'eſt à la place où il devroit être : voilà la ſource de la dépravation des états, le défaut de vocation ; & de ce défaut de vocation, quelles ſuites irréparables !

3°. Troiſiéme raiſon pourquoi la mépriſe dans le choix d'un état eſt ſi fort à craindre ; on ne peut en réparer les ſuites. Je ne vous dis pas que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au ſalut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, & que ce défaut eſt une de ces fautes dont on n'a preſque jamais de remords ; mais je vous dis, comprenez les ſuites d'une vocation illégitime ; ſi vous êtes homme public, l'uſage injuſte de votre autorité, le bien que vous ne faites pas, le mal que vous autoriſez ; ſi vous êtes intrus dans le lieu ſaint, la perte de tant d'ames qui euſſent trouvé dans de zèle & dans la piété d'un Miniſtre fidéle,

la grace & le ſalut ; ſi vous êtes entré dans une maiſon ſainte, le relâchement dont vos mœurs ont été un modéle : voilà, vous qui inſpirez à vos enfans des vocations injuſtes, les ſuites affreuſes & les crimes infinis, dont ce ſeul crime vous rend coupables devant Dieu.

Mais ſi les ſuites de cette mépriſe ſont irréparables pour des parens ambitieux qui vous l'ont inſpirée, elles ne le ſont pas moins pour vous, vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre. Je ſuppoſe que vous en êtes touché de repentir : quels remédes vous preſcrire? quelles meſures prendre ? il eſt des engagemens que vous avez pris contre l'ordre de Dieu, & qu'il n'eſt plus en votre pouvoir de rompre & de changer ; vous n'êtes pas cependant obligé à l'impoſſible pour vous ſauver ; mais d'un autre côté, vous ſauverez-vous dans un état, qui n'étant pas le vôtre, ne ſauroit être la voie de votre ſalut ?

Oui ; & c'eſt une vérité de foi, que quelle que puiſſe être la ſituation de la créature, ſon ſort n'eſt jamais deſeſperé ſur la terre ; il n'eſt point d'état où la pénitence ne ſoit poſſible ; & Dieu n'eſt pas tellement aſſujetti aux loix de ſa juſtice, que ſa miſéricorde ne puiſſe en tempérer la rigueur.

Ainſi, vous qui n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils : priez beaucoup ; conſultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foibleſſes, les intérêts de votre ſalut ; attirez ſur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie. Mais ſi le choix eſt fait, & que vous doutiez des motifs qui vous y ont porté ; rendez votre vocation certaine par les bonnes œuvres ; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, eſt la plus ſûre voie pour vous ; remédiez à ce qui dépend de vous ; faites-vous des remords

utiles, en éxaminant bien toutes les démarches & la ſuite de votre vie.

Mais s'il eſt clair que le Seigneur n'a point du tout préſidé à votre choix, votre ſort eſt à plaindre ; vous êtes loin du royaume des cieux : mais vous pouvez encore y prétendre ; tandis qu'on peut ſe repentir, on peut encore eſpérer : vous n'êtes pas extérieurement dans l'ordre ; mais le cœur y rentre quand il ſe donne à Dieu : vous vous êtes expoſé comme Jonas ſur une mer orageuſe contre l'ordre de Dieu ; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reſte encore une reſſource ; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur : *De ventre inferi, clamavi ad Dominum.* Voilà la reſſource que la miſéricorde de Dieu vous a préparée, le repentir, le gémiſſement, & une humble fidélité.

LE JEUDI DE LA II. SEMAINE,

Sur le mauvais Riche.

DIVISION. I. *Dans le portrait que nous fait Jeſus-Chriſt du mauvais Riche, vous verrez la peinture d'une vie molle & mondaine, qui ne paroit accompagnée ni de vice ni de vertu.* II. *Dans le récit de ſon ſupplice, vous en verrez la condamnation & la déplorable deſtinée : c'eſt le ſujet de cette Homélie.*

I. PARTIE. Il y avoit dans Jéruſalem, dit Jeſus-Chriſt, un homme riche : il ſemble que ce ſoit ici ſon premier crime ; il étoit né heureux. Jeſus-Chriſt n'ajoûte rien à cette circonſtance : on ne vous dit ni qu'il ſe fût élevé lui-même à ce point d'abondance & de proſpérité ; ni qu'il eût joui

joui avec inſolence d'un bien qu'il eût acquis avec baſſeſſe. Cependant voilà le premier dégré de la réprobation : il étoit riche.

2°. Il étoit vétu de pourpre & de lin : la pourpre étoit une étoffe précieuſe ; mais on ne nous dit point qu'en cela il paſſât les bornes que l'uſage preſcrivoit à ſon rang, ni que ſon bien ne pût pas ſuffire à ſa dépenſe : on ne dit point que dans ſa parure il entrât des deſſeins de paſſion & de crime. Il étoit vétu ſuperbement : voilà ce que lui reproche Jeſus-Chriſt.

3°. Il ſe traitoit tous les jours magnifiquement : mais la loi de Moïſe ne défendoit que les excès ; & il ſemble qu'on étoit autoriſé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été propoſée comme la récompenſe de la fidélité. D'ailleurs, cet homme riche n'eſt point accuſé d'avoir uſé de viandes défendues par la Loi, ou d'avoir violé l'obſervance des abſtinences & des jeûnes qu'elle preſcrivoit. A la vérité, il faiſoit tous les jours bonne chère ; mais on ne dit point qu'il y eût de l'excès & de la débauche ; on ne le taxe ni de diſcours diſſolus, ni de jeu, ni d'aſſemblées profanes ; ſur la religion & la foi de ſes pères, on ne trouve rien à redire en lui ; ſa probité n'eſt point attaquée, & on ne lui reproche aucun de ces défauts qui bleſſent & intéreſſent la ſociété.

Or, tel que Jeſus-Chriſt vous dépeint ce riche, vous paroît-il fort coupable ? De quoi s'agit-il ? il étoit riche, bien vétu, faiſoit bonne chère : ſi j'en juge par vos mœurs & vos maximes, non-ſeulement je ne le trouve point coupable, je le trouve même vertueux. Que dites-vous tous les jours de ceux qui lui reſſemblent ? un tel vit noblement ; il mange ſon bien avec honneur.....

4°. Vous m'oppoſerez peut-être la dureté du

mauvais Riche, & vous prétendrez avoir en cela quelque avantage ſur lui. Mais je pourrois vous dire, après ſaint Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, ſi vous n'avez dans le cœur cette charité qui croit tout, qui eſpère tout, qui ſouffre tout. D'ailleurs, quel eſt le crime du mauvais Riche? rapprochons les circonſtances, & vous verrez que Jeſus-Chriſt n'a pas tant voulu nous repréſenter ce Riche comme un monſtre d'inhumanité, que comme un homme indolent & trop occupé de ſes plaiſirs.

Auſſi, lorſqu'Abraham apprend à ce Riche le ſujet de ſa condamnation, il ne lui dit pas, comme Jeſus-Chriſt le dira au grand jour aux réprouvés: Lazare étoit nud, & vous ne l'avez pas revétu; il avoit faim, & vous ne l'avez pas raſſaſié. Mais, que lui dit-il? Mon fils, ſouvenez-vous que vous avez reçu des biens dans votre vie: vous n'avez rien ſouffert ſur la terre; ce n'eſt pas ainſi qu'on arrive au repos promis à ma poſtérité: vous avez cherché votre conſolation ſur la terre; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu: les larmes de Lazare ſont eſſuïées; mais vos ris & vos conſolations ſe changent en des tourmens qui ne finiront jamais.

Vous en êtes ſurpris, mes Frères? vous ignorez donc que c'eſt un crime pour un Chrétien, de n'avoir point de vertus? Un diſciple de Moïſe, vivant ſous une loi encore imparfaite, eſt condamné pour avoir mené une vie molle & délicieuſe; & un diſciple de l'Evangile, un membre de Jeſus-Chriſt crucifié, ſeroit traité plus favorablement, en ne refuſant rien à ſes ſens, & en s'abſtenant ſimplement des plaiſirs injuſtes & honteux!

C'eſt une vérité de ſalut, que vous ne pouvez être prédeſtiné, ſi vous n'êtes rendu ici conforme

à l'image de Jeſus-Chriſt. Or, pour reſſembler à Jeſus-Chriſt, ſuffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni injuſte? le grand modéle de toutes les vertus, reconnoîtra-t-il pour ſon diſciple, un homme qui n'en a aucune? & cependant vous ne craignez rien pour votre deſtinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve. Il eſt ſi vrai que cet état ne vous laiſſe point d'allarmes pour le ſalut, que lorſque nous vous propoſons la pratique des vertus chrétiennes, vous nous répondez que vous ne voulez pas le prendre ſi haut, & que vous croyez qu'il eſt plus ſage d'éviter ces prétendus excès.

Saint Auguſtin ſe plaignoit que certains payens de ſon tems refuſoient de ſe convertir à la Foi, parcequ'ils menoient une vie réglée, ſelon le monde; & voilà préciſément la réponſe de ces Chrétiens voluptueux & indolens, de ces vertueux du ſiécle, lorſque nous les exhortons à une vie plus conforme aux maximes de l'Evangile. Mais écoutez la réponſe de ce Père. Leur conduite eſt irréprochable, ſelon le monde: mais ils ne ſont pas Chrétiens; pourquoi? parce qu'ils n'ont pas crucifié leur chair avec ſes deſirs: parceque les Chrétiens ſont ſpirituels, & que ces mondains ſont encore tout charnels.

Si pour être Chrétien, il ſuffiſoit de ne pas donner dans les excès: le paganiſme nous a fourni des hommes ſages, attachés au devoir, par des principes de gloire & d'honneur: ce ne ſont donc pas les déſordres évités qui font les Chrétiens, mais les vertus de l'Evangile pratiquées, c'eſt l'eſprit de Jeſus-Chriſt crucifié.

II. PARTIE. Lazare meurt & eſt porté dans le ſein d'Abraham; le Riche meurt, & il eſt enſeveli dans l'enfer. Quel nouvel ordre de deſtinées!

le Riche eſt enſeveli ; le mot eſt remarquable : le corps de Lazare abandonné, trouve à peine un peu de terre qui couvre ſon corps. Lazare meurt, & on ignore à Jeruſalem qu'il ait vécu : le Riche meurt, & ſans doute la pompe & la magnificence le ſuivent juſqu'au tombeau ; mais à quoi lui ſert tout cet appareil ? ſon ame précipitée ſous le poids de ſes iniquités, s'eſt déja creuſé un lieu profond dans l'abîme éternel : *Sepultus eſt in inferno.* Mais il faut ſuivre les circonſtances du ſupplice que ſouffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

A peine le Riche ſe trouve-t-il dans le lieu de ſon ſupplice, qu'il léve les yeux en haut : quelle ſurpriſe pour un homme, qui n'a jamais ſoupçonné que la voie où il marchoit, ſûre ſelon le monde, pût conduire à la perdition ! Il léve les yeux, & voit de loin Lazare revêtu de gloire & d'immortalité : première circonſtance de ſon ſupplice. Quel paralléle alors ! quels deſirs de lui avoir reſſemblé ! quelle rage de ne lui reſſembler pas ! Voilà, mes Frères, ce qui, au fond de ce gouffre, rongera éternellement le pécheur : la vûe des ames bienheureuſes, & la penſée qu'il étoit né pour le même bonheur.

2°. La préſence d'un bien auquel jamais on n'a eu de droit, touche moins des malheureux qui en ſont privés : mais ici un mouvement rapide portera le cœur de l'homme vers le Dieu pour lequel ſeul il étoit créé ; & une main inviſible le repouſſera loin de lui. Le Dieu de gloire même, pour augmenter ſon déſeſpoir, ſe montrera à lui dans toute ſa grandeur, ſa clémence, ſa bonté ; & cette vûe le tourmentera plus cruellement encore, que le ſentiment de la fureur & de la juſtice de Dieu.

Nous ſentons foiblement ici-bas l'amour natu-

tel que notre ame a pour ſon Dieu ; parceque les faux biens qui nous environnent, nous occupent & nous partagent : mais l'ame ſéparée du corps, tous ces phantômes de biens s'évanouiront, toute cette capacité d'aimer ſe portera vers Dieu ; tandis que le poids de l'iniquité du pécheur, le fera ſans ceſſe retomber ſur lui-même, & le repouſſera dans l'abîme, où, ſans pouvoir ceſſer d'aimer, il ſe verra pour l'éternité l'objet de la haine de ſon Dieu. Quelle affreuſe deſtinée ! être éternellement malheureux, par l'image toujours préſente de la félicité qu'on a perdue !

3°. Le Riche dans l'enfer eſt malheureux par le ſouvenir des biens qu'il avoit reçus durant ſa vie : autre circonſtance de ſon ſupplice. Quel triſte paralléle pour cette ame de ce qu'elle avoit été, avec ce qu'elle eſt ! ces jours paſſés ne ſont plus, & ne font que rendre plus affreuſe l'amertume de la condition préſente. Ajoûtez à ce ſouvenir, celui des biens de la grace dont elle a abuſé : c'eſt ici où le réprouvé, repaſſant ſur toutes les facilités du ſalut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre lui-même.

4°. Autre malheur du riche réprouvé : les peines préſentes qu'il endure. *Je ſouffre*, dit-il, *d'extrêmes tourmens dans cette flamme.* Il demande une goutte d'eau ; non pour éteindre, mais pour adoucir, l'ardeur vengereſſe qui le brûle ; & elle lui eſt refuſée. Nous ne ſavons pas ce qu'il ſouffre ; mais nous ſavons qu'il ſouffre tout ce que Dieu lui-même peut faire ſouffrir à un coupable qu'il veut punir.

Vous nous dites tous les jours, avec un air déplorable de ſécurité, que vous voudriez voir quelqu'un revenir de l'autre vie, pour nous dire ce qui s'y paſſe. Eh bien ! répondoit autrefois ſaint Chry-

ſoſtôme aux Grands de Conſtantinople, contentez aujourd'hui votre curioſité : écoutez cet infortuné que Jeſus-Chriſt en rappelle, & qui vous raconte le détail affreux de ſes malheurs.

5°. Ce n'eſt pas tout : ſes ſouffrances ſont d'autant plus affreuſes, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront jamais. Ainſi l'ame réprouvée perce dans la durée de tous les ſiécles ; l'avenir eſt la plus affreuſe de ſes penſées ; & l'éternité toute ſeule eſt la meſure de ſes tourmens.

Enfin, le déréglement de ſes frères qui vivoient encore, & auxquels l'exemple de ſa vie molle & voluptueuſe a été une occaſion de ſcandale, fait la dernière circonſtance de ſes peines. Il ſouffre pour les péchés d'autrui ; tous les crimes, où ſes frères tombent encore, augmentent la fureur de ſes flammes, parceque ſes ſcandales durent encore : & il demande leur converſion, comme un adouciſſement à ſes peines. Combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées dans l'enfer, avec leſquelles vous avez vécu autrefois, dont vous avez malheureuſement écouté les diſcours, dont vous avez imité les exemples, & que vous avez ſuivies dans le goût empoiſonné qu'ils vous inſpiroient pour le plaiſir ?

Mais quelle réponſe fait-on du ſein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées ? vous avez Moïſe & les Prophétes : ſi les vérités de l'Ecriture ne vous corrigent pas, envain un mort reſſuſciteroit pour vous convertir ; & ce mort reſſuſcité à vos yeux laiſſeroit encore à votre cœur corrompu mille raiſons de douter. Liſez donc les livres ſaints ; commencez par-là vos journées, & finiſſez-les toutes par-là ; puiſque c'eſt-là le ſeul moyen que Jeſus-Chriſt vous propoſe aujourd'hui, pour éviter la deſtinée du réprouvé de notre Evangile. Là

vous trouverez les vérités les plus ſimples & les premiers fondemens de la doctrine du ſalut.

LE VEND. DE LA II. SEMAINE.

Sur l'Enfant prodigue.

DIVISION. *I. L'excès de la paſſion de l'impureté, marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue. II. L'excès de la miſéricorde de Dieu, dans les démarches du père de famille.*

I. PARTIE. *L'excès de la paſſion marqué dans les égaremens de l'enfant prodigue.*

1°. Il n'eſt point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu ; il met comme un abîme entre Dieu & l'ame voluptueuſe, & ne laiſſe preſque plus au pécheur d'eſpérance de retour. Voilà pourquoi il eſt dit dans l'Evangile, que le prodigue s'en alla d'abord dans un pays fort éloigné. En effet, il ſemble que dans les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens ; mais la paſſion honteuſe dont je parle, deshonore le corps, éteint la raiſon, & rend inſipides toutes les choſes du ciel.

2°. Il n'en eſt point qui laiſſe moins de reſſources pour revenir à Dieu, quand on s'en eſt éloigné. Le prodigue diſſipa tout ſon bien en débauches, les biens de la grace, & les biens de la nature. La perte de la grace, eſt le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame ; mais celui-ci va plus loin : il va tarir les dons de l'Eſprit Saint juſques dans leur ſource ; & la Foi, ce fondement de tous les dons, ne tarde pas d'être renverſée dans le cœur du pécheur impudique, parcequ'il n'y a pas loin de la diſſolution à l'impiété. Les biens de la nature ſont

pareillement diſſipés : vous aviez reçu en naiſſant une ame ſi pudique ; vous étiez né doux, égal, acceſſible ; vous aviez reçu en naiſſant des talens heureux ; depuis que ce feu impur eſt entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus, & l'on cherche tous les jours vous-même, dans vous même. Je ne parle pas ici des biens de la fortune, qui viennent s'abîmer dans ce gouffre.

3°. Troiſiéme caractère du vice honteux dont nous parlons : ce vice honteux devient le ſupplice du pécheur impudique. Après que l'enfant prodigue eut tout diſſipé, il arriva une grande famine en ce pays-là, & il commença à tomber en néceſſité. Ce vice rend le pécheur inſupportable à lui-même : premiérement, par le fonds d'inquiétude qu'il laiſſe dans la conſcience impure, qui fait que le pécheur ſe reproche ſans ceſſe ſa propre foibleſſe, & qu'il rougit en ſecret de ne pouvoir ſecouer le joug qui l'accable. Secondement, par les dégoûts, les jalouſies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les triſtes événemens, inſéparables de cette paſſion. Troiſiémement, par les nouveaux deſirs que ce vice allume ſans ceſſe dans le cœur. Quatriémement, par les triſtes ſuites du déréglement, qui font preſque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des paſſions du premier âge.

4°. Dernier caractère de ce vice : il n'en eſt point qui rende le pécheur plus vil & plus mépriſable aux yeux des autres hommes. L'enfant prodigue tomba dans un aviliſſement qu'on ne peut lire ſans horreur. En vain le monde a donné des noms ſpécieux à cette paſſion honteuſe : dans la vérité, c'eſt un aviliſſement qui deshonore l'homme & le Chrétien ; c'eſt une tache qui flétrit les plus grandes actions ; c'eſt une baſſeſſe, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les

bêtes ; & le monde, ce monde ſi corrompu, reſpectant néanmoins la pudeur, couvre d'une confuſion éternelle ceux qui s'en écartent, & en fait le ſujet de ſes dériſions & de ſes cenſures.

II. PARTIE. *Voyons dans la converſion de l'enfant prodigue, le modéle & les conſolations de ſa pénitence.*

1°. Le premier caractère de ſa paſſion, avoit été de mettre comme un abîme entre lui & la grace ; par les ténébres qu'elle avoit répandues ſur ſon eſprit, par un dégoût affreux des choſes du ciel, par l'aſſerviſſement des ſens à l'empire de la volupté. La première démarche de ſa pénitence, éloigne tous ces obſtacles. Premiérement, elle lui ouvre les yeux ſur l'état honteux où la paſſion l'avoit réduit : *elle le fait rentrer en lui-même*, dit l'Evangile. Secondement, ſon dégoût affreux pour les choſes du ciel, ſe change en un ſaint deſir de la vertu & de la juſtice : *combien de ſerviteurs*, dit-il, *dans la maiſon de mon père ont du pain en abondance, & je ſuis ici à mourir de faim !* Autrefois la ſeule idée de la régle & de la vertu le faiſoit frémir, la ſeule vûe de la maiſon du père de famille lui étoit inſupportable ; il commence maintenant à envier la deſtinée de ſes ſerviteurs, de ces ames fidéles qui lui ſont attachées. Troiſiémement, il ne s'en tient pas à de ſimples ſouhaits d'imitation ; il ne renvoye pas à l'avenir ; il ne loue pas la vertu dans l'eſpérance d'en ſuivre un jour les régles ſaintes : la véritable douleur parle moins & agit plus promptement. *Je me leverai*, dit-il : *Surgam* : j'ai un père tendre & miſéricordieux, qui ne demande que le retour de ſon enfant ; j'irai dans ſa maiſon ſainte : *Ibo ad patrem* : j'irai répandre à ſes yeux toute l'amertume de mon ame : je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le ciel & devant vous.*

2°. Quel changement, & quel exemple plein de conſolation pour les pécheurs! il ſemble que Dieu veut être particuliérement le père des ingrats, le bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le conſolateur des pénitens. En effet, les premières démarches de la pénitence de l'enfant prodigue ſont ſuivies de mille conſolations, au lieu que les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers, comme de l'abſynthe.

Premiérement, conſolation du côté des facilités qu'il trouve dans la ſainte entrepriſe de ſon changement. Le père de famille apperçoit ſon fils de loin & court au-devant de lui: il faut peu de choſe pour ébranler un pécheur dans ce commencement de ſa carrière: le démon même, plus attentif alors que jamais, à ne pas ſe laiſſer enlever une proie qui lui échappe, n'offre à une ame touchée que des difficultés inſurmontables dans ſa nouvelle entrepriſe. Mais, que fait alors l'amour, toujours attentif, du père de famille? il court vers ſon enfant; il ſe hâte de le ſoutenir; il le raſſure contre ſes frayeurs; il raſſemble mille circonſtances qui lui facilitent toutes ſes démarches; il éloigne des occaſions où ſa foibleſſe auroit pû échouer; il renverſe des projets qui l'auroient expoſé à de nouveaux périls. Secondement, conſolation du côté des douceurs ſecrettes qu'on trouve dans les premières démarches d'une nouvelle vie: le père de famille ne ſe contente pas de courir au-devant de ſon fils retrouvé, il ſe jette à ſon col, il l'embraſſe, il le baiſe: *Cecidit ſuper collum ejus, & oſculatus eſt eum*: image tendre & conſolante de la joie que la converſion d'un ſeul pécheur cauſe dans le ciel, & des conſolations ſecrettes que Dieu fait ſentir à une ame, de ces premières démarches de ſon retour vers lui. Troiſiémement, conſolation du côté de

la participation aux ſaints myſtères, dont on avoit ſi long-tems vécu privé par ſes déréglemens. Le père de famille fait tuer le veau gras ; il appelle ſon fils retrouvé à ce feſtin céleſte : *Adducite vitulum ſaginatum ; manducemus, & epulemur.* Quelle douceur, après avoir vécu tant d'années éloigné de l'autel & des ſacrifices, de ſe retrouver aux pieds de l'autel ſaint avec ſes frères, nourri du même pain, ſoutenu de la même viande, attendant les mêmes promeſſes, &c. L'ame regrette-t-elle alors les plaiſirs honteux dont la grace vient de la dégoûter ?

3°. Enfin, l'enfant prodigue étoit tombé dans l'aviliſſement & dans le dernier mépris : l'honneur & la gloire ſont le dernier privilége de ſa pénitence : on le rétablit dans tous les droits dont il étoit déchu ; on le revêt d'une robe de dignité & d'innocence ; on lui donne même la préférence ſur ſon aîné : c'eſt-à-dire que la piété fait oublier ce que nos paſſions avoient ou d'inſenſé ou de mépriſable ; on n'en rappelle le ſouvenir, que pour donner plus de prix aux vertus qui leur ont ſuccédé.

LE III. DIMANCHE DE CARÊME.

Sur l'inconſtance dans les voies du ſalut.

PROPOSITION. *L'inconſtance dans les voies de Dieu, eſt de tous les caractères celui qui laiſſe le moins d'eſpérance de ſalut ; parceque toutes les reſſources utiles à la converſion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconſtante & légère ; qui tantôt, touchée de ſes misères, revient à Dieu ; tantôt oubliant Dieu, ſe laiſſe entraîner à ſes misères.*

1°. La première reſſource, utile pour ramener

une ame de l'égarement, c'eſt la connoiſſance de la vérité. En effet, le premier moyen que la grace employe pour la converſion d'une ame mondaine, c'eſt de lui montrer le monde & l'éternité, tels qu'ils ſont en effet, & tels qu'elle ne les avoit jamais vus: alors le voile qu'elle avoit ſur les yeux, tombe tout d'un coup; elle eſt ſurpriſe d'avoir ſi long-tems ignoré les ſeules vérités qu'il lui importoit de connoître; & la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impreſſions que fait la vérité ſur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux. Mais cette reſſource de ſalut, ſi infaillible pour les autres pécheurs, n'eſt que d'un foible uſage pour l'ame inconſtante & légère: les vérités de la Foi ne font plus deſormais d'impreſſion ſur elle; parceque ce ne ſont plus pour elle de nouvelles lumières: elle a vû clair & dans la vanité des choſes humaines, & dans les grandes vérités de l'éternité: ces vérités ont perdu à ſon égard la ſurpriſe & l'attrait de la nouveauté, ſi heureux pour les autres pécheurs. Quelle reſſource peut-il donc encore reſter à cette ame dans la connoiſſance de la vérité? qu'apprendra-t-elle de nouveau? que le monde eſt un abus? qu'il eſt affreux de ſacrifier une éternité toute entière à un inſtant d'ivreſſe & de volupté? qu'il faut ſe hâter de bien vivre, parcequ'on meurt tel qu'on a vécu? mille fois elle ſe l'eſt dit à elle-même dans ſes momens de pénitence; & c'eſt de l'impreſſion de ces vérités, que ſont venus tous ces intervalles de repentir, qui ont partagé toute ſa vie: qu'a donc de nouveau, Dieu même à lui apprendre? Il peut encore l'éclairer; mais ne ſera-ce pas plutôt pour elle une nouvelle occaſion de réſiſter à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la ſuivre? elle s'eſt familiariſée avec la vérité & avec ſes paſſions: elle s'eſt accoutumée à

ſoutenir la vûe des maximes ſaintes, & celle de ſes foibleſſes injuſtes. Ah ! plût à Dieu, comme dit un Apôtre, qu'elle fût encore dans les ténébres de ſa première ignorance, & qu'elle n'eût jamais connu la vérité !

2°. Une ſeconde reſſource de ſalut, favorable aux autres pécheurs, c'eſt un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la juſtice, une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu, de ſes paſſions & de ſes remords : rien n'eſt plus doux que ces premiers momens, où nos chaînes enfin tombées, nous commençons à reſpirer, & à jouir d'une douce & ſainte liberté.

Mais, vous, qui avez tant de fois éprouvé la douceur de ces divines impreſſions, vous, qui paſſez ſans ceſſe du goût de la vertu, au goût du monde & des plaiſirs, ame inconſtante & légère, que pourra vous offrir de doux & de conſolant, une nouvelle & ſainte vie, que vous n'ayez déja mille fois goûté ? Si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs inſenſibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briſer, l'amollir ; mais vous avez un cœur facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaiſir, qui tantôt ne trouve que Dieu aimable, tantôt n'a de goût que pour le monde ; je vous le dis en tremblant, les converſions des ames qui vous reſſemblent, ſont très-rares. L'arrêt de Jeſus-Chriſt là-deſſus, eſt déciſif & terrible : il dit qu'une ame comme la vôtre, n'eſt pas propre au Royaume de Dieu : c'eſt-à-dire que ſes inclinations, ſon fond, le caractère particulier de ſon eſprit & de ſon cœur, la rend inhabile au ſalut : d'où vient cela ? c'eſt que la piété chrétienne ſuppoſe un eſprit mûr, capable d'une réſolution, qui, la voie droite une fois connue, y en-

tre, & ne s'en détourne pas aiſément ; elle ſuppoſe une ame forte & ſenſée, qui ne ſe conduit pas par ſentiment, mais par des régles de foi & de prudence : c'eſt que dans le monde même, un eſprit frivole & léger n'eſt capable de rien ; & que tout ce qu'il entreprend, on le compte déja pour échoué. Or vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légéreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, & qui s'ennuie bientôt d'un même parti ; elles ne viennent que d'une incertitude & d'une inconſtance de cœur, qui ne peut pas répondre de ſoi-même pour l'inſtant qui ſuit ; qui, ſur toutes choſes ne conſulte & ne ſuit que le goût : vous n'êtes donc pas propre au Royaume de Dieu.

3°. La troiſiéme reſſource utile aux autres pécheurs, ce ſont les Sacremens : or cette reſſource devient un écueil à l'ame inconſtante & légère. Un écueil, premiérement, par l'uſage toujours inutile de ces divins remédes : à l'égard d'un pécheur qui a vieilli dans le crime, & qui vient enfin ſe jetter aux pieds d'un homme de Dieu, la majeſté du lieu, la ſainte ſévérité du Juge, l'importance du reméde, la honte ſeule & la confuſion de ſes crimes, tout cela fait ſur ſon cœur des impreſſions ſi nouvelles & ſi profondes, qu'il n'eſt pas aiſé de les effacer : mais le pécheur dont je parle, porte au tribunal une ame familiariſée avec ſa confuſion ; il eſt raſſuré contre lui-même, il ne rougit plus de ſes aveus. Ecueil, ſecondement, par la diſſimulation inſéparable des rechutes : écueil, troiſiémement, par le ſacrilége inévitable dans les rechutes : car ſe repentir ſans ceſſe, & retomber ſans ceſſe, c'eſt être un mocqueur & un profanateur des choſes ſaintes : non que la grace du Sacrement établiſſe l'homme dans un état conſ-

tant & invariable de juſtice ; mais lorſqu'on eſt ſorti véritablement juſtifié des pieds du Prêtre, les rechutes du moins ne ſont pas ſi promptes ; on ne paſſe pas en un inſtant d'un état de juſtice, à un état de péché, parceque la converſion n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, c'eſt un ouvrage difficile ; or on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines & des travaux infinis : c'eſt un ouvrage ſolide ; donc ce qui s'écroule en un inſtant n'étoit bâti que ſur le ſable mouvant : c'eſt un ouvrage ſérieux ſur lequel on délibère long-tems ; or une entrepriſe long-tems méditée, on ne l'abandonne pas le même jour preſque qu'on venoit de la finir. Auſſi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames inconſtantes & légères, comme des dériſions publiques des Sacremens, & des outrages faits à la ſainteté de nos myſtères ; & ils les éloignoient deſormais de l'autel ſacré. Je ſai qu'on ne doit point aggraver le joug, & qu'un excès de ſévérité ne deshonore pas moins la religion qu'une lâcheté criminelle : mais on ne doit pas non plus confier à l'inſtant le ſang de Jeſus-Chriſt à des profanes qui l'ont mille fois ſouillé ; on ne doit pas ajoûter foi à des promeſſes ſi ſouvent violées ; & plût à Dieu, ame infidéle, que vous euſſiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconſtances honteuſes, on ne vous verroit pas encore la même après tant de Sacremens & de démarches inutiles de pénitence : que dis-je, la même ! vous êtes pire, puiſque vous avez ajoûté à des deſordres qui n'ont jamais été pardonnés, la circonſtance affreuſe d'un grand nombre de ſacriléges.

J'avois donc raiſon de dire que de tous les caractères, l'inconſtance dans les voies du ſalut étoit le moins propre au royaume de Dieu, parcequ'il eſt

des reſſources pour les autres pécheurs, mais que pour celui-ci, il n'en eſt plus, ou du moins, il n'en paroît plus.

LE LUNDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le petit nombre des Elus.

PROPOSITION ET DIVISION. *Quelles ſont les cauſes du petit nombre des Elus ? Il y en a trois principales qui vont faire tout le plan de ce diſcours.*

I. PARTIE. *La première cauſe du petit nombre des Elus, c'eſt que le ciel n'eſt ouvert qu'aux innocens, ou aux pénitens.* Il n'y a que ces deux voies de ſalut : or de quel côté êtes-vous ?

1°. Etes-vous innocent ? Dans ces tems heureux où l'Egliſe n'étoit qu'une aſſemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidéles, qui après avoir été régénérés dans le Sacrement de Batême, retombaſſent dans le déréglement de leurs premières mœurs. Mais depuis que le monde devenu Chrétien a porté avec lui dans l'Egliſe ſa corruption & ſes maximes, nous nous égarons preſque tous dès le ſein de nos mères ; la terre, comme dit un Prophéte, eſt infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ; la ville eſt une Ninive péchereſſe ; la Cour eſt le centre de toutes les paſſions humaines ; le ſel même de la terre s'eſt affadi. Voilà donc déja une voie de ſalut fermée preſqu'à tous les hommes : tous ſe ſont égarés : l'âge a peut-être calmé les paſſions dans pluſieurs ; un coup de la grace a peut-être changé leur cœur : mais quelle a été leur jeuneſſe ? Il ne reſte donc plus qu'une reſſource, c'eſt la pénitence : or,

2°. Etes-vous pénitent ? Mais où ſont-ils les pénitens ? forment-ils dans l'Egliſe un peuple nombreux ? la parole de ſaint Ambroiſe, qu'il y a encore plus d'innocens que de pénitens, eſt terrible. Pour comprendre combien les vrais pénitens ſont rares, éxaminons ce que c'eſt qu'un pénitent : un pénitent, diſoit autrefois Tertullien, c'eſt un Fidéle qui ſent tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre & d'oublier autrefois ſon Dieu, qui a ſans ceſſe ſon péché devant les yeux, & qui croit ne devoir plus vivre que pour s'en punir, &c. Voilà en abregé ce que c'eſt qu'un pénitent : or, encore une fois, où ſont parmi nous les pénitens de ce caractère ? Les ſiécles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos Temples, qui, quoique moins coupables que nous, paſſoient cependant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, & dans des épreuves ſi laborieuſes, que les pécheurs les plus ſcandaleux ne voudroient pas les ſoutenir aujourd'hui un ſeul jour : ainſi ſi l'on voyoit encore des pécheurs dans ces tems heureux, le ſpectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'aſſemblée des Fidéles, que leurs chutes ne l'avoient ſcandaliſée. Mais aujourd'hui, regardez autour de vous ; je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais éxaminez quelles ſont les mœurs de tous ceux qui vous environnent ; ils ſont pécheurs ; ils en conviendroient ; & vous n'êtes pas innocent, & vous en convenez vous-même : or, ſont-ils pénitens, & l'êtes-vous ? l'âge, les emplois, &c. vous ont dégouté des créatures ; mais vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus éxact à remplir vos devoirs publics & particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitens : vous avez ceſſé vos deſordres ; mais vous ne les

avez pas expiés : car montrez-moi ſeulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence ; il n'y en a point : cependant cet état ſi dangereux n'a rien qui vous allarme ; des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une ſincère pénitence, ni par conſéquent remis devant Dieu, ſont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus, & vous mourrez tranquille dans votre impénitence. Après cela, vous prétendez au ſalut ? mais ſur quel titre ? dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conſcience rendroit témoignage contre vous-même ? vouloir nous perſuader que vous êtes pénitent, vous n'oſeriez, & vous vous condamneriez par votre propre bouche ; vous n'êtes donc pas du petit nombre des Elus.

II. PARTIE. *La ſeconde cauſe du petit nombre des Elus ; c'eſt que les loix ſur leſquelles les hommes ſe gouvernent, les maximes qui ſont devenues les régles de la multitude, ſont des maximes incompatibles avec le ſalut.*

Par exemple, en matière de dépenſe & de profuſion, rien n'eſt blâmable & exceſſif ſelon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune & altérer les affaires ; cependant quoi de plus oppoſé aux régles de la modération chrétienne ? C'eſt un uſage reçu, que l'ordre de la naiſſance ou les intérêts de la fortune, décident toujours de nos deſtinées, & réglent le choix du ſiécle ou de l'Egliſe ; l'uſage veut que les jeunes perſonnes du ſexe ſoient inſtruites de bonne heure de tous les arts propres à réuſſir & à plaire ; êtes-vous né avec un nom ? il faut parvenir à force d'intrigues, de baſſeſſes, & de dépenſes, & faire votre idole de la fortune ; êtes-vous jeune ? c'eſt la ſaiſon des plaiſirs, &c. Voilà la doctrine du monde : or qui vous autoriſe à des maximes ſi peu chrétiennes ? eſt-ce

l'Evangile de Jeſus-Chriſt ? eſt-ce la doctrine des Saints ? ſont-ce les loix de l'Egliſe ? point du tout ; c'eſt l'uſage : voilà tout ce que vous avez à nous oppoſer, comme ſi l'uſage pouvoit preſcrire contre les régles que Jeſus-Chriſt nous a laiſſées, & auſquelles ni les tems ni les ſiécles ne ſauroient jamais rien changer : mais vous ne penſez pas que ce que vous appellez aujourd'hui, uſage, étoient des ſingularités monſtrueuſes, avant que les mœurs des Chrétiens euſſent dégénéré ; que nous ſerons jugés ſur l'Evangile, & non ſur l'uſage, ſur les éxemples des Saints, & non ſur les opinions des hommes.

Vous répondez à cela que vous ne faites que ce que font tous les autres : & moi je vous réponds que c'eſt juſtement pour cela que vous vous damnez ; la voie qui conduit à la mort, c'eſt celle où marche le grand nombre. Ne vous conformez pas à ce ſiécle corrompu, vous dit l'Ecriture : or le ſiécle corrompu, n'eſt pas le petit nombre de Juſtes que vous n'imitez pas, c'eſt la multitude que vous ſuivez. Vous ne faites que ce que font les autres, vous aurez donc le même ſort qu'eux ; c'eſt parceque preſque tous les hommes ſuivent les uſages du monde, qu'il y en a ſi peu qui ſe ſauvent. Au lieu donc de ſe raſſurer ſur ce qu'on ne fait que ce que font les autres ; il faudroit au contraire ſe dire à ſoi-même, il y a dans l'Egliſe deux voies, l'une large où paſſe preſque tout le monde, & qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, & qui conduit à la vie : de quel côté ſuis-je ? ſuis-je avec le grand nombre ? je ne ſuis donc pas dans la bonne voie : voyez ſi Loth ſe conformoit aux voies de Sodome ; ſi Abraham vivoit comme ceux de ſon ſiécle ; ſi Eſther dans la Cour d'Aſſuerus ſe conduiſoit comme les autres

femmes de ce Prince ; enfin voyez ſi dans tous les ſiécles, les Saints ont reſſemblé au reſte des hommes.

Vous prétendez que ce ſont-là des ſingularités & des exceptions plutôt que des régles que tout le monde ſoit obligé de ſuivre : mais avons-nous donc un autre Evangile à ſuivre, d'autres devoirs à remplir, & d'autres promeſſes à eſpérer que les Saints ? s'il eſt vrai qu'il y ait une voie plus commode pour arriver au ciel, que celle que les Saints ont priſe, ils ne nous ont donc laiſſé que des exemples dangereux & inutiles ; mais pouvons-nous le penſer raiſonnablement ? Ne nous raſſurons donc pas ſur la multitude qui fait ce que nous faiſons ; tout ce que nous en devons conclure, c'eſt que les complices de nos tranſgreſſions, ſeront les compagnons de notre infortune.

III. PARTIE. *La troiſiéme cauſe du petit nombre des Elus, c'eſt que les maximes & les obligations les plus univerſellement ignorées ou rejettées, ſont les plus indiſpenſables au ſalut.*

1°. Vous avez renoncé au monde dans votre Batême ; & le monde auquel vous avez renoncé, c'eſt une ſociété de pécheurs dont les deſirs, les craintes, les eſpérances, les ſoins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que ſur les biens & ſur les maux de cette vie ? voilà le monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples, être ravi qu'il vous haïſſe à ſon tour, qu'il contrediſe vos mœurs par les ſiennes : or, eſt-ce-là votre ſituation, par rapport au monde ? où ſont ceux qui renoncent de bonne-foi aux plaiſirs, aux uſages, aux maximes, aux eſpérances du monde ? tous l'ont promis ; qui le tient ?

2°. Vous avez renoncé à la chair dans votre batême ; c'eſt-à-dire, vous vous êtes engagé à la

châtier, à la domter, à la crucifier; ce n'eſt pas ici une perfection, c'eſt un vœu, c'eſt le premier de tous vos devoirs: or où ſont les Chrétiens qui là-deſſus ſoient plus Fidéles que vous?

3°. Vous avez dit anathême à ſatan & à ſes œuvres; & quelles ſont ſes œuvres? celles qui compoſent preſque le fil & comme toute la ſuite de votre vie; les pompes, les jeux, les plaiſirs, les ſpectacles, le menſonge, l'orgueil, les jalouſies & les contentions: donc tout Chrétien doit s'abſtenir de toutes ces choſes, & il viole les vœux de ſon batême, lorſqu'il y participe: ce ſont là vos obligations les plus eſſentielles, & vous n'êtes point Chrétien ſi vous ne les obſervez pas; cependant qui les obſerve, qui les connoît ſeulement, qui s'aviſe de venir s'accuſer au tribunal d'y avoir été infidéle?

Si cela eſt ainſi, direz-vous, qui pourra donc ſe ſauver? peu de gens, mon cher Auditeur: ce ne ſera pas vous, du moins ſi vous ne changez; ce ne ſeront pas ceux qui vous reſſemblent; ce ne ſera pas la multitude: qui pourra ſe ſauver? ce ſeront ceux qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; ce ſeront ceux qui ne ſe font pas une loi des uſages inſenſés du monde, mais qui corrigent les uſages par la loi de Dieu; ce ſera vous-même qui vous ſauverez, ſi vous voulez ſuivre ces éxemples: voilà les gens qui ſe ſauveront: or, ces gens-là ne forment pas aſſurément le plus grand nombre. Mais que conclure de ces vérités? qu'il faut deſeſpérer de ſon ſalut? A Dieu ne plaiſe! le fruit de ce diſcours, doit être de nous détromper de cette erreur ſi univerſelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, & que l'uſage eſt une voie ſure; de nous convaincre que pour ſe ſauver, il faut ſe diſtin-

guer des autres, être ſingulier, vivre à part au milieu du monde, & ne pas reſſembler à la foule.

LE MARDI DE LA III. SEMAINE.

Sur le mêlange des bons & des méchans.

DIVISION. *Le mélange des bons & des méchans qui paroît ſi injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ſes raiſons & ſes uſages dans l'ordre de la Providence.* I. *Les bons dans les deſſeins de Dieu doivent ſervir ou au ſalut ou à la condamnation des méchans.* II. *Les méchans ſont ſoufferts pour l'inſtruction, ou pour le mérite des Juſtes.*

I. PARTIE. *Les Juſtes ſervent au ſalut des méchans, en leur fourniſſant mille reſſources de ſalut; le ſecours des inſtructions, des exemples, des prières, c'eſt-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur converſion.*

1°. Le ſecours des inſtructions, qui ſont d'autant plus d'effet ſur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité, en ſont les caractères inſéparables. La vérité accompagne les inſtructions des juſtes; car ils ont l'œil trop ſimple, & les lévres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les déſirs de ſon cœur; ils appellent avec ſimplicité le bien un bien, & le mal un mal; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſemens artificieux qui le juſtifient. L'autorité: en effet les paroles des juſtes tirent d'une certaine autorité que la vertu ſeule donne, un poids & une force qui ne ſe trouve pas dans les diſcours des

hommes ordinaires : le pécheur quelque élevé qu'il ſoit, perd par ſes égaremens le droit de reprendre les autres, & ſes mœurs ne laiſſent plus de crédit & d'autorité à ſes paroles ; mais le juſte peut avec confiance condamner dans les autres ce qu'il a commencé à s'interdire à lui-même. A la vérité & à l'autorité, les juſtes ajoûtent dans leurs inſtructions les ſaints artifices & les ſages circonſpections d'une charité ſage & prudente, qui loin de condamner ſans indulgence, & de corriger ſans diſcernement, ſait choiſir ſes momens, & ménager ſes conſeils, ſe rendre utile ſans ſe rendre odieuſe ; telles ſont les inſtructions des juſtes.

2°. Ils ſervent au ſalut des méchans en ſe trouvant mêlés avec eux, par leurs exemples. En effet ſi les pécheurs ne vivoient qu'avec des hommes qui leur reſſemblaſſent, le crime ſeroit toujours tranquille, parceque ſon oppoſition avec la piété n'en troubleroit jamais les fauſſes douceurs ; & ils croiroient la vie chrétienne impoſſible, parcequ'ils la verroient ſans exemple : mais dans quelque ſituation que la Providence les ait fait naître, ils trouvent des juſtes de leur âge & de leur état, qui obſervent la loi du Seigneur ; leur exemple ſeul eſt une voix puiſſante qui rappelle le pécheur malgré lui à la vérité & à la juſtice, & qui lui parle ſans ceſſe au fond du cœur : nous lui annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes ; mais l'exemple des juſtes la lui perſuade.

3°. Les juſtes mêlés avec les pécheurs, ſervent encore à leur ſalut par leurs prières. En effet, ſi Dieu jette encore des regards de miſéricorde ſur la terre ; ce ſont les prières & les gémiſſemens ſecrets des gens de bien, qui nous les attirent ; c'eſt par eux que toutes les graces ſe répandent dans

l'Egliſe, parcequ'ils ſont cette colombe qui gémit ſans ceſſe, & qui ne gémit jamais en vain.

Mais en ſecond lieu, les juſtes ſervent auſſi à la condamnation des méchans. On a beau dire que la vertu eſt rare ; il eſt encore ſur la terre des ames pures & fidéles : vous en connoiſſez, pécheurs, dans votre rang & dans votre état, auſquelles vous ne pouvez refuſer le titre reſpectable de la vertu. Or, des ames de ce caractère ôtent à l'iniquité toutes les excuſes : car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, que leur exemple ou n'affoibliſſe, ou ne confonde ? placez-vous en telle ſituation qu'il vous plaira, chaque ſituation a ſes ſaints, qui ſont autant de témoins qui dépoſent contre vous.

II. PARTIE. *Les méchans ſont ſouffers pour l'inſtruction ou pour le mérite des juſtes.*

1°. Ils ſervent à leur inſtruction. Car comme la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, ſont les écueils les plus ordinaires de la vertu des juſtes, l'exemple des méchans leur fournit des leçons continuelles : Premiérement de vigilance : s'ils ſont tentés de s'affoiblir, ils liſent ſans ceſſe dans les chutes de leurs frères les raiſons qu'ils ont de veiller ; ils apprennent dans l'hiſtoire des malheurs d'autrui, quels ſont les dégrés qui conduiſent inſenſiblement au crime ; que les commencemens en ſont toujours légers ; qu'ainſi il n'y a de ſureté pour la vertu que dans la vigilance, parcequ'il n'y a jamais loin entre l'affoibliſſement & la chute. Secondement, de fidélité, contre la tentation du dégoût : car ſi les juſtes vivoient tous ſéparés des pécheurs, peut-être que dans ces momens où nul goût ſenſible ne ſoutient plus la vertu, ils pourroient ſe promettre dans le monde des plaiſirs plus doux que ceux de la piété ; mais la ſeule préſence

des

des pécheurs diſſipe cette illuſion. Sans même faire uſage de ſa foi, il n'a qu'à ouvrir les yeux : il cherche des heureux dans ce monde, & il n'en trouve point ; il voit par tout des agitations qu'on appelle plaiſirs, & il ne voit nulle part de bonheur. Troiſiémement, de reconnoiſſance contre la tentation de l'oubli des graces : les juſtes voyent périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux, qui ont du panchant pour la vertu, qui gémiſſent même ſous le poids de leurs chaînes, & qui deſirent leur délivrance ; & ils ſe ſouviennent que le Seigneur vint au-devant d'eux pour les retirer du deſordre, après qu'ils s'étoient ſouillés par des excès monſtrueux, qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais & corrompu ; & lorſque loin de l'attendre & de l'appeller, ils fuyoient encore ſa préſence : ces objets & ces réflexions toujours préſentes, font ſentir chaque inſtant aux Juſtes le prix inestimable du bienfait qui a changé leur cœur, & leur inſpirent un fonds de tolérance, de douceur, & de charité pour leurs frères qui s'égarent, au lieu de les cenſurer, ou de les fuir comme des objets dangereux.

2°. Les méchans ſont ſoufferts pour le mérite des juſtes. Premiérement, par la ſéduction de leurs exemples, ils donnent un nouveau prix à la fidélité du juſte, qui a beſoin de force pour s'en défendre ; car il a ſans ceſſe ces exemples devant les yeux : ils favoriſent d'ailleurs les inclinations corrompues de la nature. Secondement, la malignité des pécheurs ménage encore à la vertu des juſtes mille épreuves glorieuſes : en les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dériſions & d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité ; en les dépouillant

de leurs biens, ils purifient leur détachement, &c. Cela montre que les juſtes, en conſidérant la conduite de Dieu ſur les méchans, ne ſont pas toujours uſage de leur foi : ils ſouhaiteroient que la piété fût toujours protégée, favoriſée, préférée même ici-bas dans la diſtribution des graces, & des honneurs, au vice ; mais ils n'apperçoivent pas que, ſi leurs deſirs injuſtes étoient exaucés, ce ſeroit ôter à la ſageſſe de Dieu le principal moyen de ſalut qu'elle a préparé dans tous les ſiécles à ſes ſerviteurs, & que pour ménager un vain triomphe à la vertu, on lui ôteroit l'occaſion & le mérite de ſes véritables victoires. Troiſiémement, les ſcandales & les déréglemens des pécheurs affligent les juſtes, & arrachent à leur piété des gémiſſemens de zèle & de compaſſion qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur. En effet quand on a de la foi, & qu'on eſt touché de la gloire du Dieu qu'on ſert & qu'on aime, peut-on voir ce qui ſe paſſe dans le monde, d'un œil ſec, tranquille, indifférent ? les maximes de Jeſus-Chriſt anéanties, ſes myſtères deshonorés, ſes ſerviteurs mépriſés, ſes promeſſes oubliées ?

Fin des Analyſes.

50593222